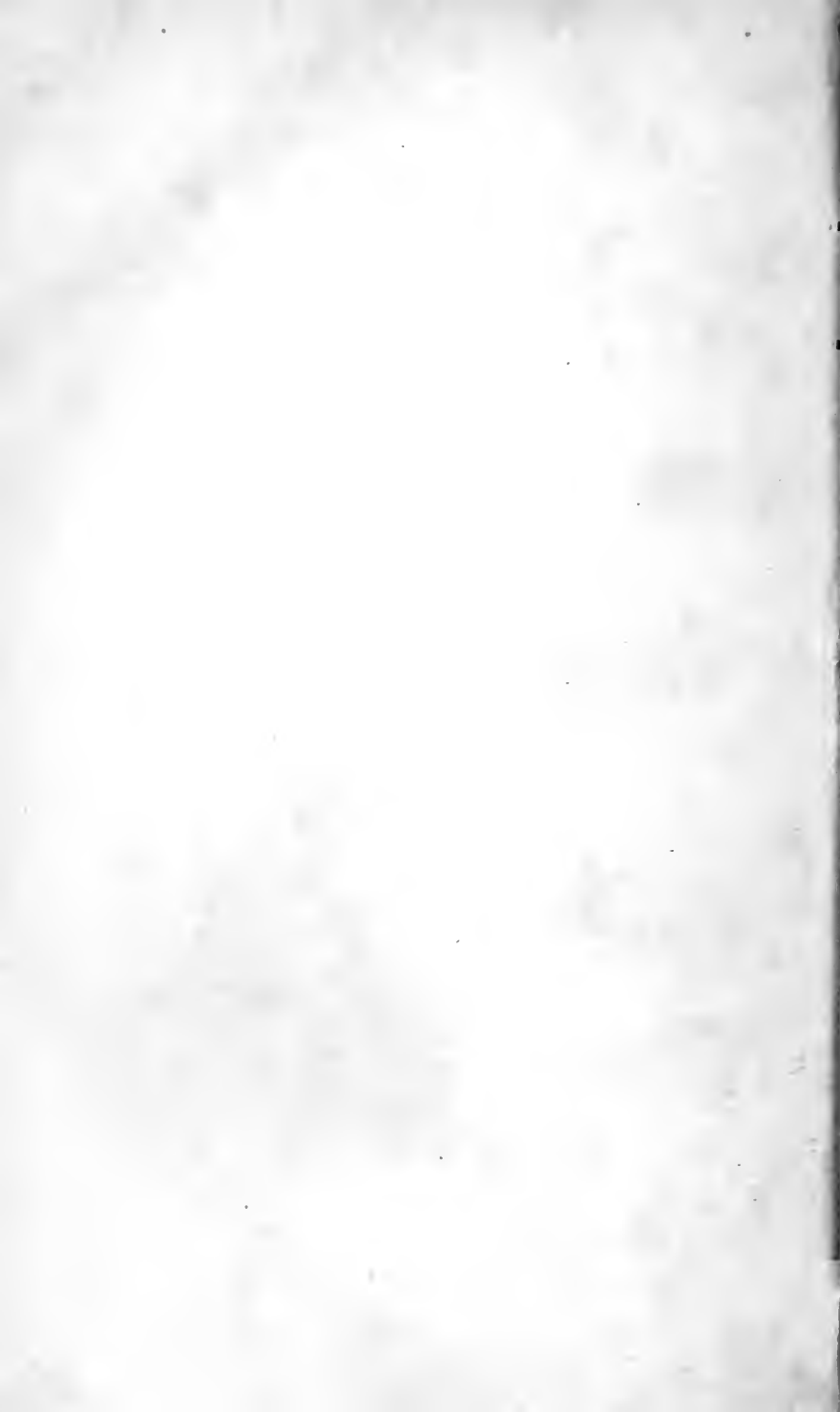






4977.
P4
F4
1838
v. 2
ARS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



OEUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT.

PIERRE SIMPLE.

Cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque anglaise*, ou collection des meilleurs auteurs modernes, comprenant les œuvres complètes ou choisies de MARRYAT. MORIER, BULWER, WASHINGTON IRVING, JAMES, CAMPBELL ET ROGERS, LADY BURY, THÉODORE HOOK, ETC., ETC.

100 vol. in-8°, à 2 fr. 25 c. le volume.

TITRES DES OUVRAGES DU CAPITAINE MARRYAT.

PIERRE SIMPLE, 2 vol. in-8°.

L'OFFICIER DE MARINE, 2 vol. in-8°.

JAPHET A LA RECHERCHE D'UN PÈRE, 2 vol. in-8°.

JACOB FIDÈLE, 2 vol. in-8°.

SNARLEY YOW OU LE CHIEN DU DIABLE, 2 vol. in-8°.

LE PACHA A MILLE CONTES, 2 vol. in-8°.

KING'S OWN, OU IL EST AU ROI. 2 vol. in-8°.

NEWTON FORSTER OU LA MARINE MARCHANDE, 2 vol. in-8°.

RATTLIN LE MARIN ET LES TROIS CUTTERS, 2 vol. in-8°.

M. LE MIDSHIPMAN AISÉ ET LE PIRATE, 2 vol. in-8°.

LE VIEUX COMMODORE, 2 vol. in-8°; etc.

Tous les ouvrages de la bibliothèque anglaise se vendront séparément, à 2 fr. 50 c. le vol.

PIERRE SIMPLE,

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT , TRADUCTEUR DE WALTER SCOTT.

TOME SECOND.



PARIS,

LIBRAIRIE DE MÉNARD , PLACE SORBONNE , 3.

MDCCCXXXVII.



PIERRE SIMPLE.

CHAPITRE XXXI.

Le capitaine Kearney. — Le bal de dignité.

Le lendemain, dès le jour, nous échangeâmes des signaux pour faire connaissance les uns avec les autres; nous saluâmes le pavillon, et à huit heures l'escadre entière eut jeté l'ancre. M. Falcon se rendit à bord du vaisseau amiral pour livrer les dépêches et annoncer la mort du capitaine Savage. Au bout d'une demi-heure environ, il revint, et nous fûmes contents de voir sur ses lèvres un sourire duquel nous conclûmes qu'il recevrait sa nomination de capitaine. Jusque-là on avait pu en douter; car l'amiral était le maître de nommer qui bon lui semblerait au commandement du *Sanglier*; mais c'eût été presque une injustice qu'il ne nommât point M. Falcon; non que M. Falcon n'eût pas été promu au grade supérieur; car la frégate à l'époque de la mort du capitaine Savage, ne se trouvant sous les ordres d'aucun amiral, il y était monté de droit, mais l'amiral aurait pu le renvoyer en Angleterre et ne pas lui donner de navire. Voici comment s'arrangèrent les choses : le capitaine de la Minerve passa sur le Sanglier, le capitaine de l'Opossum sur la Minerve, et le capitaine Falcon prit le

commandement de l'Opossum. Il reçut sa commission le soir même, et le lendemain les échanges se firent. Le capitaine Falcon aurait voulu m'emmener avec lui, et me proposa de le faire; mais je n'avais pas le courage de quitter O'Brien; je restai donc sur le Sanglier.

Nous étions tous impatients de savoir quelle espèce d'homme était notre nouveau capitaine, qui se nommait Kearney; mais à peine pûmes-nous questionner les aspirants qui commandaient les chaloupes sur lesquelles fut apporté son bagage. Ils nous répondirent en gros que c'était la meilleure pâte d'homme et qu'on n'avait rien à lui reprocher. Mais quand je fus de quart la nuit avec Swinburne, il s'approcha de moi pour me dire : — Eh bien ! M. Simple, nous avons donc un nouveau capitaine. J'ai déjà navigué avec lui pendant deux années sur un brick.

— En ce cas, Swinburne, que m'apprendrez-vous sur son compte?

— Je vais vous mettre au fait, M. Simple. Il a un bon caractère, et ne manque pas d'amabilité, mais.....

— Mais quoi?

— Quel blagueur !!

— Et qu'entendez-vous par ce mot?

— Que Dieu vous bénisse, M. Simple ! mais vous ne comprenez pas votre langue. Je veux dire que jamais plus effronté menteur n'a mis le pied sur un

tillac. Or, vous savez, M. Simple, que je sais dans l'occasion trouver un mensonge.

— Oui, certes ! témoin l'ouragan de l'autre nuit.

— Eh bien ! M. Simple, je ne mérite pas de lui tenir la chandelle. Non que je ne puisse de temps en temps débiter d'aussi gros mensonges que lui ; mais, de par le diable ! ceux qu'il débite sont toujours d'une grosseur monstrueuse. En fait, M. Simple, il ne dit jamais la vérité qu'en se trompant. Il est aussi pauvre qu'un rat et ne possède que sa solde ; cependant, à le croire, il serait plus riche que l'hôpital de Greenwich. Mais vous m'en direz bientôt des nouvelles, et je vous réponds qu'il vous donnera à rire, derrière son dos s'entend, M. Simple ; car au fait ce n'est plus ça.

Le capitaine Kearney arriva à bord le jour suivant. Les matelots se rangèrent sur le pont pour le recevoir, et tous les officiers se rendirent au gaillard d'arrière. — Vous me donnez là une jolie bande de soldats de marine, M. Falcon, observa-t-il ; ceux que je laisse à bord de la Minerve ne valent que la peine d'être pendus. Vous me donnez aussi une belle troupe de matelots : ceux que je laisse sur la Minerve ne valent pas même qu'on prenne la peine de les pendre. S'il vous plaît, et si vous voulez bien faire avancer les hommes jusqu'ici, je vous lirai ma commission. Il la lut, tandis que par respect pour l'autorité dont elle émanait, tout le monde tenait chapeau bas. — Maintenant, mes camarades, dit le

capitaine Kearney en parlant à l'équipage, je n'ai que peu de mots à vous adresser. Je suis appelé au commandement de cette frégate, et votre ex-premier lieutenant m'a fait sur votre compte le rapport le plus favorable. Voici tout ce que j'exige de vous. Soyez actifs, ne vous grisez pas, et dites toujours la vérité; je n'en demande pas davantage. Qu'on se retire. Messieurs, continua-t-il en parlant aux officiers, j'espère que nous serons bons amis, et je ne vois pas pourquoi il en serait autrement. Il salua alors, tourna les talons, et appela son quartier-maître. — William, allez-vous-en à bord, et dites à mon intendant que comme j'ai promis au gouverneur de dîner tantôt chez lui, il faut qu'il vienne m'habiller. De plus, quartier-maître, souvenez-vous de mettre la natte en peau de mouton sur le caillebotis d'arrière de ma chaloupe; non celle dont je me servais d'habitude lorsqu'à terre je prenais ma voiture, mais la bleue qui servait pour le char-à-bancs..... vous savez ce que je veux dire. Je regardai Swinburne qui se trouvait en face de moi, et il me lança un clignement d'œil qui signifiait : — Le voilà parti ! Nous nous rencontrâmes un des jours suivants avec les officiers de la Minerve, qui confirmèrent tout ce que Swinburne avait dit; mais c'était parfaitement inutile, car nous avions à chaque minute les paroles mêmes du capitaine pour nous convaincre du fait.

Les dîners de cérémonie furent bientôt très nombreux, et l'hospitalité de l'île n'est que trop bien

connue. Les invitations s'étendaient aux aspirants ; et pour mon compte j'eus exactement à me louer de la bonne chère que je fis et du bienveillant accueil que je reçus pendant mon séjour. Il y avait cependant une chose dont j'avais entendu tellement parler, que je désirais beaucoup la voir ; c'était un bal de dignité. Mais il me faut donner ici une petite explication , ou mes lecteurs ne me comprendraient pas. Les Barbadiens de couleur, par des raisons qu'eux seuls peuvent savoir au juste , sont excessivement orgueilleux , et regardent comme nègres tous les individus plus ou moins noirs , qui sont nés dans d'autres îles ; ils ont aussi une idée extraordinaire de leur bravoure, quoiqu'à m'a connaissance elle n'ait jamais été mise à l'épreuve. Les Barbadiens libres sont la plupart fort riches , et quand ils marchent, lèvent la tête d'un air tout-à-fait ridicule. Ils singent les manières des Européens, en même temps qu'ils semblent les considérer presque comme des inférieurs. Or , un bal de dignité est un bal que donne un des plus considérables de ces gens de couleurs , et, soit à cause du plaisir qu'on y trouve, soit par diverses autres raisons , les officiers, tant de terre que de marine, y affluent généralement. Le prix des billets d'admission , car ces bals ne sont pas gratuits, était fort élevé ; ils allaient, je crois , à un demi-joe ou huit dollars la pièce.

Le gouverneur devait donner un grand bal et un souper la semaine suivante ; il n'eut pas plus tôt

distribué ses invitations , qu'une quarterone , miss Betsy Austin, venant à l'apprendre, invita de son côté pour le même soir. Ce n'était pas tout-à-fait par rivalité; c'était par une autre raison que voici: elle savait que les officiers et les aspirants des vaisseaux obtiendraient pour la plupart la permission d'aller au bal du gouverneur, et que préférant le sien, ils s'échapperaient de l'un pour aller à l'autre; circonstance qui l'assurait d'une nombreuse compagnie.

Au jour de l'invitation , notre capitaine vint à bord, et dit à notre nouveau premier-lieutenant, dont je reparlerai ci-après, que le gouverneur insistait pour que tous ses officiers l'honorassent le soir de leur présence, que lui-même n'admettait de leur part aucune excuse , qu'en conséquence il se flattait de les y voir, et que , dans le fait , le gouverneur , qui était parent de sa femme , lui devait peut-être l'obligation d'avoir obtenu par son intermédiaire le commandement de la Barbade. Il avait certes parlé au premier ministre, et ne croyait pas impossible , vu l'intimité qui de longue date existait entre le ministre et lui , que sa sollicitation eût produit quelque résultat à tout événement , il était agréable de voir qu'il restait en ce monde un peu de reconnaissance. D'après cela , bien entendu , chaque officier alla au bal , hormis le contre-maitre qui déclara qu'il aimait mieux faire deux fois le tour de son clubier , que d'aller voir des gens remuer les jambes comme des fous , et qu'il garderait le vaisseau.

Le bal du gouverneur était fort splendide , mais les dames, par suite du climat , avaient la peau passablement brune. Cependant il y avait des exceptions , en somme c'était une fort jolie fête ; mais nous étions tous impatients d'aller au bal de dignité que donnait miss Betsy Austin. Je m'esquivai avec trois autres aspirants , et nous y arrivâmes bientôt. Une foule de nègres assiégeait extérieurement la maison ; mais les danses n'étaient pas encore en train , faute de messieurs, car la réunion était sévèrement composée, et l'on n'y admettait personne qui ne fût au moins mulâtre. Peut-être dois-je dire ici que la progéniture d'un blanc et d'une négresse , ou *vice versa* , est un mulâtre , en d'autres termes un demi-nègre ; celle d'un blanc et d'une mulâtresse , ou *vice versa* , un quarteron, en d'autres termes un quart de nègre , et c'était principalement des individus de cette classe qui formaient la compagnie. Je crois qu'un mulâtre et une blanche , ou *vice versa* , font un *mustée* , c'est-à-dire un nègre au huitième , et qu'un mustée et une blanche , ou *vice versa* , font un *mustafina* , c'est-à-dire un seizième de nègre. Après ces quatre générations les nègres sont censés suffisamment *blanchis* et regardés comme Européens. L'orgueil de la couleur est fort grand aux Indes Occidentales , et on compte les quartiers avec autant de soin qu'un prince d'Allemagne les enregistre dans sa généalogie ; un quarteron méprise un mulâtre ; un mulâtre de son côté

méprise un sambo , c'est-à-dire un individu moitié nègre moitié mulâtre ; et un sambo à son tour méprise un nègre. Aux quarterons sans contredit la prééminence de la beauté sur toute la race. Quelques-unes de leurs femmes sont réellement belles ; elles ont la chevelure longue et droite , les yeux grands et noirs, la taille parfaite , et vous pouvez voir l'incarnat leur monter aux joues d'une manière aussi distincte et aussi avantageuse que sur celle d'une Européenne. Nous trouvâmes ouverte la porte de la maison de miss Austin ; de plus elle était ornée de branches d'orangers ; et quand nous nous y présentâmes , à notre rencontre vint un monsieur mulâtre qui était , à ce qu'il nous sembla , « huissier de la verge noire. » Avec la tête bien poudrée , il portait une culotte de daim blanc , un gilet à peine long de six pouces , et un uniforme terriblement usé de capitaine , le tout en guise de livrée. Après s'être incliné jusqu'à terre , il prit la liberté de demander à ces messieurs leurs billets ; et , quand nous les lui eûmes montrés , il nous introduisit dans la salle de bal à la porte de laquelle miss Austin attendait pour recevoir la compagnie. Elle nous tira une profonde révérence en nous disant qu'elle était fort enchantée de voir les messieurs du Sanglier , mais qu'elle espérait que les officiers de la frégate honorerait aussi sa *dignité*.

Une telle remarque blessa notre dignité , et un de mes compagnons répondit qu'en notre qualité d'as-

pirants, nous nous regardions comme officiers, comme officiers de première classe encore, et que, si elle attendait les lieutenants, elle aurait à attendre jusqu'à ce que le bal du gouverneur les ennuyât, mais que nous avions donné la préférence au sien.

Cette observation raccommoda les choses; nous pénétrâmes au milieu du salon où des rafraîchissements circulaient, et je promenai mes yeux autour de la compagnie. Il me faut avouer, au risque de perdre la bonne opinion de mes compatriotes, que je n'ai jamais vu tant de jolis visages et de jolies tournures. Comme les officiers n'étaient pas encore arrivés, nous eûmes toutes les attentions, et je fus successivement présenté à miss Eurydice, à miss Minerve, à miss Aspasia, à miss Euterpe et à beaucoup d'autres, dont les noms avaient été évidemment empruntés aux différents navires de guerre qui avaient mouillé dans la baie. Toutes ces jeunes filles se donnaient les mêmes airs qu'à Londres, aux réunions d'Almack. Je n'essaierai point de décrire leurs toilettes; les bijoux de prix ne leur manquaient pas, mais leurs draperies étaient légères; elles ne paraissaient ni porter de corsets ni en avoir besoin, et en résumé, elles avaient la taille si parfaite, qu'elles n'auraient pu être mal mises que par excès de costume. Quelques autres aspirants et plusieurs lieutenants, dont O'Brien, arrivant sur ces entrefaites, miss Austin donna ordre que le bal commençât. Je priai miss Eurydice de m'accorder l'honneur d'être

son cavalier pour un cotillon qui devait ouvrir le bal. En ce moment s'avança le premier violon, maître des cérémonies et maître des ballets, M. Johnson, un fort joli homme vraiment, qui donnait des leçons de danse à toutes les héritières barbadiennes. C'était un quarteron assez brun, qui avait les cheveux légèrement poudrés, et qui portait un habit bleu-de-ciel, bien rejeté en arrière, pour montrer son gilet aussi blanc qu'un lis, dont il n'avait pu se décider à boutonner qu'un bouton, afin de faire place, grande place au jabot de sa chemise, l'orgueil de son jabot, jabot réellement superbe, jabot large de quatre pouces et qui s'étendait depuis sa cravate jusqu'à la ceinture de sa culotte de nankin, laquelle se terminait à ses genoux par d'énormes bouffettes de rubans; ses jambes étaient couvertes de bas de soie blanches, ce qui, néanmoins, n'attestait pas chez lui un fort bon goût; car il montrait l'évident avantage qu'un Européen possède sur un homme de couleur pour la conformation des jambes; au lieu d'être droits, les os des cuisses étaient courbés comme un couteau à fromage, et, d'ailleurs, elles étaient plantées dans ses pieds comme le manche dans un balai ou dans une brosse à frotter, c'est-à-dire à égale distance du talon et de l'extrémité des doigts. Tel était l'extérieur de M. Apollon Johnson, en qui les dames voyaient le *nec plus ultra* de la mode et l'*arbitrator elegantiarum*. Son archet était sa haguette de magicien, et dès qu'il en toucha les cordes de son

instrument , ce fut comme un ordre auquel on répondit aussitôt. — Mesdames et messieurs en place ! Tout le monde se leva. — Miss Eurydice , vous ouvrez le bal. Miss Eurydice n'avait qu'un triste cavalier, mais elle se chargea de me conduire ; O'Brien nous faisait vis-à-vis avec miss Euterpe. Les autres danseurs étaient pareillement officiers de marine, et douze que nous étions avec autant de danseuses, nous formâmes un groupe marqueté de brun et de blanc comme un échiquier. Tous les yeux se fixèrent sur M. Apollon Johnson , qui d'abord regarda les couples, ensuite son violon , puis les membres de l'orchestre, pour voir si tout était prêt, et enfin au signal qu'il donna en brandissant son archet , la musique commença. — M. le lieutenant , s'écria Apollon à O'Brien , traversez donc vers la dame qui vous fait vis-à-vis... main droite et main gauche... balancez devant miss Eurydice... à merveille !... maintenant, un tour de main. A vous, bel aspirant. Amenez donc votre danseuse, monsieur, puis passez derrière elle... à la bonne heure !... maintenant, à votre place. Et voilà pour la première figure. — En cet instant, je crus pouvoir risquer une tentative de conversation avec ma danseuse , et je hasardai une remarque. — Monsieur, me répliqua-t-elle fort aigrement, je viens ici pour danser , et non pour babiller ; regardez , voici M. Johnson qui reprend son archet. La seconde figure commença , et je fis une grosse bêtise ; de même en fut-il pour la troisième, pour la quatrième

et la cinquième, car jamais je n'avais dansé de cotillon. Lorsque j'eus reconduit à sa place ma danseuse, qui certainement était la plus jolie fille du salon, elle me lança un regard assez dédaigneux, et s'adressant à une de ses voisines : — J'ai réellement pitié, lui dit-elle, de ces jeunes gens qui nous viennent d'Angleterre ; ils n'entendent rien à danser ni à autre chose, tant que leur éducation n'est pas refaite à la Barbade. On annonça alors une contredanse, ce qui plut davantage à tout le monde ; car aucune des élèves de M. Apollon Johnson ne brillait dans le cotillon, et aucun des officiers, sauf O'Brien, n'y comprenait goutte. La supériorité d'O'Brien, sous ce rapport, jointe à ses épaulettes de lieutenant et à un physique avantageux, lui valut d'être fort courisé ; mais il s'attaqua à miss Eurydice après que je l'eus quittée et ne dansa plus qu'avec elle, excita beaucoup la jalousie de M. Apollon Johnson, qui, à ce qu'il paraît, était amoureux de ce côté-là. D'instant en instant, la réunion devint plus nombreuse ; elle s'augmenta de tous les officiers de la garnison, et enfin, dès qu'ils purent s'échapper, des aides-de-camp du gouverneur, mais chacun d'eux portait le costume bourgeois. Les danses continuèrent jusqu'à trois heures du matin, et il y avait alors une telle foule, grâce aux recrues nouvelles qui affluaient sans cesse de toutes les habitations de l'île, qu'on étouffait. Quelques bouteilles d'eau de Cologne jetées dans le salon n'auraient pas laissé, je dois le dire, que d'a-

méliorer l'atmosphère. La chaleur, par la même raison, était horrible, et les dames ne pouvaient cesser une minute de se *bouchonner* la figure. Aussi, recommanderai-je un bal de dignité à tout fashionable corpulent qui désirerait perdre trente ou quarante livres de graisse. On annonça le souper sur ces entrefaites, et comme j'avais eu l'honneur de danser la dernière contredanse avec miss Minerve, naturellement j'eus le plaisir de lui donner le bras pour la mener à table. Mon destin voulut que je me trouvasse placé en face d'un superbe dindon, et je demandai à ma voisine si elle me permettrait de lui servir un morceau de l'estomac. Elle me regarda avec indignation, puis : — Maudite soit votre impudence, monsieur ! s'écria-t-elle, où donc avez-vous pris vos manières ? J'accepterai, s'il vous plaît, un peu du sein de ce dindon, monsieur ; mais parler d'estomac à une dame, monsieur, c'est réellement horrible ! Je commis deux ou trois autres monstrueuses bêtises avant la fin du souper : mais je dois dire que de ma vie je n'avais assisté à plus beau festin. Quand l'appétit des convives fut rassasié : — Silence, messieurs et mesdames ! s'écria M. Apollon Johnson, je vais, avec la permission de notre aimable hôtesse, proposer un toast.... Messieurs et mesdames, vous le savez tous, ou si vous ne le savez pas, je vous l'apprendrai : il n'est rien au monde qui se puisse comparer à la Barbade. Que tout le monde combatte contre l'Angleterre, l'Angleterre ne trem-

blera jamais, non ! jamais le roi George ne tremblera tant que la Barbade leur restera fidèle. Le Barbadien versera pour le roi George jusqu'à la dernière goutte de son sang. Jamais on n'a vu fuir le Barbadien ; et vous savez tous comment ces Français de Sainte-Lucie abandonnèrent Morne-Fortuné, quand ils apprirent que les Barbadiens marchaient comme volontaires contre lui. J'espère n'offenser personne de l'aimable société ici présente, mais je suis fâché de dire que les Anglais deviennent trop jaloux des Barbadiens. Les Barbadiens, messieurs et mesdames, n'ont qu'un seul défaut, celui d'être réellement trop braves. Je propose de boire à l'île de la Barbade. D'universelles acclamations suivirent ce discours vraiment modeste, et le toast fut porté avec enthousiasme ; les dames étaient enchantées de l'éloquence de M. Apollon et de l'ascendant qu'il avait su prendre sur la compagnie.

O'Brien se leva alors, et adressa aux convives l'allocution suivant :—

Mesdames et messieurs, M. Apollon a mieux parlé qu'aucun des plus savants perroquets que j'aie jamais entendus dans ce pays ; mais comme il n'a jugé convenable que de boire en bloc à l'île de la Barbade, je veux préciser un peu plus que lui. Je souhaite avec lui la meilleure santé à l'île ; mais il y a un charme sans lequel l'île serait un désert, et ce charme, c'est la société des charmantes filles qui nous entourent et qui prennent nos cœurs d'assaut.... Ici

O'Brien passa tendrement le bras autour de la taille de miss Eurydice, et M. Apollon grinça des dents de manière à être entendu d'un bout à l'autre de la salle. — C'est pourquoi, messieurs, avec votre permission, je propose la santé des Barbadiennes. Ce discours d'O'Brien fut déclaré, par les femmes du moins, être infiniment supérieur à celui de M. Apollon Johnson. Miss Eurydice se montra encore plus gracieuse pour lui, et les autres dames la jalousèrent encore davantage.

Beaucoup d'autres toasts furent portés, beaucoup d'autres bouteilles furent bues, et enfin l'humeur de la partie mâle de la compagnie parut devenir assez querelleuse. M. Apollon, cependant, avait à reprendre l'avantage, et après plusieurs « hum ! » et plusieurs « Ah ! » il demanda la permission d'émettre un avis. — Messieurs et mesdames, dit-il, je demande donc à dire :

A la santé du coq galant,
Qui, faisant la cour dès l'aurore,
Et le soir couché sur le flanc,
Le lendemain la fait encore !

Cet avis fut couvert d'applaudissements, et lorsque le silence fut rétabli, miss Betsi Austin se leva. — Tout inaccoutumée que je sois, dit-elle, à parler en public, je ne dois cependant pas rester assise et ne pas remercier Monsieur de son aimable toast. Au nom des dames, je demande à proposer un autre avis :

A la santé de poule qui du coq
En aucun temps l'hommage ne refuse,
Mais qui se tient sans cesse prête *ad hoc*,
Autant de fois que le gaillard en use !

Si le premier toast avait excité des transports , le second fut accueilli avec enthousiasme ; mais à peine fut-on calme, que nous reçûmes une espèce de soufflet de la maîtresse du logis. — Maintenant , messieurs et mesdames, dit-elle en se levant de nouveau, je crois à propos de vous dire de vous retirer ; je ne laisse jamais les gens s'enivrer ni en venir aux coups dans ma maison ; ainsi donc j'estime qu'il est bon de trinquer une dernière fois , et je vous suis fort obligée de l'honneur que vous m'avez fait.

Comme observa O'Brien , c'était insinuer clairement qu'on eût à s'en aller ; nous bûmes donc tous notre dernier verre , ainsi que miss Austin nous en priait et que nous le désirions nous-mêmes, et nous nous mîmes en devoir d'escorter nos danseuses jusque chez elles. Pendant que j'aidais miss Minerve à ajuster son schall de crêpe rouge, un orage se formait d'un autre côté , à savoir entre M. Apollon Johnson et O'Brien. O'Brien était fort empressé auprès de miss Eurydice , et lui murmurait à l'oreille ce qu'il appelait de douces blagues, lorsque M. Apollon, qui était dans un transport bouillant de jalousie, s'approcha, et dit à miss Eurydice qu'il aurait l'honneur de la reconduire chez elle.

— Vous pouvez vous en éviter la peine , vilain racleur de violon, répliqua O'Brien ; madame m'a

agréé pour cavalier ; ainsi délivrez-nous de votre laide figure noire, ou je vous montrerai comment j'arrange un Barbadien « qui est réellement trop brave. »

— De par le diable ! M. le lieutenant , touchez-moi seulement du doigt, et je vous montrerai ce qu'un Barbadien sait faire.

Apollon essaya alors de se glisser entre O'Brien et sa dame ; mais O'Brien le repoussa avec une extrême violence , et continua à se diriger vers la porte. Ils étaient dans le vestibule quand je survins ; car dès que j'avais entendu la voix d'O'Brien en colère, j'avais laissé miss Minerve se tirer seule d'affaire. Miss Eurydice venait, à la prière d'O'Brien, d'abandonner son bras. Lui et M. Apollon étaient debout dans le vestibule, O'Brien près de la porte qui était fermée , et Apollon faisant le rodomont. O'Brien, qui connaissait l'endroit sensible d'un nègre, salua Apollon d'un coup de pied sur le tibia, qui m'aurait cassé la jambe. M. Johnson hurla de douleur et recula de deux ou trois pas à travers la foule qui était derrière lui. Les nègres ne se battent jamais avec les poings, mais ils donnent de la tête comme les bédouins et avec tout autant de force. M. Apollon , après avoir battu en retraite, se frotta encore une fois le tibia, poussa un grand cri , et s'élança sur O'Brien , la tête dirigée contre sa poitrine, à la manière d'un bédouin en lutte. O'Brien, qui connaissait ce plan d'attaque, s'effaça lestement, et laissa M. Apollon passer à côté de lui.

Or il passa avec tant de force , que sa tête fit une trouée dans le panneau de la porte qui était derrière O'Brien , et s'y enserrant comme un pilori, il beugla au secours comme un cochon qu'on égorge et écuma de rage. On parvint non sans peine à le dégager, et il faisait alors une bien triste mine ; sa figure était toute déchirée et son superbe jabot tout en pièces ; il parut néanmoins en avoir assez ; car il se retira dans la salle où on avait soupé , suivi par quelques-uns de ses admirateurs, sans rien demander à O'Brien et sans même le regarder.

Mais si M. Apollon avait son compte , ses amis étaient trop indignés pour nous laisser partir sans payer notre écot. Une grande foule , réunie dans la rue, demandait vengeance du traitement que nous avions fait essuyer à leur héros, et une bataille semblait inévitable. Miss Eurydice s'était esquivée , de sorte qu'O'Brien avait les mains libres. — Avancez ! gibier de potence, avancez ! il ne nous faudrait que de bonnes pierres pour vous écraser la tête , criaient les nègres ameutés. Les officiers sortirent alors en corps, et furent salués par toute sorte de projectiles, tels qu'oranges pourries , trognons de choux , immondices et coquilles de noix de coco. Nous nous frayâmes bravement un passage ; mais lorsque nous fûmes arrivés au bord de la mer, les assaillants étaient au nombre de plusieurs centaines , et enfin nous ne pûmes faire un pas de plus, complètement bloqués que nous étions par les nègres sur les têtes

de qui nos coups ne faisaient pas plus d'impression que sur du marbre. — Il nous faut tirer l'épée, dit un officier. — Non, non, répliqua O'Brien, c'est un mauvais moyen; si nous versons une seule goutte de sang, ils ne nous laisseront jamais retourner en vie à notre bord. Les équipages des chaloupes vont finir par se douter qu'on se donne ici des coups. O'Brien avait raison; à peine avait-il parlé que nous vîmes s'ouvrir à certaine distance au milieu de la foule, un passage qui en deux minutes se prolongea jusqu'à nous. Swinburne parut bientôt suivi du reste des équipages, qui, armés de tous les traversins des chaloupes, ne visaient pas aux têtes des nègres, mais s'en servaient comme de faux contre leurs jambes. Ils continuèrent cette manœuvre à droite et à gauche de nous pendant que nous traversions la foule et regagnions les chaloupes, avec une arrière-garde de marins qui, avec leurs rames, imposaient de temps en temps respect à nos noirs adversaires s'ils nous suivaient de trop près. Il faisait alors grand jour, et en quelques minutes nous nous retrouvâmes en sûreté à bord de la frégate. Ainsi se termina le premier et le dernier bal de dignité auquel j'assistai jamais.

CHAPITRE XXXII.

Je suis réclamé comme parent par le capitaine Kearney. — Le premier lieutenant et le capitaine luttent d'adresse à l'arc long. — Le requin, le bichon, et le testament. — Tableau d'un gaillard d'arrière.

Comme l'amiral n'était pas homme à laisser l'es-

cadre qu'il avait sous ses ordres dormir tranquillement au port, tous les vaisseaux qui la composaient levèrent l'ancre très peu de jours après le bal de dignité que j'ai décrit, et firent voile vers leurs différentes destinations. Je ne regrettai nullement de quitter la baie, car on se lasse bientôt de la profusion, et je ne me souciais déjà plus d'oranges, de bananes, ou de shaddocks, ni même des bons dîners et des vins de toute espèce que nous trouvions aux tables des officiers de terre et des colons de l'île. La brise de mer nous devint promptement plus précieuse que tout le reste, et si nous avions pu nous baigner sans avoir les requins à craindre, nous eussions également goûté avec délices le plus voluptueux des rafraîchissements qu'on puisse prendre sous la zone torride. Nous apprîmes donc un jour avec plaisir que nous partions le lendemain pour aller nous mettre en croisière à la hauteur de l'île française de la Martinique. Notre capitaine était si généralement demeuré à terre, qu'à peine l'avions-nous vu pendant notre séjour dans la baie, et que le commandement de la frégate avait été tout-à-fait dévolu au premier lieutenant dont je n'ai pas encore parlé. Fort court de taille, marqué de petite vérole, les cheveux et les favoris rouges, il était marin habile et assez bon officier; je veux dire qu'il excellait dans la pratique et qu'il pouvait en remontrer à tous les hommes de l'équipage pour la manière de remplir leurs différents devoirs, mérite

que les matelots prisent d'autant plus qu'il est fort rare ; mais je n'ai jamais connu d'officiers , qui , fiers de leurs connaissances pratiques , fussent en même temps de bons navigateurs. Trop souvent même , en faisant les Jacques Goudron , ils diminuent le respect qu'on leur doit et deviennent aussi communs et grossiers dans leurs manières que dans leur langage. C'était le cas de M. Phillott, qui s'enorgueillissait d'avoir dans son vocabulaire une multitude d'expressions pittoresques , et qui tantôt consentait à être compère et compagnon avec les matelots, causait familièrement avec eux, et souffrait qu'ils lui répondissent comme à leur égal , puis une autre fois , dans un moment de colère , frappait ces mêmes gens avec un aspect. Il n'était pas méchant de caractère , mais fort vif ; et ses termes , de temps en temps fort répréhensibles lorsqu'il s'adressait aux officiers, ne manquaient jamais de l'être au suprême degré quand il parlait aux aspirants. En somme, toutefois, on ne le détestait point ; mais il n'était certainement pas respecté comme un premier lieutenant aurait dû l'être. Ce n'est que justice de dire qu'il ne se gênait pas plus avec ses chefs qu'avec ses subordonnés, et la brusque franchise avec laquelle il avait coutume de contredire les récits mensongers du capitaine Kearney ou de montrer qu'il n'en croyait pas un mot , produisait souvent un peu de froideur entre eux.

Le lendemain du jour que nous quittâmes la

baie de Carlisle , je fus invité à dîner dans la cabine. On nous servit dans des plats d'argent , qui avaient un air de grande magnificence , mais qui ne contenaient presque rien. Cette vaisselle plate, observa le capitaine , m'a été offerte par des négociants dont j'étais parvenu à protéger les vaisseaux contre les Danois, lors d'une croisière dans les parages d'Héligoland.

— Tiens ! répliqua le premier lieutenant, mais votre menteur d'intendant m'a dit que vous en aviez fait l'acquisition à Portsmouth ; je le lui demandais ce matin même dans la cuisine.

— Comment avez-vous pu soutenir une si abominable fausseté , monsieur ? dit le capitaine à l'individu mis en jeu , qui se trouvait derrière sa chaise.

— J'ai seulement dit que je le croyais , répondit l'intendant.

— Corbleu ! ne m'avez-vous pas dit que l'orfèvre avait sept ou huit fois envoyé son mémoire , et que le capitaine , pour le payer enfin , avait vendu une écoute-largue ?

— Avez-vous osé tenir ce propos , monsieur ? demanda le capitaine fort en colère.

— M. Phillott a mal compris , monsieur , répliqua l'intendant. Il était si occupé à maudire les matelots qui nettoyaient la cuisine , qu'il ne m'a pas bien entendu. J'ai dit que les aspirants avaient payé leur mémoire de poterie avec une voile de perroquet.

— A la bonne heure , s'écria le capitaine , à la bonne heure ! c'est beaucoup plus probable.

— Eh bien ! M. l'intendant , répliqua M. Phil-lott, je veux être damné si vous n'êtes pas aussi impudent menteur que votre... « que votre maître, » allait-il dire , mais heureusement il se retint , et ajouta : que votre père l'était avant vous.

Le capitaine changea de sujet en me demandant si je n'accepterais pas une tranche de jambon. — C'est du vrai jambon de Westphalie , M. Simple ; il m'est envoyé directement par le conte Troningsken, un de mes amis intimes , qui tue ses propres pores sauvages dans les montagnes de Hartz.

— Mais comment diable les jambons vous parviennent-ils, capitaine ?

— Il y a voies et moyens pour tout faire, M. Phil-lott, et le premier consul n'est pas absolument si noir qu'on le représente. La première fois que je reçus de ces jambons, ils furent accompagnés d'une très belle lettre de lui, lettre écrite de sa propre main, et que je vous montrerai quelque'un de ces jours. Je ne manquai pas de lui répondre ; je lui envoyai même, par un contrebandier, deux fromages de Chester, et depuis lors ils me parviennent régulièrement. Avez-vous jamais mangé du jambon de Westphalie , M. Simple ?

— Oui, monsieur, répondis-je ; j'en ai goûté une fois chez lord Privilège.

— Lord Privilège ! mais il y a un peu de parenté

entre lui et moi ; nous sommes comme qui dirait cousins au cinquième degré ! s'écria le capitaine Kearney.

— En vérité, monsieur ? dis-je.

— Alors, permettez que je vous présente un autre de vos parents , capitaine Kearney, dit M. Phillott ; car M. Simple est son petit-fils.

— Est-il possible ? Oh ! Je puis seulement dire , M. Simple, que je serai heureux de vous témoigner toute sorte d'attention, et que je me félicite de vous avoir au nombre de mes officiers.

Or, quoique le capitaine Kearney eût avancé là une fausseté abominable, car il n'était nullement allié à ma famille , néanmoins , comme il avait une fois prétendu la chose , il ne put se retracter, et la conséquence fut que je gagnai beaucoup à son mensonge , car il me traita par la suite avec une rare bienveillance, toujours m'appelant cousin.

Dès que le capitaine m'eut achevé son compliment, M. Phillott, qui riait sous cape, me regarda en clignant de l'œil comme pour me dire : — Vous avez du bonheur ; après quoi la conversation changea. M. Kearney, certainement, maniait le merveilleux avec une facilité admirable, et surtout débitait ses histoires avec tant de sérieux, que réellement je m'imaginais qu'il croyait dire la vérité ! Il n'y eut jamais pareil exemple d'habitude prise. Racontant à sa manière certain combat naval : — Le capitaine français, nous dit-il, aurait péri de ma main , mais au mo-

ment même où je le mettais en joue, arriva une balle qui coupa le chien de mon mousquet si nettement, qu'on l'aurait dit coupé avec un couteau. — C'est là un fait extraordinaire ! s'écria le capitaine.

— J'ai cependant vu mieux à bord d'un vaisseau où je servais, répliqua M. Phillott. Le second lieutenant fut rafflé par une *grappe de raisin* qui emporta un côté de ses moustaches, et pendant que la grappe faisait le tour de sa tête pour aller voir ce qui se passait plus loin, il en survint une seconde qui enleva le reste. Or, c'est ce que j'appelle être rasé de près.

— Oni, riposta le capitaine, de fort près effectivement, si la chose pouvait être vraie. Aussi excusez-moi, M. Phillott, mais vous contez quelquefois des histoires bien invraisemblables. Je ne parle pas pour moi-même, mais l'exemple n'est pas bon pour mon jeune parent que voilà, pour M. Simple.

— Capitaine Kearney, demanda le premier lieutenant avec de longs éclats de rire, savez-vous ce que le pot disait à la marmite ?

— Non, monsieur, je n'en sais rien, répondit le capitaine d'un air offensé... Voulez-vous, M. Simple, prendre un verre de vin ?

— Je croyais que cette petite brouillerie aurait corrigé le capitaine ; elle le corrigea, mais seulement pour quelques minutes, et alors il recommença ses mensonges. Le premier lieutenant eut le malheur d'observer qu'il serait nécessaire d'introduire tous les

matins de l'eau dans le navire et de la pomper ensuite , afin d'éviter l'odeur de l'eau qui séjournait dans les petits-fonds. — Il y a pires odeurs que celle de cette eau-là , répliqua le capitaine. Croiriez-vous que tout un équipage faillit être empoisonné par de l'essence de roses ? C'est cependant ce qui m'arriva un jour que je naviguais sur la Méditerranée. J'étais à la hauteur de Smyrne, guettant un vaisseau français qui devait mener en France un pacha comme ambassadeur. Je n'ignorais pas que la prise ne dût être bonne, et j'avais toujours ma lunette braquée, lorsqu'un matin nous l'aperçûmes à l'opposé du vent. Nous fîmes force de voiles pour l'atteindre , mais il nous évita , manœuvra peu à peu de manière à se placer comme nous-mêmes sous le vent, et vers la nuit nous le perdîmes de vue. Comme je savais que sa destination était Marseille , nous ne négligeâmes aucun effort pour le retrouver. La brise malheureusement fut molle et variable pendant cinq jours ; mais au bout de ce temps, comme j'étais couché dans mon hamac , je sentis , vers le lever du soleil , une forte odeur qui venait du même côté que le vent et entraît dans la cabine par une des coulisses vitrées qui se trouvait ouverte. Après l'avoir respirée deux ou trois fois, je reconnus que c'était celle de l'essence de roses. J'envoyai donc chercher l'officier de quart, et lui demandai s'il y avait quelque chose en vue. — Rien, me répondit-il ; mais je lui donnai ordre d'interroger l'horizon avec le télescope et d'examiner sur-

tout le côté du vent. La brise se mit à fraîchir, et l'odeur devint plus forte. Je commandai qu'on placât les vergues royales en travers, et qu'on disposât tout pour donner une vigoureuse chasse, car je présumais que le Turc ne devait pas être éloigné de nous. Effectivement, à peine fit-il grand jour, que nous le distinguâmes à trois milles devant nous qui marchait dans l'œil du vent. S'il se fût agi de louvoyer il nous aurait battu de vitesse ; mais, avec vent arrière, il ne pouvait lutter avec nous ; avant midi nous fûmes maîtres du pacha et de tout son harem. Je pourrais, en passant, vous conter une bonne histoire sur les dames en question ; mais, au fait. Ce fut une excellente prise, et parmi les différentes choses précieuses que nous trouvâmes à bord était un baril d'essence de roses.

— Peste ! s'écria le premier lieutenant, un plein baril ?

— Oui, répliqua le capitaine, mais un baril turc... pas tout-à-fait aussi grand peut-être que ceux qui sont à notre bord, car le système des poids et mesures n'est pas le même en Turquie qu'en Angleterre. Je fis passer sur le brick que je commandais tout ce que la cargaison du bâtiment capturé m'offrait de plus précieux, environ vingt mille sequins, des tapis, et, il n'est pas besoin de le dire, ce baril d'essence de roses que nous avions flairé à trois milles de distance. Nous l'aménâmes sain et sauf à bord, mais le servant de la cale, lorsqu'il fallut l'y

descendre , ne l'élingua point convenablement ; le baril tomba en un clin-d'œil sur la soute aux spiritueux, et se brisa en mille pièces. Il n'y eut jamais semblable scène ; mon premier lieutenant et plusieurs hommes de l'équipage qui étaient sur le pont se trouvèrent mal ; on remonta privés de connaissance ceux qui étaient dans la cale , et quelque temps s'écoula avant qu'ils ne revinssent à eux. Nous laissâmes entrer l'eau dans le brick et nous la changeâmes plusieurs fois, mais rien ne put ôter l'odeur, qui conserva tant de force, qu'avant d'arriver à Malte j'avais quarante hommes sur la liste des malades. Quand j'y arrivai , mon premier soin fut de congédier le servant de la cale dont la négligence avait causé l'accident ; car ce ne fut qu'après avoir fumigé le brick, et, comme cette opération ne servait de rien, l'avoir tenu trois semaines sous l'eau , que l'odeur finit par devenir rigoureusement supportable. Mais, alors même, on ne put jamais achever de la détruire, et l'amiral renvoya le brick en Angleterre où on le vendit comme impropre au service de l'État. Les particuliers qui l'achetèrent ne pouvant non plus s'en servir, on le dépêça, et les bois en furent achetés par les tourneurs de Brighton et de Tunbridge-Wells , qui en fabriquèrent des objets de fantaisie, dont la vente fut très lucrative à cause de leur forte odeur d'essence de roses. Avez-vous jamais été à Brighton, M. Simple ?

— Jamais, monsieur.

En cet instant, l'officier de quart descendit annoncer qu'il y avait un immense requin sous l'écusson, et demander si le capitaine voulait permettre aux officiers de chercher à le prendre.

— Bien volontiers, répliqua le capitaine Kearney, car je hais les requins tout autant que le diable. Il y en a un qui, pendant que je naviguais dans la Méditerranée, m'a presque fait perdre 44,000 livres sterling.

— Puis-je vous prier de nous apprendre comment, capitaine Kearney ? dit le premier lieutenant, du ton le plus grave ; je suis fort curieux de le savoir.

— Mon Dieu, c'est une histoire fort simple, répartit le capitaine. J'avais à Malte une vieille parente qu'un hasard me fit découvrir. C'était une vieille fille de soixante ans, qui avait demeuré toute sa vie dans l'île, et encore un coup, ce fut un pur hasard si je découvris son existence. Me promenant un jour dans Strada Reale, j'aperçus un grand babouin, domicilié dans cette rue, qui tenait par la queue un bichon aussi gras que petit, et qui l'entraînait de la sorte, tandis qu'une vieille dame criait au secours. En effet, toutes les fois qu'elle s'avancait pour délivrer son chien, le singe se précipitait sur elle comme pour l'entraîner aussi, et sans se dessaisir du bichon qu'il continuait à tenir ferme d'une main, de l'autre empoignait les jupons de sa maîtresse. Je gardais rancune à M. Jacko, depuis qu'il m'avait attaqué un soir que je passais à côté de lui,

et tirant mon épée , dès que je m'aperçus de la manière dont il se conduisait , je lui en portai un coup qui l'envoya, hurlant et saignant comme un pore, à vingt pas de distance, et qui me laissa en possession du bichon que je rassurai et rendis à sa maîtresse. La vieille dame était toute tremblante et me pria de la reconduire jusque chez elle. Elle avait un hôtel superbe, et quand elle fut assise sur le sofa du salon, elle me remercia beaucoup de ce qu'elle appelait ma bravoure , et m'apprit qu'elle avait nom Kearney. Sur ce , je lui eus bientôt démontré que nous étions parents ; notre parenté la transporta de joie , et elle me pria de regarder sa maison comme la mienne. Je restai dans la station de Malte les deux années qui suivirent , et je manœuvrai si habilement , que la vieille dame me donna à entendre qu'elle voulait , ne se connaissant pas au monde d'autres parents que moi , me faire son unique héritier. A la fin je fus rappelé en Angleterre , et ne voulant pas me séparer d'elle, je la conjurai de m'accompagner en lui offrant ma cabine. Elle tomba fort malade une quinzaine avant le jour fixé pour notre départ , et fit un testament qui m'instituait son légataire universel ; mais elle recouvra la santé et redevint aussi grasse que jamais..... M. Simple, la bouteille est à côté de vous. Je doute que lord Privilège vous ait donné du vin de Bordeaux meilleur que celui-ci ; je l'ai moi-même emporté de France, il y a dix ans, lorsque je commandais la *Coquette*.

— Voilà qui est bizarre, observa le premier lieutenant. Nous en avons acheté à la Barbade, dont le verre et les bouchons portent le même cachet.

— Possible, répliqua le capitaine ; les anciennes maisons conservent toujours leurs mêmes marques ; mais je doute que le vôtre puisse se comparer au mien.

Comme M. Philott désirait connaître la fin de l'histoire du capitaine, il s'abstint, pour cette fois, de le convaincre d'un nouveau mensonge. Rien ne lui aurait été plus facile, car il savait positivement que le capitaine avait embarqué son vin à la Barbade. Le capitaine continua donc tranquillement son récit.

— Eh bien ! je cédai ma cabine à la vieille dame, et me résignai, pendant tout le trajet de Malte en Angleterre, à suspendre mon hamac dans la chambre des officiers. Nous éprouvâmes devant Ceuta un calme de quarante-huit heures. La vieille dame raffolait de son bichon, et dans les commencements de la traversée, je prenais deux fois par semaine le soin de baigner la petite bête ; mais je m'en lassai à la fin et je chargeai mon contre-maitre de me suppléer ; mon contre-maitre, qui était un vilain paresseux, s'avisa, bien à mon insu, d'attacher le pauvre chien au bout d'une corde, et, après l'avoir jeté par-dessus bord, de le traîner ainsi dans l'eau l'espace d'une ou deux minutes. Ce fut pendant le calme dont je vous parlais qu'il imagina cette jolie méthode de bain ;

et dès la seconde fois, un requin qui s'élança de dessous l'écusson, avala le bichon en une bouchée. Le contre-maitre m'annonça sa perte comme une chose de nulle importance ; mais je savais à quoi m'en tenir, et je fis mettre le drôle aux fers. Je descendis alors, et j'avouai à miss Kearney le fatal accident qui était arrivé, en me hâtant d'ajouter que le coupable avait été déjà mis aux fers et qu'il passerait par les verges. Au premier mot de la mort du bichon, la vieille dame était entrée dans la plus violente fureur ; elle déclara que c'était ma faute, que je jalousais le chien, et que j'avais agi avec réflexion. Plus je protestai de mon innocence, plus sa colère augmenta ; et pour éviter ses injures en même temps que pour garder mon sang-froid, il me fallut remonter sur le pont. Je n'y étais pas depuis cinq minutes qu'elle y monta aussi, ou du moins qu'elle y fut hissée, car elle était tellement pesante qu'elle ne pouvait en venir à bout sans qu'on l'aidât. Vous savez comment, aux Indes, les éléphants poussent avec leur tête un canon à travers un marais ; eh bien ! quand elle voulait venir sur le pont, mon intendant avait coutume de la pousser par la grande échelle, d'une manière tout-à-fait analogue, la tête complètement ensevelie dans ses cotillons. Lorsqu'elle était enfin arrivée en haut et qu'il retirait sa tête, il l'avait aussi rouge et aussi chaude qu'un homard qui sort du chaudron. Or, elle arriva, son testament à la main, et me lançant un regard courroucé : — Puisque le requin a

dévoré mon cher bichon , s'écria-t-elle , il peut dévorer aussi ce papier ! A ces mots , elle le jeta à la mer , et se laissa elle-même tomber d'épuisement sur le pivot d'une caronnade. — C'est fort bien , madame , répliquai-je ; mais le calme vous reviendra peu à peu , et alors vous ferez un autre testament. — Je jure par toutes les espérances que j'ai d'aller en paradis , reprit-elle , de n'en pas faire d'autre. — Bah ! vous ne tiendrez point cette menace , madame. — Dieu m'est témoin , capitaine , que je la tiendrai ! Ma fortune passera maintenant à mon héritier présomptif , et vous savez , M. Kearney , que vous ne l'êtes pas. Or , comme je savais aussi que la vieille dame avait beaucoup d'obstination , et que pour rien au monde elle ne démordrait de sa parole , je ne pensai plus qu'à recouvrer le testament , qui sans qu'elle le soupçonnât , flottait à cinquante toises de l'arrière. Après un instant de réflexion , j'ordonnai au contre-maître de siffler pour que tous les matelots se baignassent. — Vous m'excuserez , miss Kearney , lui dis-je , mais les gens de l'équipage vont prendre un bain , et je ne présume pas qu'il vous soit agréable de les voir tout nus. Si tel est votre désir , néanmoins , libre à vous de demeurer sur le pont. Elle me regarda avec des yeux étincelants de colère , se leva de son affut , gagna l'échelle clopin-clopan , et hurla que cette nouvelle insulte prouvait encore combien je méritais peu ses bontés pour moi. Dès qu'elle fut descendue , on mit à l'eau les chaloupes du gaillard

d'arrière, je sautai dans une et je repêchai le testament qui flottait encore. Comme les bricks n'ont pas de fenêtres à la poupe, nécessairement elle ne put voir ma manœuvre, mais supposa le testament à jamais perdu. Nous eûmes dès lors un temps affreux, qui, joint à la perte de son bichon favori et à de continuelles disputes avec moi, car à partir de ce jour je la vexai de toutes les manières possibles, la rendit fort malade, et on l'enterra une quinzaine après notre arrivée à Plymouth. La vieille dame tint parole; elle ne fit jamais d'autre testament. Je déposai entre les mains de la justice celui que j'avais recouvré au milieu des flots, et j'héritai de toute sa fortune.

Comme ni le premier lieutenant ni moi ne pouvions découvrir si l'histoire du capitaine était véritable ou non, bien entendu, nous le félicitâmes de sa bonne fortune, et bientôt après nous quittâmes la cabine pour aller faire part de son merveilleux récit à nos camarades. Quand j'arrivai sur le pont, je vis que le requin venait d'être harponné et qu'on s'occupait de le hisser à bord. M. Phillott m'avait suivi sur le gaillard d'arrière. Les officiers ne songeaient tous qu'au requin; ils regardaient par dessus les préceintes, s'appelaient les uns les autres, et indiquaient aux matelots comment il leur fallait s'y prendre. Or, quoiqu'il y eût certes manque de décorum sur le gaillard d'arrière, encore la chose était-elle excusable, puisque le capitaine avait donné la permission; mais

M. Phillott pensa autrement, et commença par apostropher dans son style ordinaire l'officier des troupes de marine.

— M. Westley, je vous prierai de ne pas monter ainsi sur les hamacs. Descendez-en sur-le-champ, monsieur. Si un de vos soldats se permettait pareille licence, je le priverais de grog pour un mois, et je ne vois pas pourquoi vous donneriez mauvais exemple; vous avez trop long-temps vécu dans les casernes, monsieur, de moitié trop long-temps. Qu'est-ce à dire? M. William et M. Moore, tous deux aussi sur les hamacs! Vite, tous deux au bout du petit mât de hune! Vous, M. Thomas, au grand hunier! Et vous-même, jeune homme, qui vous esquiviez si lestement, enfourchez la barre de baume, et faites-moi savoir quand votre cheval vous aura conduit à Londres. De par Dieu! le service s'en va au diable. Je ne sais pas de quel bois se font aujourd'hui les officiers. Je marierai sous peu quelques-uns d'entre vous, jeunes gens, à la fille du canonnier! Le gaillard d'arrière ne ressemble plus qu'à un jardin où l'on regarde des ours; mais doit-on s'en étonner lorsque les lieutenants donnent l'exemple.

Cette dernière remarque ne pouvait s'appliquer qu'à O'Brien, qui, debout sur la chaloupe du gaillard d'arrière, dirigeait de là l'opération du hissage, lorsque la tirade de M. Phillott était venue interrompre l'amusement général. O'Brien s'élança aussitôt hors de la chaloupe, s'approcha du premier lieute-

nant , et après avoir touché son chapeau : — M. Phillott, lui dit-il , le capitaine nous a permis de prendre ce requin , et ce n'est pas en se promenant sur le gaillard d'arrière qu'un requin se hisse à bord. Pour ce qui me concerne , je crois , tant que le capitaine est sur la frégate, n'avoir à répondre qu'à lui de ma conduite ; si donc vous pensez que j'aie commis une faute, portez-en vos plaintes au capitaine ; mais si vous prétendez vous servir avec moi du langage dont vous vous servez avec d'autres, c'est à moi-même que vous en répondrez, monsieur. Je suis à la fois officier et gentilhomme, et veux être traité comme tel ; en outre , permettez-moi de vous faire observer qu'à mes yeux un langage grossier et indigne de gens qui ont reçu de l'éducation déshonore plus le gaillard d'arrière que le fait d'un officier qui monte un instant sur les hamacs. Enfin , puisque vous avez cru convenable d'intervenir, vous pouvez maintenant faire hisser vous-même le requin.

M. Phillott devint fort rouge , car il ne lui était pas encore arrivé de se trouver ainsi en contact avec O'Brien. Tous les autres officiers s'étaient tranquillement soumis à ses façons malhonnêtes de leur parler. — Fort bien, M. O'Brien, répliqua-t-il, vous aurez à répondre des propos que vous venez de tenir, et certainement je ferai mon rapport au capitaine sur votre conduite.

— Je vous en éviterai la peine , car voici le capitaine Kearney qui monte, et je vais le lui faire moi-

même. Et dès que le capitaine mit le pied sur le gaillard d'arrière, O'Brien lui conta tout.

— Eh bien ! dit le capitaine au premier lieutenant, de quoi vous plaignez-vous ?

— Des propos de M. O'Brien, monsieur. Est-ce de la sorte qu'on doit me parler sur le gaillard d'arrière ?

— En vérité, M. Phillott, répliqua le capitaine Kearney, je ne vois pas un mot, pas un seul mot, dans les paroles de M. O'Brien, qui soit reprochable. Je commande sur ce bord, et si un officier dont le rang est presque égal au vôtre, commet un délit, il ne vous appartient pas de vous charger du droit de le punir. Le fait est, M. Phillott, que votre langage n'est pas précisément aussi correct que je le souhaiterais. J'ai à demi entendu tout le débat qui vient d'avoir lieu, et je trouve que vous n'avez pas traité votre supérieur, c'est-à-dire moi, avec tout le respect convenable. J'ai permis qu'on harponnât le requin, et la conséquence de cette permission-là était d'autoriser les petites infractions à la discipline du vaisseau, qui en devaient nécessairement résulter. Néanmoins, il vous semble convenable de défendre en quelque sorte une chose que j'avais permise, chose qui dès lors équivalait presque à un ordre ; vous avez tenu des propos plus que durs, et châtié des jeunes gens qui n'étaient coupables que d'avoir agi d'après mon autorisation. Soyez assez complaisant, monsieur, pour les rappeler tous de là-haut,

et ne montrez plus tant de pétulance à l'avenir. Je soutiendrai toujours votre autorité quand l'usage en sera irréprochable ; mais je regrette que dans ce cas vous m'ayez contraint de l'affaiblir.

La réprimande n'était pas des plus douces pour M. Phillott, qui, après avoir hélé les hunes et invité les aspirants à redescendre, quitta aussitôt le pont. Dès son départ, nous remontâmes tous sur les hamacs ; le requin fut tiré peu à peu, puis hissé à bord, et toutes les poêles du Sanglier mises en requisition. Nous fûmes tous enchantés de la conduite du capitaine Kearney en cette circonstance. — Réellement, me dit O'Brien, il est aussi bon diable qu'officier habile. Quel dommage qu'il soit si effronté menteur... Je dois rendre à M. Phillott la justice de n'avoir pris aucune rancune en cette occasion, mais de nous avoir traités par la suite comme auparavant ; et ce n'est pas peu dire en sa faveur, quand on pense combien un premier lieutenant peut vexer et punir ses inférieurs.

CHAPITRE XXXIII.

• Nouvelle prise entre le capitaine et le premier lieutenant. — Rencontre d'un corsaire. — M. Glousse pris pour un autre. — Il meurt, en vrai gentilhomme. — Swinburne commence un récit de la bataille du cap Saint-Vincent.

Nous n'avions pas croisé plus d'une semaine devant l'île danoise de Saint-Thomas, lorsque nous aperçûmes un brick à peu de distance du rivage.

Nous déployâmes toutes nos voiles pour lui donner la chasse , et lorsque nous ne fûmes plus qu'à un mille et demi de la côte , il jeta l'ancre sous une batterie. Cette batterie commença aussitôt à faire feu sur nous , mais elle était beaucoup trop élevée , et plusieurs boulets passèrent sur nos têtes , entre nos mâts.

— J'ai été un jour témoin d'une circonstance bien remarquable , observa le capitaine Kearney. Trois coups de canon furent tirés tous en même temps , d'une batterie , contre une frégate à bord de laquelle j'étais. Les trois boulets coupèrent les bras de trois voiles de perroquet , et toutes trois tombèrent en même temps , avec toutes leurs vergues , sur le choquet. Pour que les Français ne se doutassent pas d'avoir si bien visé , nous les relevâmes le plus tôt possible ; mais au moment où les matelots venaient de quitter les vergues , les bras furent de nouveau coupés , et les voiles de perroquet tombèrent pour la seconde fois.

M. Phillott ne put digérer un si monstrueux mensonge.—C'est effectivement un fait fort bizarre , capitaine Kearney , répliqua-t-il ; mais j'en ai vu un plus bizarre encore. Je me trouvais sur une frégate , nous étions aux mains avec des chaloupes canonnières danoises , et on avait mis la poudre dans les quatre pièces du grand pont. Au moment où nos hommes retiraient les baguettes , quatre boulets ennemis entrèrent dans la bouche de nos quatre

canons , et en complétèrent le chargement. Nous renvoyâmes ainsi aux Danois leurs propres boulets, et ce fut trois fois de suite à recommencer.

— Sur ma parole , s'écria le capitaine Kearney , qui avait sa lunette braquée sur la batterie , je crois que vous avez dû rêver cette histoire-là , M. Phillott.

— Pas plus que vous celle des mâts de perroquet, capitaine.

Le capitaine tenait toujours la grande lunette , mais il venait de la relever et l'appuyait contre son épaule. Au même instant , un boulet , lancé de la batterie , siffla au-dessus de sa tête , lui arracha l'instrument des mains , et le brisa en mille morceaux.—Passe pour une fois , dit très tranquillement M. Kearney , mais prétendez-vous que cela arriverait trois fois de suite. Un second boulet peut m'emporter la tête ou le bras , mais non une seconde lorgnette ; au lieu que les voiles de perroquet peuvent être abattues par trois boulets différents. Mais donnez-moi une autre lunette , M. Simple ; il me semble que ce brick est un corsaire. Qu'en pensez-vous , M. O'Brien ?

— Je partage tout-à-fait votre opinion , capitaine , et je crois que nous ferions bien , ne fût-ce que pour tenir en haleine l'équipage du vaisseau , de l'attaquer au pied même de cette maudite batterie.

— A tribord le gouvernail , M. Phillott ; virez de quatre points, et nous y penserons cette nuit.

La frégate vira donc et ne fut bientôt plus à portée du feu de la batterie. Le soleil ne devait se coucher que dans une heure ; mais dans les Indes Occidentales , il ne se couche pas comme sous les latitudes septentrionales. Là , point de crépuscule ; il descend avec toute sa gloire , parmi des nuages qui étaient les magnifiques teintes de l'or et des rubis ; et une fois qu'il a disparu sous l'horizon , tout est obscurité.

Dès que la nuit vint, nous cessâmes de nous éloigner de la côte, et après une longue consultation que tinrent le capitaine , M. Phillott , et O'Brien , il fut enfin décidé qu'on tenterait l'entreprise. Quoique d'un côté couper un navire soit une affaire fort sérieuse , car on combat avec tous les désavantages ; de l'autre , cependant, le mal fait à notre commerce par les corsaires bons voiliers était si grand dans les Indes Occidentales , que presque tout sacrifice pouvait être risqué dans l'intérêt du pays. Mais à la bravoure , le capitaine joignait la prudence ; c'était un officier qui calculait toutes les chances et qui ne voulait pas exposer son monde sans être convaincu que la nécessité l'exigeait impérieusement ; aussi , n'approuva-t-il qu'à demi l'attaque en question , parce que la baie dans laquelle le brick avait jeté l'ancre lui était connue, et quoique M. Phillott et O'Brien opinassent pour qu'on attaquât dès la nuit, il se décida à n'attaquer que le matin suivant. Il considéra que si le risque

devait être plus grand, toutefois les hommes chargés de l'expédition pourraient agir avec plus de concert, et que ceux qui eussent reculé au milieu des ténèbres n'oseraient le faire au grand jour. D'ailleurs, les gens qui desservaient la batterie de terre, aussi bien que ceux de l'équipage du brick, resteraient toute la nuit sur le qui-vive, au lieu qu'ils ne s'attendraient plus à être attaqués pendant le jour et qu'on pourrait alors les surprendre hors de leurs gardes. Il fut donc arrêté qu'on préparerait tout pendant la nuit, et que les chaloupes quitteraient la frégate avant l'aurore, rameraient vers la côte, se cacheraient dans de petites anses qu'offraient les rochers qui formaient cap d'un côté de la baie, et, si on ne les y découvrait pas, y resteraient jusqu'à midi, heure où il était probable que les hommes du corsaire seraient à terre et que le navire pouvait être facilement capturé.

C'est toujours une scène de beaucoup d'intérêt quand à bord d'un vaisseau de guerre se font les préparatifs d'une expédition de ce genre; et comme le lecteur peut ne les avoir jamais vus, nous espérons qu'il nous saura gré de les décrire. Les chaloupes des vaisseaux de guerre ont généralement deux équipages; l'un, pour les occasions ordinaires, qui est choisi de façon à ne pas priver le vaisseau des marins les plus utiles; l'autre, pour les occasions où il faut se battre, qui se compose des hommes les plus courageux qu'il y ait à bord. Les contre-maitres des

chaloupes sont les gens de tout l'équipage les plus dignes de confiance, et, dans un cas comme celui-ci, ont à veiller à ce que leurs embarcations soient convenablement équipées.

Le launch, l'yole, et les deux premiers cutters, furent les chaloupes désignées pour l'expédition. Elles portaient toutes des canons montés sur des pivots qui jouaient à l'avant et à l'arrière entre les rameurs. Après les avoir mises à l'eau, on descendit les canons dans chacune d'elles, et on les y plaça sur la proue. Les caisses d'armes, qui contiennent également les cartouches et les munitions, furent ensuite embarquées. On jeta les boulets dans le fond des chaloupes, et sous ce rapport leur équipement fut terminé. On arrangea ensuite les rames de manière que, solidement fixées aux toulets de fer par des estrops de corde, non seulement elles ne fissent que peu de bruit quand on les manierait, mais encore pussent flotter vers l'avant ou vers l'arrière sans se perdre, quand les chaloupes aborderaient le corsaire. Puis, un ou deux boucauts, c'est-à-dire de petits barils qui contenaient environ sept galons d'eau chacun, furent mis dans chaque chaloupe, ainsi que la ration de rum des équipages, pour le cas où des circonstances imprévues les retiendraient. Alors on vit les hommes qui devaient monter les chaloupes expéditionnaires, examiner soigneusement leurs armes; quelques-uns renouvelaient les pierres de leurs pistolets; d'autres, et c'en était le plus grand nombre,

aiguisaient leur contelas sur la meule ou avec une lime empruntée à l'armurier; tous étaient pleins d'ardeur, tous pleins d'allégresse. La seule idée de marcher à l'action est une source de joie pour des marins anglais. Alors, ils échangent plus de plaisanteries, et s'excitent plus les uns les autres à la gaieté, que dans toute autre circonstance; alors, qu'un ou deux matelots des équipages de combat se trouvent être, comme il arrive souvent, sur la liste des malades, vingt autres sollicitent avec instance la faveur de les remplacer. Les seuls qui paraissent un peu graves sont ceux qui doivent rester sur le navire, et ne pas participer à l'expédition. Il n'est aucun besoin d'ordonner aux matelots de descendre dans leurs chaloupes respectives, car d'ordinaire ils y sont bien avant que le coup de sifflet qui les y appelle ne retentisse. Bref, on croirait qu'il s'agit pour eux d'une partie de plaisir, et non qu'ils courent au danger, à la mort.

Lorsque le capitaine Kearney désigna les officiers qui devaient commander les chaloupes, il ne voulut se fier à aucun aspirant pour un service si périlleux; il avait, disait-il, tant vu de cas où leur téméraire et folle bravoure avait compromis le succès d'une expédition! Il donna donc le launch à M. Phillott, le premier lieutenant, l'yole à O'Brien, un des deux cutters au maître d'équipage, et l'autre à M. Glousse, le contre-maitre. M. Glousse, qui fut ravi d'avoir le commandement d'une chaloupe, m'invita à monter

dans la sienne, et je me rendis à son invitation, quoique mon projet eût été de choisir comme de coutume celle d'O'Brien.

Une heure environ avant le jour, la frégate approcha à un mille et demi du rivage, et les chaloupes la quittèrent; elle vira aussitôt de bord, et regagna le large, afin d'être, au lever du soleil, à une distance qui empêchât de soupçonner que nos chaloupes avaient été mises en mer; nous, pendant ce temps-là, nous ramâmes tranquillement vers la côte. Il ne nous fallut pas un quart d'heure pour atteindre le cap qui formait une des pointes de la baie, et nous n'eûmes pas de peine à nous cacher parmi les masses de rocs disséminés le long de sa base. Nous relevâmes nos rames, nous amarrâmes les chaloupes, et l'on recommanda le plus profond silence. Les rochers s'élevaient autour de nous à une si grande hauteur, que pour découvrir nos embarcations il eût été nécessaire de s'avancer jusqu'au bord du précipice, et, alors même, on les eût probablement prises elles-mêmes pour des rochers. L'eau était unie comme une glace, et quand il fit grand jour, les hommes, penchés nonchalamment sur les préceintes des chaloupes, purent voir les poissons filer entre les coraux qui garnissaient le fond de la mer.

— Je ne saurais dire, M. Simple, me dit M. Glousse à mi-voix, que je présume bien de cette expédition, et je me figure que plusieurs d'entre nous ne se re-

mettront jamais à table avec les autres. Après le calme, la tempête; et combien tout est maintenant tranquille ! Mais je vais ôter ma redingote, car le soleil est déjà chaud. Contre-maitre, donnez-moi ma jaquette. Avant de partir, M. Glousse avait mis une redingote, mais sans mettre par-dessous sa jaquette, qu'en attendant l'heure du départ il avait posée sur un des canons du franc-tillac, pour ne pas l'oublier alors, et pour être à même de changer dès que la rosée qui était très forte aurait disparu. Le contre-maitre passa donc à M. Glousse la jaquette qu'il lui demandait, et le digne homme quitta sa redingote pour s'en vêtir; mais quand il la déploya, il s'aperçut que par mégarde il en avait pris une qui était ornée de deux petites épaulettes, et qui appartenait au capitaine Kearney. L'intendant du capitaine l'avait montée sur le tillac pour y donner un coup de brosse et l'avait posée sur le même canon.

— Par toute la noblesse d'Angleterre ! s'écria M. Glousse, c'est la jaquette du capitaine que j'ai emportée. Me voici dans de beaux draps ! si je reprends ma redingote, je mourrai de sueur ; si je ne mets pas de jaquette, je vais être rôti comme un charbon ; et si j'endosse celle du capitaine, on trouvera que je lui manque de respect.

Les hommes des diverses chaloupes ne purent s'empêcher de rire ; et M. Phillott, qui était dans le launch, tout près de nous, se retourna pour voir de quoi il s'agissait. O'Brien était assis dans les écoutes

d'arrière avec le premier lieutenant ; je me penchai vers eux, et leur contai la chose.

— Par le ciel et l'enfer ! dit O'Brien , je ne vois pas que la jaquette du capitaine doive être aucunement gâtée parce que M. Glousse l'aura mise ; à moins pourtant qu'un boulet ne la traverse ; mais alors ce ne serait plus la faute de M. Glousse.

— Certainement non, ajouta le premier lieutenant, et si l'accident arrive, le capitaine pourra garder la jaquette et jurer qu'un boulet lui a fait le tour du corps sans le blesser. Il aura ainsi un fameux sujet de narration. C'est pourquoi, mettez-la, M. Glousse ; vous ferez un excellent point de mire pour l'ennemi.

— J'en courrai le risque avec plaisir, me dit M. Glousse, ne fût-ce que pour être regardé comme un gentilhomme. Allons, je la mets.

Il y eut un rire général quand M. Glousse endossa la jaquette du capitaine, et s'assit d'un air radieux sur les écoutes d'arrière de sa chaloupe. Mais un des hommes de son équipage trouva convenable de prolonger ses rires plus long-temps que ne le jugea nécessaire M. Glousse, qui, se penchant vers lui, l'apostropha en ces termes : — Permettez-moi, je vous prie, M. Webber, permettez-moi, je ne dirai pas de vous faire observer, mais de vous donner à entendre, et cela de la manière la plus délicate du monde, qu'il n'est pas d'usage qu'on rie au nez de son supérieur. Je veux uniquement vous faire sentir, monsieur, que vous êtes un impudent et un maudit

fil de cuisinier de vaisseau ; et si nous échappons tous les deux à l'action qui se prépare , que si on peut se moquer de moi dans une chaloupe quand j'ai la jaquette du capitaine, on ne s'en moque pas quand je suis à bord de la frégate avec ma canne de contre-maitre au poing ; ainsi, mon cher, attendez-vous à une bonne volée quand nous serons de retour sur le gaillard d'avant, car je veux être damné si je ne vous fais pas voir plus d'étoiles que le Dieu tout puissant n'en a jamais fabriqué, et exécuter plus de cabrioles que tous les danseurs de France. Souvenez-vous de mes paroles, infâme mangeur de biscuit , avaleur de soupe aux pois , use-culotte , et fils de chienne que vous êtes.

M. Glousse, qui à la fin de ce discours éleva la voix plus haut que ne le permettait le besoin du service, fut rappelé à l'ordre par le premier lieutenant, et se rassit sur les écouteles d'arrière avec l'air d'importance et d'autorité qui appartient spécialement à une paire d'épaulettes.

Nous attendîmes derrière les rocs jusqu'à midi , sans que les Français nous eussent découverts , tant nous étions bien cachés. Nous avions déjà envoyé plusieurs fois un de nos officiers, qui , pour ne pas être aperçu, s'était traîné à plat ventre , reconnaître l'ennemi. Des chaloupes allaient et venaient continuellement du corsaire au rivage , et il semblait qu'en allant elles étaient pleines de monde, mais qu'à leur retour elles n'avaient plus qu'un ou deux

matelots. Aussi espérions-nous vivement ne trouver que peu de défenseurs sur le brick. M. Phillott regarda à sa montre, la montra à O'Brien pour prouver qu'il avait exactement suivi les ordres du capitaine, puis ordonna que les chaloupes démarrassent. Les brigadiers retirèrent les câbles; on chargea et on amorça les canons, les hommes saisirent leurs rames, et sortant du milieu des rocs, nous fûmes au bout de deux minutes rangés en ligne à un quart de mille de l'entrée de la baie. Dès lors nous n'étions plus qu'à deux fois cette distance du brick corsaire, nous ramâmes aussi vite que possible, mais nous ne rompîmes le silence qu'aux premiers coups de canon de l'ennemi. Ces premiers coups partirent d'un côté d'où nous croyions n'avoir rien à craindre, au moment que nous pénétrions dans la baie avec notre pavillon qui traînait dans l'eau par-dessus nos proues, car il faisait alors un calme plat. Il paraît qu'au bas des rochers qui s'élevaient à chacune des pointes de la baie, nos adversaires avaient élevé une batterie rasante de deux canons. Un de ces canons, chargé d'une grappe de raisin, tira alors sur les chaloupes; mais il était trop peu élevé, et quoique l'eau fût sillonnée à environ cinq vergues du launch, il n'en résulta aucun mal; nous ne fûmes pas moins heureux quand les trois autres canons tirèrent; il y en eut deux devant lesquels nous passâmes avec tant de vitesse qu'ils ne furent pas pointés de manière à porter assez loin, et que la décharge tomba derrière

notre poupe ; quant au quatrième , il porta au milieu de nous, mais sans faire d'autre dégât que de séparer par la moitié deux des rames du premier cutter.

Pendant ce temps-là , nous avions remarqué que les chaloupes du corsaire s'étaient dirigées vers le rivage dès qu'on nous avait aperçus, et avaient regagné le brick chargées d'hommes ; les chaloupes avaient été une seconde fois envoyées à terre , mais n'étaient pas encore revenues. Elles étaient alors presque à même distance du corsaire que nos propres chaloupes , et on ne pouvait prévoir qui d'elles ou de nous arriveraient au brick le plus vite. O'Brien s'en apercevant fit observer à M. Phillott que nous devrions d'abord attaquer les chaloupes , et aborder ensuite le navire du côté vers lequel elles se dirigeaient , car suivant toute probabilité, il y aurait une ouverture dans les filets de bastingage qui étaient attachés aux bras des vergues et qui présentaient un formidable obstacle à notre réussite. M. Phillott , partageant l'avis d'O'Brien, ordonna aux brigadiers de déposer leurs rames et de se tenir prêts à mettre le feu aux canons dès le moindre mot ; en même temps il recommanda au reste de l'équipage de ramer avec toute la vitesse possible. Chaque nerf, chaque muscle de nos ardents et intrépides marins furent mis en jeu. Quand nous ne fûmes plus qu'à vingt verges et du brick et des chaloupes, ordre fut donné de faire feu. La canonnade du launch, chargée à boulet et à mi-

traille , fut si bien pointée , qu'une des chaloupes françaises coula aussitôt , et les balles à mousquet que lancèrent nos autres canons plus petits , firent un grand ravage parmi leurs hommes. Une minute de plus , et après trois hourras de nos marins , nous atteignîmes tous ensemble le brick. Les chaloupes anglaises et françaises étaient pêle-mêle , et une terrible lutte s'engagea corps à corps. Les Français se battirent en désespérés , et au moment où ils allaient être accablés par le nombre , ils furent secourus par les marins du corsaire qui ne purent voir leurs compagnons réclamer leur assistance sans venir à leur aide. Quelques-uns sautèrent dans nos barques de dessus les chaînes , et tombèrent au milieu de nos gens ; d'autres nous lancèrent des boulets à la main , soit pour nous tuer soit pour couler nos chaloupes , et ainsi se poursuivit un des combats les plus acharnés qu'on ait jamais vu.

Mais la victoire se décida bientôt en notre faveur , car nous étions les plus nombreux et les mieux armés , et quand on ne nous opposa plus de résistance , nous sautâmes sur le corsaire à bord duquel nous ne trouvâmes d'autre garnison qu'un énorme chien qui s'élança à la gorge d'O'Brien au moment où il parut sur le pont.

— Ne le tuez pas , dit O'Brien aux matelots qui se précipitaient à son secours ; tirez-moi seulement de ses griffes.

Les matelots arrachèrent le chien , et O'Brien

l'attacha à un canon en disant : — Par Jésus ! mon garçon, vous êtes mon prisonnier.

Mais quoique nous fussions maîtres du corsaire, nos dangers, comme on va le voir, n'étaient pas encore finis ; nous étions alors exposés au feu, non seulement des deux batteries rasantes établies à l'entrée de la baie sous lesquelles nous avions à passer, mais encore de celle qui était située au fond du havre, et qui avait déjà tiré sur la frégate. En toute hâte, nous nous mîmes à couper le câble, à amener les voiles de perroquet, et à transporter des chaloupes sur le brick les hommes blessés. Tout cela au reste ne fut l'affaire que de quelques minutes. La plupart des Français avaient été tués ; nos propres blessés ne se montaient qu'à neuf matelots et à M. Glousse le contre-maître, qui, atteint d'un coup de feu à travers le corps, paraissait avoir peu de chance d'en revenir. Comme M. Phillott l'observa, les épauettes du capitaine l'avaient rendu un point de mire pour l'ennemi, et il était tombé sous son plumage d'emprunt.

Aussitôt qu'ils furent tous à bord et qu'on les eut couchés sur le pont, où ils se trouvèrent, autant que je puis me le rappeler, au nombre d'environ quatorze, tant Français qu'Anglais, des câbles furent attachés au brick, nos gens redescendirent dans les chaloupes, et nous commençâmes à le touer pour l'emmener hors de la baie. Il faisait un calme plat, et nous n'avancâmes que lentement, mais nos équi-

pages enorgueillis de leur victoire , poussaient des hourras , plaisaient à qui mieux mieux , et ramenaient de toute leur force. L'ennemi s'apercevant de la capture du corsaire et voyant les chaloupes françaises dériver à vide dans le hâvre, ouvrit alors son feu sur nous et nous causa beaucoup de mal. Avant que nous n'eussions touché notre prise à la hauteur des deux batteries rasantes , nous avions déjà reçu de la troisième batterie trois décharges sur notre ligne de flottaison , et l'eau entraît abondamment dans le navire. J'étais resté auprès du pauvre M. Glousse qui était étendu à tribord à côté de la roue ; le sang qui coulait de sa blessure formait un ruisseau sur les planches du pont à plusieurs pieds de l'endroit où il gisait. Il paraissait très faible ; je lui nouai mon mouchoir autour du corps pour arrêter l'effusion du sang , et j'allai chercher un peu d'eau pour lui laver la figure et lui en faire boire quelques gouttes ; il ouvrit des yeux hagards et me regarda.

— Ah ! M. Simple, dit-il faiblement, est-ce vous ? c'en est fait de moi ; mais la partie ne pouvait mieux finir, n'est-ce pas ?

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je.

— Eh bien ! ne suis-je pas tombé avec le costume d'un officier et d'un gentilhomme ? répondit-il , par allusion à la jaquette et aux épaulettes du capitaine ; j'aimerais mieux mourir maintenant, costumé comme je le suis , que de guérir pour remettre l'uniforme

de contre-maitre. Je me trouve tout-à-fait heureux.

Il me pressa la main , et referma les yeux de faiblesse. Nous étions alors presque en face des deux batteries situées sur les pointes , et dont les canons étaient disposés de manière à porter sur nos chaloupes qui touaient le brick. La première volée perça le fond du launch (1), qui coula ; heureusement , tous les hommes se sauvèrent ; mais comme c'était la chaloupe qui touait immédiatement le brick , il fallut beaucoup de temps pour dégager les autres de ses débris et reprendre le brick en toue. Les décharges se succédèrent alors sans relâche , et la mitraille devint fort désastreuse. Nos hommes continuèrent cependant leur route , répondant par un hourra à chaque coup de canon , et nous avions presque dépassé les batteries sans avoir essuyé de grandes pertes , quand nous nous aperçûmes que le brick était si plein d'eau , qu'il ne pouvait plus flotter que quelques minutes , et qu'il serait impossible de l'emmener jusqu'à la frégate. Dans de telles conjonctures, M. Phillott décida qu'il était inutile de risquer plus de vies , qu'il fallait retirer les blessés du brick, et que les chaloupes ramassent vers le navire. Il me chargea de prendre les blessés dans le cutter, qu'il envoya le long du brick, et de rejoindre ensuite les autres chaloupes. Ne me souciant pas de rester en arrière , je fis toute la diligence possible , et dès que tous nos blessés furent embarqués , je

(1) On sait que le *launch* est une espèce de chaloupe.

m'approchai de M. Glousse pour l'emporter aussi. Il paraissait un peu moins abattu , mais ne voulut pas permettre qu'on l'emportât.

— Mon cher M. Simple , dit-il , c'est inutile ; je n'en reviendrai pas , et je préfère mourir ici. Je vous conjure de ne pas me remuer. Si l'ennemi prend possession du brick avant qu'il ne coule , je serai enseveli avec les honneurs militaires ; autrement , je mourrai du moins sous le costume d'un gentilhomme. Éloignez-vous au plus vite , avant de perdre plus de monde. Je reste ici , c'est décidé.

Je le conjurai de changer d'avis , mais au même instant parurent deux chaloupes pleines de monde qui s'avançaient du port vers le brick. L'ennemi s'était aperçu que nos embarcations l'avaient abandonné , et venait en prendre possession. Je n'avais donc pas le temps d'insister davantage auprès de M. Glousse , et ne voulant pas faire violence à un mourant , je lui serrai la main et je le quittai. Ce ne fut pas sans peine que je m'échappai , car les chaloupes étaient arrivées près du brick ; elles me donnèrent la chasse quelque temps , mais l'yole et le launch faisant volte-face pour venir à mon secours , cette expédition fut aussi bien conçue que bien exécutée. Nous ne perdimes que M. Glousse , car les blessures d'aucun des autres ne se trouvèrent mortelles. Le capitaine Kearney fut très satisfait de notre conduite , ainsi que l'amiral quand on lui en eut fait le rapport. Le capitaine Kearney , à la vé-

rité, grogna un peu au sujet de sa jaquette, et me fit venir afin de me demander pourquoi je ne l'avais pas reprise à M. Glousse et rapportée à bord. Comme je ne jugeai pas convenable de lui dire que je n'avais pu tourmenter un mourant, je dis que la jaquette était tellement imprégnée de sang qu'il ne l'eût jamais reportée; ce qui était vrai.

— En tout cas, vous auriez pu rapporter mes épaulettes, répliqua-t-il; mais vous autres jeunes gens, vous ne pensez qu'à bien dîner.

J'eus le premier quart cette nuit-là. Swinburne, le quartier-maître, vint à moi et me demanda tous les détails de l'affaire, car il n'avait pas été de l'expédition.

— Eh bien ! dit-il, ce M. Glousse aurait été un fort bon contre-maître dans son genre, s'il avait laissé sa canne un peu plus souvent tranquille. C'était un gaillard actif et il savait son métier; nous avons perdu son pareil sur le vaisseau où j'étais à la bataille du cap St.-Vincent.

— Quoi ! vous étiez à cette bataille ? répliquai-je.

— Oui, j'y étais, et je servais sur le Capitaine, vaisseau de lord Nelson.

— Oh ! alors, si vous vouliez m'en faire le récit ?

— Ma foi, voyez-vous, M. Simple, je n'ai aucune objection à vous filer de temps en temps un câble, répliqua Swinburne; mais comme M. Glousse avait coutume de dire : permettez-moi de vous faire observer de la manière la plus délicate du monde, que je

m'aperçois que le matelot qui a soin de votre hamac et qui vous en éloigne un propre de temps à autre, reçoit fort souvent un bon verre de grog pour ses *câbles*, et je ne vois pas que les miens ne vaillent pas un verre de grog autant que les siens.

— Ils le valent autant, Swinburne, et mieux encore, et je vous en promets un de première qualité pour demain soir.

Je levai le loch, je le marquai sur la table et je m'assis à l'arrière sur la caisse aux signaux avec Swinburne, qui commença son récit de la manière suivante.

— Il vous faut savoir, M. Simple, que quand la flotte anglaise descendait la Méditerranée, après l'évacuation de la Corse, elle ne s'élevait pas à plus de dix-sept vaisseaux de ligne, tandis que les flottes espagnoles de Ferrol et de Carthagène, qui s'étaient réunies à Cadix, en comptaient une trentaine. Sir John Jarvis avait alors le commandement de notre flotte, mais comme les Dons ne paraissaient nullement disposés à sortir du port et à se brosser avec nous, même lorsqu'ils étaient deux contre un, sir John laissa sir Hyde Parker avec ses voiles de ligne pour surveiller les guenx d'Espagnols, et gagna Lisbonne avec le reste de la flotte pour faire de l'eau et se radoubier. Or, voyez-vous, M. Simple, le Portugal était alors ce qu'on appelle neutre, c'est-à-dire ne se mêlait en rien de l'affaire, restait en bonne intelligence avec les deux partis, et aurait aussi vo-

lontiers fourni du bœuf frais et de l'eau douce aux Espagnols qu'aux Anglais, si seulement les Espagnols étaient venus en demander, ce qu'il n'osaient pas. Les Portugais et les Anglais ont toujours été les meilleurs amis du monde, parce que nous ne pouvons acheter du vin de Porto que chez eux, et qu'ils ne peuvent trouver personne à qui le vendre qu'à nous. Les Portugais mirent donc leur arsenal de Lisbonne à la disposition des Anglais, et nous y déposâmes tous nos approvisionnements sous la surveillance de ce Brave-le-Diable, sir Isaac Coffin. Or, le hasard voulut qu'un commis des bureaux du vieux sir Isaac, drôle portugais, eût quelque temps auparavant travaillé dans les bureaux de l'ambassadeur d'Espagne. C'était un garçon fort actif; il servait d'interprète, et le vieux commissaire avait beaucoup de confiance en lui.

— Mais comment avez-vous appris tous ces détails, Swinburne ?

— Eh bien ! je vais vous le dire, M. Simple : j'étais timonier de l'Yole⁽¹⁾ en ma qualité de contre-maitre, et quand amiraux et capitaines causent dans les écoutes d'arrière, ils oublient fort souvent que le contre-maitre est tout près derrière eux. Je n'apprenais que la moitié des choses de cette manière-là; mais, pour en savoir le reste, il me suffisait de comparer mon loch⁽²⁾ avec celui de l'intendant de l'a-

(1) L'yole est un canot très-léger à voiles et à rames. A. M.

(2) Triangle de bois jeté à la mer avec une ficelle pour mesurer la vitesse d'un vaisseau. A. M.

miral , qui ne pouvait manquer d'entendre de temps à autre d'importantes conversations. Le premier vent qui me vint de l'affaire fut un jour que le vieux sir John interpella sir Isaac après la seconde bouteille. — Dites donc , sir Isaac, demanda-t-il, comment le courrier espagnol a-t-il péri ? — De par Dieu ! ce n'est pas moi qui l'ai tué , répliqua sir Isaac ; je l'ai seulement laissé pour mort. Puis , tous deux éclatèrent de rire , et Nelson qui était attablé avec eux en fit autant. Eh bien ! M. Simple , il fut rapporté à sir Isaac qu'on voyait souvent son commis copier les différents ordres donnés à la flotte , et particulièrement ceux qui recomandaient de ménager avec soin les provisions de Sa Majesté. Aussitôt sir Isaac s'en va trouver l'amiral et insiste pour le renvoi de l'homme. Or, le vieux sir John était un fin vieux renard. — Non, commissaire, n'en faisons rien, répondit-il; et peut-être les prendrons-nous dans leur propre piège. L'amiral se met donc à une table, demande papier, encre et plume, et vous tourne une longue lettre au commissaire, dans laquelle il expose que tous les approvisionnements de la flotte sont épuisés, représente combien il serait impossible de tenir la mer sans qu'on les renouvelle, et exprime le désir de savoir à quelle époque de nouveaux convois sont attendus d'Angleterre. Il ajoutait que si la flotte espagnole allait par malheur sortir de Cadix , il lui serait impossible, vu son dénuement absolu , de quitter le port pour protéger sir Hyde Parker

qui la surveillait avec ses six voiles de ligne. A cette lettre, le commissaire répondit que d'après les dernières dépêches, il espérait que dans le cours de six semaines ou deux mois, on pourrait recevoir d'Angleterre un supplément de vivres et de munitions, mais qu'il ne fallait pas y compter plus tôt. Ces lettres furent placées dans un endroit où elles devaient infailliblement tomber sous les yeux du maudit espion de commis portugais, qui les copia, et qu'on vit le soir entrer dans l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne. Sir John envoya alors à Ferro, petite ville qui est située sur la côte portugaise, au sud, un exprès, chargé de remettre à sir Hyde Parker un mot où il le priait de s'enfuir vers le cap St.-Vincent, et d'y attirer la flotte espagnole, dans le cas où elle s'aviserait de le poursuivre. Jusque-là, vous le voyez, M. Simple, l'intrigue était bien menée. La première chose à faire ensuite fut de surveiller l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne et de voir s'il expédiait aucune dépêche. Deux jours après que les lettres lui eurent été remises par ce scélérat de commis, l'ambassadeur expédia deux courriers, l'un à Cadix et l'autre à Madrid, qui est la ville où le roi d'Espagne demeure. On laissa passer celui de Cadix, mais l'amiral ordonna d'intercepter celui de Madrid, et le commissaire sir Isaac, qui fut chargé de cette commission, s'en acquitta de manière ou d'autre. Voilà pourquoi l'amiral lui avait adressé l'interpellation que je vous citais tout à l'heure : — Dites donc, sir Isaac, com-

ment le courrier espagnol a-t-il péri ? Dans les dépêches de ce pauvre diable , on vit que l'amiral espagnol , dont j'oublie le nom , mais qui s'appelait comme..... Magasin , avait été instruit du prétendu dénuement de notre escadre. Sir John, persuadé que les Espagnols ne laisseraient pas échapper une si belle occasion de nous prendre six voiles de ligne , car c'était plus de vaisseaux anglais qu'ils n'en avaient jamais pris de leur vie, attendit quelques jours , afin de leur donner le temps de s'éloigner du port , puis quitta Lisbonne , se dirigea vers le cap St.-Vincent où il rejoignit sir Hyde Parker , et pour sûr , rencontra bientôt les Espagnols à qui nous donnâmes une jolie peignée. Or, ce n'est pas tout le monde qui pourrait vous dire tous ces détails, M. Simple.

— Bien ; mais, à présent , la bataille, Swinburne.

— Que Dieu vous bénisse , M. Simple ! mais voilà qu'il est plus de minuit , et je ne peux livrer en un quart d'heure la bataille du cap Saint-Vincent. En outre le récit détaillé de cette fameuse bataille mérite bien un autre verre de grog.

— Eh bien ! vous en aurez un autre , Swinburne ; seulement n'oubliez pas de me le raconter.

Swinburne et moi nous nous séparâmes alors , et en moins d'une heure je rêvai de dépêches , de sir John Jervis , de sir Isaac Coffin , et de courriers espagnols.

CHAPITRE XXXIV.

Bons avis d'O'Brien.—Le capitaine Kearney taille encore dans le merveilleux.

Je ne me rappelle aucune circonstance qui, dans le cours de ma vie, m'ait aussi péniblement affecté que la perte du pauvre M. Glousse, le contre-maitre, car bien entendu je ne gardai aucune espérance de jamais le revoir. Je crois que la principale cause de mes vifs regrets fut qu'à l'époque où j'entrai dans la marine et où chacun me considérait comme le nigaud de la famille, seuls, M. Glousse et O'Brien pensèrent différemment de moi et me traitèrent avec plus d'égards. Ce fut leur bienveillance qui me porta à m'appliquer et qui encouragea mes efforts. Je suis en effet convaincu que beaucoup de jeunes gens, qui, assez heureux pour rencontrer de sages protecteurs, tourneraient au bien, sont, par suite du système absurde de railler toujours et de ridiculiser tout, entraînés dans la mauvaise route, perdent de désespoir toute confiance en eux-mêmes, et se laissent ainsi aller au courant de la perdition. O'Brien, qui n'aimait pas beaucoup la lecture, jouait admirablement de la petite flûte, et possédait une fort belle voix. Son amusement principal était de s'exercer sur son instrument, ou plutôt d'en jouer, ce qui est une chose bien différente; mais s'il n'étudiait pas lui-

même, il me faisait chaque jour venir une heure ou deux dans sa cabine, j'y employais ce temps à lire, et quand je quittais mon livre il me demandait compte de ce que j'avais lu. Par ce moyen, non seulement il m'instruisait, mais encore augmentait beaucoup sa propre instruction; car mes différentes lectures lui suggéraient une foule de remarques qui en fixaient ineffaçablement les divers sujets dans nos mémoires.

— Eh bien ! Pierre, me dit-il le lendemain du combat, lorsqu'il vint me rejoindre dans sa cabine, de quoi me parlerez-vous ce matin ? à coup sûr, c'est vous qui êtes le maître d'école, et non moi, car j'apprends chaque jour de vous.

— Je n'ai pas beaucoup lu aujourd'hui, O'Brien, je n'ai fait que penser à ce pauvre M. Glousse.

— Ce n'est pas un tort, Pierre; ne vous hâtez jamais d'oublier vos amis; vous n'en trouverez pas trop dans le cours de votre pèlerinage sur la terre.

— Pensez-vous qu'il soit mort ?

— Ma foi ! c'est une question à laquelle je ne puis répondre; une balle qui traverse le ventre d'un homme n'est pas faite, à coup sûr, pour allonger ses jours; mais une chose certaine, c'est que maintenant qu'il a sur le dos la jaquette du capitaine, il ne mourra que s'il ne peut s'empêcher de mourir.

— Oui, il aspirait toujours à être gentilhomme,

ce qui était passablement absurde pour un contre-maître.

— Absurde, point du tout, Pierre; mais une absurdité véritable, c'est la vôtre, à vous qui parlez sans réfléchir. Aucun des camarades de M. Glousse l'a-t-il jamais vu commettre une action vile ou peu délicate? non, et pourquoi? parce qu'il ambitionnait de devenir gentilhomme et que cette ambition l'élevait au-dessus de sa classe. La vanité est un âne maudit, toujours prêt à mettre la tête entre les jambes et à nous jeter par terre; mais l'orgueil est un beau cheval qui nous mène au but et qui même nous permet de dépasser nos compagnons de voyage. M. Glousse avait de l'orgueil, et c'est une qualité toujours louable, même chez un contre-maître. Combien ne voyez-vous pas dans vos livres d'individus qui partent de rien et qui deviennent de grands hommes? C'est le talent, oui, certes. Mais ce talent, qu'étoufferait la vanité, l'orgueil le fait éclore.

— Vous avez grandement raison, O'Brien; j'ai dit tout à l'heure une sottise.

— Ne vous en chagrinez pas, Pierre; personne excepté moi ne vous a entendu; c'est donc sans conséquence. Ne dînez-vous pas aujourd'hui dans la cabine?

— En effet.

— Moi aussi. Le capitaine est ce matin d'une merveilleuse humeur. Il m'a débité deux ou trois

histoires si invraisemblables, que j'ai failli lui manquer, en plein gaillard d'arrière, de politesse et de respect. Quel dommage qu'un tel homme ait contracté une si mauvaise habitude!

— Il ne s'en guérira jamais, j'en ai peur, répondis-je; mais, à coup sûr, ses blagues ne font de mal à personne. Elles sont ce qui s'appelle des mensonges inoffensifs. Je ne le crois pas capable de mentir réellement, c'est-à-dire de commettre un mensonge qui serait de nature à déshonorer un gentilhomme.

— Pierre, un gentilhomme qui ment se déshonore toujours, que son mensonge soit inoffensif ou criminel; j'accorde cependant qu'il y a une différence. Tout au moins, c'est une dangereuse habitude que de mentir pour plaisanter; car les mensonges inoffensifs ne sont que messieurs les huissiers de mensonges criminels. Je ne connais qu'un cas où il soit excusable de mentir, c'est quand il faut tromper l'ennemi. Alors, votre devoir envers votre pays vous permet de mentir à vous étrangler; et c'est précisément parce que le mensonge porte atteinte à la réputation, qu'il devient dans ce cas une espèce de vertu.

— A quel sujet l'officier des troupes de marine et M. Phillott se disputaient-ils donc ce matin?

— A propos de la moindre des bagatelles. L'officier des troupes de marine est d'une susceptibilité diabolique, et s'offense quand on ne songe nulle-

ment à l'offenser. M. Phillott a mauvaise langue, mais il a bon cœur.

— C'est dommage !

— Oui, bien dommage ; car il est excellent officier ; mais le fait est, Pierre, que les subalternes ont trop de penchant à copier leurs supérieurs ; aussi, importe-t-il beaucoup qu'un aspirant navigue avec un capitaine qui ait toutes les manières d'un gentilhomme. Phillott, au contraire, a servi les trois quarts du temps sous le capitaine Ballover, qui est connu dans la marine pour son langage ignoble et grossier. Qu'en résulte-t-il ? que Phillott, et beaucoup d'autres qui ont servi sur son bord, ont pris sa mauvaise habitude.

— J'aurais cru, O'Brien, qu'il devait suffire d'avoir été si souvent choqué par de tels discours lorsqu'on n'était qu'officier subalterne, pour qu'on se gardât toujours de s'en servir envers les autres, une fois qu'on était monté en grade.

— C'est là, Pierre, le premier sentiment qu'on éprouve ; mais il s'évanouit au bout d'un certain temps. L'indignation qu'on a d'abord ressentie s'é-mousse peu à peu ; on finit par devenir indifférent, on oublie qu'on choque soi-même les autres, et l'on prend une habitude qui fait autant de tort que de honte à la profession de marin. Mais, puisque nous dinons dans la cabine, il est heure de songer à notre toilette ; ayez donc la complaisance, Pierre, de me priver du plaisir de votre compagnie, pour que je

m'attife un peu , comme on y est tenu d'après les réglemens du service de Sa Majesté, quand on dîne chez le commandant du navire.

Nous nous retrouvâmes à la table du capitaine , où il y avait , suivant la coutume , grand étalage d'argenterie, mais où les plats, quoique d'argent, ne contenaient guère que les rations du vaisseau. À dire vrai , nous étions en croisière depuis quelque temps, et cette simplicité n'était pas sans excuse ; mais cependant, peu de capitaines eussent été si mal approvisionnés. — J'ai peur , messieurs , que vous ne fassiez pas très bonne chère, fit observer le capitaine lorsque son intendant enleva les couvercles des plats ; mais, en pleine mer, il faut prendre le temps comme il vient et la soupe comme elle est. M. O'Brien, de la purée de pois ? Il me souvient de certaine croisière où j'ai fait de plus maigres repas. Le bâtiment n'était pas ponté ; nous restâmes treize semaines avec de l'eau jusqu'aux genoux, et nous ne reçûmes tout ce temps que du porc cru, faute de pouvoir allumer du feu.

— Et peut-on , capitaine Kearney, savoir où la chose arriva ?

— Sans doute. Ce fut à la hauteur des Bermudes. Nous croisâmes sept semaines avant de pouvoir trouver ces îles , et nous commençons vraiment à croire qu'elles étaient elles-mêmes allées en croisière.

— Je présume, monsieur, que vous ne fûtes pas

fâché d'avoir du feu pour faire cuire vos aliments, lorsque vous jetâtes enfin l'ancre? dit O'Brien.

— Je vous demande pardon, répliqua le capitaine Kearney; nous étions tellement accoutumés à manger de la viande crue et avoir les pieds dans l'eau, que de très long-temps nous ne pûmes ni supporter la viande cuite ni nous abstenir de prendre des bains de pied par-dessus bord. J'ai vu un des gardes chaloupes de l'arrière attraper un énorme barracouta, et le manger vivant. Même, si je n'avais pas donné les ordres les plus stricts et fait fouetter une douzaine de gens de l'équipage, je doute qu'au moment où je vous parle, ils mangeraient leurs aliments cuits. La force de l'habitude est terrible!....

— Oh! assurément, répliqua M. Phillott d'un ton sec et en clignant de l'œil vers nous, par allusion aux incroyables histoires du capitaine.

— Oui, assurément, répéta O'Brien; car nous voyons une paille dans l'œil de notre voisin, mais nous ne voyons pas une poutre dans le nôtre. Et il cligna de l'œil vers moi, par allusion à l'habitude qu'avait M. Phillott de tenir d'ignobles propos.

— J'ai autrefois connu, reprit le capitaine, un homme marié qui avait toujours la coutume, quand il était au lit, de tenir la main sur la tête de sa femme, et qui, en conséquence, lui défendait tout bonnet de nuit. Eh bien! elle y gagna un rhume dont elle mourut, et le mari ne parvint à refermer l'œil que lorsqu'il imagina de faire coucher à son

côté une brosse à habits sur laquelle il posait la main, et qui remplaçait la défunte; telle était la force de l'habitude !

— J'ai autrefois vu galvaniser un cadavre, répliqua M. Phillott ; c'était le corps d'un homme qui de son vivant prenait une effroyable quantité de tabac. Eh bien ! dès que la batterie fut appliquée à son épine dorsale , il leva doucement le bras , et porta les doigts à son nez, comme s'il avait fallu prendre une prise.

— Vous l'avez vu , de vos yeux vu , M. Phillott ? lui demanda le capitaine, qui en même temps attachait sur sa figure un regard scrutateur.

— Oui, monsieur, répondit le premier lieutenant avec un imperturbable sang-froid.

— Et avez-vous conté souvent cette histoire ?

— Fort souvent, monsieur.

— Je vous fais cette question parce que je sais des gens qui, à force de conter une histoire, finissent par se persuader qu'elle est vraie ; non que je parle pour vous, M. Phillott, mais encore, je vous recommanderais de ne pas conter votre histoire dans un lieu où vous ne seriez pas bien connu, autrement on pourrait révoquer en doute votre véracité.

— Je me suis fait par politesse une règle de tout croire moi-même , reprit M. Phillott , et j'attends des autres la même courtoisie.

— Alors, sur mon âme ! quand vous contez votre histoire, vous mettez vos bonnes manières à rudes

épreuves. Et puisque nous parlons de politesse, je voudrais que vous connussiez un de mes amis intimes qui a été courtisan toute sa vie; il ne peut s'empêcher de faire la révérence. Je l'ai vu la faire à son cheval et le remercier après en être descendu; je l'ai vu demander pardon à un petit chien de lui avoir marché sur la queue; et un jour qu'il tomba sur une décrottoire, non seulement il ôta son chapeau, mais encore il lui demanda mille excuses de son inattention.

— Encore la force de l'habitude ! dit O'Brien.

— Précisément; M. Simple, accepterez-vous une tranche de ce petit salé? Voudrez-vous, aussi, me faire l'honneur de prendre un verre de vin avec moi? Lord Privilège ne goûterait pas fort notre-dîner d'aujourd'hui, n'est-ce pas, M. Simple?

— Comme variété, peut-être, monsieur; mais il ne le renouvellerait pas souvent avec plaisir.

— Fort bien dit. La variété est charmante. Les nègres de ces parages finissent par se lasser tellement de poisson salé et de soupe aux coquillages, que manger des ordures est un régal pour eux. M. O'Brien, avec quel remarquable talent vous avez, ce matin, exécuté cette sonate de Pleyel !

— Au moins suis-je heureux de ne pas vous avoir trop ennuyé, capitaine Kearney, répliqua O'Brien.

— Au contraire, je suis grand amateur de bonne musique. Ma mère était excellente musicienne. Je

me souviens lui avoir un jour entendu jouer sur le piano un morceau où elle avait à rendre les divers effets d'un orage. Elle imita si admirablement le bruit du tonnerre, que quand nous allâmes prendre le thé, toute la crème était tournée, et que, dans la cave, trois barils de bière étaient devenus aigres.

A cette assertion, M. Phillott ne put se contenir davantage ; il partit d'un long éclat de rire, et comme il avait un verre de vin à ses lèvres, le répandit tout entier, non seulement sur la table, mais encore sur moi qui malheureusement me trouvais en face de lui.

— Je vous demande des milliers de pardons, capitaine Kearney, dit-il ; mais l'idée d'un talent si coûteux est aussi par trop drôle ! Me permettrez-vous une question ? Comme il ne peut y avoir de tonnerre sans éclair, quelque personne de l'auditoire a-t-elle été également tuée par le fluide électrique du piano ?

— Non, monsieur, répliqua le capitaine Kearney, d'un ton fort irrité ; mais le jeu de ma mère nous électrisa tous ; ce qui fut à peu près la même chose. Peut-être, M. Phillott, puisque vous avez perdu votre dernier verre de vin, m'accorderez-vous la permission de vous en verser un autre ?

— Avec grand plaisir, répondit le premier lieutenant, qui s'aperçut d'avoir été assez loin.

— Eh bien ! messieurs, reprit le capitaine, nous serons bientôt dans la terre d'abondance. Je vais

croiser encore une quinzaine, puis je rejoindrai l'amiral à la Jamaïque. Il me faut donc, au plus vite, rédiger mon rapport relativement à notre expédition contre la Sylvie. — Tel était le nom du brick corsaire; et je m'estime heureux de pouvoir dire que je regarderai comme justice de faire mention honorable de tous ceux qui sont ici présents. Intendant, le café!

Le premier lieutenant, O'Brien et moi, nous inclinâmes la tête à cette flatteuse déclaration du capitaine. Pour mon compte, j'étais transporté d'allégresse. L'idée que mon nom serait mentionné dans la gazette, et le plaisir qu'éprouveraient mon père et ma mère à l'y voir, me firent monter le sang aux joues, et je devins aussi rouge que le jabot d'un dindon. — Cousin Simple, me dit le capitaine avec bonté, il ne faut pas rougir ainsi; votre conduite ne sera récompensée que justement, et si j'ai vu de quelle bravoure vous avez fait preuve, c'est à M. Phillott que vous en êtes redevable.

Aussitôt que nous finîmes de prendre le café, je fus ravi de quitter la cabine et de me trouver seul pour me remettre un peu de mon émotion. Ma félicité passait les bornes. Je ne soufflai cependant pas mot à mes camarades, dans la crainte d'exciter leur envie et leur malveillance. O'Brien lui même, quand je le rejoignis plus tard, me recommanda de me taire, et je me félicitai d'avoir eu, de mon chef, tant de circonspection.

CHAPITRE XXXV.

Swinburne continue son récit de la bataille du cap Saint-Vincent.

Deux nuits après, nous eûmes le second quart, et je rappelai à Swinburne sa promesse de me filer son câble relativement à la bataille de St.-Vincent.

— Soit, M. Simple; mais il me faut un peu d'amorce, ou je ne partirai jamais.

— Voulez-vous avoir votre verre de grog avant ou après ?

— Avant, monsieur, avant, si vous le voulez bien; descendez vite et rapportez-le-moi; pendant ce temps-là je vais jeter le loch à votre place, et nous aurons alors une bonne heure sans interruption; car la brise de mer tiendra, et nous avons une navigation commode. Je rapportai un grand verre de grog, que Swinburne avala, et quand il l'eut fini, il soupira profondément, comme de regret qu'il n'y en eût pas davantage. Après avoir momentanément arrimé le verre dans un des trous du cabestan, nous nous assimes sur une glène de corde au bas des préceintes vers lesquelles soufflait le vent, et Swinburne, ôtant sa chique, continua de la manière suivante :

— Or donc, M. Simple, comme je vous l'ai déjà dit, le vieux Jervis partit avec toute sa flotte pour le Cap St.-Vincent. Nous perdimes en route un de nos vaisseaux, et un trois-ponts encore, le St.-George; il toucha, et fut obligé de retourner à Lisbonne;

mais nous fûmes bientôt joints par cinq voiles de ligne envoyées d'Angleterre, en sorte que nous comptâmes quinze voiles en tout. Nous faillîmes perdre un autre de nos bâtimens ; car voyez-vous, le Culloden et le Colosse se choquèrent , et le Culloden souffrit beaucoup du choc ; mais Roubridge , qui le commandait , n'était pas homme à cracher sur la besogne et à demander la permission d'aller se radoubier quand il y avait chance de rencontrer l'ennemi. Il se raccommoda donc tant bien que mal , et dès le jour suivant, déclara être prêt pour l'action. Quand il s'agissait de se battre, il était toujours prêt, la chose est sûre ; mais son vaisseau était-il en état de prendre part à la bataille ? c'est une autre affaire. Toutefois, comme les matelots avaient coutume de le dire en plaisantant, il était solide au poste , et l'on pouvait se fier à lui ; en d'autres termes, il savait manœuvrer son vaisseau pendant le combat, et le bien défendre quand il était dessus. Ce fut, je crois, le lendemain que Cockburn nous rejoignit sur la Minerve et amena Nelson avec lui ; il apporta en outre la nouvelle que les Dons lui avaient donné la chasse, et que toute la flotte espagnole s'était mise à notre poursuite. Or, M. Simple, vous pouvez vous imaginer que nous ne fûmes pas à demi heureux sur le Capitaine quand Nelson vint à notre bord ; car nous savions que si l'on rencontrait les Espagnols , notre vaisseau ferait une fameuse figure ; et certes il en arriva ainsi. C'était dans la matinée du 13 ; le

vieux Jervis fit le signal pour que les vaisseaux se préparassent à l'action et se missent en ordre serré, ce qui signifie avoir son mât de foc dans les fenêtres d'arrière de celui qui nous précède. Nous nous mîmes donc en ordre serré, et joliment serré ; car on aurait bien pu faire le tour de la flotte en passant d'un vaisseau sur l'autre, et en allant par babord pour revenir par tribord. Tant que je vivrai, tant qu'il me restera un souffle de vie, je n'oublierai jamais cette nuit là, M. Simple ; à chaque minute, nous entendions les canons de signal de la flotte espagnole, qui retentissaient au loin sous notre vent, et je vous laisse à penser comme nos cœurs bondissaient à ce bruit, et comme nous écoutions de toutes nos oreilles les coups qui répondaient. En effet, réunis par petits groupes sur les barres et dans le passavant sous le vent, nous tâchions de découvrir la situation et la distance des vaisseaux ennemis. J'étais de quart de minuit, et j'étais alors chargé des signaux ; aussi, n'aurais-je pas eu le temps de me calfater le ventre si j'en avais eu l'envie. Quand mon quart fut achevé, je ne pus aller me mettre dans mon hamac ; je fis donc aussi le quart de diane de même que presque tous les gens de l'équipage. Quant à Nelson, il se promena toute la nuit sur le pont, en proie à un fort accès de fièvre. Au point du jour, il faisait un épais brouillard, et nous ne pouvions apercevoir les Espagnols. Mais, vers cinq heures, le vieux Cullo-den, qui, pour s'être cassé le nez, n'avait pas perdu

l'usage de ses yeux , fit le signal qu'une partie de leur flotte était en vue. Le vieux Jervis répéta le signal de se préparer à l'action ; mais il aurait pu ne pas user sa poudre, car nous étions tous prêts. Les cloisons étaient abattues , les entourages levés , les canons chargés, les valans disposés, les vergues élinguées, la poudre distribuée, les boulets sur le pont , et les mèches allumées, et, ce qui vaut mieux encore, M. Simple, je veux être damné si nous n'étions pas tous en bonnes dispositions. Vers six heures du matin, le brouillard se dissipa tout d'un coup, absolument comme quand se lève la misaine qu'on baisse au théâtre de Portsmouth, et nous laissa voir toute la flotte espagnole. Je la comptai. — Combien de voiles, Swinburne? cria Nelson. —Vingt-six, monsieur, répondis-je. Nelson se promena de long en large sur le gaillard d'arrière en se frottant les mains et en riant dans sa barbe ; il demanda ensuite sa lunette, et alla sur le passavant avec le capitaine Miller. — Swinburne, surveillez bien l'amiral , me dit-il. — Oui, oui, monsieur, répondis-je. Or, voyez-vous, M. Simple , vingt-six voiles contre quinze , c'était une grande différence sur le papier ; mais nous pensâmes autrement, parce que nous savions que les deux flottes ne se ressemblaient pas. Nos quinze voiles étaient toutes rangées comme des pommes dans une tarte, toutes serrées comme des dominos, et tous les hommes à bord brûlaient d'en venir aux mains. Au contraire , les vingt-six voiles

des Espagnols étaient toutes dispersées de ci et de là ; deux lignes d'un côté, point de lignes de l'autre, et un grand vide au milieu. Ce vide , qui se trouvait entre leurs vaisseaux, fut le point vers lequel nous avançâmes tous avec toute la voile que nous pouvions porter, parce que, voyez-vous, M. Simple, en nous plaçant de manière à les avoir à notre droite et à notre gauche , nous avons l'avantage de combattre à babord et à tribord, ce qui est tout aussi facile que de combattre d'un seul côté et abrège la besogne. A sept heures sonnant , Roubridge ouvrit le bal en s'attaquant à une demi douzaine d'Espagnols, et en les faisant danser sur l'air de : « Est-ce Colin ou un autre ? » Bang , bang , bang , bang , O'M. Simple, c'est un beau spectacle que de voir tirer les premiers coups de canon qui préludent à une action générale ! — Quel heureux b.... que ce Roubridge ! s'écria Nelson, trépignant d'impatience. Nos navires furent bientôt à l'œuvre avec marteaux et tenailles ; mille yeux ! quel vacarme ! Le vieux sir John , sur la Victoire, enfonça les fenêtres de la cabine de l'amiral espagnol avec une si infernale bordée , que le pauvre homme s'en alla , comme si le diable lui eût donné un coup de pied. Dieu de miséricorde ! vous auriez pu faire entrer la diligence de Portsmouth dans son arrière , la bordée de la Victoire y avait fait assez de place. Cependant ils disparurent bientôt dans un nuage de fumée, et nous ne pûmes voir comment les choses se passaient ; mais nous ne fûmes

pas en peine du résultat. Or , M. Simple , c'était , comme on dit dans les pièces , acte premier , scène première. Ce fut à nous d'entrer en scène , et vous jugerez , quand j'aurai fini mon histoire , si le vieux capitaine ne joua pas le principal rôle , et n'en revendit pas à tous les autres. Mais , un moment ; il faut que je donne un coup-d'œil à l'habitable ; car ce jeune gabier s'endort à la roue. Ohé ! M. Smith , fermez-vous les yeux pour vous les tenir chauds ? Le vaisseau a dévié d'un demi point. Prenez garde que je n'envoie chercher un autre timonier , voilà tout , et ne vous en dise la raison ; vous ferez demain , à sept heures , une fière grimace , quand il vous faudra boire votre grog avec six sixièmes d'eau. Au diable vos yeux ! Tenéz-les ouverts , entendez-vous ?

Après cette douce admonition à l'homme qui était au gouvernail , Swinburne se rassit , et continua sa narration.

— Pendant tout ce temps-là , M. Simple , à bord du Capitaine nous n'avions pas tiré un seul coup de canon ; mais nous avançons le plus vite possible vers l'endroit où les vaisseaux ennemis étaient entassés. Il y en avait beaucoup à prendre et à choisir ; Nelson jeta son dévolu sur un gros , comme font les petits garçons quand ils ont à choisir une pomme. Oui , par la flûte qui jouait devant Moïse ! c'en était un gros que celui qu'il ordonna au contre-maître d'aborder. C'était un quatre-ponts appelé la Sanc-

tissima Trinidad. Nous eûmes à dépasser quelques dogues qui auraient contenté un homme raisonnable; car il y avait le San Josef, le Salvador del Mondo et le San Nicolas; mais aucun ne pouvait convenir à Nelson, si ce n'est celui de quatre-ponts. Nous franchîmes donc les écubiers d'environ six d'entre eux, et dès que nous fûmes en face de la Sanctissima Trinidad, au mot « feu ! » tous nos canons partirent à la fois, la soufflèrent, et le vieux capitaine recula du contre-coup, comme s'il était ivre. Je voudrais que vous eussiez seulement vu comment nous logeâmes nos boulets dans cette Sainte Trinité; elle était assez sainte avant d'avoir eu affaire à nous; mais ensuite, elle était trouée comme un criblé; plusieurs de ses sabords étaient réunis en un, et de chacun de ses dalots coulait du sang et de l'eau. Pourtant elle avait résisté comme si elle eût été de fer; elle nous avait rendu presque coup pour coup, et fait un fort joli dégât parmi notre équipage. Beaucoup des marins du vieux Capitaine s'en allèrent de ce pas-là dans l'autre monde, et un plus grand nombre fut obligé de prendre terre à l'hôpital de Greenwich.

— Feu, mes enfants, et visez bien ! cria Nelson. En bas, M. Thomas, faites circuler l'ordre de diminuer les cartouches; car nos boulets traversent le vaisseau ennemi; mais qu'on double les boulets dans les canons de l'avant et de l'arrière.

Lorsque nous eûmes ainsi travaillé pendant à peu près une demi-heure, nos canons, par suite

de la rapidité avec laquelle se succédaient nos décharges, devinrent tellement chauds, qu'ils bondissaient jusqu'aux poutres du plafond de la batterie, arrachant leurs chevilles, et brisant leurs calottes comme si elles eussent été de simple ficelle. Alors aussi, nous étions presque autant dégrées que si nous fussions restés deux jours en désarmement dans le hâvre de Portsmouth. Le quatre-ponts passa en avant de notre proue; mais Roubridge, avec le brave vieux Culloden, vint se placer entre nous et deux autres vaisseaux espagnols qui commençaient à nous montrer les dents. Le Culloden était aussi frais qu'une marguerite, et il les étrilla d'une façon qui les surprit fort. Ils se secouèrent les oreilles, et avaient déjà filé à notre arrière, lorsque le Blenheim se mit à aboyer après eux, et à les mordre de telle sorte, qu'ils revinrent à notre avant. Mais ce n'était que sauter hors de la poêle pour tomber dans le feu; car l'Orion, le Prince-George et un ou deux autres vaisseaux arrivaient, et leur arrachèrent les boyaux du ventre. Que je sois damné s'ils oublient jamais le 14 avril, et si nous ne les avons pas servis comme ils le méritaient! Je vous le demande, n'était-ce pas assez d'un quatre-ponts pour un deux ponts, sans que d'autres bâtiments vinssent nous attaquer aussi? et ces mendiants d'Espagnols ne pouvaient-ils nous combattre d'une manière plus loyale? Quoi qu'il en soit, M. Simple, l'arrière de l'Orion et des autres nous donna une minute ou deux pour re-

prendre baleine , pour laisser refroidir nos pièces , réparer nos avaries et laver le sang qui couvrait nos ponts ; mais nous perdimes la Sanctissima Trinidad , car nous ne pûmes nous en rapprocher.

— Quels bizarres noms les Espagnols donnent à leurs vaisseaux , Swinburne !

— Ma foi , oui ; et peut-être aurait-on crié au sacrilège si on avait vu comme nous arrangeâmes la Très-Sainte Trinité. Mais pourquoi avaient-ils baptisé ainsi un quatre-ponts , lorsqu'il n'y a que trois personnes dans la Trinité , le Père , le Fils , et le Saint-Esprit ? je m'y perds. A dire vrai , Bill Saunders me soutint dans le temps que le quatrième pont était en l'honneur du Pape , personnage aussi grand que les trois autres ; mais cette explication ne me satisfait pas. D'ailleurs , revenons à la bataille , M. Simple. Comme chargé des signaux , j'étais perché sur la poupe , et n'avais pas de canon à desservir. Il me fallait signaler tout ce que je pouvais voir ; certes c'était peu de chose , vu l'épaisseur de la fumée ; mais de temps en temps je parvenais à faufler un regard , en quelque sorte à travers les trous de la couverture ; bien entendu , j'étais obligé de tenir , autant que possible , mes yeux fixés sur l'amiral espagnol , non toutefois pour donner avis de ses signaux , car le commodore Nelson ne m'en aurait pas su gré ; je savais effectivement qu'il détestait les signaux au milieu d'une action. Je ne m'occupai donc pas des coups de canons que tirait

l'amiral, mais je cherchai à deviner, d'après le moindre de ses mouvements, le moindre de ses desseins. Par cette raison, je suis à même de vous apprendre en gros, comment manœuvra le reste de la flotte tandis que nous réparâmes nos avaries. Dès que le vieux Jervis eut réglé le compte de l'amiral, il empoigna son vent de bâbord, et, suivi de quatre ou cinq autres vaisseaux, doubla la ligne espagnole afin de rejoindre Collingwood qui commandait l'Excellent. Alors ils allèrent tous sur la ligne ennemie; l'Excellent, qui marchait en tête, donna le premier coup de dent au Salvador del Mondo, mais le laissa achever par les autres bâtiments, et alla s'attaquer à un deux ponts qui fut bientôt contraint d'amener. Peste soit de son nom, il m'échappe! Aussitôt que la Victoire se fut placée bord à bord avec le Salvador del Mondo, il amena aussi pavillon, car l'Excellent lui avait donné d'excellentes raisons de le faire. En ce moment-là, M. Simple, le vieux capitaine reparait en scène. Après avoir fâché la Sanctissima Trinidad, nous avons recommencé la partie avec le San Nicolas, vaisseau de quatre-vingts canons. Pendant que nous l'étrillions de bonne sorte, le vieux Collingwood arriva sur l'Excellent; Le San Nicolas, se doutant bien qu'une bordée de notre confrère l'enverrait au diable, donna un coup de gouvernail afin d'éviter le soufflet, mais par cette manœuvre il choqua un trois-ponts espagnol, le San Josef. Pour notre

compte , nous étions tous hachés en morceaux ; à peine du moins pouvions-nous tenir sur nos jambes et nous chancelions comme des gens ivres. Nelson commanda à son timonier d'appuyer à tribord , et en une seconde nous fûmes tous les trois enchevêtrés , les canons de l'un touchant les canons de l'autre ; les chaînes de celui-là , et les vergues de celui-là perçant les voiles de celui-ci.

— A l'abordage , tout le monde à l'abordage ! hurla Nelson en s'élançant sur les hommes et en brandissant son sabre.

Mille hourras retentirent à travers les ponts , et tous les hommes débouchèrent par les écoutilles comme des abeilles en fureur qui s'élancent de leur ruche. En un instant , piques , haches , coutelas et pistolets furent saisis ; car personne , M. Simple , ne s'attendait à un ordre pareil , et nos hommes envahirent à l'envi l'Espagnol de quatre-vingts. Deux minutes suffirent pour en balayer les ponts , et enfermer à fond de cale tous les Dons qu'on y trouva. J'avais été de la partie , et j'étais dans le grand pont lorsque le capitaine Miller y descendit et s'écria : — Vite , que chacun remonte ! Nous remontâmes tous ; mais de quoi supposez-vous qu'il s'agissait , M. Simple ? eh bien ! de s'élancer une seconde fois à l'abordage ; car Nelson , après avoir pris le deux-ponts , jurait qu'il lui fallait le trois-ponts aussi. Nous nous élançâmes donc de nouveau , nous atteignîmes comme nous pûmes le sommet des

hautes préceintes du San Josef, et nous tombâmes sur ses ponts comme une grêle. Nous courûmes tous au gaillard d'arrière, nous terrassâmes tous les mendiants d'Espagnols qui voulurent résister, et au bout de cinq minutes nous avions abaissé les pavillons de deux des plus beaux navires du roi d'Espagne. Si ce n'était pas tailler des croupières aux Dons, je serais curieux de savoir ce que c'était. Et, comme les gens de l'équipage du vieux capitaine poussaient des cris de joie, comme ils se pressaient les mains, tandis que le commodore Nelson, debout sur le pont San Josef, recevait les épées des officiers espagnols ! Il y en aurait eu assez pour faire le tour du cabestan, et beaucoup encore de reste. Hein ! M. Simple, que vous semble-t-il de notre contredanse ?

— Ma foi, Swinburne, tout ce que je puis dire est que je voudrais y avoir figuré.

— Chaque marin de la flotte, M. Simple, l'aurait aussi voulu, je vous jure.

— Mais qu'advint-il de la *Sanctissima Trinidad* ?

— Sur ma parole, elle se comporta mieux de tout un pont, qu'aucun des autres navires ennemis. Elle tint long-temps contre quatre de nos vaisseaux, et amena enfin, mais sans honte, pour peu qu'on réfléchisse au fameux coup de peigne que nous lui avions d'abord donné. Néanmoins, une division de la flotte espagnole qui se trouvait sous le vent et qui se composait de onze voiles, vint au secours de la

Sanctissima Trinidad, l'entoura et parvint à nous l'arracher. Nos bâtimens étaient trop malades pour commencer une nouvelle action, et l'amiral fit un signal pour qu'on s'assurât des prises. Les Dons firent alors ce qu'ils auraient dû faire plus tôt. Ils se rangèrent en ligne, et nous nous hâtâmes d'en faire autant. Toutefois, nous avions les uns et les autres suffisance de combat.

— Mais pensez-vous, Swinburne, que les Espagnols se soient bien battus ?

— Ils se seraient encore battus mieux s'ils avaient seulement su la manière de s'y prendre. Les Dons ne manquent pas de courage, M. Simple, mais ils ne se soutiennent pas les uns les autres. Voyez, au contraire, comme Troubridge nous a soutenus ! Dieu ! M. Simple, c'est là un fameux capitaine, et Nelson le savait bien. Il était le bras droit de Nelson, mais il n'y avait pas de place pour deux Nelsons à la fois. Quant aux Espagnols, ceux de leurs vaisseaux qui prirent part à l'action se conduisirent admirablement, il faut le reconnaître ; mais pourquoi n'étaient-ils pas tous là où ils auraient dû être ? S'ils s'étaient mis en ordre serré et avaient tous combattu aussi bien que ceux qui restèrent en notre pouvoir, il n'aurait pas été facile à quinze vaisseaux d'en rosser vingt-six. C'est une fière différence, même lorsqu'il y a pour compensation le courage et l'habileté des marins anglais.

— Mais comment vous séparâtes-vous ?

— Eh bien ! la matinée suivante , les Espagnols eurent l'avantage du vent , de sorte qu'ils pouvaient ou recommencer l'action ou se retirer. Ils semblèrent d'abord avoir quelque envie de tenter une seconde fois la fortune ; car ils avancèrent vers nous ; sur quoi , nous pinçâmes notre vent au plus vite pour leur montrer que nous étions prêts à leur souhaiter le bonjour ; mais alors ils y réfléchirent à deux fois et virèrent de bord. Donc , comme les uns ne voulaient pas se battre et que les autres ne s'en souciaient pas trop , on se sépara pendant la nuit ; et deux jours après , pour notre compte , nous jetâmes l'ancre , avec nos quatre prises , dans la baie de Layos. Voilà , M. Simple , l'histoire tout entière de la bataille du cap St.-Vincent , mais je me suis enrôlé , je crois , à vous en faire le récit. Par hasard , ne vous resterait-il pas une goutte de grog , pour que je me gargarise la gorge , ce serait une charité.

— Je crois qu'il m'en reste un peu , Swinburne , et vous le méritez si bien que je vais vous le chércher.

CHAPITRE XXXVI.

Lettre du révérend Mac Grath , qui diplomatisé. — Quand un prêtre s'attaque à un autre prêtre , c'est alors que s'engage une terrible lutte. — Le révérend O'Teole n'est pas un outil qu'on puisse manier à volonté.

Après avoir continué notre croisière pendant une quinzaine de jours , nous fîmes voile vers la Jamaïque , et nous y trouvâmes l'amiral mouillé à Port-Royal ;

mais on nous fit signal de ne pas jeter l'ancre, et le capitaine Kearney, allant présenter ses respects à l'amiral, reçut l'ordre de porter des dépêches à Halifax. De l'eau et des provisions nous furent envoyées par les chaloupes des vaisseaux de l'amiral, et, à notre grand désappointement, lorsque le soir vint, nous voguions au large, au lieu de nous divertir à terre comme nous l'avions espéré; mais le fait est que d'Angleterre était arrivé l'ordre d'envoyer à l'amiral stationné dans le port d'Halifax une frégate qui resterait à sa disposition.

J'eus d'ailleurs le plaisir d'apprendre que le capitaine Kearney, fidèle à sa parole, m'avait nominativement désigné dans son rapport, car le teneur d'écritures m'en montra une copie. Il n'arriva rien qui mérite mention pendant notre traversée, si ce n'est que le capitaine Kearney tomba fort malade dès le commencement, et ne sortit guère de sa cabine. Ce fut en octobre que nous jetâmes l'ancre dans le havre d'Halifax, et l'amirauté, présumant que nous y viendrions, y avait envoyé nos lettres. S'il ne s'en trouva pas pour moi, il s'en trouva une pour O'Brien; elle était du révérend Mac Grath, et contenait ce qu'on va lire :

Mon cher fils,

Et un bon fils vous êtes, on ne saurait le nier; ou du diable si vous recevriez de moi le nom de fils. Vous avez rendu votre famille tout-à-fait heureuse

et tranquille ; maintenant on ne s'y bat plus jamais pour les pommes-de-terre , et par une excellente raison , c'est qu'il y en a assez pour tout le monde , et qu'il en reste même pour les cochons. Votre papa et votre maman, votre frère et vos trois sœurs, vous envoient leurs compliments ainsi que leurs bénédictions, et vous pouvez, Térance , y ajouter la mienne qui vaut toutes les leurs ; car si votre âme allait s'échapper de votre corps, et que je fusse au chevet de votre lit, n'aurais-je pas les moyens de vous préserver du purgatoire ? Soyez sans aucune inquiétude sur ce chapitre, et laissez-moi faire ; seulement dites de temps à autre un *pater* afin que quand St. Pierre vous ouvrira la porte , il ne vous jette pas au nez que vous n'avez fait votre salut qu'à l'aide d'autrui, seule manière dont les rois et les empereurs entrent jamais au ciel. Votre lettre datée de Plymouth a bien failli ne pas me parvenir saine et sauve ; car figurez-vous que Borney , le facteur, l'a laissée choir près de notre porte, et que le gros cochon l'a saisie entre ses dents et s'est sauvé avec elle ; mais je me suis aperçu qu'il l'emportait, je lui ai parlé, et l'intelligente bête, sachant que je la lirais mieux que lui , a bien voulu me la rendre. Après en avoir bien digéré le contenu, ce qui était heureux que le cochon n'eût pas fait à ma place, j'ai aussitôt avalé mon dîner, et prenant mon gros bâton , je suis parti pour Ballycleuch.

Or, vous savez , Térance , si vous ne l'avez pas

oublié pourtant, et si vous ne vous en souvenez plus, je vous le rappelle — que la boutique où se vend le whiskey, à Ballycleuch, est tenue par une assez jolie commère, qui se nomme madame O'Rourke, et qui est veuve d'un caporal de ce nom. Le susdit caporal a été tué ou est mort naturellement, un beau jour, je ne sais lequel, mais peu importe. Du diable, au reste, si je crois qu'un prêtre ait jamais donné la bénédiction nuptiale à ces époux-là, bien qu'elle jure s'être dûment mariée sur le roc de Gibraltar. Ce roc peut être solide, d'après ce que j'en sais, mais il n'est pas celui du salut, comme les sept sacrements au nombre desquels on compte le mariage, *Sante Deus!* Madame O'Rourke est un peu trop sujette à railler et à plaisanter les prêtres; et si ce n'était qu'elle adoucît ses impertinentes remarques avec un verre ou deux de whiskey véritable, ce qui prouve quelque respect pour l'église, je l'excommunierais corps et âme, elle et tous ceux qui s'arrêtent devant sa porte. Mais, comme je le lui répète, il faudra qu'elle prenne garde quand elle deviendra vieille et laide, car alors tout le whiskey du monde ne la sauverait pas. Pour le moment, c'est une belle femme, et rien ne répugne plus à ma conscience que d'envoyer au diable une femme encore belle. Or, il n'est personne dans les environs que cette dame O'Rourke ne connaisse, il ne s'y passe rien sans qu'elle le sache, et elle possède une langue qui n'a jamais pris un instant de repos depuis qu'elle a pu la remuer.

— Bonjour, madame O'Rourke, lui dis-je.

— Bonjour, révérend Mac Grath, me dit-elle, avec un sourire ; quel motif vous attire dans nos cantons ? Est-ce un voyage que vous entreprenez pour acheter un morceau de la vraie croix ? ou bien est-ce une jolie fille que vous désirez confesser, révérend Mac Grath ? ou ne venez-vous que boire une goutte de whiskey et babiller une minute avec la veuve O'Rourke ?

— A coup sûr, je m'estimerais heureux, madame O'Rourke, de rencontrer un morceau de la vraie croix, mais l'arbre dont elle a été faite n'est pas poussé, je le présume, dans votre village de Ballycleuch ; à coup sûr, aussi, je ne refuserais pas de confesser une jolie commère comme vous, madame O'Rourke, qui ne me dirait que la moitié de ses péchés, et ne me donnerait pas beaucoup de peine ; mais la vérité est que je viens uniquement ici pour babiller un instant avec vous, ma charmante, et goûter à votre whiskey par manière de m'entretenir la bouche.

Madame O'Rourke me versa donc du véritable whiskey, et je le bus à sa santé. Alors, reposant mon verre : — Il paraît, repris-je, qu'il vous est venu un étranger dans les environs, madame O'Rourke ? Du moins, on me l'a dit. — Je l'ai aussi entendu dire, répliqua-t-elle. Et vous voyez, Térance, que sans avoir l'air d'y mettre le doigt, j'abordai en plein la question.

— C'est , dit-on , un Écossais, continuai-je ; et il parle une langue à laquelle personne ne comprend mot.

— Du diable si vous n'êtes pas dans l'erreur ! s'écria-t-elle. Il est Anglais, et parle une langue très compréhensible.

— Mais pourquoi être venu ici, madame O'Rourke, et y demeurer seul.

— Seul, révérend Mac Grath ? Est-on seul quand on a une femme , deux enfants, et qu'avec la grâce de Dieu il en pousse un troisième ?

— Mais, je crois, les deux garçons qui l'ont accompagné ne sont pas ses propres enfants ?

— Erreur sur erreur, révérend Mac Grath ! Les deux enfants sont bien à lui, et de plus ce sont deux filles. Il paraît , dites donc , qu'il n'est pas inutile que vous veniez de temps à autre apprendre les nouvelles à notre village de Ballycleuch.

— C'est la vérité, madame O'Rourke, et à qui, pour le savoir, s'adresserait-on mieux qu'à vous ? Remarquez, Térénce, que j'avais soin de dire blanc pour les choses où votre lettre avait dit noir, *et vice versa*, comme disent les savants ; car rappelez-vous toujours, mon fils, que quand il s'agira de tirer à une femme les vers du nez, vous y réussirez mieux par la contradiction que par la flatterie. — Dans tous les cas, continuai-je, je trouve, madame O'Rourke, que c'est une honte qu'un gentilhomme qui vient en Irlande, amène avec lui d'Angleterre, pour domes-

tiques, un tas d'Anglais fainéants, lorsqu'il y a ici tant de beaux garçons et tant de jolies filles à son service.

— Vous êtes encore dans l'erreur la plus complète, révérend Mac Grath ! s'écria-t-elle. Du diable s'il a amené de son pays un seul de ses gens, et si ce n'est pas dans le nôtre qu'il a monté toute sa maison. N'a-t-il pas pris Ella Flanagan pour femme de chambre, et TERENCE Driscoll pour laquais ? Même que TERENCE a terriblement de la tournure avec sa livrée neuve, quand il vient chercher les journaux. Moggy Cala, aussi, n'est-elle pas cuisinière chez ces étrangers, et la jolie Marie Sullivan ne doit-elle pas nourrir son petit enfant, aussitôt qu'il viendra au monde ?

— Marie Sullivan, dites-vous ? répliquai-je. Quoi ! cette jeunesse qui n'est mariée que depuis trois ou quatre mois, et dont le ventre est déjà tellement rond qu'elle peut à peine se traîner ?

— Précisément. Et en savez-vous la raison ?

— Du diable si je la sais, et comment la saurais-je ?

— Eh bien ! c'est qu'elle mettra en nourrice son propre enfant, et qu'elle nourrira le petit Anglais qui pousse, car la mère est une trop grande dame pour tenir toute la journée un poupon sur les bras.

— Mais si par hasard Marie Sullivan n'était pas accouchée lorsque l'Anglaise accouchera, comment ferait-on ? Je vous le demande, madame O'Rourke, parce que vous êtes une femme sensée, vous.

— Comment on ferait ? Bah ! les choses s'arrangeront pour le mieux , car Marie prétend qu'elle accouchera une semaine avant la dame. Vous voyez, révérend Mac Grath, que tout ira comme sur des roulettes.

— Pourtant, madame O'Rourke, ne voyez-vous pas, avec le bon sens que vous avez, qu'une jeune femme qui a commis une assez grosse erreur de calcul pour être sur le point d'accoucher après trois mois de mariage, peut bien commettre aussi une légère faute d'arithmétique, quant à l'époque précise de son accouchement ?

— N'ayez pas peur, révérend Mac Grath, Marie Sullivan tiendra parole ; car plutôt que de faire faux-bond à la dame, et de manquer ainsi une bonne place, elle se laissera choir du haut en bas de l'escalier, ce qui rapprochera autant que de besoin le jour de ses couches.

— A la bonne heure, voilà ce qu'on peut appeler une bonne et fidèle servante qui gagne bien ses gages ! Maintenant, madame O'Rourke, encore un verre de whiskey, et je vais avoir l'honneur de vous dire adieu. Certes, vous êtes la femme qui connaît le mieux toutes les nouvelles, et par-dessus le marché la plus jolie femme qui soit au monde.

— Allons, révérend, pas de ces jeux-là ! Ne me chatouillez plus, ou je me fâche.

— C'était seulement une grosse puce que je voyais sauter sur votre robe, ma charmante, et du diable si j'avais une autre intention que de la tuer.

— Alors, bien des mercis, mon révérend, mais la première fois que vous aurez envie de tuer mes puces, attendez qu'elles soient à une place plus décente.

— Les puces sont toujours des puces, madame O'Rourke, et il nous faut les attraper, où, quand, et comment nous le pouvons ; ainsi ne vous gendarmez pas. Bonsoir, madame O'Rourke..... Ah ! j'oubliais : quel jour viendrez vous à confesse ?

— Ma foi, révérend Mac Grath, j'ai, je crois, trop de puces pour y aller de sitôt. Sur ce, je vous souhaite un bon voyage.

Vous saurez, mon fils, qu'après avoir obtenu tous ces renseignements de la jolie veuve, je m'en retournai à Ballyhinch, et que j'y restai jusqu'au moment où il me vint aux oreilles qu'il y avait du neuf au vieux château de Ballycleuch. Je partis alors, et m'en allai droit au château, car les prêtres doivent toujours être les bien-venus aux naissances, aux mariages, et aux décès, puisqu'on ne peut guère, vous le voyez, se passer d'eux en de telles occasions. Or, devinez par qui la porte me fut ouverte ? par le révérend O'Toole, le plus grand gueux de prêtre qui soit dans toute l'Irlande. N'a-t-il pas volé un cheval, et sauvé son cou de la corde comme membre du clergé ? Surtout, donne-t-il jamais l'absolution à une fillette sans la faire pécher de nouveau ? — Que venez-vous chercher ici, révérend Mac Grath ? me demanda-t-il, en tenant la porte d'une main.

— Souhaiter un petit bonjour, et savoir comment on va.

— Alors, répliqua-t-il, je vous dirai que nous allons tous fort bien ; mais n'êtes-vous pas honteux, révérend Mac Grath, de venir chercher ici à m'enlever mes pratiques, quand vous savez que c'est moi qui confesse toute la maison ?

— Oh ! n'ayez pas peur ; je voulais simplement savoir de quoi la dame était accouchée.

— D'un enfant, parbleu !

— En vérité ? Grand merci de la communication ; mais, je vous prie, de quoi est accouchée Marie Sullivan ?

— D'un enfant aussi ; et maintenant que vous savez tout, bien le bonsoir, révérend Mac Grath. Sur ce, le vilain brutal m'a jeté la porte au nez.

— Qui donc a volé un cheval ? lui criai-je ; mais il ne m'entendit pas, ce qui est dommage.

Vous voyez, mon cher garçon, que j'ai du moins découvert quelque chose, si je n'ai pu découvrir tout ce que je désirais, et je prouverai au révérend O'Toole qu'il n'est pas de force à lutter avec le révérend Mac Grath. Mais ce que je découvrirai encore ne pourra vous être transmis que dans une autre lettre, car il ne m'est pas possible de vous le dire dans la présente. Les pommes-de-terre s'annoncent bien ; mais, le savez-vous ? il ne pousse pas d'habits sur les arbres dans notre vieille Irlande, et si la moitié d'un trimestre de votre paie, ou quelque argent de vos

parts de prises pouvait venir jusqu'ici , la somme ne contribuerait pas peu à rendre plus respectable l'air de la famille. Ma soutane devient trop modeste pour un curé de paroisse ; non que je m'en chagrine beaucoup, mais le révérend O'Toole, l'animal , en avait une toute neuve sur le dos ; non que je croie qu'il l'ait honnêtement gagnée , comme moi la mienne, mais , peu importe comment on se la procure , une robe neuve a toujours meilleure mine qu'une vieille, sans contredit. — Voilà tout ce que vous apprendrez, pour le moment, de votre sincère ami et pieux confesseur. URTAGH MAC GRATH.

— Vous voyez à présent, Pierre , me dit O'Brien quand j'eus achevé de lire la lettre, que j'avais raison de soupçonner votre oncle d'être passé en Irlande avec de mauvais desseins. Les enfants, sont-ils deux garçons ou deux filles ? ou bien celui de votre oncle est-il un garçon et l'autre une fille ? on ne peut le savoir pour le moment. Si un échange a été nécessaire, il est fait, soyez-en sûr ; mais j'écirai encore au révérend Mac Grath , et j'insisterai pour qu'à tout prix il découvre la vérité. Avez-vous une lettre de votre père ?

— Malheureusement non. J'en aurais désiré une de lui, car il n'eût pas manqué de me mettre au courant.

— Bah ! oubliez cette affaire, il ne servirait à rien d'y rêver. De retour en Angleterre, nous aviserons au meilleur parti à prendre ; d'ici là , remettons-

nous-en au révérend Mac Grath. Je vais aller lui écrire pendant que j'ai la tête pleine du sujet.

O'Brien écrivit, et nous n'en ouvrâmes plus la bouche.

CHAPITRE XXXVII.

Maladie du capitaine Kearney. — Il fait son testament, et gratifie ses héritiers de plusieurs châteaux en Espagne. — Les droits de succession, en pareil cas, ne sont pas ruineux. — Il signe, appose son sceau, et meurt.

Le capitaine, comme c'était sa coutume, se rendit à terre, et alla s'établir dans la maison d'un ami, c'est-à-dire dans la maison d'une connaissance ou de tout individu assez poli pour lui offrir la nourriture et le gîte. Il n'en fallait pas davantage pour le capitaine Kearney, qui garnissait alors son portemanteau et prenait quartier chez son hôte sans songer à en sortir jusqu'à ce que son vaisseau remit à la voile, ou qu'il reçût quelque invitation plus agréable. Cette conduite aurait beaucoup choqué en Angleterre nos idées d'hospitalité; mais dans nos établissements à l'étranger et dans nos colonies, où la société est restreinte et où la nouveauté devient nécessaire, un personnage aussi amusant que le capitaine Kearney, était généralement le bien-venu et restait aussi long-temps que bon lui semblait. Tous les marins s'accordent à reconnaître qu'Halifax est un des ports les plus délicieux où un vaisseau puisse jeter l'ancre. Chacun y est hospitalier, enjoué, et

aussi disposé à amuser les autres qu'à s'amuser lui-même. On ne saurait donc choisir un plus mauvais endroit pour y envoyer un vaisseau lorsqu'on désire qu'il se radoube promptement , à moins cependant que l'amiral ne soit là pour surveiller les travaux quotidiens , et que le commissaire qui préside aux opérations du chantier ne se trouve être un homme très actif. L'amiral y était quand nous arrivâmes, et nous n'y serions pas demeurés long-temps si la santé du capitaine Kearney, lorsque nous fûmes en état de reprendre la mer , n'eût été si sérieusement compromise , que le docteur déclara qu'il ne pouvait mettre à la voile. Une autre frégate fut envoyée en croisière au lieu qui nous était destiné , et nous restâmes oisifs dans le port. Mais nous nous en consolâmes ; si nous ne devions pas prendre des parts de prises , nous menions une heureuse vie, et la plupart des officiers devinrent éperdument amoureux.

Nous n'étions mouillés à Halifax que depuis environ trois semaines, quand la maladie du capitaine Kearney s'aggrava tout-à-coup d'une manière très alarmante. On ne pouvait même pas dire rigoureusement que ce fût une maladie. Il avait long-temps souffert des influences malignes d'un climat chaud, et quoique invité souvent à prendre sa retraite , il n'avait jamais voulu y consentir. Sa constitution paraissait alors attaquée jusque dans les bases. En peu de jours il fut si mal, que, cédant aux prières des

chirurgiens de marine, il se laissa transporter à l'hôpital où il devait être mieux soigné que dans aucune maison particulière. Il n'y était que depuis deux jours lorsqu'il m'envoya chercher et m'exprima le désir que je demeurasse près de lui. — Vous savez, Pierre, me dit-il, que vous êtes mon cousin, et l'on aime à avoir ses parents à côté de soi quand on est malade ; apportez donc vos effets à terre ; le docteur m'a promis pour vous une jolie petite chambre, et vous pourrez ainsi passer avec moi la journée tout entière. Je n'avais certes pas d'objections à faire au sujet de sa requête, car d'abord il était de mon devoir d'y souscrire, et ensuite je ne pouvais saisir trop avidement une occasion de lui être agréable, lorsqu'il m'avait toujours comblé de bienveillance ; mais je ne pus m'empêcher de réfléchir sérieusement, et d'être fort scandalisé de ce qu'un homme dans une situation si dangereuse, car les médecins avaient déclaré son rétablissement impossible, continuât toujours à débiter du matin au soir mensonge sur mensonge. Mais ce défaut paraissait réellement inné en lui, et, comme le prétendait Swinburne : « quand il disait la vérité ce n'était que par méprise. »

— Pierre, me dit-il un jour, on sent ici un fort courant d'air ; fermez la porte, et remettez du charbon dans le feu.

— La cheminée, monsieur, répondis-je, ne tire pas bien sans que la porte soit ouverte.

— Il est étonnant que si peu de fumistes s'entendent à ces choses-là. Quand je fis bâtir mon château de Walcot Abbey, il n'y eut aucune cheminée qui tirât; je mandai l'architecte, et je l'accablai de reproches, mais il ne put réparer le mal, et je fus obligé de le faire moi-même.

— Au moins, avez-vous réussi, monsieur?

— Réussi! je le crois parbleu bien. La première fois que j'allumai du feu, j'ouvris la porte, et le tirage fut si grand, que mon petit William, qui était debout dans le courant d'air, aurait été entraîné droit dans la cheminée, si je ne l'avais pas retenu par ses habits; même, j'eus beau me presser, sa blouse fut roussie.

— Alors, monsieur, il fallait que ce courant d'air fût aussi terrible qu'un ouragan?

— Non, non, pas tout-à-fait; mais cet exemple montre quels résultats on pourrait obtenir avec une connaissance même légère des lois physiques. En Angleterre, Pierre, nous n'avons pas d'ouragans; mais un jour que j'étais à Walcot Abbey, j'ai vu un fameux tourbillon.

— En vérité, monsieur?

— Oui, il enleva à une hauteur incommensurable quatre énormes meules de foin, et j'en perdis douze ou quinze cents bottes. Il tortilla le poteau de fer qui, près de la porte, soutenait une lanterne, comme un marsouin tortille un harpon; enfin, soulevant une truie et toute sa portée, qui était à environ

deux cents verges derrière le château , il les fit passer par-dessus , et les déposa saines et sauvées par-devant , à l'exception de la vieille mère qui se démit l'épaule.

— En vérité, monsieur ?

— Oui; mais ce qu'il y eut d'étrange, c'est qu'une énorme quantité de rats se trouvaient dans les meules , et qu'ils furent enlevés avec le foin. Or, Pierre, d'après les lois de la gravitation , ils retombèrent avant le foin; je me promenais en ce moment avec mon lévrier ou plutôt mon basset ; et après qu'un des rats fut tombé devant mon chien qui le tua , il fut tout-à-fait risible de le voir regarder en l'air et attendre que les autres tombassent.

— Un lévrier, dites-vous, monsieur, ou un basset ?

— L'un et l'autre , Pierre ; le fait est que dans l'origine, ce chien avait été un lévrier ; mais comme, un jour , à la chasse, en se heurtant contre une souche d'arbre, il s'était cassé une jambe de devant, je lui avais fait couper les trois autres à égale longueur, et il était ainsi devenu excellent basset. J'étais idolâtre de ce chien-là.

— Tiens ! observai-je, mais j'ai lu quelque chose de semblable dans le baron Munchausen.

— M. Simple, dit le capitaine, en se levant sur le coude et en me regardant avec sévérité, que prétendez-vous dire par là ?

— Oh ! rien , monsieur ; seulement j'ai lu une histoire de ce genre.

— C'est fort possible ; en effet , le grand art de l'invention est de la baser sur des faits. Il y a des gens qui d'une taupière feront une montagne. Les faits et la fiction se confondent tellement aujourd'hui , que la vérité même devient matière de doute.

— C'est fort vrai , monsieur , répliquai-je , et il garda le silence pendant quelques minutes. Je me risquai alors à ouvrir ma Bible près de son lit comme pour lire tout bas.

— Que lisez-vous donc , Pierre ? me demanda-t-il bientôt.

— Un chapitre de la Bible , monsieur , répondis-je , voulez-vous que je lise tout haut ?

— Oui , car j'aime passionnément la Bible , c'est le livre de vérité. Pierre , lisez-moi l'histoire de Jacob , lorsqu'il prend , au moyen d'un plat de lentilles , l'avantage du vent sur Esaü , et qu'il obtient ainsi la bénédiction de son père. Je ne pus m'empêcher de trouver étonnant qu'il choisit un passage où , pour des raisons divines , un mensonge était couronné de succès et de récompense. Quand je l'eus terminé , il me pria de lui lire encore quelque chose ; je tournai aux actes des apôtres et commençai le chapitre où Ananias et Saphira sont frappés de mort parce qu'ils ont menti. Lorsque j'arrivai à la fin : — Voilà , observa-t-il d'un ton très sérieux , une fort bonne le-

çon pour les jeunes gens , Pierre ; elle vous montre qu'il ne faut jamais trahir la vérité. Prenez pour devise, Pierre : « Dire toujours vrai et se moquer du diable. »

Après cette observation , je fermai le livre , car il me parut démontré que le capitaine ne se doutait nullement de son défaut favori. Or, sans savoir que l'on commet une faute , comment serait-il possible de s'en repentir et de s'en corriger ? Les forces de M. Kearney diminuèrent chaque jour ; et il fut enfin si faible qu'à peine pouvait-il se tenir sur son séant. Pierre, me dit-il, un après-dîner, je vais faire mon testament ; non que je doive encore perdre le goût du biscuit , mais il est du devoir de tout homme de mettre sa maison en ordre, et ce soin m'amusera ; ainsi , prenez du papier, de l'encre, des plumes , et venez vous asseoir à côté de moi.

Je fis ce dont il me priait.

— Écrivez , Pierre , que moi , Antoine-George-William-Charles-Huskisson-Kearney ; — Le nom de mon père était Antoine, Pierre ; je fus nommé George d'après le régent actuel, William et Charles d'après M. Pitt et M. Fox, qui furent mes parrains ; Huskisson est le nom de mon grand oncle , dont toute la succession me revient, et comme il a maintenant quatre-vingt-trois ans , il ne peut me la faire long-temps attendre. — Avez-vous écrit Pierre ?

— Oui, monsieur.

— Jouissant de toute ma raison, je fais ici mes der

nières dispositions testamentaires , et révoque toute espèce de testaments antérieurs. Avez-vous mis, Pierre ?

— Oui, monsieur.

— Je lègue à ma chère et bien aimée femme, Augusta-Charlotte Kearney, — elle fut ainsi nommée d'après la reine et la princesse Augusta, qui la tinrent sur les fonts baptismaux , — tout mon mobilier, tous mes livres, tous mes tableaux, toute mon argenterie et tous mes bijoux pour qu'elle en ait pleine et entière jouissance sa vie durant et qu'elle puisse en disposer comme bon lui semblera, lors de son décès. Avez-vous mis, Pierre ?

— Oui, monsieur.

— Plus, l'intérêt de tout l'argent que je possède dans le trois pour cent consolidé, celui de mes rentes perpétuelles et la somme qui se trouve actuellement pour balance de compte entre les mains de mon banquier, pour qu'elle en jouisse sa vie durant ; à son décès : tous les fonds susdits seront partagés, par portion égale, entre mes deux enfants, William-Mahomet-Potemkin Kearney et Caroline-Anastasie Kearney. Avez-vous mis, Pierre ?

— Oui, monsieur.

— Maintenant, Pierre, je passe à mes propriétés foncières. Je lègue à mes deux enfants sus-nommés mon domaine du comté de Kent... voyons, comment s'appelle-t-il ?..... Ah ! Walcot Abbey, plus, mes trois fermes de la vallée d'Aylesbury ; plus, mes

marécages du Norfolk; les revenus de tous ces biens seront, sauf les dépenses nécessaires pour leur éducation, accumulés pour leur unique usage et bénéfice. Avez-vous mis, Pierre?

— Pas encore, monsieur, « usage et bénéfice. » Maintenant, monsieur, j'ai mis.

— Et ce, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de vingt et un ans, ou, en ce qui concerne ma fille, jusqu'à ce qu'elle se marie avec le consentement de mes exécuteurs testamentaires; pour les susdits revenus, être alors calculés loyalement et partagés entre eux par portion égale. Remarquez, Pierre, que je ne fais aucune différence entre les filles et les garçons; un bon père ne doit pas aimer un enfant plus qu'un autre. A présent, je vais un peu reprendre haleine.

Ma surprise était au comble. Il était de notoriété que le capitaine Kearney ne possédait absolument que sa paie, et que l'espoir seul de faire des prises pour amasser les dots de ses enfants, l'avait décidé à faire un si long séjour dans les Indes Occidentales. C'était risible; cependant je n'avais pas envie de rire, il y avait quelque chose de trop triste dans un pareil exemple de folie.

— Allons, Pierre, continuons, reprit le capitaine Kearney, au bout de quelques minutes, j'ai quelques legs particuliers à faire. D'abord, je donne à chacun de mes domestiques la somme de cinquante livres sterling et deux habillements complets de deuil;

plus , à mon neveu Thomas Kearney de Kearney-Hall, comté d'Yorck, l'épée dont le grand Turc m'a fait présent. — Je la lui ai promise, et quoique nous soyons brouillés, quoique nous n'ayons pas échangé un mot depuis des années, je veux tenir ma promesse. Plus, à mon digne ami, le duc de Newcastle, la vaisselle d'argent qui m'a été offerte par les négociants et les assureurs du Lloyd. Avez-vous mis, Pierre ?

— Oui, monsieur.

— Plus , à l'amiral , sir Isaac Coffin, la tabatière qui me vient du prince Potemkin. Je lui fais, en outre , remise de la rente qu'il me paie sur sa propriété des îles Magdeleine , dans l'Amérique du Nord. Enfin, je lui lègue le sac de tabac dont le dey d'Alger m'a fait présent. Puisqu'il a la tabatière , autant vaut qu'il ait aussi le tabac. Avez-vous mis Pierre ?

— Oui, monsieur.

— Maintenant , à votre tour , Pierre ; il faut que je vous laisse quelque chose.

— Oh ! ne vous occupez pas de moi, répliquai-je.

Si fait, Pierre, si fait; je ne dois pas oublier mon cousin. Voyons, que vous laisserai-je ? Parbleu ! mon épée de combat, une excellente épée, je vous le jure. Je me suis, un jour , à Palerme , battu en duel avec cette épée-là, et je l'ai si bien enfoncée dans le corps d'un prince sicilien, elle y tenait si solidement, que, pour la retirer, ils nous fallut envoyer quérir deux chevaux de poste. Écrivez donc que je lègue cette

arme à mon cousin Pierre Simple. Je crois que c'est tout, mais il me reste à m'occuper de mes exécuteurs testamentaires. Ajoutez donc que je prie mes intimes amis, le comte de Londonderry, le marquis de Chandos et M. John Lubbock, banquier, d'être mes exécuteurs testamentaires, et je lègue à chacun d'eux la somme de mille livres sterling, tant pour leur peine que comme gage d'affection. Voilà mon testament, Pierre. Maintenant, comme je laisse des biens immenses, la présence de trois témoins est indispensable; allez donc en chercher deux, vous serez le troisième, et je signerai sous vos yeux.

Cet ordre fut exécuté, et cet étrange testament, revêtu des formalités ordinaires. Je l'appelle étrange, car à peine est-il besoin de dire que le capitaine avait acheté à différentes époques les objets même qu'il prétendait avoir reçus en cadeau; mais telle fut jusqu'à la fin la force de sa passion favorite. M. Phillott, O'Brien, et de temps en temps plusieurs autres officiers, venaient le voir; alors il se montrait toujours plein d'enjouement et de gaieté, et, quoique ne se dissimulant guère sa position, paraissait y être tout-à-fait indifférent. Ses histoires, d'ailleurs, devenaient de plus en plus merveilleuses, car personne n'osait exprimer le moindre doute sur la foi qu'elles méritaient.

Lorsque j'eus passé près d'une semaine à l'hôpital, la mort de M. Kearney sembla tout-à-fait imminente. Un matin le docteur arriva, lui tâta le poulx, et dé-

clara que dans son opinion il ne passerait pas la journée. C'était un vendredi, et certes il offrait tout symptôme de dissolution. Il était si épuisé qu'à peine pouvait-il articuler les mots ; ses pieds étaient froids, et ses yeux, qu'il tenait fixés sur le plafond, paraissaient de verre. Le docteur resta une heure à son chevet, lui tâta de nouveau le pouls, secoua la tête, et me dit à voix basse : — Le voilà parti ! Aussitôt que le docteur eut quitté la chambre, le capitaine rouvrit les yeux, et me fit signe d'approcher. — Cet homme est un âne fiellé, Pierre, me dit-il ; ne se figure-t-il pas que mon vent tombe en ce moment ? je m'y connais mieux. Chose bizarre, il éprouva dès lors du mieux, et quoiqu'on eût annoncé son décès, quoique l'amiral eût signé la nomination de son successeur, tout le monde apprit le matin suivant avec beaucoup de surprise qu'il vivait encore. Il resta dans cet état, c'est-à-dire entre la vie et la mort, jusqu'au jour où il avait lui-même annoncé qu'il devait mourir, et dès la matinée on put reconnaître qu'il touchait à sa fin. Vers midi, sa respiration était très difficile, très irrégulière ; évidemment il se mourait. Bientôt le râle commença ; je me tenais à côté de son lit, et m'attendais de minute en minute à lui voir rendre le dernier soupir, quand il ouvrit de nouveau les yeux, et me faisant, avec effort, signe d'approcher mon oreille de sa bouche pour entendre ce qu'il m'allait dire, il parvint, non sans beaucoup de peine, et d'une faible

voix, mais rauque, à prononcer quelques mots. — Pierre, de ce coup je baisse pavillon, non que ce râle, qui me tient à la gorge, soit un signe de mort; car j'ai connu autrefois un homme, qui a râlé l'espace de six semaines. Il tomba alors en arrière, et expira, après avoir peut-être, à son dernier soupir, fait le plus gros mensonge de sa vie tout entière.

Ainsi mourut ce très original personnage, qui, à tant d'autres égards, méritait le respect; c'était un excellent homme et un parfait officier, mais par suite d'une manie, laquelle venait de l'habitude ou de la nature, il ne pouvait dire la vérité. Si j'accuse ici dame nature, c'est que j'ai vu le penchant du vol, poussé aussi loin, résister à toute tentative d'extirpation. Je l'ai vu, ce penchant, chez un jeune aspirant de bonne famille, et qui avait presque de l'argent à volonté; jamais je n'ai connu garçon plus généreux, garçon qui eût le cœur plus ouvert; toujours il offrait sa bourse à ses camarades; il leur aurait donné jusqu'à sa dernière chemise; et cependant, dès qu'il pouvait mettre la main sur la moindre chose, il la volait. A ma connaissance, il épiait des heures entières le moment de dérober un objet qui ne pouvait lui servir à rien, comme, par exemple, un seul soulier, et encore beaucoup trop petit pour son pied. Ce qu'il volait, toujours il le restituait le lendemain même; mais ne pas voler lui était impossible. Nous le connaissions si bien pour un voleur,

que quand une chose nous manquait , nous allions tout d'abord faire une perquisition dans sa malle , et qu'ordinairement nous y retrouvions l'objet qui avait disparu. Il semblait insensible à toute honte sur ce point , quoiqu'il ne manquât sur tout le reste ni de délicatesse ni d'honneur ; et , chose étrange, jamais il n'eût caché ses vols par un mensonge. Après de vains essais pour le guérir de ce penchant , on le renvoya du service comme incorrigible.

Le capitaine Kearney fut enterré dans le cimetière d'Halifax , avec les honneurs militaires d'usage. Parmi ses papiers, nous trouvâmes des instructions, écrites de sa main, qui étaient relatives à ses funérailles, et l'építaphe qu'il désirait qu'on gravât sur sa tombe. Il s'y déclarait âgé de trente et un ans ; mais , pour que cette déclaration eût été exacte, il aurait fallu que le capitaine Kearney, d'après le temps qu'il avait passé au service de son pays, fût entré dans la marine quatre mois avant sa naissance. Son mauvais génie voulut que l'építaphe qu'il s'était composée commençât par ces mots : — « Ici repose honorablement le capitaine Kearney..... » Sa tombe n'était pas achevée depuis vingt-quatre heures, qu'un individu qui connaissait la réputation du défunt, trouvant assez étrange que le commencement de son építaphe s'écartât de la formule ordinaire, imagina d'effacer le second mot et une partie du troisième. Alors on lut, ce qui faisait allusion et au

caractère de l'homme et à l'âge indiqué plus bas :
— « Ici — ment le capitaine Kearney..... »

CHAPITRE XXXVIII.

Le capitaine Horton. — Triste état dans lequel je retrouve ma famille. — Je me jette à l'eau tout habillé ; puis , après avoir regagné la rive , je m'aperçois que j'ai beaucoup grandi , ou plutôt que mes habits ont beaucoup rapetissé. — Sans avoir les richesses d'un Juif ni la grosseur d'un chameau , je passe avec succès mon examen , ce qui semble à mes co-candidats passer les bornes du croyable.

Le lendemain du jour où le capitaine Kearney mourut, son successeur vint à bord. La réputation du capitaine Horton nous était bien connue d'après les plaintes que son apathie et son indolence arrachaient aux officiers de son précédent vaisseau ; même , ils ne l'appelaient guère que le paresseux. S'ils n'étaient pas excusables de lui avoir donné un tel sobriquet , du moins conviendra-t-on qu'ils pouvaient ne pas être ravis de voir tant d'occasions où ils eussent fait des prises lucratives et acquis de la gloire leur échapper par suite de son caractère nonchalant. Si le capitaine Horton, qui était un jeune homme de famille, avait rapidement monté en grade, il le devait à de puissants protecteurs, mais aussi à quelques actions d'éclat. Dans les différentes expéditions navales , dont il avait reçu l'ordre de faire partie, car jamais il n'y était allé comme volontaire, il avait montré non seulement du courage, mais encore un sang-froid remarquable et une rare présence d'esprit , qui lui avaient valu beaucoup d'éloges ;

toutefois, disait-on, le calme provenait de son défaut même, d'une nonchalance inouïe. Dans un combat, il ne s'en serait pour ainsi dire éloigné qu'à pas lents, alors que d'autres n'auraient pas cru pouvoir éviter le feu assez vite, mais par l'unique raison qu'il était trop apathique pour se donner la peine de courir. On rapporte que dans une occasion où il s'agissait de couper un navire, et où, du reste, notre homme se distingua beaucoup, — se voyant forcé de monter à l'abordage du bâtiment qui était fort haut, et cela au milieu d'une pluie de mitraille et de balles, il se mit froidement, lorsque la chaloupe qu'il commandait arriva bord à bord, et que ses hommes s'élançaient à l'escalade, à examiner la hauteur des préceintes, et à s'écrier d'un ton de désespoir : — Mon Dieu ! nous faut-il donc réellement escalader les flancs de ce vaisseau ? Puis, quand il eut atteint le pont et se fut secoué, il montra combien la crainte était entrée pour peu dans sa remarque, car il combattit à la tête de ses hommes et tua de sa propre main le capitaine du vaisseau. Mais cette singularité de caractère, qui, dans un officier subalterne, n'avait que peu d'importance et n'était qu'un sujet de plaisanterie, devint, dans un capitaine, d'une nature plus sérieuse. L'amiral n'ignorait pas combien de fois il avait négligé de nuire aux ennemis de l'état et même de capturer leurs bâtiments alors qu'il l'aurait pu faire ; et, par une telle négligence, le capitaine Horton violait un des articles du Code mi-

litaire, article dont la violation est sévèrement punie de mort. La nomination au commandement du *Sanglier* nous causa donc autant de chagrin que son départ causait de joie aux officiers du vaisseau qu'il avait commandé auparavant.

En somme, ce ne fut pas un très grand malheur ; l'amiral avait reçu de l'amirauté des instructions qui l'invitaient à donner au capitaine Horton le premier poste vacant, et, bien entendu, il avait été contraint de s'y soumettre ; mais, ne se souciant pas de garder sous ses ordres un officier qui manquait de toute espèce d'énergie, il résolut de l'expédier vers l'Angleterre avec des dépêches, et de conserver dans son escadre l'autre frégate qui était rappelée en Europe et que nous étions venus remplacer. Nous apprîmes donc avec joie, et pourtant non sans quelque regret, que nous allions immédiatement appareiller pour l'Angleterre. Pour ma part, j'en fus presque enchanté. Je devais, dans cinq mois, avoir fait mon temps comme aspirant , et je croyais qu'il me serait plus facile d'obtenir la lieutenance en Angleterre qu'en pays étranger. J'étais aussi fort impatient de regagner la maison paternelle, pour des raisons de famille que j'ai déjà expliquées. Au bout d'une quinzaine, nous appareillâmes en même temps que plusieurs autres vaisseaux et avec l'ordre d'escorter un nombreux convoi qui, partant de Québec, devait nous rencontrer à la hauteur de l'île St.-Jean. En l'espace de quelques jours, nous fûmes rejoints par

ce convoi, et nous voguâmes avec le vent le plus favorable vers l'Angleterre. Bientôt, cependant, il devint très mauvais, et, sans avoir besoin de déployer un pouce de toile, nous filions vent arrière avec une effrayante vitesse. Notre capitaine quittait rarement la cabine; il y restait sur un sofa, couché tout de son long, et lisait des romans ou sommeillait, suivant que l'une ou l'autre de ces deux occupations lui semblait plus agréable.

Je me rappelle un incident de la traversée, qui prouve tout-à-fait l'apathie de son caractère, et montre combien il était peu digne de commander une si belle frégate. Nous avions déjà fait vent arrière pendant trois jours, lorsque le temps devint encore pire. O'Brien, qui avait le second quart, descendit annoncer au capitaine que le vent soufflait avec une extrême force.

— Très bien, répondit-il. Prévenez-moi, s'il souffle plus fort.

Une heure après environ, le vent augmenta, et O'Brien descendit de nouveau. — Le vent souffle beaucoup plus fort, capitaine Horton.

— Très bien, répondit le capitaine en se tournant dans son hamac. Vous pourrez encore me réveiller quand il soufflera plus fort.

Vers six heures, l'ouragan atteignit le comble, et le vent rugissait dans toute sa fureur. O'Brien descendit une troisième fois. — Le vent souffle maintenant avec une force effrayante, capitaine Horton.

— Bien, bien, si le temps devient pire.....

— Il est impossible qu'il le devienne, interrompit O'Brien. Le vent ne peut souffler plus fort.

— En vérité ? Eh bien , alors, répliqua le capitaine, vous m'avertirez quand il se calmera.

Une autre circonstance du même genre arriva pendant le quart de diane. M. Phillott descendit et annonça à M. Horton que plusieurs bâtiments du convoi étaient hors de vue à l'arrière. — Faut-il, pour les attendre, courir quelques bordées, capitaine ?

— Oh non, répondit-il, cette manœuvre serait si fatigante ! Seulement prévenez-moi si vous perdez de vue d'autres bâtiments.

Quelque temps s'écoula , et le premier lieutenant revint lui annoncer qu'ils étaient tous hors de vue.

— Fort bien. Alors, dès que vous les reverrez, vous viendrez me le dire.

Il n'était pas très probable qu'on les revît, car nous filions douze nœuds à l'heure, et nous nous éloignons du convoi avec toute la vitesse possible ; mais le capitaine ne bougea que quand il crut qu'il était temps de quitter son hamac pour déjeuner. Aussi, ne revîmes-nous pas un des bâtiments que nous avions ordre d'escorter ; mais, courant toujours vent arrière, nous jetâmes l'ancre, au bout d'une quinzaine, dans la rade de Plymouth. Avant même que les voiles ne fussent carguées, on fit la paie de la frégate, et on nous annonça qu'il y aurait un re-

nouvellement intégral dans le personnel de ses officiers. Dès lors, chacun eut à se pourvoir. Je reçus bientôt de mon père, une lettre où il me félicitait de la manière honorable dont le capitaine Kearney m'avait nommé dans ses dépêches, et m'engageait à me rendre le plus tôt possible près de lui. L'amiral du port consentit à m'inscrire sur le rôle du vaisseau de garde, pour que mon temps ne cessât point de courir, et m'accorda en outre deux mois de congé. Je fis donc mes adieux à mes camarades, je serrai la main d'O'Brien, qui se proposait de faire un voyage en Irlande avant de demander du service dans un autre vaisseau, et, ma paie dans ma poche, je montai dans la diligence qui devait me conduire vers mes parents. Trois jours après, je me retrouvai dans les bras de ma mère chérie, et l'accueil que me fit mon père ne fut pas moins chaud que celui des autres membres de ma famille. Maintenant que me voilà rentré sous le toit paternel, il faut que j'instruise le lecteur des événements qui avaient eu lieu pendant mon absence. Ma sœur aînée, Lucie, avait épousé un officier de l'armée, un certain capitaine Fielding; le régiment de son mari venant à être envoyé aux Indes, elle l'y avait accompagnée, et peu avant mon retour on avait reçu d'eux une lettre où ils annonçaient leur heureuse arrivée à Ceylan. Ma seconde sœur Marie, qui était fort belle et qui comptait de nombreux admirateurs, mais qui avait eu depuis son enfance une santé extrêmement déli-

cate, avait été sur le point de se marier aussi. Elle devait épouser un baronnet de bonne famille ; mais, par malheur, elle avait gagné un rhume au bal donné pour les assises, et dès lors avait dépéri de jour en jour. Elle était morte deux mois avant que j'arrivasse, et j'avais trouvé toute ma famille en grand deuil. Ma troisième sœur, Hélène, n'était pas encore mariée ; c'était aussi une ravissante créature, mais qui n'achevait que dix-sept ans. La santé de ma mère avait été rudement ébranlée par la mort d'une de ses filles et par le départ de l'autre. Quant à mon père, la perte même de ma sœur Marie semblait avoir été complètement effacée de son souvenir par la malheureuse nouvelle que la femme de mon oncle était heureusement accouchée d'un fils, car la naissance de cet enfant anéantissait l'espoir qu'il avait conçu d'hériter du titre et des biens de lord Privilège. C'était donc tout-à-fait une maison de deuil, que la nôtre. Je respectai le chagrin de ma mère, et fis tous mes efforts pour la consoler ; quant à celui de mon père, il était évidemment si mondain et jurait si fort avec sa profession d'ecclésiastique, qu'il me faut convenir que j'en étais plutôt indigné qu'affecté. Il était devenu morose et sombre, dur pour toutes les personnes qui l'entouraient, et moins bon envers ma mère que les peines et la mauvaise santé de la pauvre femme ne lui en faisaient un devoir, quand même son cœur n'y aurait été pour rien. Il passait rarement une partie de la journée près

d'elle, et comme le soir elle allait se coucher de fort bonne heure, ils n'avaient presque pas de rapports ensemble. Ma sœur était une grande consolation pour elle, et j'aime à penser que je lui en étais une aussi; elle me le disait souvent, et, alors, tandis qu'elle m'embrassait avec effusion, tandis que les larmes coulaient le long de ses joues, je ne pouvais m'empêcher de croire que la froideur et l'indifférence, sinon la dureté, avec lesquelles mon père se conduisait à son égard, doubleraient l'amertume de ses larmes. Quant à ma sœur, c'était un ange; et lorsque je la voyais, si différente de mon père qui n'était qu'égoïsme, entourer d'une part ma mère des attentions les plus délicates, de l'autre s'oublier complètement elle-même, je pensais souvent qu'elle serait un véritable trésor pour l'homme qui aurait le bonheur de gagner son affection. Tel était, quand j'y revins, l'état de ma famille.

J'avais passé près d'une semaine à la maison, lorsqu'un jour, après dîner, je soumis à mon père l'opportunité de faire quelques démarches pour m'obtenir de l'avancement.

— Je ne puis rien pour vous, Pierre; je n'ai aucune espèce de crédit, répliqua-t-il avec mauvaise humeur.

— Je ne pense pas, monsieur, repris-je, qu'il soit nécessaire d'en avoir beaucoup. Le temps qu'il faut qu'un aspirant serve expire pour moi le 20 du mois prochain. Si je passe mon examen de lieute-

nant, et je me flatte d'être capable de le passer, la mention qui a été faite de votre fils dans les dépêches publiques lui facilitera sans doute la chance d'obtenir sa promotion sur la demande de son grand-père.

— Oui, votre grand-père, je n'en doute pas, pourrait vous servir, mais je crois que maintenant vous avez peu d'appui à attendre de ce côté. Mon frère a un fils et nous sommes mis au rancart. Vous ne savez pas encore, Pierre, combien les gens sont égoïstes et combien peu ils se donnent de peine pour leurs parents. Votre grand-père ne m'a plus invité une seule fois, depuis la nouvelle de l'augmentation survenue dans la famille de votre oncle. Même, je ne vais plus le voir, car je sais que mes visites ne serviraient à rien.

— Je veux penser autrement de lord Privilège, mon cher père, jusqu'à ce que votre opinion soit confirmée par sa conduite. Que je doive ne plus exciter autant son intérêt, je l'accorde; mais encore il a été fort bon pour moi, et a semblé favorablement prévenu en ma faveur.

— Bien, bien, libre à vous d'en essayer comme il vous plaira; mais vous saurez prochainement de quelle étoffe le monde est fait. A coup sûr, pourtant, je souhaiterais que vous réussissiez; car, si je meurs, que deviendront ma femme et mes enfants? je l'ignore, j'ai si peu d'épargnes, pour ne pas dire rien! Toutes mes espérances sont anéanties par ce... Et

mon père frappa de son poing sur la table d'une manière peu catholique et d'un air fort indigne d'un apôtre.

Je regrette qu'il me faille parler ainsi de mon père, mais il ne faut pas que je déguise la vérité. Au moins dois-je le dire, sa conduite n'était pas sans excuse. Il avait toujours eu le sacerdoce en horreur; jeune homme, son ambition avait été d'entrer dans l'armée, carrière à laquelle il était beaucoup plus propre; mais comme, depuis des siècles, il est d'usage dans l'aristocratie de substituer au fils aîné tous les biens de la famille, et de laisser les autres frères à la charge de l'état, ou plutôt du peuple, qui paie des impôts pour subvenir à leur existence, mon père se vit refuser la permission de suivre son penchant. Un de ses aînés avait déjà choisi le métier des armes; par conséquent il fut décidé que mon père entrerait dans les ordres; et c'est ainsi que non seulement nous avons eu, mais que nous avons encore, dans la profession ecclésiastique, tant de gens qui ne savent pas en remplir les devoirs et qui même la déshonorent. Du droit d'ainesse découlent mille abus et mille injustices; cependant, abolissez-le, et, dans tous les pays du monde, l'aristocratie va devenir complètement insignifiante. Il me semble donc que tant que le peuple, dans un pays, consent à fournir aux cadets des familles nobles les moyens de vivre à ses dépens, il est bien que l'aristocratie soit maintenue comme une espèce de corps

intermédiaire et comme un anneau entre le souverain et le peuple , mais que si le peuple est trop pauvre ou qu'il ne veuille pas être écrasé d'impôts , il a droit de se refuser au paiement de ceux qui sont destinés à de semblables usages , et de demander l'abolition du droit d'ainesse.

Je restai dans ma famille , jusqu'à ce que les années voulues de mon service d'aspirant se trouvassent complètes , et je partis alors pour Plymouth afin de subir mon examen. D'après un arrêté de l'amiral , c'était un vendredi que les divers candidats devaient être examinés , et comme j'arrivai le mercredi d'avant , j'eus presque vingt-quatre heures de loisir , que j'employai à me promener dans le chantier , afin de recueillir encore touchant ma profession , le plus de connaissances possible. Le jeudi un détachement de soldats du dépôt s'embarqua , au lieu ordinaire , dans les chaloupes de plusieurs vaisseaux de ligne qui devaient , disait-on , les conduire aux Indes. Je vis l'embarquement s'effectuer , j'attendis que les chaloupes se fussent mises en marche et je m'en allai alors au quai d'ancrage , pour examiner la pesanteur relative des ancres propres aux différentes classes de vaisseaux de la marine royale.

Je n'y étais pas depuis long-temps , lorsque mon attention fut attirée par le tapage que faisait un soldat qui , paraissait-il , avait quitté les rangs pour courir boire un dernier coup de rum au cabaret du chantier. Il était complètement ivre , et près de lui mar-

chait une jeune femme avec un enfant dans les bras, qui s'efforçait de l'apaiser.

— Allons, tenez-vous tranquille, Patrice, lui disait-elle d'un air suppliant; c'est déjà bien assez, mon bijou, que vous soyez sorti des rangs, et vous en recevrez des reproches quand vous arriverez à bord. Voyons, calmez-vous, Patrice, et hâtons-nous de prendre une barque; peut-être alors croira-t-on que ce n'est pas votre faute, et votre officier vous pardonnera. D'ailleurs, je parlerai à M. O'Rourke qui est un digne homme.

— Gare de là ! créature, qui voudriez, dites-vous, faire conversation avec M. O'Rourke, pour qu'il vous caresse le menton, n'est-ce pas ? Gare, Marie, et laissez-moi retourner à bord comme bon me semble. Ai-je donc besoin d'une barque, quand je puis nager aussi bien que Saint Patrice avec ma tête sous mon bras, à supposer qu'elle ne serait plus sur mes épaules ? En tous cas, vous allez voir comme je nage avec mon sac, et mon mousquet par-dessus le marché.

La jeune femme pleurait, et tâchait de le retenir ; mais il lui échappa, et courant au bord du quai, se précipita dans l'eau. La jeune femme, qui avait couru sur ses traces, le vit tomber, poussa un cri affreux, et dans son désespoir leva les mains au ciel. L'enfant qu'elle tenait glissa nécessairement, frappa sur le parapet, tourna plusieurs fois sur lui-même, et, sans qu'il m'eût été possible de le saisir, s'enfonça dans la mer. — L'enfant ! l'enfant ! s'é-

cria-t-elle soudain , d'une voix égarée ; puis , la malheureuse tomba près de moi dans de violentes convulsions. J'avancai la tête , l'enfant avait disparu ; mais le soldat luttait encore , on voyait de temps en temps sa tête au-dessus de l'eau. Il s'en allait au fond et revenait à la surface ; une barque ramait vers lui , mais il était complètement épuisé. Il agitait les bras en signe de détresse , et allait disparaître sous la vague... A ce spectacle , je ne pus me contenir , je m'élançai par-dessus le parapet , et , nageant au secours du soldat , j'arrivai juste à temps pour le saisir comme il s'enfonçait pour la dernière fois. Je n'avais pas été un quart de minute dans l'eau , quand la chaloupe nous atteignit , et nous entraîna tous deux vers le rivage. Le soldat était exténué et ne pouvait articuler un mot. Moi , bien entendu , je n'étais que mouillé. La barque , sur ma demande , rama vers le lieu de débarquement , et nous fûmes l'un et l'autre mis à terre. Le sac qui était attaché sur le dos du soldat , et son uniforme , nous indiquèrent qu'il faisait partie du régiment qui venait de s'embarquer ; en conséquence , j'émis l'opinion que , lorsqu'il serait un peu remis , mieux vaudrait le conduire à bord. Comme la barque qui nous avait repêchés appartenait à un des vaisseaux de guerre , l'officier qui avait présidé à l'embarquement des troupes , et qui avait été de nouveau envoyé à terre pour voir s'il restait encore quelque trainard , y consentit. En peu de minutes , le soldat

eut recouvré l'usage de ses sens ; il put se mettre sur son séant, il parla, mais je voulus, avant de me retirer, savoir des nouvelles de la pauvre jeune femme que j'avais laissée sans connaissance sur le quai. Un des gardiens du port nous l'amena bientôt, et la scène qui se passa alors entre elle et son mari fut très touchante. Après s'être un peu remise, elle se tourna vers moi, et voyant l'eau qui dégouttait encore de mes habits, m'accabla des remerciements les plus chauds et les plus énergiques, mais entremêlés, hélas ! d'affreuses lamentations au sujet de l'enfant qu'elle avait perdu. A la fin elle me demanda mon nom.—Donnez-le-moi ! s'écria-t-elle ; donnez-le-moi sur du papier ; par écrit, afin que je puisse le porter près de mon cœur, afin que je le lise et le baise tous les jours de ma vie, et que je n'oublie jamais de prier pour vous et de vous bénir !

— Je vais vous contenter. Je me nomme...

— Non, écrivez-le plutôt, écrivez-le-moi ! A coup sûr, vous ne me le refuserez pas ! Que tous les saints vous bénissent, cher jeune homme, pour avoir sauvé une femme du désespoir !

L'officier qui commandait la barque me prêta un crayon et une carte ; j'y traçai mon nom, et le donnai à la pauvre femme ; elle me serra la main comme je le lui donnais, baisa la carte à plusieurs reprises et la mit dans son sein. L'officier, impatient de repartir, commanda à son mari de se diriger vers la barque ; elle le suivit en le serrant dans ses

bras tout mouillé qu'il était; la barque démarra, et je me hâtai de retourner à l'hôtel pour sécher mes vêtements. Je ne pus m'empêcher de remarquer en cette circonstance combien la crainte d'un plus grand malheur peut en faire oublier un moindre. Heureuse de retrouver son mari qu'elle avait cru mort, elle paraissait à peine se souvenir qu'elle avait perdu son enfant.

Je n'avais apporté que les habits que j'avais sur moi; ils étaient en fort bon état lors de mon arrivée à Plymouth, mais l'eau salée joue un diable de tour à un uniforme. Je fus obligé de rester au lit pendant qu'ils séchèrent; et comme déjà ils n'étaient pas trop grands pour moi, car je grandissais à vue d'œil, ils se trouvèrent alors tellement étroits et tellement courts, que j'eus beaucoup de peine à les remettre. Mes mains dépassèrent de six pouces l'extrémité des manches de mon habit; mes pantalons ne me descendirent plus qu'au mollet, tous les boutons furent ternis indignement, enfin personne n'aurait reconnu en moi l'aspirant de bonne tournure que j'étais la veille. J'eus bien commandé un autre uniforme, mais l'examen devait avoir lieu le matin suivant, dès dix heures, et le tailleur n'aurait pu le finir. Il fallut donc que je me présentasse tel quel sur le tillac du vaisseau de ligne à bord duquel se passait l'examen. Beaucoup d'autres aspirants s'y trouvaient déjà pour subir les mêmes épreuves que moi, mais ils m'étaient tous

inconnus, et je m'aperçus, aux ricanements et aux signes de tête qu'ils échangeaient entre eux tandis qu'ils se promenaient en long et en large dans leur élégante tenue, qu'ils n'étaient nullement disposés à faire ma connaissance.

Il y avait avant moi, sur la liste, un assez grand nombre de candidats, et chaque fois qu'on en appelait un nouveau, nous sentions, tandis que le possesseur du nom se rendait à l'arrière dans la cabine, notre cœur battre avec force. Quelques-uns revenaient la figure joyeuse, et nous concevions alors l'espérance d'une même bonne fortune; d'autres remontaient sur le pont le visage triste et alongé, cas où l'expression de leur physionomie se communiquait à la nôtre et où nous tremblions d'incertitude et d'épouvante. Je n'hésite point à déclarer que quoique « être reçu » puisse être une preuve de mérite, « être refusé » n'est pas certes une indice d'ignorance. J'ai vu beaucoup de jeunes gens, qui n'avaient que les connaissances les plus ordinaires, subir avec succès leur examen; d'autres, au contraire, quoique possédant une instruction supérieure, y échouaient, et ce, uniquement par suite de la frayeur dont ils ne pouvaient se défendre dans un moment si solennel, frayeur qui ne doit pas étonner quand on songe que tout le fruit du travail et des efforts de six années entières peut être perdu en un quart d'heure. On appela enfin mon nom, et tel fut le trouble qui s'empara de moi que je ne respirais plus qu'à peine,

quand j'entrai dans la cabine, où je me trouvai en présence des trois capitaines qui devaient décider si j'étais digne d'obtenir un brevet de lieutenant dans la marine royale. Mes pièces, mes certificats, furent d'abord examinés, et ils satisfirent; on calcula ensuite mes années de service, et on reconnut que j'étais en règle. On ne me questionna guère relativement à la navigation, et par la meilleure de toutes les raisons possibles, c'est que la plupart des capitaines de navires au service de Sa Majesté ne savent pas grand' chose et même ne savent absolument rien sur ce chapitre. Pendant qu'ils servent comme aspirants, ils apprennent cette science par routine, sans se douter des principes sur lesquels reposent les calculs dont ils font usage. Comme lieutenant, il est rare qu'ils soient appelés à la mettre en pratique, et ils ont bientôt oublié ce qu'ils avaient appris à ce sujet. Comme capitaine, tout ce qui leur reste de connaissances mathématiques se borne à pouvoir découvrir sur la carte la position de leur bâtiment. Le maître d'équipage répond de tout ce qui concerne la navigation du vaisseau, et comme les capitaines eux-mêmes n'en sont pas responsables, ils s'en remettent entièrement à son savoir faire. Bien entendu, il y a des exceptions, mais ce que j'ai dit est l'ordinaire; et si l'amirauté s'avisait d'ordonner un beau jour que tous les capitaines subissent un examen, sans doute ils s'en tireraient à merveille pour ce qui serait relatif à la marine, mais il y en aurait quatre-

vingt-quinze sur cent, qui, interrogés sur la navigation, ne sauraient que répondre. Aussi, dans ma conviction de ce fait, suis-je porté à croire le système actuel infiniment préjudiciable au service de l'état, et à penser qu'un capitaine devrait avoir toute la responsabilité de la navigation de son vaisseau. Il est depuis long-temps connu que les officiers de toutes les autres puissances maritimes l'emportent sur les nôtres du côté de la science, et leur supériorité s'explique en ce que nos capitaines ne sont pas suffisamment responsables. L'origine des maîtres d'équipage dans notre marine, est bizarre. Lorsque la Grande-Bretagne commença de rêver l'empire des mers, tous les vaisseaux de la marine royale avaient à bord deux classes distinctes d'individus ; l'une qui seule combattait quand il était besoin de combattre, et que formait certain nombre des soldats de l'armée de terre ; l'autre, qui ne se composait que de matelots, qui seule exécutait les manœuvres, et dans laquelle se trouvait un maître d'équipage pour diriger la navigation du vaisseau. Lors de nos sanglantes luttes navales avec la Hollande, ce détestable système était encore en vigueur. C'est, je crois, du comte de Sandwich qu'on rapporte que, voyant son navire sur le point de couler bas, il prit une chaloupe pour aller hisser son pavillon à bord d'un autre bâtiment de la flotte ; mais un boulet coupa la chaloupe en deux, et le comte de Sandwich, entraîné à fond par le poids de son armure,

se noya. Maintenant , revenons à notre histoire.

Aussitôt que j'eus répondu à plusieurs questions d'une manière satisfaisante, on m'invita à me lever. Le capitaine qui m'avait interrogé sur la navigation, s'était montré fort grave à mon égard , mais d'ailleurs ne m'avait point parlé avec impolitesse. Pendant qu'il m'examinait , il n'avait pas été une seule fois interrompu par les deux autres , qui se chargèrent seulement de m'examiner sur la marine. Le capitaine, qui me pria alors de me lever, prit un ton très dur, et me causa une épouvante complète. Je pâlis, je tremblai, et je pus à peine me tenir debout, car je n'augurais rien de bon d'un tel commencement. Plusieurs questions me furent adressées sur la marine, et sans doute je n'y répondis que fort mal, car je ne puis, même à présent, me souvenir de mes réponses.

— Je m'en serais douté , observa le capitaine ; je n'avais eu que besoin de vous voir. Un officier qui néglige autant sa tenue , et ne prend pas même la peine de mettre un habit décent lorsqu'il vient subir un examen , ne peut être qu'un paresseux et ne deviendra jamais un véritable marin. On croirait que vous avez servi pendant vos six années sur un cutter ou sur un brick de dix canons , au lieu de servir toujours, comme vous l'avez fait , sur d'élégantes frégates. Voyons , monsieur, je vais encore vous interroger une dernière fois.

J'étais tellement piqué des reproches du capitaine,

que je ne pus contenir mon trouble. Je répondis d'une voix tremblante que je n'avais pas eu le temps de commander un autre uniforme, et je fondis en larmes.

— Vraiment, Burrows, vous êtes un peu trop dur, dit le troisième capitaine ; ce garçon est intimidé. Laissez-le s'asseoir et donnez-lui quelques minutes pour se remettre. Asseyez-vous un instant, M. Simple, et nous continuerons tout à l'heure votre examen.

Je me rassis, j'imposai silence à mon chagrin, et je tâchai de ressaisir le fil complètement perdu de mes idées. Les deux capitaines à qui j'avais encore affaire, se mirent, pour passer le temps, à feuilleter les pièces des candidats qui devaient être examinés après moi. Quant au troisième, il lisait le journal de Plymouth qui était arrivé à bord quelques minutes auparavant et qu'on avait descendu dans la cabine. — Tiens ! s'écria-t-il, voilà qui est singulier. Dites donc, Burrows, Keats, donnez-vous la peine de lire ceci. Et il leur indiqua un paragraphe. — M. Simple, continua-t-il, puis-je vous demander si c'est vous qui avez hier sauvé un soldat qui s'était jeté à l'eau ?

— Oui, monsieur, répondis-je, et voilà pourquoi mon uniforme est dans un si déplorable état. Le bain que j'ai pris l'a tout gâté, sans que j'aie eu le temps nécessaire pour m'en commander un autre. Je n'osais pas vous apprendre la raison de ma triste

toilette. Je vis un changement s'opérer sur la physionomie des trois examinateurs , et cette vue me rendit courage. Dans le fait, depuis que j'avais ressaisi mes idées, je n'éprouvais plus aucune espèce de crainte.

— Allons , M. Simple, levez-vous , me dit le capitaine avec bonté ; du moins, si vous êtes suffisamment remis ; sinon, nous attendrons encore un peu. Ne craignez rien, nous désirons que vous soyez reçu.

Je n'avais plus peur , et me levai sur-le-champ. Je répondis d'une manière satisfaisante à diverses questions ; et voyant que je les résolvais sans peine, ils m'en posèrent de plus difficiles. — Fort bien, fort bien vraiment, M. Simple ; mais permettez-moi de vous en adresser encore une. Elle se rapporte à une manœuvre qu'il est rarement besoin d'exécuter, et peut-être ne pourrez-vous pas y répondre. Savez-vous comment on vire vent devant ?

— Oui, monsieur, répondis-je, car j'avais, comme le lecteur peut s'en souvenir, vu exécuter la manœuvre en question, alors que je servais sous le pauvre capitaine Savage, et j'expliquai aussitôt comment il fallait s'y prendre.

— C'en est assez, M. Simple. Pour mon compte, je ne vous questionnerai pas davantage. Je vous ai pris d'abord pour un officier négligent, et pour un marin nul ; maintenant, je reconnais en vous un bon marin et un brave jeune homme. Désirez-vous

interroger encore M. Simple, continua-t-il, en se tournant vers les deux autres?

Ils répondirent négativement ; mon certificat de réception fut signé, et les trois capitaines, après m'avoir fait l'honneur de me serrer la main, me souhaitèrent une prompte promotion. Telle fut l'heureuse issue d'un examen qui avait été si rude pour mes pauvres nerfs ; et à ma sortie de la cabine, personne ne se serait imaginé combien mes angoisses y avaient été cruelles, en voyant la joie qui rayonnait sur ma physionomie.

CHAPITRE XXXIX.

Ce chapitre xxxix^e est un chapitre d'intrigues. — Un casuiste catholique en soutane neuve. — Rien ne facilite l'avancement comme d'intriguer. — Amour d'une paysanne, et morosité d'un pair d'Angleterre. — Brillantes perspectives.

Aussitôt que je fus rentré à l'hôtel, j'envoyai chercher le journal de Plymouth, je coupai le paragraphe qui m'avait été d'un si grand secours dans mon embarras, et le matin suivant je repartis pour la maison paternelle afin de recevoir les félicitations de ma famille : j'y trouvai une lettre d'O'Brien ; elle était arrivée de la veille, et contenait ce qu'on va lire.

Mon cher Pierre,

Certaines gens sont heureux, dit-on, d'avoir un père qui soit né avant eux, parce qu'il les pousse dans le monde ; d'après ce principe, il faut

assurément que le mien soit né après moi , mais je ne puis rien y faire. J'ai trouvé toute ma famille pleine de santé et de joie, mais on ne peut plus délabrée quant à la toilette par exemple ; ce n'était pas sans raison que le révérend Mac Grath se plaignait de sa soutane ; elle n'était plus que l'ombre d'un vêtement ; néanmoins, grâce à Dieu , au dernier trimestre de ma paie, et au secours d'un tailleur, j'ai complètement radoubé tout le monde, et l'antique famille des O'Brien de Ballyhinch est maintenant munie d'agrès de la proue à la poupe ; mes deux sœurs vont être amarrées à de jeunes écuyers du voisinage ; il paraît qu'elles n'attendaient qu'une robe décente pour naviguer vers l'église. Elles appareilleront vendredi prochain , et je voudrais seulement , Pierre , que vous fussiez ici pour danser à leurs noces. N'importe , je danserai pour vous et pour moi. D'ici-là , je vais vous dire ce que le révérend Mac Grath et moi nous avons fait touchant et concernant votre scélérat d'oncle.

A presque rien , pour ne pas dire rien du tout, se réduit ce que le révérend Mac Grath a fait avant mon arrivée ; car le révérend O'Toole avait une soutane neuve , et le révérend Mac Grath était si rapé qu'il ne pouvait se mesurer si désavantageusement avec lui ; cependant le révérend Mac Grath l'a épié, et de droite et de gauche a glané divers renseignements , qui , quand j'ai voulu les additionner , ont donné pour total l'équivalent de zéro.

Mais depuis ma rentrée sous le toit paternel , nous n'avons pas croisé les bras. Le révérend Mac Grath, une fois habillé de neuf , est parti pour Ballycleugh, aussi brave qu'un lion , et jurant qu'il arracherait les cheveux au révérend O'Toole pour le punir de lui avoir fermé la porte au nez : je crois certes qu'il l'eût fait , s'il avait pu mettre la main sur lui; mais, ne le trouvant pas, il revint tout aussi savant et aussi fier qu'il était allé.

Alors, Pierre , j'ai moi-même dirigé ma promenade de ce côté , et tandis que je rôdais autour du manoir où votre oncle a élu domicile , qui ai-je rencontré? la jeune Ella Flanagan qui sert comme femme de chambre dans la maison. Il y a en ce monde deux manières , me suis-je dit , de parvenir à son but ; l'une par l'amour , l'autre par l'argent. Les O'Brien , de même que la plupart de leurs compatriotes , sont mieux fournis de la première monnaie que de la seconde ; j'en ai donc libéralement dépensé pour vous servir , Pierre.

— A coup sûr , lui dis-je , vous êtes la petite que mes yeux guettaient toujours la dernière fois que je suis passé par ici?

— Et qui êtes-vous donc ? demanda-t-elle.

— Le lieutenant O'Brien , de la marine royale, revenu au pays pour une ou deux minutes afin d'y chercher femme , répondis-je ; et c'en est une de votre tournure , de votre visage et de votre sagesse qui réaliserait l'idéal de mes rêves.

Alors j'ai loué son front, ses yeux, son nez, et ainsi de suite, en descendant, jusqu'à la plante de ses pieds; puis je lui demandai quand elle me permettrait de la revoir, quand elle me donnerait un rendez-vous dans le bois et m'ouvrirait son cœur. D'abord, elle crut, et elle n'avait pas tort, que je ne pouvais parler sérieusement, mais je jurai par tous les saints qu'elle était la plus jolie fille des environs, ce qui est incontestable, et dès-lors elle prêta l'oreille à mes doux propos. Du diable si je soufflai mot de votre oncle, de votre tante, ou du révérend Mac Grath, de crainte qu'elle ne conçût des soupçons; car j'ai idée que maîtres et gens sont tous du complot; je ne lui ai parlé que de mon amour pour sa gentille personne, et ce langage l'a aveuglée comme il aveugle toutes les femmes, si clairvoyantes qu'elles soient.

Or, Pierre, il y a eu dimanche trois semaines que je fais la cour à cette pauvre fille à votre intention, et ma conscience me dit que ce n'est pas bien de rendre la chère créature folle de moi, vu que je ne me soucie nullement d'elle pour en faire ma femme. Quant à en faire autre chose, ce serait la ruine de la pauvre enfant. J'ai consulté le révérend Mac Grath à ce sujet, et il m'a dit qu'on pouvait se permettre le mal pour arriver au bien; que si elle était complice de la fraude, ce n'est que justice qu'elle soit punie en ce monde, et qu'elle sera peut-être sauvée ainsi dans l'autre. Néanmoins, ma

conscience n'est pas tranquille, et il n'y a que vous sur la terre pour qui je puisse en faire autant ; car la malheureuse m'aime maintenant avec fureur , parle de fixer le jour de notre mariage , et me débite de longues histoires sur les alliances qui ont eu lieu autrefois entre les O'Flanagan et les O'Brien , lorsque ces deux familles étaient dans toute leur gloire. Hier, comme nous étions assis dans le bois, son bras passé autour de mon corps : — Ella , ma chère , lui dis-je , quels sont donc les gens chez qui vous êtes ? elle me conta alors tout ce qu'elle savait de leur histoire , et comment Marie Sullivan avait été nourrice du marmot.

— Et de quel sexe est le marmot ? demandai-je.

— Un garçon , parbleu ! répondit-elle.

— Et le marmot de Marie Sullivan ?

— Une fille.

— Et Marie Sullivan est-elle encore au château ?

— Non , elle en est partie hier avec son mari et son enfant pour rejoindre le régiment qui part pour l'Inde.

— C'est hier qu'elle est partie ! m'écriai-je en me levant.

— Oui , répliqua-t-elle , mais que vous importe ?

— Il m'importe beaucoup , car un petit oiseau vient de me dire un secret à l'oreille.

— Et quel est ce secret ?

— Tout simplement que les deux enfants ont été échangés , et vous le savez aussi bien que moi ; mais

elle jura qu'elle n'en savait rien , car elle n'était pas au château lors de leur naissance ; et je crois qu'elle ne mentait pas. — Au moins , repris-je, qui a accouché la dame ?

— Ma propre mère , répondit Ella. Et si l'échange a eu lieu , personne ne doit le savoir mieux qu'elle ?

— C'est que, voyez-vous, Ella, mon bijou, j'ai fait vœu de ne pas me marier avant d'avoir trouvé le mot de cette énigme ; ainsi plus tôt vous l'arracherez à votre mère, mieux vaudra. Alors elle pleura beaucoup , et je faillis pleurer moi-même, de voir combien elle se désolait de ne pas m'avoir pour mari. Au bout de quelque temps , elle s'essuya les yeux , me donna un baiser, me dit adieu, et jura par tous les saints qu'elle découvrirait la vérité d'une manière ou d'une autre.

C'est ce matin que je l'ai revue , suivant nos conventions d'hier. La pauvre petite avait les yeux rouges , tant elle avait pleuré ; elle se pendit à mon cou , me supplia de ne pas lui en vouloir et de ne pas la quitter , et m'apprit alors que sa mère avait tressailli quand elle l'avait questionnée , n'avait pas répondu , et l'avait maudite parce qu'elle insistait pour savoir la vérité. Elle me conta ensuite qu'elle s'était jetée à ses genoux, qu'elle avait conjuré sa mère de ne pas faire obstacle à son bonheur , car elle en mourrait ; et je vous laisse à penser , Pierre , combien mon cœur se serra quand elle me tint ce langage ; enfin que sa mère avait parlé de ser-

ments, et dit qu'elle consulterait le révérend O'Toole.

Maintenant , Pierre , je suis sûr qu'on a changé les enfants , et qu'on a envoyé la nourrice aux Indes pour qu'on ne pût l'interroger. Le régiment, disait-on , devait s'embarquer à Plymouth. Le mari , vous le savez , se nomme O'Sullivan ; je vous conseille donc de prendre une voiture et d'aller voir ce que vous pourrez faire par là ; moi , pendant ce temps-là , je ferai ici tous mes efforts pour découvrir la vérité , et dès que j'aurai découvert du neuf , je vous en instruirai par une autre lettre. Tout ce que je souhaite , c'est de pouvoir lancer le révérend Mac Grath , et , je vous en réponds , il l'effrayera à lui faire confesser tout. Dieu vous garde , Pierre ; mille amitiés à votre famille.

A vous pour la vie. Térence O'BRIEN.

Cette lettre fut pour moi un grand sujet de réflexions. Le conseil de partir pour Plymouth arrivait trop tard , puisque les troupes avaient déjà mis à la voile , et je ne doutais pas que Marie Sullivan et son mari n'eussent fait partie des détachements qui s'étaient embarqués lorsque j'étais dans ce port pour subir mon examen. Montrer la lettre à mon père , je ne l'osais , car elle lui aurait donné la fièvre , et son intervention dans l'affaire aurait probablement fait plus de mal que de bien ; j'attendis donc tranquillement de plus amples nouvelles , et je résolus de recourir à mon grand-père pour obtenir ma promotion en grade.

Quelques jours après, je partis pour Eagle-Park, et j'y arrivai vers onze heures du matin; j'envoyai mon nom, et je fus introduit dans la bibliothèque, où je trouvai lord Privilège dans son grand fauteuil, comme de coutume.

— Eh bien ! mon enfant, me dit-il sans se lever et en ne m'offrant pas même *un* doigt, quel motif vous amène ici sans être invité ?

— Je viens seulement, milord, m'informer de votre santé, et vous remercier de la bonté que vous avez eue d'obtenir du service pour moi et pour O'Brien à bord d'une belle frégate.

— En effet, répliqua sa seigneurie, je me rappelle, et je crois l'avoir fait à votre prière. Je crois aussi avoir entendu dire que vous vous étiez bien conduit, et que vous aviez été nommé dans les dépêches.

— Oui, milord ; et j'ai depuis passé mon examen de lieutenant.

— Eh bien ! mon enfant, je suis enchanté de l'apprendre. Rappelez-moi au souvenir de votre père et de votre famille. Et sa seigneurie baissa les yeux sur le livre où elle était en train de lire lorsque j'avais été introduit.

Les observations de mon père me parurent alors bien fondées, mais je ne voulus pas quitter la place sans avoir hasardé quelque autre tentative.

— Votre seigneurie a-t-elle des nouvelles de mon oncle ?

— Oui, répliqua-t-il, j'ai reçu hier une lettre

de lui , l'enfant se porte à merveille. Je les attends tous dans deux ou trois semaines , pour demeurer avec moi. Je suis vieux, je me fais très vieux, et j'aurai , avant de mourir, beaucoup d'arrangements à prendre avec votre oncle.

— Si j'osais solliciter une faveur de votre seigneurie , je vous prierais de vous employer un peu pour m'obtenir de l'avancement. Une lettre de vous au premier lord de l'amirauté , ou même quelques lignes...

Eh bien ! mon enfant, je n'y vois pas d'objection. Seulement, je suis bien vieux, trop vieux pour écrire encore. Et sa seigneurie se remit à lire.

— Je dois rendre à lord Privilège la justice de dire qu'évidemment il tombait dans l'enfance. Il avait beaucoup baissé depuis la dernière fois que je l'avais vu et paraissait aussi faible de corps que d'esprit.

J'attendis au moins un quart d'heure avant que sa seigneurie ne levât les yeux.

— Quoi ! pas encore parti, mon enfant, je vous croyais retourné chez vous.

— Votre seigneurie a été assez bonne pour me dire qu'elle n'avait pas d'objection à adresser quelques lignes en ma faveur au premier lord de l'amirauté. J'espère que votre seigneurie ne me refusera pas.

— Soit, répliqua-t-il d'un ton morne, je vous l'ai dit, mais je suis trop vieux, trop vieux pour écrire, je n'y vois plus, et je puis à peine tenir une plume.

— Votre seigneurie veut-elle me permettre d'écrire moi-même la lettre ? elle n'aura plus qu'à la signer.

— Eh bien ! oui, mon enfant, je n'y ai pas d'objection. Écrivez sous ma dictée..... non..... Écrivez tout ce qu'il vous plaira, et je signerai tout ; je voudrais que votre oncle William arrivât.

Ce n'était pas mon affaire. J'avais grande envie de lui montrer la lettre d'O'Brien, mais je pensai qu'il serait cruel de faire naître des doutes dans son esprit, et de tourmenter un homme si près du bord de la tombe. La vérité ne pourra jamais être reconnue de son vivant, me dis-je ; pourquoi donc lui causer de la peine ? En tout cas , quoique j'eusse la lettre dans ma poche, je résolus de n'en faire usage qu'à toute extrémité.

Me plaçant à une autre table, j'écrivis la lettre. Comme lord Privilège avait dit que je pouvais écrire tout ce qu'il me plairait, il me vint à l'esprit que je pouvais rendre service à O'Brien, car j'étais sûr que sa seigneurie ne prendrait pas la peine de lire la lettre. J'écrivis donc les quelques lignes qui suivent, pendant que mon grand-père continuait la lecture de son livre.

« Milord, ce sera m'accorder une grande faveur que de hâter l'expédition du brevet qui, je n'en doute pas, se prépare pour mon petit-fils, M. Simple ; car il a subi son examen et a été glorieusement nommé dans les dépêches publiques ; je compte

aussi que vous ne perdrez pas de vue le lieutenant O'Brien, qui s'est tant distingué par sa bravoure en diverses rencontres avec des vaisseaux ennemis dans les Indes Occidentales. C'est en me flattant, milord, que vous ne manquerez pas d'accéder à mes instantes prières, que j'ai l'honneur d'être, de votre seigneurie, le très obéissant et très humble serviteur. »

Je m'approchai de mon grand-père, tenant d'une main cette lettre, de l'autre une plume remplie d'encre, et le bruit de mes pas lui fit lever les yeux. Il me regarda d'abord d'un air étonné, comme s'il ne se souvenait plus de rien, et finit par dire : — Ah ! oui, oui, je me rappelle !... Donnez-moi la plume. Il signa d'une main tremblante, et, suivant mon calcul, me rendit la lettre sans la lire.

— Tenez, mon enfant, ne me fatiguez pas davantage. Adieu, rappelez-moi au souvenir de votre père.

Je souhaitai le bonjour à sa seigneurie, et m'en allai fort satisfait du résultat de mon expédition. Dès mon arrivée, je montrai la lettre à mon père qui fut fort surpris de mon succès, et qui m'assura que le crédit dont lord Privilège jouissait auprès de l'administration était assez grand pour que je pusse regarder ma promotion comme certaine. Pour qu'aucun accident n'arrivât, je partis immédiatement pour Londres, et remettant moi-même la lettre à l'hôtel du premier lord, je laissai mon adresse au concierge.

CHAPITRE XL.

O'Brien et moi, nous faisons un pas chacun, et nous le faisons *pari passu*. — Réunion de famille d'où il ne résulte que peu d'harmonie. — Mon oncle n'est pas toujours un ami bien tendre.

Peu de jours après, je laissai ma carte chez le premier lord de l'amirauté. Le lendemain, je reçus une lettre de son secrétaire, qui, à mon extrême satisfaction, m'annonçait que mon brevet de lieutenant m'attendait depuis quarante-huit heures. J'ai à peine besoin de dire que je me hâtai d'aller le chercher, et, quand je donnai la pièce au commis, je m'aventurai au hasard à lui demander s'il connaissait l'adresse du lieutenant O'Brien.

— Non, répliqua-t-il, et je voudrais la découvrir; car il a, aujourd'hui même, été promu au grade de commandant.

Je sautai presque de joie quand j'appris cette bonne nouvelle; je donnai au commis l'adresse d'O'Brien, j'arrimai soigneusement ma précieuse feuille de parehemin dans ma poche, et je repartis aussitôt pour la demeure paternelle.

Mais j'y étais attendu par un amer chagrin. Ma mère était tombée gravement malade, et je trouvai toute la maison en mouvement; médecins, apothicaires et gardes, allaient et venaient sans cesse; mon père était en proie à une extrême agitation, et ma chère sœur versait d'abondantes larmes. Les spasmes succédaient aux spasmes, et, en dépit de

tous les remèdes qu'on employa, elle rendit le dernier soupir le soir suivant. Je n'essaierai de décrire ni la douleur de mon père qui sembla se reprocher la conduite dure que dans les derniers temps il avait tenue envers elle , ni l'affliction de ma sœur. De telles scènes sont faciles à imaginer pour ceux qui ont éprouvé des pertes de ce genre. Je fis tous mes efforts pour consoler ma pauvre sœur, qui paraissait s'attacher à moi comme à son seul appui, et , après les funérailles, nous reprîmes notre tranquillité , quoique le deuil fût encore plus dans notre cœur que sur nos vêtements. J'avais écrit à O'Brien pour lui annoncer une si triste nouvelle, et en ami véritable, il accourut sur-le-champ me donner des consolations.

O'Brien avait reçu, des bureaux de l'amirauté, une lettre qui l'avertissait de sa nomination, et deux jours après son arrivée, il repartit pour aller à Londres chercher son brevet. Je lui avouai franchement par quel moyen il l'avait obtenu, et il termina de nouveau les remerciements dont il m'accabla , par une allusion à la sottise erreur d'après laquelle je passais pour être le nigaud de la famille.

— Par le ciel et par l'enfer ! il n'est personne qui ne voudrait avoir de pareils nigauds pour amis, continua-t-il ; mais je n'ai pas l'intention de vous dire des flatteries , Pierre ; vous savez quelle a toujours été mon opinion sur votre compte. Ainsi, restons-en là sur ce sujet.

Quand il revint, nous eûmes une longue consultation sur la meilleure méthode à suivre, car nous étions l'un et l'autre impatients de reprendre la mer. Je regrettais de quitter ma sœur, mais mon père était si morose et si fantasque, que je n'avais d'autre plaisir sous le toit paternel que la compagnie de la bonne Hélène. Au reste, elle-même pensait qu'il valait mieux que je m'en allasse, car la mysanthropie de mon père, que la présence de ma mère ne le forçait plus à contraindre, semblait s'être accrue à tel point, qu'il me témoignait presque de la haine. Il fut donc unanimement convenu entre ma sœur, moi et O'Brien, qui était toujours de nos conseils, qu'il serait à propos que je me rembarquasse.

— Je viendrai beaucoup mieux à bout de lui quand je serai seule, Pierre; je n'aurai alors rien qui puisse me distraire et me déranger, comme votre présence le fait maintenant, des soins dont je dois l'entourer. C'est pourquoi, mon devoir envers mon père et mon désir de votre avancement, me portent à vous prier de mettre en œuvre tous les moyens possibles pour obtenir du service.

— Vous parlez comme une héroïne, et malgré votre jolie figure, malgré vos doux yeux, vous en êtes une miss Hélène, dit O'Brien. Maintenant, Pierre, à l'œuvre, pour mettre à exécution le conseil qu'on vous donne. Si je puis obtenir un vaisseau, vous êtes tiré d'embarras, car je vous choisirai pour lieutenant; mais comment me tirerai-je moi-même

d'affaire ? Croyez-vous qu'il soit encore possible d'intéresser en notre faveur le bonhomme d'Eagle-Park ?

En tout cas , j'essaierai , répondis-je ; je ne puis qu'être refusé, O'Brien.

En conséquence , le lendemain , je partis pour le château de mon grand-père, et j'arrivai, comme de coutume , vers onze heures du matin , à la loge du garde. Je traversai l'avenue et frappai à la porte ; quand on me l'ouvrit , je remarquai parmi les domestiques une hésitation et un air contraint qui me déplurent. Je demandai des nouvelles de lord Privilege ; on me répondit qu'il allait assez bien , mais qu'il ne voyait personne.

— Mon oncle est-il ici ? repris-je.

— Oui , monsieur, répliqua le domestique d'un air significatif, et toute sa famille y est avec lui.

— Êtes-vous sûr que je ne puisse voir mon grand-père ? demandai-je , en appuyant sur le dernier mot.

— Je vais lui dire que vous êtes là , monsieur, répliqua l'homme , mais en cela même je viole les ordres qui nous sont donnés.

Je n'avais pas revu mon oncle depuis mon enfance ; aussi ne me souvenais-je aucunement de lui. Quant à ma tante et à mes consines , je ne les avais jamais vues. Au bout d'une minute , on m'apporta une réponse , et c'était une invitation à me rendre dans la bibliothèque. Quand j'y fus introduit, je me

trouvai en présence de lord Privilège, qui était assis à sa place ordinaire, et d'un grand monsieur, qu'à sa ressemblance avec mon père, je devinai tout de suite être mon oncle.

— Voici le jeune homme, milord, dit mon oncle en me regardant avec sévérité.

— Hen ? quoi ?... Ah ! je me rappelle. Eh bien ! mon enfant, vous vous êtes donc mal conduit ? C'est une nouvelle qui m'a chagriné. Adieu.

— Mal conduit, milord ? m'écriai-je, je ne sais pas en quoi ma conduite a été mauvaise.

— Il court certainement de vilains bruits contre vous, mon neveu, observa sèchement mon oncle. Quelqu'un a instruit votre grand-père de choses qui l'ont beaucoup irrité. Pour mon compte, j'ignore de quoi il est question.

— Alors, monsieur, quelque misérable m'a calomnié, répliquai-je.

Mon oncle tressaillit au mot misérable, puis, se remettant : — Eh bien ! mon neveu, me demanda-t-il, que désirez-vous de lord Privilège, car je présume que votre présence ici n'est pas sans motif.

— Monsieur, répondis-je, ma visite à lord Privilège avait pour but, d'abord, de le remercier de m'avoir fait obtenir un brevet de lieutenant, et ensuite de le prier d'être assez bon pour me faire avoir du service; pour qu'on m'accordât cette faveur, il suffirait d'une ligne de lui.

— Je ne savais pas, mon neveu, que vous fussiez

devenu lieutenant; mais je pense avec vous que, plus de temps vous serez en mer, mieux vaudra. Sa seigneurie signera la lettre. Asseyez-vous.

— L'écrirai-je moi-même, monsieur? dis-je à mon oncle; je sais ce qu'il faut dire.

— Oui, et remettez-la moi quand vous l'aurez écrite.

Je demeurai convaincu que la seule raison qui portât mon oncle à me faire mettre en activité, était le désir de se débarrasser de moi, et la certitude que je courrais plus de risques sur mer que sur terre. Je pris une feuille de papier, et j'écrivis ce qu'on va lire :

Milord, puis-je prier votre seigneurie d'avoir l'obligeance de nommer le plus tôt possible le porteur de ce billet au commandement d'un vaisseau? j'ai le plus vif désir qu'il soit mis en activité.

J'ai l'honneur, milord, etc.

— Pourquoi ne pas mentionner votre nom?

— Ce n'est d'aucune importance, répondis-je, car je remettrai cette lettre en personne et je hâterai ainsi ma nomination.

La lettre fut placée sous les yeux de mon grand-père pour qu'il apposât sa signature. Ce ne fut pas sans peine que le vieillard parvint à comprendre qu'il lui fallait la signer. Il paraissait avoir encore moins sa tête que la dernière fois où je l'avais vu. Je le remerciai, je pliai sa lettre et je la mis dans ma poche. A la fin il me regarda, et tout d'un coup

un éclair de mémoire parut traverser son esprit.

— Eh bien ! mon enfant , vous vous êtes donc échappé des prisons françaises , hein ? Et comment va votre ami ? Comment se nomme-t-il déjà ?

— O'Brien, milord.

— O'Brien ! s'écria mon oncle ; cet homme serait votre ami ! alors , monsieur , je présume que c'est à vous que je suis redevable de toutes les enquêtes qui ont été faites en Irlande sur mon compte , de tous les bruits fâcheux qu'on y a fait si adroitement courir , de la subornation de mes domestiques et mille autres impertinences.

Je ne jugeai pas convenable de nier la vérité , mais je fus un peu interdit de la manière soudaine dont elle était mise au jour. — Monsieur , répondis-je seulement , je n'ai jamais suborné les domestiques de personne.

— Non , dit-il , mais vous le faites faire par d'autres. J'ai découvert toutes vos menées après que ce drôle a été reparté pour l'Angleterre.

— Si c'est au capitaine O'Brien que vous appliquez cette qualification , monsieur , je la repousse en son nom.

— Comme il vous plaira , monsieur , répliqua mon oncle avec colère ; mais obligez-moi de vous retirer immédiatement , et n'attendez plus , ni du lord Privilège actuel , ou du lord Privilège futur , que les représailles méritées par votre infâme conduite.

— Certes, répliquai-je fort vivement, car j'étais piqué, je n'attends plus rien ni de lord Privilège actuel, ni de son successeur ; mais, après votre mort, mon oncle, j'espère que la personne qui héritera du titre fera pour votre serviteur tout ce qu'il lui sera possible de faire. Sur ce, mon oncle, je vous souhaite le bonjour.

Les yeux de mon oncle lancèrent du feu quand je prononçai la fin de cette phrase, qui à la vérité était très hardie, et même fort imprudente, comme la suite le prouvera. Je sortis en toute hâte de la bibliothèque, non seulement de crainte d'être chassé du château devant tous les domestiques, mais aussi de peur que ma lettre au premier lord de l'amirauté ne me fût reprise par force ; et je n'oublierai jamais l'expression vindicative qui passa sur les traits de mon oncle lorsque je me retournai pour fermer la porte et que je lui lançai un dernier regard. Je trouvai le chemin de la porte sans le secours des domestiques, et je m'en retournai chez mon père le plus vite que je pus.

— O'Brien, dis-je dès mon arrivée, il n'y a pas un moment à perdre ; plus vous ferez de diligence pour porter à Londres cette lettre d'introduction, mieux ce sera, car soyez sûr que mon oncle ne nuira de tout son pouvoir. Je lui racontai alors toute la scène qui avait eu lieu, et nous convinmes qu'il userait de la lettre en son propre nom, car ne désignant pas nominativement le porteur, elle pouvait

servir aussi bien pour lui que pour moi. Si O'Brien obtenait le commandement d'un navire, j'étais sûr, non seulement d'être un de ses lieutenants, mais encore de faire voile avec le plus dévoué des amis. Le matin suivant, il partit pour la capitale, et fut assez heureux pour parvenir jusqu'au premier lord, le lendemain même de son arrivée qui était un jour d'audience. Le premier lord prit la lettre d'O'Brien et l'invita à s'asseoir; il la lut alors, s'informa de sa seigneurie, demanda si sa santé était bonne, et autres questions de ce genre.

O'Brien répondit qu'avec la grâce de Dieu sa seigneurie pouvait encore vivre bien long-temps; que, quant à lui, il ne l'avait jamais entendu se plaindre de sa santé. Si ce n'était pas vrai, du moins ce n'était pas faux. Je ne pus m'empêcher de représenter à O'Brien, quand il fut de retour et me rendit compte de la manière dont s'étaient passées les choses, que je trouvais, vu la théorie qu'il m'avait exposée touchant les mensonges innocents et les mensonges criminels, qu'il n'était pas resté très conséquent à ses principes.

— D'accord, Pierre, et j'y ai moi-même songé, mais ma conviction n'en est pas moins la même; nous savons tous ce qui est bien, mais nous ne le pratiquons pas toujours. Le fait est que je commence à croire qu'il est absolument nécessaire de combattre le monde avec ses propres armes; j'ai consulté le révérend Mac Grath à ce sujet, et il m'a répondu

que lorsqu'une personne faisait mal et en obligeait une autre à mal faire pour se défendre, la première était responsable, non seulement de son propre péché, mais encore du péché commis en cas de légitime défense.

—Mais, O'Brien, je n'ai pas une confiance si aveugle dans le révérend Mac Grath, et je ne goûte pas beaucoup la plupart de ses conseils.

—Ni moi non plus, Pierre, quand je les examine à deux fois. Mais à quoi bon me casser la tête sur de pareilles difficultés? Tout ce que je sais, c'est que quand nous hésitons entre notre intérêt et notre devoir, il est furieusement agréable d'avoir un prêtre comme le révérend Mac Grath, pour nous trancher la question et pour veiller, par-dessus le marché, au salut de notre âme.

Je m'aperçus que moi-même, qui critiquais O'Brien, je m'étais aussi, dans le cas des deux lettres de lord Privilège, rendu coupable de fraude. Je lui reprochais donc une faute que j'avais exactement commise, et je ne fus que trop disposé, j'en ai peur, à soulager ma conscience au moyen de la maxime du révérend Mac Grath, qu'on peut faire le mal pourvu qu'il en résulte du bien. Mais revenons à mon ami et au premier lord de l'amirauté.

—Capitaine O'Brien, lui avait dit le premier lord après quelques instants de conversation, je suis toujours prêt à obliger lord Privilège, et surtout quand il me recommande un officier de votre mérite. Si

vous voulez revenir dans un ou deux jours, vous en apprendrez davantage. O'Brien nous écrivit sur-le-champ, et nous attendîmes avec impatience une nouvelle lettre de lui ; mais , au lieu d'une lettre , il arriva lui-même le troisième jour , et après m'avoir d'abord pressé dans ses bras , il s'approcha de ma sœur , l'embrassa sur les deux joues , puis dansa et cabriola au milieu de l'appartement.

— Qu'y a-t-il , O'Brien ? lui dis-je , pendant qu'Hélène reculait toute confuse.

O'Brien tira un parchemin de sa poche. — Voilà, Pierre , mon cher Pierre ! Et maintenant , à nous honneur et gloire. Un brick de dix-huit canons, Pierre ! Le Serpent à sonnettes, capitaine O'Brien, les Indes Occidentales pour destination. Par le Saint-Père ! mon cœur va se briser de joie ! Et il se jeta dans un fauteuil. — Ne deviens-je pas un peu fou ? demanda-t-il après un court intervalle de silence.

— J'ose dire qu'Hélène le croit , répondis-je en regardant ma sœur qui se tenait dans un coin de la chambre, persuadée qu'O'Brien avait réellement perdu la tête, et encore rouge de confusion.

O'Brien, qui se rappela alors quel croc-en-jambe il avait donné au décorum , se leva sur-le-champ, retrouva sa politesse ordinaire, s'avança vers ma sœur, et lui prenant la main : — Excusez, ma chère miss Hélène, dit-il, la rudesse de mes manières, car ma joie était si vive, et ma reconnaissance pour votre frère si chaude, que j'ai peur d'avoir, dans

mon délire, laissé l'expression de mes sentiments s'étendre avec trop de liberté jusqu'à une personne qui lui est si chère, et qui lui ressemble tant pour la figure et le cœur. Mais ne voudrez-vous pas ne voir dans ma témérité que le trop sincère épanchement d'une âme reconnaissante qui débordait envers votre frère, et me la pardonner pour l'amour de lui ?

Hélène, qui avait souri dès les premiers mots, tendit la main au coupable en signe de pardon. O'Brien la conduisit vers le sofa, nous nous y assîmes tous les trois, et il nous fit alors un récit plus intelligible de tout ce qui avait eu lieu. Il était retourné deux jours après à l'hôtel de l'amirauté, et avait envoyé sa carte. Le premier lord, qui ne pouvait le recevoir, l'adressa à son secrétaire particulier, qui lui remit sa nomination au commandement du *Serpent à sonnettes*, brick de dix-huit canons. Prenant ensuite son plus gracieux sourire, le secrétaire annonça en confidence à O'Brien, qu'on l'expédierait aux Indes Occidentales dès que son navire serait en état de mettre à la voile. Il lui demanda qui il désirait pour premier lieutenant. O'Brien répondit que c'était moi, mais que, comme, suivant toute vraisemblance, on ne trouverait pas que je fusse assez long-temps resté dans mon grade pour devenir premier lieutenant, l'amirauté pouvait disposer de la place en faveur d'un autre, pourvu cependant qu'elle me placât sur le *Serpent à sonnettes*. Le secrétaire prit

note du désir d'O'Brien, et le pria, s'il avait à disposer d'une vacance d'aspirant, de lui permettre d'envoyer un jeune homme à son bord; O'Brien consentit sans peine, lui serra la main, et quitta en toute hâte l'hôtel de l'amirauté pour venir nous faire part de toutes ces bonnes nouvelles.

— Maintenant, ajouta O'Brien, j'ai résolu de suivre le plan que voici. Je courrai d'abord à Plymouth arborer mon pavillon; ensuite je demanderai un congé de quinze jours, et j'irai en Irlande voir comment on se porte, et si le révérend Mac Grath avance en besogne. Ainsi, Pierre, passons cette soirée le plus agréablement possible; car quoique vous et moi devions bientôt nous retrouver ensemble, il se passera peut-être des années, si même le bonheur nous arrive jamais, avant que nous soyions encore tous trois assis sur le sofa où nous sommes.

Hélène, dont les nerfs étaient restés fort sensibles par suite de la mort de ma mère, baissa les yeux quand O'Brien exprima la crainte que peut-être ne nous retrouverions-nous jamais réunis, et j'aperçus quelques larmes qui brillaient dans ses longs cils. Mais quelle heureuse soirée ne passai-je pas! Mon père dinait en ville et ne put nous déranger. J'avais d'un côté une sœur chérie, de l'autre un ami sincère. Combien il est peu de positions plus dignes d'envie!...

O'Brien nous quitta le lendemain dès la pointe du jour, et pendant le déjeuner une lettre fut remise à

mon père. Elle était de mon oncle, lui annonçait froidement que lord Privilège était mort tout d'un coup la nuit précédente, et l'informait qu'à l'issue des funérailles qui seraient célébrées d'une semaine en huit, aurait lieu l'ouverture du testament. Mon père me passa cette lettre sans proférer un mot, et continua à boire tranquillement sa tasse de thé au moyen de sa cuiller. Je ne puis dire que j'éprouvai beaucoup de chagrin en cette circonstance; toujours en éprouvai-je un peu, car le défunt m'avait montré une fois de l'amitié. Quant aux sentiments de mon père, je ne puis, ou dois-je plutôt dire, je ne voulus pas les analyser. Dès qu'il eut fini sa tasse, il se leva de table et s'en alla dans son cabinet. Je communiquai alors la nouvelle à ma sœur.

— Mon Dieu ! dit-elle après quelques minutes de silence, en mettant la main sur ses yeux, à quel état de société, bizarre et contraire à la nature, il faut que nous en soyions venus, pour que notre père reçoive ainsi la nouvelle de la mort du sien ! N'est-ce pas terrible ?

— Terrible en effet, ô la meilleure des filles, répliquai-je ; mais ne vous en étonnez pas lorsque toute espèce de sentiments sont sacrifiés à de mondaines considérations et à un vain titre. Tous les fils des familles nobles, à l'exception de l'ainé, n'obtiennent du moins qu'indifférence, si on ne les abandonne pas tout-à-fait. Vertus, talents, on ne considère rien ; toute valeur intrinsèque est dédai-

gnée, et le seul titre qu'on admette aux égards est celui d'être l'héritier qui recueillera la substitution. Lorsque les liens naturels sont brisés par les parents, pouvez-vous être surprise que les enfants ne leur soient plus attachés? Vous avez eu raison de le dire, nous vivons dans un détestable état de société.

— Je n'ai pas dit détestable, mon frère; j'ai seulement dit bizarre et contraire à la nature.

— L'auriez-vous dit, Hélène, vous n'auriez pas eu tort. Je ne voudrais pas, au prix de son titre et des richesses qui l'accompagnent, être aussi égoïste, aussi seul, et, je puis le dire, aussi délaissé, que l'était mon grand-père. Si on me les offrait en ce moment, je ne les accepterais certes pas en échange de la tendresse d'Hélène.

Hélène se jeta dans mes bras, nous allâmes au jardin, et nous y eûmes une longue conversation sur nos souhaits, nos espérances et nos perspectives pour l'avenir.

CHAPITRE XLI.

Magnifiques obsèques. — Lecture du testament; elle ne ressemble pas trait pour trait à celle de Wilkie. — Lord Privilège me laisse une assez jolie somme. — Ce qu'il advient de mon legs. — Mon père, dans la chaleur de l'emporement, écrit un sermon pour se refroidir. — Je me rends à bord du brick d'O'Brien, et je rencontre Swinburne.

Au bout d'une semaine, j'accompagnai mon père à Eagle-Park pour assister aux funérailles de lord Privilège. Nous fûmes introduits dans la pièce où le

corps était , depuis trois jours , exposé sur un lit de parade. Les tentures noires, les hauts panaches, les riches ornements du cercueil et le nombre de bougies dont la salle était éclairée , tout produisait un solennel et grand effet. Je ne pus m'empêcher, pendant que je m'appuyais sur la balustrade placée devant le cercueil et que je songeais aux dépouilles qu'il avait reçues, de réfléchir que l'égoïsme de mon pauvre grand-père avait un instant paru prêt à se fondre pour ainsi dire en ma faveur, qu'il m'avait appelé son enfant, et que, selon toute probabilité, si mon oncle n'avait pas eu un fils, il serait mort dans mes bras, éprouvant pour moi une tendresse et une affection qui eussent été indépendantes de considérations mondaines. Je sentis que si je l'avais connu plus long-temps, j'aurais pu le chérir et qu'il m'aurait lui-même chéri, et je trouvai alors que tous les vains honneurs qu'on lui rendait après sa mort, compensaient bien peu la perte de ces réciproques sentiments d'amour qui eussent tant ajouté à son bonheur pendant sa vie. Mais il avait vécu pour la pompe et la vanité ; aussi la pompe et la vanité l'accompagnaient-elles jusqu'au tombeau. Je pensai à ma sœur Hélène , je pensai à O'Brien , et j'atteignis la conviction que Pierre Simple aurait pu être un objet d'envie pour feu le très honorable lord vicomte Privilège, baron Corston, lord lieutenant du comté, et l'un des très honorables membres du conseil privé de sa majesté.

Quand les funérailles qui avaient été fort splendides, mais fort ennuyeuses, furent achevées, nous remontâmes tous en voiture pour revenir à Eagle-Park. Mon oncle, qui, bien entendu, avait déjà pris le titre du défunt, et qui avait conduit le deuil, nous y avait devancés afin de nous recevoir. On nous introduisit dans la bibliothèque, où, sur le fauteuil si récemment et si constamment occupé par mon grand-père, était assis le nouveau lord. Près de lui attendaient les gens de loi, avec des tas de parchemins devant eux. A mesure que nous avançons les uns après les autres, il étendait la main vers des fauteuils inoccupés et nous invitait ainsi à nous asseoir ; mais, sauf quelques mots que de temps en temps il échangeait avec les gens de loi, régnait le plus profond silence. Lorsque tous les membres de la famille, jusqu'aux cousins du quatrième et du cinquième degrés, furent présents, l'homme de loi qui se trouvait à droite de mon oncle mit ses lunettes, et, déroulant un parchemin, commença la lecture du testament. J'écoutai d'abord avec attention ; mais, peu à peu, le nombre des termes techniques qui se succédaient, me dégoûta, et je pensai bientôt à autre chose. Toutefois, il y avait une demi-heure qu'on lisait, lorsque mon nom, venant à retentir, me tira de ma rêverie. C'était un legs, à moi fait par codicile, d'une somme de dix mille livres sterling. Mon père, qui était assis à côté de moi, me poussa légèrement pour que j'ouvrisse les oreilles, et je remarquai que

sa figure n'était pas aussi lugubre qu'elle l'avait été depuis le matin. Une nouvelle aussi inattendue me combla moi-même de joie. Je me rappelai ce qu'avait dit mon père le jour que nous revenions ensemble d'Eagle-Park, que la bienveillance qui venait de m'être témoignée par mon aïeul me vaudrait un legs de dix mille livres dans son testament, et je m'étonnai fort qu'il eût juste deviné la somme. Je pensai aussi à ce que mon père m'avait confié du triste état de sa fortune et du chagrin qu'il éprouvait de n'avoir pas d'épargnes pour ses enfants : de même, je me félicitais, dans le cas où nous viendrions à perdre notre père, de pouvoir donner une existence à ma chère sœur Hélène, lorsque j'entendis mon nom retentir une seconde fois. C'était un second codicile, daté de huit jours auparavant, dans lequel mon aïeul, mécontent de moi, révoquait la disposition du premier. Ainsi, il ne me laissait rien. Je savais d'où partait le coup, et je regardai mon oncle en face; un malin plaisir brillait dans ses yeux, qu'il avait fixés sur moi dans l'attente de mon regard. Je répondis au sien par un sourire de profond mépris, et me tournai vers mon père, qui paraissait atterré. Sa tête tombait sur sa poitrine, et ses mains se crispaient l'une contre l'autre. Pour mon compte, quoique sensible au coup, car je savais combien la somme nous aurait rendu service, j'étais trop fier pour en laisser rien voir; bien plus, je sentais que pour l'univers, je n'aurais pas changé de position,

encore moins de sentiments avec mon oncle ; car lorsque les membres d'une famille qui survivent à l'un d'entre eux, appelé au tribunal de son créateur, se réunissent pour apprendre la manière dont il a disposé des richesses passagères et périssables qu'il laisse en ce monde, tout sentiment de rancune et de malveillance devrait s'éteindre, ne fût-ce que pour le moment, et permettre que la mémoire du défunt produisît la charité et le bon accord. Après une minute de réflexion, je sentis que je pouvais pardonner à mon oncle.

Mon père ne fut pas si généreux ; le codicile qui me privait de toute part dans la succession était le dernier du testateur ; l'homme de loi roula de nouveau le parchemin et ôta ses lunettes. Tout le monde se leva ; mon père, saisissant son chapeau, et m'invitant d'une voix dure de le suivre, déchira son crêpe, et en se dirigeant vers la porte, en jeta les morceaux sur le plancher. J'ôtai aussi le mien, je le déposai sur la table, et je suivis mon père. Il appela sa voiture, attendit dans le vestibule qu'elle arrivât devant le perron, et y monta précipitamment. J'y montai après lui ; il leva les glaces et ordonna au domestique de nous reconduire à la maison.

— Pas une obole ! Par le Dieu du ciel, pas une obole ! Mon nom n'a été même mentionné que pour une méchante bague de deuil ! Et le vôtre... mais, dites-moi, monsieur, qu'avez-vous donc fait pour perdre la bonne opinion de votre aïeul depuis qu'il

vous avait légué une si belle somme ? Voyons , monsieur , dites-le-moi sur-le-champ , s'écria-t-il avec rage.

— Rien, mon père, rien que je sache ; mais mon oncle est évidemment mon ennemi.

— Et pourquoi serait-il contre vous un ennemi tellement acharné ? Pierre , il doit avoir eu quelque raison pour décider votre aïeul à révoquer le legs fait par lui en votre faveur, et j'insiste, monsieur, pour que vous me l'appreniez à l'instant même.

— Mon cher père , nous reparlerons de ce sujet quand vous serez plus calme , car je me flatte que vous ne m'accuserez pas de vous manquer de respect , quand je vous aurai dit que comme membre de l'église anglicane...

— Au diable l'église anglicane et ceux qui m'y ont fourré ! s'écria mon père en proie à une véritable fureur.

Cette exclamation me choqua , et je ne soufflai plus mot. Mon père aussi parut bientôt honteux de son langage emporté. Il s'enfonça dans un coin de la voiture, et garda un sombre silence jusqu'à la porte de la maison. Dès que nous fûmes entrés, il se retira dans son appartement, et je montai près de ma sœur Hélène qui était dans sa chambre à coucher. Quand je l'eus instruit des divers événements du matin, nous tombâmes d'accord qu'il n'était pas convenable d'apprendre à mon père quelles raisons avaient déterminé mon oncle à me vouer une haine si vio-

lente, mais après une longue discussion, elle tomba d'accord avec moi que cette confidence était devenue nécessaire.

— Après dîner, dès que la table fut desservie, ma sœur nous quitta pour remonter chez elle, et je communiquai alors à mon père tous les renseignements que nous avions recueillis au sujet du séjour de mon oncle en Irlande. Il me prêta dès les premiers mots beaucoup d'attention, tira son portefeuille et prit des notes.

— Eh bien ! Pierre, dit-il après quelques minutes de silence, quand j'eus fini de parler, je vois clairement tout ce dont il retourne. Je ne doute pas qu'on n'ait substitué un enfant pour nous frustrer de nos droits à l'héritage du titre et des biens de lord Privilege; mais je vais me mettre à l'œuvre pour tâcher de découvrir le mot de l'énigme, et je crois qu'à l'aide d'O'Brien et du révérend Mac Grath j'y réussirai.

— O'Brien, monsieur, fera de son côté tous les efforts possibles, et j'espère recevoir bientôt de ses nouvelles. Il doit déjà avoir passé une semaine en Irlande.

— Je m'y rendrai moi-même, répliqua mon père, et il n'est pas de moyens devant lesquels je doive reculer pour découvrir cet infâme complot. Non, s'écria-t-il, en frappant du poing sur la table avec une telle force que deux verres à vin volèrent en éclat, je ne reculerai devant aucun moyen.

— C'est-à-dire , mon cher père , devant aucun qui puisse être employé légitimement par un homme de votre profession.

— Devant aucun , vous dis-je , qu'on puisse employer pour reconquérir ses droits quand on a été indignement frustré. Ne me parlez plus de légitimes moyens , lorsque , par suite de l'illégitime substitution du bâtard , je cours risque de perdre un titre et une fortune. Par le Dieu du ciel ! je repousserai la fraude par la fraude , les faux serments par les faux serments , et le sang même par le sang , s'il faut en venir là ! Mon frère a brisé tout lien entre nous , et je rentrerai dans mes droits , quand je devrais , pour le forcer à me les rendre , lui mettre le pistolet sous la gorge.

— Pour l'amour du ciel ! mon cher père , modérez votre violence ; rappelez-vous votre profession.

— Je ne l'oublie pas , répliqua-t-il amèrement ; non plus je n'oublie pas comment on m'a forcé de la prendre malgré moi. Je me souviens des paroles de mon père et de la solennelle froideur avec laquelle il me déclara que j'avais à choisir d'entrer dans les ordres ou de mourir de faim..... Mais j'ai un sermon à préparer pour demain , et je ne peux demeurer ici davantage. Dites à Hélène qu'elle m'envoie du thé là-haut.

Je ne trouvais pas que mon père fût dans une disposition d'esprit bien convenable pour écrire un sermon ; mais je gardai le silence. Ma sœur descendit près de moi ,

et nous ne le revîmes que le jour suivant à l'heure du déjeuner. Avant de me retrouver avec lui, j'avais reçu d'O'Brien la lettre qu'on va lire.

Mon cher Pierre,

J'ai couru à Plymouth, j'ai arboré mon pavillon, réuni mes soldats de marine, et laissé à mon premier lieutenant le soin d'embarquer le lest et les barils d'eau. Je suis alors parti pour l'Irlande, et le capitaine O'Brien y a été tendrement accueilli par toute sa famille, qu'il a trouvée dans une situation florissante. Depuis que mes deux sœurs sont si bien mariées, mon père et ma mère ont amplement de quoi vivre; ils se trouvent heureux, mais un peu seuls, car je crois vous avoir déjà dit qu'il avait plu au ciel de m'enlever tous mes frères, et de me laisser seulement trois sœurs, les deux qui sont maintenant mariées, et une troisième qui, après que la petite-vérole l'eut défigurée au point qu'aucun homme ne la regardait plus, a fait voile vers un couvent et s'est consacrée au service de Dieu. Toujours, depuis que leurs enfants étaient devenus de grandes personnes, mon père et ma mère s'étaient chagrinés et lamentés de ce qu'aucun ne quittât le logis; à présent que d'une manière ou d'une autre ils ont décampé tous, ils pleurent toute la journée durant, parce qu'ils restent seuls et qu'ils n'ont plus pour leur tenir compagnie, que le révérend Mac Grath et les cochons. En ce monde nous ne sommes jamais contents, on a

bien raison de le dire. Voyez , maintenant que mon père et ma mère sont heureux à toute espèce d'égards, ils se trouvent les plus malheureuses gens de la terre ; maintenant qu'ils ont atteint la réalisation de tous leurs désirs, ils voudraient n'en avoir vu aucun se réaliser ; mais, comme le vieux Maddocks avait l'habitude de dire : — Une bonne grognerie vaut mieux pour certaines gens qu'un mauvais dîner ; et le plus grand plaisir que mes père et mère aient aujourd'hui, c'est de grogner. Si grogner est effectivement un bonheur pour eux, ils doivent goûter ce bonheur-là toute la journée, car du diable s'ils ne grognent pas du matin au soir.

La première chose que j'ai faite ici dès mon arrivée, a été d'envoyer chercher le révérend Mac Grath, qui, ne trouvant pas, je le présume, la maison aussi agréable qu'autrefois , s'en était absenté plus long-temps que de coutume. Il m'a dit qu'il était parvenu à joindre le révérend O'Toole, et qu'il avait eu avec lui une petite conversation qui avait fini par une petite querelle ; qu'il avait rossé d'importance le susdit révérend, lui avait arraché sa soutane de dessus le dos, et l'avait déchirée en mille pièces ; qu'alors mon O'Toole avait porté plainte devant l'évêque, et que les choses en étaient là. — Mais le gueux , a ajouté le révérend Mac Grath, a quitté nos environs ; de plus, il a emmené avec lui Ella et sa mère, et, ce qui est encore pire, personne n'a pu découvrir où ils sont allés ; mais on suppose

qu'ils ont tous passé le détroit. Vous voyez, Pierre, que nous sommes enfoncés sur un point, c'est-à-dire que nous n'avons plus aucune chance d'arracher à la vieille femme la vérité, car maintenant que nous sommes en guerre avec la France, qui pourrait les y suivre? D'un autre côté, ce n'est pas une trop mauvaise nouvelle, car l'éloignement de la pauvre jeune fille me dispense de la tromper encore et de lui faire concevoir des espérances qui ne se réaliseront jamais. J'en suis réellement tout joyeux, car le révérend Mac Grath m'a dit qu'elle n'avait fait que pleurer et gémir les deux jours qui ont précédé son départ, injuriée qu'elle était par sa mère et menacée par ce goujat d'O'Toole. Il me semble, maintenant, que nous n'avons plus rien à espérer, si ce n'est dans le cas où nous retrouverons le soldat et la nourrice sa femme qu'on a expédiée aux Indes, sans doute afin que le climat ou la fièvre les emporte. Votre oncle est un scélérat de la pointe des cheveux à la plante des pieds. Je partirai d'ici dans trois jours, et il faudra que vous veniez me rejoindre à Plymouth. Mes compliments à votre père, et mes amitiés à votre sœur que puissent conserver tous les saints ! Oui, que Dieu la bénisse, *per omnia sæcula sæculorum, amen.*

A vous pour la vie,

Térence O'Brien.

Je mis cette lettre dans les mains de mon père quand il sortit de son appartement. — C'est un complot soigneusement ourdi, observa-t-il, et je

crois qu'il nous faut sur-le-champ, comme O'Brien le conseille, suivre les traces de la nourrice qui a été envoyée aux Indes. Savez-vous à quel régiment appartient son mari ?

— Oui, monsieur, répondis-je, au trente-troisième qui s'est embarqué il y a environ trois mois.

— Il se nomme, m'avez-vous dit, je crois, O'Sullivan, ajouta mon père en feuilletant son portefeuille. Eh bien ! je vais écrire sur-le-champ au capitaine Fielding, et le prier de faire les plus minutieuses recherches. J'écirai par la même occasion à votre sœur Lucie, car les femmes sont plus habiles que les hommes dans ces sortes d'affaires. Si le trente-troisième est en garnison à Ceylan, rien de mieux, sinon, il faut que votre beau-frère, obtenant un congé, aille plus loin continuer ses enquêtes. Quand il nous aura instruit du résultat de ses efforts, j'irai moi-même en Irlande, et je tâcherai de mettre la main sur les autres complices.

Mon père quitta donc la table, et je me retirai avec Hélène afin de m'occuper des préparatifs que nécessitait mon prochain départ pour Plymouth. Une lettre m'avait annoncé ma nomination à bord du *Serpent* à sonnettes, et j'avais écrit pour prier qu'on expédiât mon brevet au commis du port, à Plymouth ; ce qui devait me dispenser d'un voyage inutile à Londres. Le lendemain, je me séparai de mon père et de ma sœur chérie, et j'arrivai sans aucune aventure au dock de Plymouth, où je ren-

contraî O'Brien. Le même jour , je prévins l'amiral de mon arrivée , et je me rendis à bord de mon brick , qui était amarré non loin du rivage dans le sens de sa quille , avec ses perroquets en travers. De retour à terre , comme je remontais Fore-Street , je remarquai un beau et vigoureux marin ; il avait le dos tourné vers moi , et lisait une des affiches placardées en mille endroits qui annonçait que le Serpent à sonnettes , capitaine O'Brien , partant pour les Indes Occidentales , où les doublons étaient tellement abondants qu'on ne s'y servait que de dollars pour faire le lest des navires , manquait de *quelques* bons bras. L'affiche aurait pu dire qu'il lui en manquait beaucoup , car nous n'avions encore que six hommes sur notre rôle , et nous faisons toute la besogne avec les soldats de marine et les agréateurs du chantier ; mais en ce monde , il n'est pas d'usage qu'on avoue sa pauvreté , qu'il s'agisse d'hommes ou d'argent. Je m'arrêtai et je l'entendis marmotter entre ses dents : — Oh ! quant aux doublons , ce n'est pas moi à qui on en fera accroire. J'ai servi trop long-temps aux Indes Occidentales , pour qu'on m'y rattrappe sur ce chapitre ; mais je serais curieux de savoir si le capitaine O'Brien a été second-lieutenant à bord du Sanglier. Dans ce cas , je me risquerais peut être d'essayer d'une croisière avec lui.

Je crus reconnaître la voix de cet homme , et je lui touchai l'épaule ; il se retourna , et se trouva être Swinburne. — Quoi ! Swinburne , m'écriai-je en

lui serrant la main , car j'étais enchanté de le revoir, c'est vous ?

— Tiens , c'est M. Simple. Alors, je crois que je ne me trompe pas , que M. O'Brien est devenu capitaine , et qu'il commande ce bâtiment. Vous savez : lorsqu'on rencontre le poisson pilote , le requin ne peut être loin.

— Vous ne vous trompez, Swinburne , répliquai-je , qu'en appelant le capitaine O'Brien un requin. Ce n'est pas un requin.

— Non , en effet ; du moins , ne l'est-il que dans un sens, et je veux dire par là que j'espère qu'il montrera bientôt les dents aux Français. Mais je vous demande pardon , monsieur ; et Swinburne ôta son chapeau.

— Oh ! je comprends ; vous ne vous étiez pas encore aperçu que j'avais pris les épaulettes. Oui , je suis lieutenant du Serpent à sonnettes , Swinburne , et je me flatte que vous accepterez du service à notre bord.

— Volontiers , et voici comment je vous le jure , M. Simple , dit-il en frappant avec sa large main dans la mienne. Je suis content lorsque je sais que le capitaine est bon officier ; mais quand il s'en trouve deux au lieu d'un , c'est alors du véritable bonheur. Je vais prendre une barque , et aller m'inscrire sur le rôle de votre équipage ; je reviendrai ensuite à terre dépenser le reste de mon argent, et voir si je ne pourrai pas vous dénicher quelques

matelots comme volontaires, car je sais l'endroit où ils sont arrimés tous. Je regardais votre brick ce matin et je me sentais une espèce de prédilection pour lui. Il a l'air de devoir filer joliment vite; mais je compte que le capitaine O'Brien lui ôtera cette proue qui ressemble à un manche de violon, et en fera sculpter une; je n'ai jamais vu bâtiment muni d'une proue si laide, accomplir de grands exploits.

— Je crois que le capitaine O'Brien a déjà parlé à ce sujet au commissaire des constructions maritimes, répondis-je; en tout cas, il ne nous serait pas difficile de faire le changement nous-mêmes.

— Parbleu! non, répliqua Swinburne, un câble de quatre pouces fera le corps du Serpent, je sculpterai la tête, et quant à la sonnette, je veux être damné si je n'en vole pas une dès ce soir au premier gueux de Watchman que je rencontrerai. Adieu donc, M. Simple; au revoir.

Swinburne tint parole; il se rendit à bord dans l'après-midi, et le lendemain nous amena six bons matelots que son éloquence avait décidés à être des nôtres. — Dites au capitaine O'Brien, me dit-il, de ne pas compléter les cadres de son équipage avec trop de précipitation. Je connais les bons endroits où se trouvent les matelots, mais je veux n'employer d'abord que les moyens de douceur. Ces moyens-là lui réussirent assez bien; presque tous les jours il nous envoyait un homme, et chacun de ceux qu'il enrôlait ainsi était un marin capable. D'autres

vinrent s'offrir comme volontaires , et nos cadres furent bientôt à moitié remplis. Enfin , dès que le brick fut prêt à tenir la mer , l'amiral nous permit d'user des voies de la presse.

— M. Simple , me dit Swinburne , j'ai fait une énorme dépense de paroles pour décider un lot d'excellents marins à prendre du service sur le Serpent à sonnettes ; mais j'ai perdu ma peine. Il faut cependant que l'équipage de notre brick soit un modèle. Si ces drôles-là ignorent ce qui leur est avantageux, je le sais , moi ; et plus tard ils me remercieront. Je suis donc décidé à faire main basse sur les fils de toutes leurs mères.

La même nuit, nous primes tous les hommes que Swinburne avait enrôlés, nous allâmes à terre , en dirigeant nos pas vers une taverne qu'ils connaissaient bien , nous l'entourâmes avec nos soldats de marine en jaquette bleue; et tombèrent ainsi en notre pouvoir vingt-trois bons marins, grâce auxquels notre équipage se trouva presque au complet. Quelques hommes qui nous manquaient encore nous furent donnés par le vaisseau amiral , et je dirai que de tous les navires qui sont sortis du port de Plymouth et ont jeté l'ancre dans la rade, aucun ait été mieux monté que le Serpent à sonnettes. Jamais, que je sache , une bonne réputation ne nuit à des marins.

O'Brien était aimé de tous ceux qui avaient navigué avec lui ; et Swinburne qui le connaissait par-

faitement n'eut besoin que d'un peu d'éloquence pour persuader à la plupart des gens de notre équipage de servir sous un tel capitaine. Quant à ceux qui n'étaient venus à bord que de force, ils s'applaudirent bientôt de la violence qu'on avait employée à leur égard, et nous n'eûmes de déserteurs que parmi les hommes qui nous venaient du vaisseau amiral. Même, il n'en déserta aucun que nous regrettâmes, et leurs places furent aisément remplies par des matelots qui valaient mieux.

CHAPITRE XLII.

Nous appareillons pour les Indes Occidentales. Un volontaire vient à bord de notre brick, mais on le refuse et on le renvoie à terre pour des raisons que ce chapitre expliquera au lecteur d'une manière satisfaisante.

Nous fûmes transportés de joie quand le maître d'équipage arriva à bord pour nous mener en rade, et nous le fûmes encore davantage quand nous vîmes, dès la sortie du port, que le brick, qui venait d'être lancé lorsqu'O'Brien en avait reçu le commandement, paraissait être un excellent voilier. Il réalisa toutes nos espérances dès que nous parvînmes au large; il filait merveilleusement bien, dépassait tous les bâtiments qui voulaient marcher de commun avec nous et atteignait en un clin d'œil tous ceux à qui nous donnions la chasse, prenait le vent comme par magie et virait en une seconde. Trois jours après, nous jetâmes l'ancre dans la

rade, on distribua la paie à l'équipage, et le lendemain soir nous arriva l'ordre d'apareiller avec des dépêches pour l'île de la Jamaïque. Nous partîmes avec un bon vent, et nous fûmes bientôt hors du canal. Tout notre temps fut alors consacré à dresser notre nouvel équipage à l'exercice du canon, et à leur apprendre à manœuvrer avec ensemble. Aussi, une excellente discipline régnait-elle déjà à bord lorsque nous prîmes les vents alisés.

Le premier lieutenant était un personnage assez original. L'exemple d'un frère qui était grand amateur de courses, de chasse, et autres plaisirs de ce genre, lui avait inspiré une véritable passion pour de semblables goûts. Il savait le nom de tous les chevaux qui avaient été victorieux depuis vingt ans à Derby et aux Oaks; il excellait dans tous les exercices gymnastiques, tirait admirablement, et avait à bord son chien d'arrêt. Au reste, c'était un grand dandy dans sa toilette; il portait toujours des gants, même lorsqu'il était de service, possédait de bonnes manières, et était joli garçon; d'ailleurs assez bon marin, c'est-à-dire qu'il en savait assez pour remplir très convenablement ses devoirs, et l'on voyait que depuis qu'il était premier lieutenant et qu'il se trouvait contraint de travailler, il apprenait son métier tous les jours. Je n'ai jamais rencontré camarade meilleur ou plus brave jeune homme. Un brick ne peut avoir que deux lieutenants; le maître d'équipage était un jeune homme sans éducation, intelli-

gent, le cœur sur la main, et toujours de bonne humeur. Le chirurgien et le munitionnaire complétait notre état-major; c'étaient des personnages tout-à-fait insignifiants, si ce n'est peut-être que le chirurgien tenait trop du courtisan et que le munitionnaire était trop porté à tondre sur un œuf; mais, en général, les munitionnaires ne sont pas des pécheurs qui commettent tous les péchés dont on les accuse

Mais je me suis laissé entraîner à parler du brick ainsi que des officiers, et j'ai failli oublier de raconter un incident qui arriva deux jours avant que nous ne missions à la voile. J'étais avec O'Brien dans la cabine, lorsque M. Osbaldistone, le premier lieutenant, descendit, et annonça qu'un jeune garçon venait s'offrir comme volontaire à bord.

— Et quelle espèce de garçon ? demanda O'Brien.

— Un garçon fort gentil, mais fort fluet, monsieur, répondit le premier lieutenant. Nous avons deux places vacantes dans l'équipage.

— Eh bien ! voyez ce que vous en pouvez faire ; et si vous pensez qu'il puisse convenir, inscrivez-le sur le rôle.

— Je l'ai questionné, monsieur. Il dit n'avoir été que très peu de temps sur mer ; je l'ai alors fait monter sur le grand mât, mais il n'a pas l'air d'aimer beaucoup cette besogne.

— Eh bien ! comme il vous plaira, Osbaldistone,

répliqua O'Brien. Et le premier lieutenant sortit de la cabine.

Au bout d'un quart d'heure environ, il revint. — Vous ne savez pas, monsieur ? dit-il en riant, j'ai ordonné à ce garçon de descendre vers le chirurgien pour se faire examiner, et il a refusé de mettre habits bas ; le chirurgien dit qu'il croit que c'est une femme. Je l'ai fait venir sur le tillac ; mais elle refuse de répondre à aucune question, et demande à vous parler.

— A moi ? dit O'Brien avec surprise. Ah ! c'est la femme d'un de nos matelots, je suppose, qui veut s'introduire furtivement parmi nous. Faites-la donc descendre ici, Osbaldistone, et je lui démontrerai qu'il est physiquement impossible qu'elle demeure sur le brick de sa majesté le Serpent à sonnettes.

Au bout de quelques minutes, le premier lieutenant l'amena jusqu'à la porte de la cabine, et j'allais me retirer quand elle entra ; mais O'Brien m'arrêta. — Restez, Pierre ; ma réputation sera en péril si vous me laissez seul, dit-il en riant.

La sentinelle ouvrit la porte, et, que ce fût un garçon ou une fille, je ne vis jamais figure plus intéressante ; mais ses cheveux étaient coupés ras comme ceux d'un garçon, et je n'aurais pu dire si les soupçons du chirurgien étaient fondés.

— Vous désirez me... Par St.-Patric ! s'écria O'Brien en examinant ses traits avec attention ; puis il se couvrit la figure de ses mains, et s'appuyant la

tête sur la table. — Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il.

Pendant ce temps-là les couleurs de la jeune personne s'étaient évanouies, elles reparurent ensuite sur ses joues tour-à-tour pâles et couvertes de rougeur. Je vis qu'elle tremblait de tous ses membres ; ses genoux pliaient et s'entrechoquaient, et si je ne me fusse empressé de la soutenir, la jeune fille, car c'en était une, serait tombée par terre.

Je m'aperçus qu'elle était évanouie ; je la déposai donc sur le plancher, et je courus chercher de l'eau. O'Brien s'élança, et vint à elle.

— Pauvre, pauvre fille ! dit-il avec douleur, ah ! Pierre, tout cela est de votre faute.

— De ma faute ? Pourquoi se trouve-t-elle ici ?

— Par tous les saints qui prient pour nous ! quelque tendresse que je ressente pour mon navire et pour mon brevet, je donnerais l'un et l'autre pour que cela ne fût point arrivé.

O'Brien était penché sur elle et lui inondait la figure de ses larmes, tandis que je lui mouillais les tempes avec l'eau que j'avais prise dans le cabinet de toilette. Je devinais qui elle devait être, bien que je ne l'eusse jamais vue. C'était la jeune fille dont O'Brien avait feint d'être amoureux pour obtenir d'elle l'aveu que l'enfant de mon oncle avait été changé ; en voyant cette scène, je ne pouvais m'empêcher de dire en moi-même : qui osera maintenant soutenir qu'il est permis de faire le mal pour qu'il en résulte du bien ? La pauvre fille parut reprendre

connaissance, et O'Brien me fit signe de la main en ajoutant : — Laissez-nous, Pierre, et veillez à ce qu'il n'entre personne.

Je restai presque une heure à la porte de la cabine près de la sentinelle, et j'empêchai plusieurs fois qu'on entrât. O'Brien ouvrit alors, et me pria de faire préparer son canot, puis de revenir le trouver. On voyait que la pauvre fille avait pleuré amèrement, et était fort affectée, et O'Brien était fort ému.

— Tout est arrangé, Pierre; il faut que vous alliez à terre avec elle, et vous ne la quitterez qu'après l'avoir vue monter dans la diligence de ce soir; rendez-moi ce service, Pierre; vous me le devez bien, continua-t-il à voix basse; car vous êtes en partie la cause de tout cela.

Je serrai la main d'O'Brien sans lui répondre; on annonça que la barque était prête, et la jeune fille me suivit d'un pas assuré. Je la menai à terre, je la vis monter en diligence sans lui avoir adressé aucune question, et je revins à bord.

— Revenu à bord, monsieur, dis-je en entrant dans la cabine le chapeau à la main, et en annonçant mon retour, suivant la règle du service.

— Merci, répliqua O'Brien; fermez la porte Pierre, dites-moi comment elle s'est comportée? qu'a-t-elle dit?

— Elle n'a pas ouvert la bouche, et je ne lui ai fait aucune question. Elle paraissait résignée à tout ce dont vous étiez convenus.

— Asseyez-vous, Pierre; jamais de ma vie je ne me suis senti plus malheureux et plus mécontent de moi-même; il me semble que tout bonheur est fini pour moi. Le genre de vie d'un marin ne le met en contact qu'avec la partie la moins estimable du sexe féminin, et nous ne connaissons pas le véritable prix de la meilleure. Je pensais peu, quand je débitais mes sornettes à cette pauvre fille, que je brisais un des plus tendres cœurs du monde et que je détruisais pour toujours le bonheur d'une femme qui aurait donné sa vie pour moi. Vingt fois, Pierre, depuis le moment où vous êtes parti, je me suis regardé dans la glace pour voir si je n'ai pas l'air d'un scélérat. Mais, pour le sang de St.-Patrice! je croyais que l'amour des femmes ressemblait à celui des hommes, et qu'après trois mois de croisière il ne serait plus question de rien.

— Je pensais qu'elle était passée en France.

— Moi aussi; mais elle m'a raconté toute l'histoire. Le révérend O'Toole et sa mère l'ont amenée sur la côte près d'ici, afin de s'embarquer avec elle sur une chaloupe qui fait la contrebande avec Dieppe. Lorsque la chaloupe aborda pendant la nuit pour les prendre, la mère et le misérable prêtre y montèrent; mais elle trouva que c'était quitter le monde entier qu'abandonner le pays où j'étais, et elle recula. Les douaniers survinrent, un ou deux coups de pistolet furent tirés, la barque démarra sans elle, et la pauvre fille, avec tout le bagage, fut laissée sur

le rivage. Elle retourna à la ville voisine avec les douaniers ; elle leur déclara la vérité, et ils lui rendirent la liberté. Elle trouva dans la valise du révérend O'Toole des lettres qu'elle lut et où elle apprit qu'elle et sa mère avaient été placées à Dieppe dans un couvent. Comme le nom du couvent était désigné dans les lettres, qu'elle dit fort importantes, mais que je n'ai pas encore eu le courage de lire, elle alla chez les gens dans la maison desquels ils s'étaient cachés avant leur embarquement, les pria de faire passer à sa mère les effets ainsi qu'une lettre, et lui renvoya tout, sauf la correspondance, qu'elle garda pour moi ; elle avait reçu, depuis, une réponse de sa mère qui lui annonçait se trouver fort bien au couvent, et la conjurait de venir la rejoindre aussitôt que possible. La mère a prononcé ses vœux une semaine après son arrivée ; ainsi nous savons où la trouver, Pierre.

— Mais où la pauvre fille va-t-elle se retirer maintenant, O'Brien ?

— C'est là le pire de l'affaire. Il paraît qu'elle s'était flattée de ne pas être découverte avant que nous n'eussions mis à la voile, et qu'alors, disait-elle, pauvre petite, elle se serait jetée à mes pieds et aurait prié pour moi pendant la tempête ; mais je lui objectai que ce n'était pas permis, que c'était impossible, et qu'on ne m'autoriserait pas à l'épouser. O, Pierre, c'est une bien triste aventure, continua O'Brien, en passant la main sur ses yeux.

— Mais, encore une fois, O'Brien, que va devenir la pauvre fille ?

— Elle va se rendre auprès de mon père et de ma mère, dans l'espérance que je reviendrai un jour et que je l'épouserai. J'ai écrit au révérend Mac Grath de voir ce qu'il y a à faire.

— Ne l'avez-vous donc pas détrompée ?

— Le révérend Mac Grath le fera ; moi je ne le pouvais. C'eût été lui donner la mort ; c'eût été lui percer le cœur, et ce n'est pas à moi de frapper ce coup. J'aurais préféré mourir, préféré devenir son mari que de le faire. Peut-être, quand je serai loin, prendra-t-elle mieux son parti. Le révérend Mac Grath arrangera l'affaire.

— O'Brien, je n'aime pas ce révérend Mac Grath.

— Ma foi ! Pierre, vous pouvez avoir raison ; moi-même, je n'approuve pas précisément tout ce qu'il dit ; mais que peut-on faire ? ou l'on est catholique et l'on croit ce qu'enseigne l'Église, ou bien on ne l'est pas. Abandonnerai-je ma religion, maintenant qu'elle est persécutée ? Jamais, Pierre ; en tout cas je ne pense guère en trouver à l'étranger une beaucoup meilleure. Cependant, je n'aimerais pas que dans cette circonstance l'avis de mon confesseur fût en contradiction avec ma conscience. Le révérend Mac Grath est un homme qui entend les affaires de ce monde, mais cela dépose contre lui seulement, non contre notre religion ; mais je n'ai-

me pas à m'entretenir avec vous sur ce sujet ; personne, vous excepté, ne sait que je suis catholique, et jamais, à l'amirauté, on ne m'a demandé de jurer le contraire ; serment que je n'eusse jamais prêté, quoique le révérend Mac Grath dise que je puisse jurer tout ce qu'il me plaît avec ce qu'il appelle les hérétiques, et promette de me donner l'absolution. Pierre, mon cher ami, brisons sur ce sujet.

Je n'en reparlai plus ; mais je puis aussi bien terminer tout de suite l'histoire de la pauvre Ella Flanagan ; car elle ne reparaitra plus sur la scène. Environ trois mois après, nous reçûmes du révérend Mac Grath une lettre qui marquait que la jeune fille était arrivée à bon port auprès des père et mère d'O'Brien, pour qui elle avait été une grande consolation et qui souhaitaient la garder toujours avec eux. Le révérend Mac Grath lui avait dit que lorsqu'un homme devenait capitaine de navire au service de l'état, c'était absolument la même chose que lorsqu'il entrait dans un couvent, il ne pouvait plus se marier. La pauvre fille l'avait cru, et persuadée qu'O'Brien était à tout jamais perdu pour elle, elle avait, d'après les conseils du révérend Mac Grath, prononcé des vœux dans une des nombreuses maisons religieuses de l'Irlande, afin, disait-elle, de prier jour et nuit pour l'homme qu'elle avait aimé ; quelques années plus tard, nous apprîmes qu'elle allait bien et ne se trouvait pas trop malheureuse ; mais O'Brien n'oublia jamais comment il avait agi à l'égard de cette

pauvre enfant. Ce fut pour lui une source de continuel regrets, et je crois que jusqu'au dernier instant de sa vie il se reprocha amèrement sa conduite inconsidérée envers elle. Mais il me faut quitter ce triste sujet, et en revenir au Serpént à sonnettes qui est maintenant arrivé aux Indes Occidentales et qui a rejoint l'amiral devant l'île de la Jamaïque.

CHAPITRE XLIII.

Côte de la Martinique. — Cinq coups de canons pour un coup d'œil. — Il n'y a aucun héroïsme à servir de but aux boulets. — Miniature de l'arche de Noë à bord d'un navire sous pavillon yanké. — Prise d'un négrier français. — Soupe au perroquet en place de potage à la tortue.

Nous trouvâmes à la Barbade l'ordre de nous mettre en croisière à la hauteur de la Martinique, pour empêcher que la garnison ne reçût des approvisionnements, et nous obéîmes sans délai. Je ne connais rien de plus enchanteur que de longer la côte orientale de cette belle île; les chaînes de montagnes qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau sont couvertes de la plus fraîche verdure, et ont la base découpée en petites baies, autour desquelles le rivage est revêtu d'un sable d'une éblouissante blancheur, et où l'on voyait à l'ancre les petits bâtiments côtiers qui servent à transporter le sucre des plantations voisines. L'extrémité de chaque montagne, du côté de la mer, était couronnée d'un fort, sur lequel flottait celui de

tous les pavillons qui peut-être a l'air le plus guerrier, — le pavillon tricolore !

Le matin du troisième jour, après avoir doublé le roc du Diamant, nous filions sous le vent de l'île et nous commençons à apercevoir la baie de Fort-Royal, lorsque, longeant d'un peu trop près son entrée orientale, formée par un promontoire qu'on appelle la Pointe de Salomon et qui était couvert de broussailles, nous ne nous trouvâmes pas aussi loin qu'il l'aurait fallu d'une batterie nouvellement construite. Une ligne de fumée rase l'azur de l'eau et fut suivie par le sifflement d'un boulet qui coupa le penon, effleura la tête du vieux Swinburne, lequel, debout sur la caronade, inspectait la marche du brick, et traversa la barre de notre grande voile. J'étais à diner dans la cabine avec O'Brien et le premier lieutenant.

— Où diable ont-ils mené le brick ? s'écria O'Brien. Et quittant aussitôt la table, il monta sur le pont.

Nous le suivîmes tous deux ; mais avant que nous eussions atteint le haut de l'échelle, trois ou quatre autres boulets passèrent entre les mâts. — Savez-vous, monsieur, dit l'aide du maître d'équipage qui gardait alors le pont et se nommait O'Farrell, que la batterie a ouvert son feu sur nous ?

— Je vous remercie bien du renseignement, M. O'Farrell, répliqua O'Brien, mais les Français m'en ont instruit avant vous. Puis-je vous deman-

der si vous avez un goût particulier pour servir de but aux boulets , ou si vous croyez que le brick de Sa Majesté, le *Serpent-à-Sonnettes*, ait été envoyé ici pour se faire cribler sans rime ni raison ? A tribord le gouvernail, quartier-maître.

Le quartier-maître s'empressa d'obéir, et le brick ne fut bientôt plus à portée du feu , non toutefois sans que quelques nouveaux boulets ne passassent autour de nous, et que l'un n'emportât l'étau du petit hunier.

— A présent , M. O'Farrell , reprit O'Brien , je dois vous dire que, certes, ni moi, ni personne sur ce navire, ne s'inquiète le moins du monde d'entendre un ou deux boulets siffler à ses oreilles, quand il y a quelque chose à gagner, soit pour nous, soit pour notre pays; mais je serais peu flatté de perdre, à propos de rien, seulement un bras ou une jambe, et moins encore la vie d'aucun de mes hommes; ainsi, dorénavant, rappelez-vous qu'il n'y a nulle honte à se mettre hors de portée d'une batterie quand on a tous les désavantages de son côté. J'ai toujours remarqué que les boulets de hasard atteignent les meilleurs marins. Amenez la grande voile et envoyez les voiliers à l'arrière pour qu'ils la réparent.

Quand O'Brien regagna la cabine, je demeurai sur le pont. J'avais ce jour-là le quart de l'après-midi; et quoique je pusse me faire remplacer par O'Farrell, j'aimai mieux ne pas redescendre. Toute la baie de Fort-Royal s'offrait alors à mes regards,

et la vue était extrêmement belle. Swinburne se tenait encore sur la caronade, et comme je savais que déjà il avait navigué dans ces parages, je lui demandai des renseignements sur les localités. Il m'apprit les noms des différentes batteries qui dominent la ville, me montra le Fort Edouard, la Pointe du Nègre, et particulièrement l'île du Pigeon, qui était couronnée à son sommet d'une batterie en forme de couronne murale.

— Je me rappelle très bien cet endroit, M. Simple, ajouta Swinburne. La dernière fois que j'y vins, c'est en 94. Les troupes anglaises avaient assiégé l'île pendant tout un mois, et allaient en abandonner le siège, faute de pouvoir hisser un canon au faite de cette montagne que vous voyez là. Mais le pauvre capitaine Faulkner, à bord duquel je servais, prit la parole et dit que, comme sous les chapeaux goudronnés se trouvait plus d'une tête à qui les bonnes idées ne manquaient pas, il donnerait cinq doublons au premier matelot qui trouverait le moyen de jucher une pièce de vingt-quatre au haut de cette montagne. Vous pouvez, M. Simple, voir d'ici que ce n'était pas tout-à-fait aisé.

— Il me semble même, Swinburne, que c'était presque impossible, répliquai-je.

— La plupart d'entre nous le croyaient aussi, M. Simple; mais un certain Dick Smith, contre-maître d'un bâtiment de transport, qui était venu à terre, s'avança. — Capitaine Faulkner, dit-il, j'ai

regardé faire vos hommes tandis qu'ils s'efforçaient de monter ce canon là-haut, et je me figure que si vous preniez une barrique, que si vous y enfonciez une caronade bien entortillée de linge, et remplissiez les vides restant avec de la filasse et de vieux bouts de cercle, vous parviendriez ainsi à la trévirer jusqu'au sommet. Le capitaine tira cinq doublons et les lui donna. Camarade, dit-il, vous méritez la somme pour l'idée que vous avez eue, quand même elle ne réussirait pas. Mais elle réussit à merveille, M. Simple, et le lendemain, à leur extrême surprise, nous ouvrim^{es} le feu sur ces mendiants de Français (1); dont le caquet fut bientôt rabais^{sé}. Un de leurs officiers, qui se laissa prendre, me demanda comment nous étions parvenus à jucher notre pièce au sommet de la montagne; mais ne voulant pas que la mèche s'éventât, je lui confiai, comme un grand secret, qu'une souris nous avait aidés. — Ventrebleu ! s'écria-t-il, en ouvrant de grands yeux, et il me quitta, convaincu que je lui avais dit la vérité..... Mais, M. Simple, n'est-ce pas une voile qu'on aperçoit dans la direction de la pointe ?

C'en était une. J'allai avertir O'Brien qui monta sur le pont et commanda de donner la chasse. Au bout d'une demi-heure, nous atteignîmes le bâtiment; il arbora les couleurs américaines, et se trouva être un brigantin chargé jusqu'au platbord, qui

(1) *French beggars*. C'est un contre-maitre qui parle ainsi, et c'était le langage de son temps.

ne dépassait pas l'eau d'un pied. Son chargement consistait en ce que les Américains appellent « des notions, » c'est-à-dire une cargaison assortie ; de ses mâts jusqu'à moitié , étaient suspendus des paniers de pommes, de patates, d'ognons et de différentes espèces de noix. Son pont était encombré de bestiaux , de moutons , de porcs , et d'ânes. Les entre-ponts étaient pleins de lattes , de gros meubles , et d'une multitude de marchandises trop variées pour que j'en essaie l'énumération; je montai à bord , et demandai au maître où il allait.

— Ma foi , répondit-il , je cherche des acheteurs partout , sans aller précisément nulle part ; et je suppose que vous ne m'arrêterez pas.

— Non , si vous êtes en règle ; mais il faut que j'examine votre loch.

— Soit , je n'ai pas d'objection à vous le montrer. Et il l'apporta sur le pont.

Je n'avais pas beaucoup le temps de l'examiner , mais le peu que j'en lus me sembla très divertissant. C'était d'un bout à l'autre des remarques comme celles-ci : Latitudes de cheval—fort à court d'eau , — tué un bœuf à museau blanc — pris un dauphin, dont j'ai mangé à dîner , — entamé le baril de mélasse n° 4 , lettre A. Belle nuit , — vue de petites choses rondes qui flottaient sur l'eau , — j'en ai pêché un plein seau , croyant que c'étaient des perles; mais j'ai reconnu mon erreur , — ce n'étaient que des vaisseaux de guerre portugais , — je les ai

rejetés à la mer ; — entendu un cri , j'ai supposé que c'était un sirène, — j'ai regardé de toutes parts, mais n'ai rien aperçu ; — remarqué un très étrange bouillonnement de l'eau à la proue , et calculé que c'était le serpent marin ; — suivi pour le bien voir , et presque échoué sur la Barbade ; — viré de bord ; — rencontré un Anglais , que j'ai poliment traité.

Après avoir parcouru son loch , je lui demandai à jeter un coup-d'œil sur les hommes de l'équipage pour m'assurer qu'il n'avait pas d'Anglais à bord. Ma demande lui déplut, et il en murmura beaucoup ; mais il les fit monter sur le pont. L'un d'eux, je n'en doutai pas, était un Anglais , et je le lui dis ; mais l'homme , aussi bien que le maître , soutint le contraire. Néanmoins je jugeai convenable de l'emmener à bord pour qu'O'Brien décidât la question , et je lui ordonnai de descendre dans ma chaloupe.

— Certes , s'il vous plaît de recourir à la force , je ne saurais l'empêcher ; on peut à peine , vous le voyez, se bouger sur mes ponts, autrement... Dans tous les cas , je vous dirai , M. le lieutenant , que votre navire deviendra une autre Hermione , j'en ai peur , si vous enlevez des Yankies (1) de vrai sang ; et les Etats de l'univers se mêleront de l'affaire, aussi sûr qu'il y a des serpents en Virginie.

Malgré cette remontrance , j'emmenai le maître

(1) Ou *yankies* ; c'est un sobriquet que les Anglais donnent aux Américains des Etats-Unis.

et le matelot, par devant O'Brien, qui eut avec le premier une longue conversation dans la cabine. Lorsqu'ils remontèrent, il obtint de partir avec son homme, et nous remîmes à la voile. J'eus le premier quart cette nuit-là, et tandis que nous longions la côte, j'aperçus non loin de la terre, un vaisseau qui mangeait le vent, c'est-à-dire était presque arrêté par un calme, et dont les voiles battaient dans tous les sens au gré des brises qui soufflaient de tous les côtés. Nous gouvernâmes vers lui, et lorsque nous n'en fûmes plus qu'à un quart de mille, nous tombâmes dans la même situation. La chaloupe du gaillard d'arrière fut mise en mer, et je partis pour tâcher de le prendre à l'abordage; mais comme il était grand et paraissait bien armé, O'Brien me recommanda d'être circonspect, et, s'il y avait mine de résistance, de revenir sur-le-champ.

Lorsque j'arrivai près de ce navire, on me héla en français, et l'on m'invita à me retirer, sans quoi on allait faire feu. Je n'en demandai pas davantage, et, conformément à mes ordres, je retournai vers le brick, où je fis mon rapport à O'Brien. Descendant alors toutes les chaloupes du gaillard d'arrière, nous forçâmes le brick de manière qu'il pût lâcher une bordée à notre antagoniste, et nous fîmes, en outre, feu d'une demi-douzaine de caronades chargées à boulets et à mitraille. Lorsque nous cessâmes de tirer, nous entendîmes beaucoup de bruit et de

confusion à bord , et O'Brien m'envoya de nouveau savoir si on voulait se rendre. On me répondit affirmativement , et je montai sur le pont. C'était le *Commerce de Bordeaux* , qui , avec trois cent trente esclaves , reste de cinq cents qu'il avait embarqués sur la côte , se dirigeait vers la Martinique. De graves maladies régnaient parmi les gens de l'équipage qui presque tous étaient couchés dans leurs hamacs. Il avaient récemment tué des perroquets pour se faire de la soupe ; quelques-uns qui restaient , de l'espèce grise , parlaient merveilleusement bien. Les matelots nous dirent qu'à leur départ de Guinée , ils avaient à bord plus d'un millier de perroquets.

O'Brien , s'apercevant que j'avais pris possession , renvoya une autre barque savoir quel était le navire. Je le fis prier , en lui transmettant une réponse , de m'envoyer le chirurgien du *Serpent à sonnettes* ; car plusieurs hommes de l'équipage du *Commerce de Bordeaux* , et un grand nombre des pauvres esclaves , avaient été atteints par nos boulets. Je ne connais rien de plus propre à émouvoir la pitié d'un cœur sensible que la condition des malheureux habitants de la Guinée à bord d'un navire négrier ; c'est le manque d'air entre les ponts ; c'est l'odeur fétide qu'exhalent leurs ordures qu'on ne se donne presque jamais la peine d'enlever ; ce sont les malades qui gisent sans secours , et que regardent avec indifférence ceux qui sont plus robustes ; puis les

hommes, les femmes et les enfants , tous entassés et confondus dans un état complet de nudité ; à qui la puanteur et le manque de nourriture ne laissent que la peau et les os , et qui vivent dans une atmosphère où personne autre qu'un nègre ne subsisterait. Si toutes les horreurs dont un navire négrier est le théâtre étaient généralement connues , je crois qu'on reconnaîtrait qu'assimiler la traite des nègres à la piraterie ne serait qu'un acte de justice ; d'ailleurs, une chose certaine, c'est qu'à moins de traiter comme pirates les infâmes qui s'y livrent, on n'y mettra jamais de terme.

Au lever du soleil , quand tout eut été disposé pour le mieux, à bord du navire , O'Brien résolut de le conduire à la Dominique , afin de déposer le plus tôt possible les pauvres esclaves à terre. Nous mouillâmes avec lui , peu de jours après , dans la baie du prince Rupert , où nous n'eûmes que vingt-quatre heures pour nous procurer quelques provisions fraîches et prendre des mesures relatives à notre prise , qui , comme on doit le supposer , était de quelque valeur.

Pendant le peu de temps que je passai à terre afin d'acheter des volailles et des légumes pour O'Brien et pour nous autres officiers , je pris plaisir à voir un sergent nègre qui apprenait l'exercice à quelques soldats de son régiment , nègres libres ou mulâtres. Il paraissait résolu à faire aussi bonne figure que possible ; car il commença par dire : — Vous qui avoir

souliers et bas , placer vous sur la ligne ; vous qui avoir souliers et point bas , placer vous à la seconde ; vous qui avoir ni souliers ni bas , placer vous à la troisième. Face à la montagne !.... dos à la mer ! Pourquoi ne pas mettre vous à votre rang , monsieur... gibier de potence !

Je fus curieux de compter combien de soldats avaient le droit de se placer à la première ligne ; il n'appartenait qu'à deux mulâtres. A la deuxième ne s'en trouvaient encore que deux. La mode semblait être de n'avoir ni bas ni souliers. Comme de coutume , nous fûmes entourés par les nègres ; et quoique nous n'eussions passé que quelques heures à terre , ils avaient composé pour nous une chanson qu'ils répétaient sans cesse.

N'apercevez-vous pas
Le serpent à sonnettes
Qui s'avance là-bas ?
N'apercevez-vous pas ,
Qui s'avancent là-bas ,
Les prises qu'il a faites ?
Beau serpent à sonnettes ,
Tu foisonnes d'argent ;
Ding ! ding !
Aussi , nous tenons prêtes ,
Pour que tu les achètes ,
Toutes choses qu'on vend.
Ding ! ding !

CHAPITRE XLIV.

Avec de l'argent on achète tout dans les pays nouveaux. — Il ne faut pas toujours se fier aux renseignements d'un Américain. — Attaque nocturne ; nous sommes repoussés. — Mieux vaut quelquefois, pour éviter l'ennemi , passer près que de passer loin. — En somme , nous tirons notre épingle du jeu.

Le matin suivant, nous levâmes l'ancre et retournâmes nous mettre en croisière le long des côtes de la Martinique. Nous n'étions qu'à trois milles de la baie de St.-Pierre, lorsque nous en vîmes sortir un bâtiment qui naviguait avec des mâts de fortune. Il venait en droite ligne vers nous, et bientôt nous reconnûmes le brigantin Yankie que nous avions rencontré quelque temps auparavant. O'Brien envoya une barque prendre le maître pour l'amener à notre bord.

— Eh bien ! capitaine, lui demanda-t-il, vous avez donc éprouvé une tempête ?

— Je calcule que non, répondit l'Américain.

— Alors, que diable vous est-il arrivé ?

— Ma foi, je présume que j'ai vendu toute ma cargaison ; et, qui plus est, j'ai vendu mes mâts.

— Vendu vos mâts ! Et à qui les avez-vous pu vendre ?

— A un fort joli corsaire français mouillé dans la baie de St.-Pierre, qui avait perdu jusqu'à la moindre barre de bois pendant une chasse que lui avait donnée un de vos Serpents à cale de cuivre ;

et j'ai idée, qui plus est, qu'on me les a joliment payés.

— Mais comment comptez-vous regagner votre pays ?

— Je calcule qu'il me sera possible d'atteindre le courant, et alors rien de plus facile. Si d'ailleurs je rencontre des navires venant du nord-ouest, je ferai un signal de détresse, et l'un ou l'autre me prendra en toue, je présume.

— A merveille, répliqua O'Brien ; mais, je vous en prie, venez, capitaine, vous rafraîchir dans ma cabine ?

— De tout mon cœur, répliqua cet étrange individu. Et ils descendirent.

Au bout d'environ une demi heure, ils remontèrent sur le pont, et la barque qui avait amené l'Américain sur notre bord le reconduisit sur le sien. Peu après, O'Brien nous fit prier, Osbaldistone et moi, de descendre dans la cabine. La carte du hâvre de St.-Pierre était ouverte sur la table. — J'ai eu, nous dit-il, une longue conversation avec l'Américain, et il assure que le corsaire est à l'ancre en cet endroit. — O'Brien nous indiquait une marque au crayon sur la carte. Dans ce cas, son affaire est mauvaise, et je ne vois aucun obstacle à nous en emparer. Vous voyez vous-même qu'il n'est mouillé que dans quatre brasses d'eau, et qu'il se trouve si près de la batterie la plus voisine du rivage, que les canons ne sauraient être pointés sur nos barques. J'ai, en outre, demandé

si les marins du corsaire paraissent se bien tenir sur leurs gardes, et l'Yankie m'a répondu qu'ils se croient tellement en sûreté qu'aucune discipline ne règne à bord, et que, toutes les nuits, le capitaine et les officiers restent à terre, où ils boivent, fument, et se vantent des exploits qu'ils espèrent accomplir. Maintenant, la question est de savoir si ce rapport est exact. Nous avons bien traité l'Américain, et je ne vois pas motif à nous méfier de lui; d'ailleurs, c'est de bonne volonté, c'est comme s'il désirait nous rendre service, qu'il m'a donné ces renseignements.

Je laissai Osbaldistone parler le premier, et il partagea l'avis d'O'Brien; moi, non. La seule circonstance que le corsaire avait eu besoin de nouveaux mâts me faisait révoquer en doute la véracité de l'Américain, relativement à l'endroit où il le prétendait mouillé. Or, si une partie de l'histoire était fausse, le reste ne pouvait-il pas l'être? O'Brien parut frappé de mon argument; alors, il fut arrêté que si l'on mettait les chaloupes en mer, ce serait pour une simple reconnaissance, et que pour tenter l'attaque, il faudrait trouver le corsaire dans la position indiquée par le maître du brigantin. On décida toutefois que la reconnaissance aurait lieu la nuit même; car, admit-on que le corsaire fût mouillé au lieu qu'on supposait, fort vraisemblablement il n'y resterait pas, mais pénétrerait plus avant dans la baie pour établir ses nouveaux mâts. La nouvelle qu'une expédition allait avoir lieu se fut bientôt ré-

pandue sur le brick, et tous les hommes décrochèrent leurs coutelas du cabestan pour leur donner le fil. Sans attendre aucun ordre, les équipages de combat des chaloupes se mirent à les préparer; ici, on coupait de vieilles couvertures pour envelopper les rames, là on fabriquait de nouvelles attaches pour les retenir. Ce n'était à bord qu'allées et venues, les matelots avaient l'air aussi affairé que des abeilles, et l'on eût dit l'agitation qui a lieu dans une ruche avant qu'un essaim ne s'en échappe. Enfin, Osbaldistone, montant sur le pont, ordonna que les équipages des chaloupes se rassemblaient et se tinssent prêts. Il devait diriger l'expédition et monter le launch; je commanderais le premier cutter, O'Farrell le second, et Swinburne le petit canot. A la tombée de la nuit, l'avant du brick fut de nouveau tourné vers la baie de St.-Pierre, et nous y pénétrâmes lentement. A dix heures, nous mîmes en panne, et à onze, ordre fut donné de descendre les chaloupes. O'Brien réitéra à M. Osbaldistone la défense de risquer l'attaque si par hasard le corsaire était mouillé près de la ville. On inspecta sur le gaillard d'arrière les hommes qui allaient quitter le brick, pour vérifier s'ils portaient tous à leurs jaquettes la marque qui devait nous servir à distinguer un ami de nos ennemis, et qui consistait en un morceau de toile carré cousu sur le bras gauche, précaution fort nécessaire dans une expédition nocturne; chacun prit alors place dans la chaloupe à

laquelle il appartenait , et le signal du départ ne se fit pas attendre. Lorsque les rames s'enfoncèrent dans l'eau , nous produisîmes la lueur phosphorescente si commune en ce climat, et nous partîmes... Lorsque nous eûmes ramé l'espace d'une heure, Osbaldistone, qui nous précédait dans le launch, s'arrêta, et nous le rejoignîmes.

— Nous sommes maintenant à l'entrée de la baie , dit-il ; ainsi , qu'on observe le plus profond silence.

— A l'entrée de la baie, monsieur ! dit Swinburne ; il me semble que nous en sommes à plus de la moitié. Nous avons depuis au moins dix minutes passé la pointe, et nous voilà en face de la seconde batterie.

Osbaldistone repoussa cette opinion , et je crus moi-même que Swinburne était dans l'erreur ; mais il persista dans son dire, et nous montra les lumières de la ville, que nous pouvions alors distinguer toutes, et dont , au contraire , nous n'aurions pas vu une seule si nous n'avions été qu'à l'entrée de la baie. Néanmoins nous ne partageâmes pas cet avis , et Swinburne , par respect pour ses officiers, n'ajouta plus mot.

Reprenant nos rames , nous les fîmes mouvoir avec la plus grande précaution ; car la nuit était extrêmement noire et nous ne distinguions rien. Après avoir encore ramé dix minutes, il nous sembla que nous étions fort peu éloignés des lumières de la ville,

mais nous ne voyions toujours ni le corsaire ni aucun autre bâtiment. Nous fîmes une nouvelle halte, et nous tinmes conseil. Swinburne déclara que si le corsaire était mouillé à l'endroit qu'on supposait, nous l'avions passé depuis long-temps ; mais, tandis que nous discussions , O'Farrell s'écria : — Je le vois ! et ce n'était pas une erreur ; il se balançait sur ses ancres à moins d'une longueur de câble. Sans attendre aucun ordre, O'Farrell invita ses gens à poursuivre leur marche, et se dirigea vers le corsaire. Avant qu'il fût à moitié chemin, brilla une espèce d'éclair, et douze ou quinze coups de mousquet retentirent. Nous n'avions plus autre chose à faire qu'à le suivre, et en quelques secondes toutes nos chaloupes furent bord à bord avec le vaisseau ; mais il était en mesure et sur ses gardes. Des filets d'abordage avaient été hissés tout alentour ; la gueule de chaque canon était abaissée autant que possible, et l'équipage paraissait fort nombreux. Bientôt commença une scène de confusion et de carnage, dont j'espère ne jamais revoir la pareille. Tous nos efforts pour monter à l'abordage échouèrent. Voulions-nous pénétrer par un sabord ? une douzaine de piques nous repoussaient. Cherchions-nous à franchir les filets d'abordage ? on nous renversait, morts ou blessés, dans nos chaloupes. De tous les sabords et de toutes les parties du pont, se succédaient d'effroyables décharges de mousqueterie. Les gens de l'équipage avançaient les bras et nous ti-

raient dans la figure des coups de pistolet ; enfin, leurs caronades , qui de temps en temps faisaient feu, nous étourdisaient de leur vacarme , et berçaient pour ainsi dire nos chaloupes parmi les flots agités, si elles n'avaient pas de plus terribles effets :

Pendant dix minutes nos efforts ne se ralentirent pas ; mais, alors, comme la moitié de nos marins gisaient tués ou blessés au fond des chaloupes, leurs camarades, accablés de fatigue et désespérés de l'insuccès de leurs nombreuses tentatives , s'assirent presque tous sur les bancs des rameurs, et se bornèrent à charger leurs mousquets pour les tirer par les sabords. Comme Osbaldistone était au nombre des blessés, et que je ne le voyais plus debout dans le launch, dont l'équipage se trouvait réduit à six hommes, j'appelai Swinburne, qui était bord à bord avec moi, et je le chargeai de dire aux autres chaloupes qu'il fallait en toute hâte sortir de la baie. L'avis fut bientôt communiqué parmi les survivants, qui auraient continué cette lutte inégale, et péri jusqu'au dernier, si je n'eusse donné l'ordre de la retraite. Le launch et le second cutter, où O'Farrell gisait aussi, partirent d'abord ; et dès qu'ils furent assez loin du corsaire pour reprendre les rames sans péril, je m'empressai de les suivre ; mais ce fut parmi les clameurs et les risées des Français qui montèrent sur leur plat bord, et qui, tout en nous saluant de cris et d'insultes, nous assaillirent d'une grêle de balles.

— Halte, monsieur, halte ! me cria Swinburne, et nous allons avoir le plaisir d'une petite vengeance. A ces mots, il s'élança dans le launch, et fit tourner l'avant vers le corsaire, et en pointa la caronade, que les Français ne nous soupçonnaient pas d'avoir à bord ; car nous ne l'avions pas tirée, vers le pont où ils offraient la masse la plus épaisse.

— Attendez un moment, Swinburne, dit un marin ; il faut doubler la charge ! Nous la doublâmes, nous mimés le feu, et l'effet du coup fut terrible sur nos ennemis. La plupart tombèrent à la renverse sur le pont, et je crois, aux cris et aux gémissements qui suivirent, que si nous avions eu quelques hommes de plus, nous aurions fait volte-face et capturé le corsaire ; mais il était trop tard. Toutes les batteries avaient ouvert leur feu, et, quoiqu'elles ne pussent voir nos chaloupes, tiraient dans la direction où elles nous supposaient ; car les acclamations de joie qui s'étaient élevées du vaisseau leur avaient appris que nous battions en retraite. Le launch (1) n'avait que six hommes capables de tenir la rame ; le second cutter n'en avait que quatre ; à mon bord je n'en avais que cinq, et Swinburne n'en avait que deux avec lui dans le petit canot.

C'est une triste affaire, monsieur, me dit Swinburne ; maintenant, quel parti prendre ? Je suis d'avis que nous ferions bien de mettre tous les blessés dans le launch, de diviser les hommes valides qui nous

(1) Chaloupe.

restent entre les deux cutters et le petit canot, et de l'emmener en toue. De plus, M. Simple, au lieu de longer de ce côté-ci de la baie, comme les gens qui desservent les batteries doivent le supposer, longions de près la terre, du côté même des batteries, et les boulets passeront par-dessus nos têtes.

Le conseil était trop bon pour ne pas être suivi. Il était alors deux heures du matin ; nous avions une longue route devant nous, et ainsi pas une minute à perdre ; nous transportâmes donc au plus vite les morts et les blessés des deux cutters et du petit canot, dans le launch. Je n'eus pas beaucoup le temps de les examiner ; mais je m'aperçus qu'O'Farrell ne respirait plus, et qu'un tout jeune aspirant, qui devait s'être glissé par contrebande dans les chaloupes, partageait son sort. Je cherchai cependant Osbaldistone, et le trouvai dans les écoutees d'arrière du launch. Il avait reçu dans la poitrine une profonde blessure qui semblait le résultat d'un coup de pique. Il avait sa connaissance et me demanda un peu d'eau ; j'en tirai d'un petit baril qui était dans le launch, et je lui en donnai. Lorsque les autres blessés entendirent parler d'eau, et que le bruit de celle qui tombait du baril parvint à leurs oreilles, presque tous, d'une voix faible, m'adressèrent la même demande. Ne pouvant m'occuper d'eux moi-même, je laissai deux hommes sur le launch, l'un pour tenir le gouvernail et l'autre pour leur distribuer de l'eau ; le prenant alors à la toue,

et suivant le conseil de Swinburne qui était alors assis près de moi, nous ramâmes en droite ligne vers les batteries.

Dès que nous ne fûmes plus qu'à une faible distance de la terre, nous virâmes pour sortir de la baie. Les pensées qui alors nous préoccupaient tous, et moi peut-être plus que personne, n'étaient nullement dignes d'envie. — Ce sera un rude coup pour notre capitaine, M. Simple, me dit Swinburne, à voix basse. J'ai toujours entendu dire qu'un jeune capitaine qui perdait ses hommes sans rapporter de dollars, n'était pas fort bien reçu à son retour.

— J'en suis plus contrarié pour O'Brien que je ne saurais vous l'exprimer, Swinburne, répliquai-je; mais..... qu'aperçois-je à l'avant? un vaisseau sous voiles!

Swinburne monta sur la poupe du cutter et regarda quelques secondes. — Un grand navire qui vogua sous perroquets volants; ce doit être un Français. Voici notre revanche, monsieur; tant que nous ne reviendrons pas les mains vides, il n'y aura aucun mal. Aux rames, tout le monde, aux rames! Abandonnerons-nous le launch, monsieur?

— Oui, répondis-je. Maintenant, camarades, veuillons seulement que ce vaisseau soit à nous, et il le sera. C'est un vaisseau marchand, rien de plus clair. — Je parlais ainsi à tout hasard. — Swinburne, j'en crois que mieux vaut le placer entre la terre et

nous; les gens de l'équipage regarderont tous de l'autre côté; car ils doivent avoir entendu le feu des batteries.

— Bien pensé, monsieur, répliqua Swinburne.

Nous cessâmes de ramer et nous attendîmes que le vaisseau passât devant nous. Comme il ne filait que deux nœuds à l'heure, nous eûmes quelque temps à attendre, mais enfin il arriva. Laissant alors le launch en arrière, nous courûmes vers lui avec nos trois chaloupes et nous montâmes à l'abordage. Comme nous l'avions prévu, les gens de l'équipage étaient sur le pont, et tous de l'autre côté du navire, regardant avec une telle anxiété les batteries qui tiraient encore au hasard de temps en temps, qu'ils ne nous aperçurent que quand nous leur marchâmes sur les talons et qu'ils n'avaient plus le temps de saisir leurs armes. A bord se trouvaient plusieurs dames; quelques hommes les protégèrent, d'autres descendirent en toute hâte. Deux minutes nous suffirent pour prendre possession du vaisseau et le faire virer de bord. A notre extrême étonnement, nous y trouvâmes quatorze canons. Nous laissâmes une écoutille ouverte pour qu'on emportât dans la cabine les dames, dont quelques-unes s'étaient évanouies; les hommes furent garottés à fond de cale par Swinburne. Dès que nous restâmes seuls sur le pont, nous envoyâmes un de nos cutters chercher le launch, et quand il fut attaché bord à bord avec le navire, nous eûmes enfin le temps de respirer. La brise venant

à fraîchir, il ne nous fallut pas plus d'une demi-heure pour être hors de la portée des batteries. Je fis alors retirer les blessés du launch; Swinburne et les autres matelots bandèrent leurs blessures, et tous les secours possibles leur furent prodigués.

CHAPITRE XLV.

D'assez singulières choses se passent à bord de notre prise. — De vieux amis, qui, avec le temps, ont beaucoup gagné. — Vainqueur qui se reconnaît vaincu par sa prisonnière, et qui, néanmoins, lui rend la liberté, au lieu de la recevoir d'elle. — En somme, chapitre où il n'est question que d'amour, de guerre et de marchandises.

Il y avait environ une heure que nous étions maîtres du vaisseau, lorsque l'homme qui était en sentinelle près de l'écouille m'instruisit qu'un des prisonniers désirait parler au commandant anglais, et demandait qu'il lui permit de monter sur le pont. J'accédai à cette demande, et l'individu qui profita de la permission m'apprit qu'il était passager, que le navire était une lettre-de-marque de Bordeaux, qu'à bord se trouvaient sept dames qui allaient rejoindre leurs maris ou leur famille, et qu'il espérait que je ne refuserais pas de les déposer sur la côte; car des femmes ne pouvaient guère être regardées comme soumises aux lois de la guerre. Convaincu qu'O'Brien aurait agi de même et se serait débarrassé avec autant de plaisir des femmes que des prisonniers, je répondis que j'y consentais de tout mon cœur, que je me rapprocherais de la terre pour

qu'elles eussent une moins longue distance à parcourir dans les chaloupes , et que j'étendrais à tous les autres passagers l'indulgence dont j'usais envers elles. J'ajoutai qu'il fallait qu'elles se hâtassent le plus possible de préparer leurs bagages , et que je leur donnerais deux des barques du vaisseau , avec le nombre de marins français nécessaires pour les conduire.

Mon solliciteur fut très reconnaissant , me remercia au nom des dames , et redescendit pour leur communiquer la nouvelle. Je me rapprochai alors de la côte, je fis mettre à la mer les deux embarcations, et j'attendis que les passagères montassent. Le jour se leva avant qu'elles ne fussent prêtes ; mais je ne m'en inquiétai nullement ; car je voyais le brick à sept milles au large et j'étais hors de la portée des batteries.

Elles parurent enfin, grimpant l'une après l'autre à l'échelle, et chacune escortée d'un de ses compatriotes. Elles eurent à attendre qu'on descendit les paquets et les malles dans les barques , et une chose qui , pendant cet intervalle, fixa leur attention en les pénétrant d'horreur , fut le nombre des Anglais, morts ou blessés , étendus sur les ponts. Comme elles exprimaient une touchante pitié , je leur dis que nous avions tenté de prendre un corsaire , que nous avions essuyé un échec , et que , rencontrant leur navire à notre sortie de la baie , nous l'avions capturé. Toutes les dames m'avaient remercié tour

à tour d'être assez bon pour leur rendre la liberté , hormis une , qui ne détournait pas ses regards des blessés , lorsque le Français s'approcha d'elle , et lui rappella qu'elle n'avait pas témoigné sa reconnaissance au commandant.

Elle se tourna alors vers moi ; — je tressaillis. Assurément j'avais déjà vu cette figure , — je ne pouvais m'y méprendre ; mais la jolie petite fille d'autrefois était maintenant une belle jeune femme. — Céleste ! m'écriai-je d'une voix émue ; n'êtes-vous pas Céleste ?

C'est ainsi qu'on me nomme , répondit-elle en me regardant avec attention , comme curieuse de découvrir qui j'étais ; mais , avec une figure aussi barbouillée de poussière et de poudre à canon que l'était la mienne , comment m'aurait-elle reconnu ?

— Avez-vous oublié Pierre Simple ?

— Oh ! non , non , je ne vous ai jamais oublié ! s'écria Céleste. Et fondant en larmes , elle me tendit les mains.

Cette scène causa beaucoup d'étonnement à toutes les personnes qui étaient sur le pont et qui ne pouvaient la comprendre. Céleste me sourit à travers ses pleurs quand je lui exprimai combien je me trouvais heureux d'être à même de lui rendre service. — Et où est le colonel ? lui demandai-je.

— Là , répondit-elle en me montrant l'île ; il est devenu général , et commande les troupes de la garnison. Et où est M. O'Brien ? demanda-t-elle à son tour.

— Là, répondis-je en lui montrant le brick ; il est devenu capitaine, et commande ce bâtiment de guerre où je suis second lieutenant.

Nous échangeâmes rapidement une multitude de questions ; et les barques étaient prêtes , que nous causions encore. Swinburne, toutefois , m'annonça que le brick mettait en panne pour nous attendre , et je sentis que par devoir pour les blessés je ne pouvais tarder davantage. Je trouvai encore le temps de lui presser la main, de la remercier des cinquante louis qu'elle m'avait donnés lorsque je dansais sur mes échasses, et de lui dire que , toujours demeurée dans ma mémoire, elle y demeurerait toujours. Après l'avoir priée de me rappeler au souvenir de son père , je l'aidais à descendre dans sa chaloupe, lorsqu'elle me dit : — Je ne sais s'il serait bien de vous en faire la demande, mais il vous serait facile de m'accorder une si grande faveur !

— Laquelle, Céleste ?

— Vous avez consenti à ce que plus de la moitié des hommes de l'équipage nous conduise à terre et y demeure avec nous ; combien ceux que vous retiendrez ici ne vont-ils pas être malheureux ! votre choix entre les uns et les autres n'est même encore fait qu'à peine. Ne pourriez-vous leur laisser à tous la liberté ?

— Je la leur laisserai pour l'amour de vous , Céleste ! Aussitôt que vos deux barques vont être parties , on en mettra une autre à la mer, et le reste

de vos compatriotes vous suivra ; mais il faut que je lève l'ancre sans délai ; adieu !

Lorsque les deux chaloupes s'éloignèrent , tous ceux qui les montaient agitèrent leurs mouchoirs vers nous, et je fis voile vers le brick. Dès qu'on eut mis une troisième chaloupe à la mer , le reste des gens de l'équipage furent appelés sur le pont , s'y placèrent , et suivirent leurs camarades. Je comptais qu'O'Brien ne m'en voudrait pas de les avoir relâchés tous , et moins encore , quand il saurait à la prière de qui je leur avais rendu la liberté. Le navire se nommait la Victorine , avait à bord quatorze canons , et comptait vingt-quatre hommes d'équipage avec onze passagers. Comme sa cargaison consistait principalement en soie et en vin , c'était une excellente prise. Céleste eut le temps de me dire que son père était depuis quatre ans à la Martinique , qu'il l'avait laissée en France pour y terminer son éducation , et qu'elle allait alors le rejoindre. Les autres dames étaient toutes femmes ou filles d'officiers de la garnison française de l'île , et même au nombre des passagers se trouvaient quelques officiers français ; mais comme on me l'avait dit sous le secret , naturellement je fus censé n'en rien savoir , car ils n'étaient pas en uniforme.

Dès que nous rejoignîmes le brick, je me hâtai de monter à bord , de faire descendre des matelots frais dans les chaloupes , et d'envoyer sur la prise le chirurgien avec son aide , pour surveiller le transport

des blessés. Je descendis ensuite dans la cabine , et je rendis compte à O'Brien des événements de la nuit.

— En toute chose , dit-il , on ne doit , je le sais , considérer que la fin ; ce n'est cependant pas le plus heureux coup du monde. La prise du bâtiment que vous ramenez me sauve , et il faut que je fasse une dépêche aussi ronflante que possible. Par le ciel et l'enfer ! quel bonheur qu'il soit de quatorze canons ! voilà qui sonne ! J'aurai soin d'entortiller tout de manière que l'amiral soit obligé de croire que nous avons voulu nous emparer des deux navires ; et telle eût été à coup sûr notre volonté si nous avions su qu'il-y en avait un second. Mais il me tarde de connaître le rapport du chirurgien et de savoir si ce pauvre Osbaldistone en reviendra. Pierre , ayez la complaisance d'aller à bord de la prise , et placez deux soldats de marine près de l'écoutille , afin que personne ne descende sous les ponts et ne fouille dans les caisses ; car je veux , en faveur du général O'Brien , renvoyer à terre tout ce que nous reconnaitrons appartenir aux passagers.

Le rapport du chirurgien constata six morts et seize blessés. Les morts étaient O'Farrell , aide du maître d'équipage , Pepper , aspirant , deux matelots et deux soldats de marine. Osbaldistone , le premier lieutenant , était grièvement blessé en trois endroits , mais on ne devait pas désespérer de sa guérison ; cinq hommes avaient reçu de dangereuses blessures ; les onze autres pourraient , suivant toute probabilité ,

reprendre leur service en moins d'un mois. Dès que les blessés furent à bord du *Serpent* à sonnettes, O'Brien me rejoignit sur la prise, et nous descendîmes dans la cabine. Tous les effets appartenant aux passagers furent réunis; celles de leurs caisses qui avaient été ouvertes furent reclouées, et O'Brien écrivit une belle lettre au général, en y joignant la liste de tous les bagages qu'il renvoyait à terre. Nous les expédiâmes par le launch qui se dirigea vers la batterie la plus voisine avec un pavillon de trêve; après quelque hésitation, on le laissa approcher, et les bagages furent débarqués sur la rive. Nous n'attendîmes pas de réponse, mais nous déployâmes toutes nos voiles pour aller rejoindre l'amiral à la Barbade.

Le matin suivant nous ensevelîmes les gens de l'équipage qui avaient péri. O'Farrell était un beau jeune homme, brave comme un lion, mais trop bouillant de caractère. Il serait devenu un bon officier s'il n'était pas mort si tôt. Le pauvre petit Pepper fut aussi beaucoup regretté. Il n'avait que douze ans. Il avait gagné le brigadier du second cutter pour qu'il le laissât se cacher sous les écoute d'avant. Cette faveur, qui avait mis le comble au plus ardent de ses vœux, mais lui avait été si fatale, il l'avait achetée moyennant sa ration de grog d'un jour. Dès que les corps eurent disparu sous les vagues, et que le service funèbre fut achevé, nous éprouvâmes tous un vrai soulagement. Il y a en effet quelque chose d'horrible, pour les

marins , à savoir un cadavre sur leur vaisseau.

Nous naviguâmes alors gaîment , la prise marchant de conserve avec nous ; et , avant que nous n'atteignissions la Barbade , la plupart des blessés furent en convalescence. Les blessûres d'Osbaldistone étaient cependant fort graves , et on l'engagea à repasser en Angleterre. Il se rendit à ce conseil , et fut , dès son retour , promu au grade de capitaine. C'était un excellent camarade , et sa perte m'affligea ; quoique le lieutenant qui vint prendre sa place se fût trouvé mon cadet , et que je fusse ainsi devenu premier lieutenant du brick. Peu après l'arrivée d'Osbaldistone au pays , son frère se cassa le cou à la chasse , il hérita de ses biens et quitta le service.

L'amiral , que nous rencontrâmes à la Barbade , reçut à merveille O'Brien et sa dépêche. O'Brien avait fait deux bonnes prises , et c'eût été suffisant pour couvrir une multitude de péchés , même s'il en avait commis aucun ; d'ailleurs sa dépêche était admirablement écrite , et l'amiral , dans sa lettre à l'amirauté , s'étendit avec complaisance sur les expéditions aussi heureuses que hardies du capitaine O'Brien. Si cependant la vérité avait été connue , c'était à l'avis donné par Swinburne de ramer vers le côté de la baie sous le vent , que nous devions d'avoir capturé la Victorine ; mais il est bien difficile de découvrir la vérité tout entière dans ces sortes de choses , et j'en ai acquis la preuve pendant que j'étais au service de sa majesté.

CHAPITRE XLVI.

O'Brien dit aux gens de son équipage que sur l'eau salée un Anglais vaut trois Français. — Ils le prouvent. — Nous retrouvons une vieille connaissance, mais qui ne peut être regardée comme un ami.

Notre suivante croisière fut sur la côte de Guiane et dans le golfe de Mexique. Pendant trois mois, nous ne fîmes qu'aller et venir dans ces parages, sans y rencontrer autre chose que des bâtiments qui, des Indes Occidentales, se rendaient à Demerary, à Berbice et à Surinam, et quelques corsaires que nous chassâmes, mais qui, avec les vents légers, marchaient trop vite pour nous. Cependant, nous fûmes une utile protection pour le commerce; et quand O'Brien quitta la station, il reçut des négociants anglais une lettre de remerciement, accompagnée d'une belle pièce d'argenterie. — Il y avait deux jours que nous faisions voile vers la Barbade, et nous étions en vue de l'île de la Trinité, lorsque nous aperçûmes six voiles sous le vent. Nous eûmes bientôt distingué trois gros bâtiments et trois schooners, et dès lors nous conjecturâmes, ce qui plus tard se trouva être exact, que c'étaient trois corsaires, avec trois navires des Indes Occidentales qu'ils avaient capturés. Nous déployâmes toutes nos voiles, et d'abord les trois corsaires en firent autant; mais ensuite, reconnaissant notre force, et ne se souciant pas d'abandonner leurs prises, ils résolurent de combattre. Tandis que les Indiens pressaient le vent sur l'autre écrouet, les corsaires raccourcirent leur toile pour

nous attendre. Nous gouvernâmes en droite ligne vers eux ; puis, quand tous les préparatifs furent faits, et que nous ne fûmes plus qu'à un mille de l'ennemi, qui venait d'arborer le drapeau tricolore, O'Brien ordonna que tous les gens de l'équipage se rendissent sur le gaillard d'arrière, et leur adressa ainsi la parole : — Eh bien ! mes enfants, vous voyez d'une part trois corsaires, de l'autre trois Indiens qu'ils ont capturés. Quant aux trois corsaires, vous êtes à jeu égal, car un Anglais peut toujours battre trois Français (1). Il nous faut rosser les corsaires pour l'honneur et la gloire, et reprendre les trois navires pour le profit, car vous aurez besoin de quelque argent lorsque vous retournerez à terre. Nous avons donc à bâcler une petite demi-douzaine d'affaires, et alors nous penserons à dîner.

Cette harangue convenait à merveille aux gens de l'équipage, et ils retournèrent à leurs canons. — Maintenant, Pierre, me dit O'Brien, rappelez des pièces les matelots que le soin d'orienter les voiles regarde ; car j'ai l'intention de combattre ces gaillards-là sous voiles, et, s'il est possible, de les vaincre au moyen de manœuvres. Dites à M. Webster que j'ai besoin de lui parler.

M. Webster, notre second lieutenant, était un jeune homme plein de résolution et de sang-froid, et de plus un bon officier.

(1) *One Englishman can always beat three Frenchmen.* Voilà bien la jactance britannique du temps.

— Monsieur, lui dit O'Brien, souvenez-vous que les canons du premier rang doivent être pointés fort bas. Je préfère que le boulet touche l'eau avant d'atteindre les flancs des navires ennemis, plutôt que de passer par-dessus leurs ponts. Veillez à ce que vos vis soient haussées sur-le-champ, et j'aurai soin qu'aucune bordée ne soit perdue. Tribord la barre, Swinburne !

Tribord elle est, monsieur.

— Maintenez ; nous allons ainsi arriver en droite ligne à l'arrière du navire sous le vent.

Nous n'étions plus qu'à deux câbles des trois corsaires qui restaient toujours en panne à un demi-câble l'un de l'autre. C'étaient de fort grands schooners, pleins de monde, garnis de leurs filets d'abordage, et pourvus d'une bonne rangée de dents ; car, comme nous fûmes ensuite à même de le savoir, l'un portait seize canons, et chacun des deux autres, quatorze.

— A présent, mes enfants, l'œil aux canons sous le vent, ne les dérangez pas d'une ligne, et, dès que nous aurons coupé, feu ! Du monde aux bras d'avant sous le vent et aux écoutes de foc ; qu'on borde les bras au vent ! Quartier-maitre, à l'arrière ; tendez les écoutes des vergues ! Babord la barre, Swinburne, tout !

— Babord elle est, monsieur, répliqua Swinburne. Le brick hala alors sur le vent, passa avec rapidité sous les poupes des deux schooners qui se trou-

vaient le plus au vent, et leur lâcha sa bordée sans que les pièces eussent été dérangées d'une ligne.

— Ça, rechargez, mes enfants, et restez aux mêmes canons. Halez les bras d'avant au vent. Pierre, je n'ai pas besoin de virer. Restez près de moi pour tourner les écoutes des vergues, quand le brick se déventera. Swinburne, droit la barre.

Sur ces entrefaites, nous lâchâmes une autre bordée dans l'un des deux schooners, avant qu'ils eussent encore répondu à notre feu, et, comme ils avaient commis la faute de rester en panne au vent, ils ne pouvaient y répondre. Le brick cala alors, et O'Brien exécuta une très habile manœuvre. Il fit appuyer sur la barre à tribord et à babord alternativement, marcha ainsi en arrière de façon à passer entre les deux schooners qui étaient sous le vent et le troisième qui était au vent, et brassa contre.

— Du monde à babord et à tribord, mes enfants, et lâchez-leur vos bordées quand nous passerons !

Une partie des marins qui servaient les pièces de tribord, allèrent charger celles de babord, et nous échangeâmes nos bordées, l'une avec celui des corsaires qui était au vent, l'autre avec un des deux qui étaient sous le vent ; pendant ce temps-là, le brick, allant toujours, ne s'était arrêté dans sa marche rétrograde que lorsqu'il avait eu dépassé leurs proues. Dès que nous eûmes rechargé, il se remit à marcher de l'avant, repassa entre les deux mêmes schooners,

leur lâcha ses bordées, et courut par delà leurs poupes.

— A merveille, mes enfants, à merveille ! s'écria O'Brien ; voilà ce que j'appelle bien combattre. Et ce compliment était bien mérité ; en effet , O'Brien qui avait lâché deux bordées d'enfilade et quatre de flanc, n'en avait reçu que deux , par la raison que les schooners n'avaient pas été prêts à nous répondre la dernière fois que nous avions passé entre eux.

La fumée se dissipa bientôt , et nous pûmes voir l'effet de nos bordées. Le schooner du milieu avait perdu sa grande vergue, et paraissait troué en beaucoup d'endroits de sa coque. Le schooner au vent ne semblait pas avoir autant souffert ; mais ils reconnurent alors leur erreur , et déployèrent leurs voiles. Ils avaient cru que nous aurions passé entre eux, et combattu bord à bord ; au moyen de quoi , le schooner qui était le plus au vent aurait pris position de manière à nous enfiler, tandis que les deux autres nous auraient pris de flanc à babord et à tribord. Nos propres pertes étaient légères ; nous n'avions que deux hommes blessés légèrement, et un hauban coupé. Nous dépassâmes leur arrière d'environ un demi-mille ; alors , avec nos deux bordées prêtes, nous visâmes soudain, et nous acquîmes la certitude que, comme nous l'avions présumé , nous pouvions les couper tous ; nous nous mîmes en devoir de le faire ; O'Brien conduisit le brick à portée de la mitraille du schooner au vent, avec cet avan-

tage que les deux autres ne purent nous tirer un seul boulet sans risquer d'atteindre leur camarade. S'il augmentait sa toile, nous l'imitions ; s'il la diminuait, nous l'imitions encore ; enfin, nous conservions toujours à peu près la même position. Le schooner ne combattait pas mal ; mais ses pièces ne pouvaient se comparer avec nos caronades de trente-deux , qui sillonnaient ses flancs à peu de distance et qui de deux sabords n'en faisaient qu'un. Bientôt son mât de misaine tomba , et il lui fallut demeurer en arrière. Pendant ce temps-là les deux autres schooners avaient viré de bord, et se dirigeaient vers notre proue, afin de nous enfler ; mais l'accident arrivé à celui que nous avions déjà combattu, nous laissait plus libre de nos mouvements. Nous savions qu'il ne pourrait nous échapper ; virant donc de bord, nous attaquâmes les deux autres et nous en approchâmes autant que possible. La brise soufflait avec assez de force ; O'Brien fit donner un coup de gouvernail, passa entre eux , et leur lâcha à chacun une bordée d'enfilade, chargée à mitraille et à biscayens, qui occasionna un horrible dégât dans leurs agrès. Cette décharge les mit mal dans leurs affaires ; le plus petit schooner, qui avait été le plus sous le vent au commencement de l'action, déploya toutes ses voiles au vent. Nous hissions nos perroquets volants pour le suivre , quand nous remarquâmes que l'autre schooner, qui était toujours resté au milieu, et dont nous avions abattu la grande

vergue , avait viré de bord et se couvrait de toile sous le vent. — Il ne faut pas vouloir gagner trop , dit alors O'Brien , car nous perdriions tout. Faites virer, Pierre; nous devons nous contenter de celui qui nous reste.

Nous gouvernâmes alors vers le schooner qui avait perdu son mât de misaine , et nous l'atteignîmes bientôt; mais, s'apercevant que son camarade l'avait abandonné, il baissa pavillon à l'instant où nous allions lui lâcher notre bordée. Nos hommes poussèrent trois houras , et ce fut plaisir que de les voir tous se serrer la main les uns aux autres, se féliciter , et rire de l'heureux résultat de l'expédition.

— Maintenant , mes enfants , de l'activité! nous avons assez fait pour l'honneur , pensons un peu au profit. Pierre, prenez les deux cutters avec un bon nombre d'hommes, et rendez-vous à bord du schooner, tandis que je vais m'emparer des trois Indiens. Établissez quelque mât de fortune, et suivez-moi.

En une minute, les cutters furent descendus , et munis d'un nombreux équipage. Je pris possession du schooner , tandis que le brick virait de nouveau et faisait force de voile pour atteindre les navires capturés. Ce schooner, qui était le plus grand des trois, s'appelait la Jeanne d'Arc , portait seize canons , et ne comptait alors que cinquante-trois hommes d'équipage, parce que le surplus avait été mis à bord des prises. Le capitaine avait reçu une grave blessure , et un officier avait péri ; parmi les

marins, il n'y avait eu que huit morts et cinq blessés. Ils m'apprirent qu'ils avaient quitté depuis environ trois mois la baie de St.-Pierre, dans l'île de la Martinique, qu'ils avaient rencontré les deux autres corsaires, et que, croisant de compagnie, ils avaient capturé depuis leur départ neuf navires venant des Indes Orientales. — Mais, dites-moi, demandai-je à l'officier qui me donnait ces détails, n'avez-vous pas été une nuit attaqués par des chaloupes pendant que vous étiez à l'ancre dans la baie de St.-Pierre? — Oui, répondit-il. — Et n'avez-vous pas acheté vos mâts d'un Américain? Sa réponse fut encore affirmative, et nous reconnûmes ainsi avoir capturé le navire contre lequel nous avions inutilement tenté l'attaque qui avait coûté la vie à tant de nos camarades.

Cette circonstance nous transporta tous de joie. — Que je sois pendu, s'écria Swinburne, si je ne croyais avoir déjà vu ce sabord; c'est là que j'ai arraché une pique des mains d'un brigand qui voulait m'en percer, et j'y ai au moins tiré douze coups de mousquet. Oh! je suis diablement content que ce coquin de navire nous appartienne enfin.

Nous enfermâmes les prisonniers à fond de cale, et nous commençâmes à réparer les avaries du schooner. En une demi-heure, nous eûmes fini de nouer et d'épisser tous les cordages, et comme nous avions amené avec nous deux charpentiers du brick, il ne nous fallut pas plus d'une heure pour établir

un petit mât de fortune qui devait suffire momentanément. Nous abaissâmes la grande voile, nous y mîmes des voiles de cape, et après l'avoir hissée de nouveau, nous tâchâmes de rejoindre le brick qui, de son côté, avait presque atteint les prises; mais elles se séparèrent, et ce ne fut que vers la nuit qu'il en eut capturé deux. La troisième vira alors, et le *Serpent à sonnettes* lui donna la chasse. Nous suivîmes le brick, comme firent les deux bâtimens qui avaient été repris, et, même avec notre mât de fortune, il se trouva que nous pûmes voguer aussi vite qu'eux. Le matin suivant, nous aperçûmes le brick, à environ trois milles devant nous, qui était en panne, et avait en sa possession les trois navires. Nous le rejoignîmes, et j'allai à bord. Webster reçut le commandement du corsaire, et après avoir demeuré tout le jour à l'ancre, tant pour envoyer des maîtres sur les prises, que pour transporter les captifs sur le *Serpent à sonnettes*, et pour ajouter un meilleur mât de fortune, nous fîmes, tous ensemble, voile vers la Barbade. De retour sur le brick, j'appris ce que j'avais ignoré jusque-là, que nous avions seulement eu deux morts, un matelot et un mousse, et cinq blessés. J'oubliais les noms des deux autres corsaires; ces noms étaient l'*Étoile* et la *Madeleine*.

Une quinzaine après, nous arrivâmes heureusement, avec toutes nos prises, dans la baie de Carlisle, où l'amiral était venu lui-même mouiller deux jours auparavant. J'ai à peine besoin de dire qu'O'Brien

reçut de lui l'accueil le plus flatteur, et qu'il retira beaucoup de gloire d'un semblable exploit. Je trouvai à terre plusieurs lettres de ma sœur, et leur contenu me causa beaucoup de peine. Mon père avait passé quelques mois en Irlande, et il était revenu sans s'être procuré le moindre renseignement. Il se laissait aller à une profonde tristesse, me marquait ma sœur, négligeait complètement ses devoirs ecclésiastiques, restait souvent la journée entière sans parler, et était devenu presque méconnaissable, tant le chagrin l'avait maigri et changé. — En un mot, disait-elle, j'ai peur, mon cher Pierre, qu'il ne hâte ainsi le reste de ses jours. Nécessairement, je vis dans la solitude et la mélancolie. Je ne puis m'empêcher de réfléchir à quelle affreuse condition je serais réduite, si nous venions à perdre notre père. Accepter la protection de mon oncle? jamais. Cependant, de quoi vivrais-je; car notre père n'a fait aucune épargne? J'ai beaucoup travaillé dans ces derniers temps afin de me mettre en état d'être gouvernante, et j'étudie le piano et la harpe plusieurs heures par jour. Combien, oh! combien je serai contente lorsque vous reviendrez en Angleterre! Je montrai ces lettres à O'Brien, qui les lut avec beaucoup d'attention, et je vis le rouge lui monter aux joues chaque fois qu'il arrivait à un endroit où il était question de lui et où ma sœur exprimait sa reconnaissance pour la bonté dont il m'avait si souvent donné des preuves.

— Pas de souci, Pierre! me dit O'Brien en me rendant les lettres. A qui dois-je mon avancement? à vous; à qui dois-je ce brick? à vous encore; à qui dois-je les sommes que mes prises vont me rapporter, et qui, par la tête de St.-Patrice! se monteront à un joli total? toujours à vous. Tranquillisez-vous donc au sujet de votre chère petite sœur; nous réunirons vos parts de prises et les miennes, et elle épousera un duc, s'il y a en Angleterre un duc qui soit digne d'elle. Ce sont les Français qui fourniront la dot, aussi sûr que le Serpent à sonnettes porte une queue.

CHAPITRE XLVII.

En me dirigeant vers deux navires pour les capturer, j'essuie un terrible ouragan. — Je suis jeté sur la côte et perds plus de la moitié de mes hommes. — Qu'est devenu le Serpent à sonnettes?

En trois semaines nous fûmes prêts à reprendre la mer, et l'amiral nous donna ordre d'aller de nouveau nous mettre en observation dans les parages de la Martinique. Il y avait une quinzaine que nous croisions devant la baie de Saint Pierre, et, quand je me promenais la nuit sur le pont, je regardais souvent les lumières de la ville, en me demandant si quelque une d'elles n'éclairait pas Céleste; un soir que nous étions à cinq ou six milles de la terre, nous aperçûmes deux navires qui doublaient la pointe au Nègre de fort près. Il y avait un

calme plat , et les chaloupes du brick le touaient de l'avant.

— Il fera noir dans une demi-heure , Pierre , me dit O'Brien , et je crois que nous pourrions les couper avant qu'ils ne jettent l'ancre ; même , auraient-ils le temps de le jeter , leur affaire n'en serait pas meilleure. Qu'en pensez-vous ?

Je partageai son avis , car toujours je me trouvais plus heureux quand le brick se rapprochait du rivage , parce qu'il me semblait ainsi être moins éloigné de Céleste ; au contraire , plus nous naviguions au large , plus je devenais triste. Je pensais continuellement à elle , et sa vue , après tant d'années de séparation , avait changé en une vive tendresse mon folâtre attachement. Je dois le dire , j'étais aussi amoureux que possible. L'idée seule d'entrer dans la baie , me transportait donc de plaisir , et il n'y avait pas d'imprudence , pas de folie , que je n'eusse commises , ne fût-ce que pour contempler les murailles de la maison qui renfermait le constant objet de mes pensées. Ces idées étaient des visions chimériques qui ne semblaient pas devoir se réaliser jamais , au gré de mes désirs ; mais , à vingt-et-un ou vingt-deux ans , on se plaît à bâtir des châteaux et l'on est fort disposé à s'éprendre d'amour sans réfléchir aux chances de succès. Je répondis à O'Brien que je trouvais son plan très exécutable , et que je désirais qu'il me laissât tenter l'expédition ; lui promettant que s'il y avait trop de

risques à courir , je reviendrais en toute hâte.

— Je sais que je puis me fier à vous , Pierre , répliqua O'Brien , et il n'est pas de plus grand bonheur pour un capitaine que d'avoir à son bord un officier qui mérite toute sa confiance ; mais , dites , n'est-ce pas moi qui vous ai élevé , moi qui ai fait un homme de vous , comme , s'il vous en souvient , je vous l'avais promis quand vous n'étiez qu'un petit marmot , avec le nez morveux , et les jambes pareilles à deux carottes ? mettez donc en mer le launch , et faites préparer les embarcations ; plus tôt vous partirez mieux vaudra. Quelle chaude journée nous avons eue ! pas une égratignure de chat sur l'eau , et le ciel n'est que brouillard. Voyez aussi comme le soleil se couche ; on le dirait tellement bouffi de colère , que sa taille a triplé. Je soupçonne qu'une forte brise de terre va s'élever.

Une demi-heure après , je partis avec les chaloupes. Il faisait alors tout-à-fait noir , et nous ramâmes vers la baie de Saint-Pierre. La chaleur était excessive et inexplicable. Pas le moindre souffle de vent ne passait dans les cieux ni sur la mer ; pas le moindre nuage ne se voyait à l'horizon , et les étoiles étaient obscurcies par une espèce de vapeur ; enfin il paraissait y avoir une complète stagnation dans les éléments. Les hommes qui montaient les chaloupes quittèrent leurs jaquettes , car après avoir ramé quelques instants , il leur fut impossible de les endurer davantage. A mesure que nous avançons ,

l'atmosphère devenait plus pesante, et l'obscurité plus profonde. Nous présumions être à l'entrée de la baie, mais nous ne pouvions rien distinguer à plus de trois verges devant nous. Swinburne, qui m'accompagnait toujours, tenait le gouvernail du launch, et j'appelai son attention sur les phénomènes extraordinaires qu'offrait la nuit.

— Je les ai bien remarqués, M. Simple, répliqua Swinburne, et je vous avoue que s'il y avait seulement moyen de retrouver le brick, je vous conseillerais de retourner à bord sans perdre une minute. Le Serpent à sonnettes aura cette nuit besoin de tout son monde, ou je me trompe fort.

— Pourquoi ces idées-là ? repris-je.

— Parce que je crois, et même je puis le dire, parce que j'ai la certitude qu'un ouragan éclatera avant le jour. Ce n'est pas la première fois que je croise dans ces latitudes ; or, je me rappelle qu'en 94...

Mais je l'interrompis. — Swinburne, je crois que vous avez raison. A tout hasard, je vais rebrousser chemin ; peut-être atteindrons-nous le brick avant que l'ouragan ne commence. Il porte une lanterne, et nous pouvons encore le retrouver. Je fis alors virer les chaloupes, et me dirigeai de mon mieux vers l'endroit où je supposais que le Serpent à sonnettes était mouillé. Mais à peine ramions-nous depuis deux minutes, que de faibles gémissements parcoururent l'atmosphère, tantôt d'un côté, tantôt

d'un autre ; et il nous sembla que nous cheminions à travers des ténèbres solidifiées, si l'on peut employer une expression semblable.

Swinburne regarda autour de lui , et bientôt , étendant la main à tribord : — Le voilà qui arrive, M. Simple , me dit-il ; le voilà , j'en suis sûr. Beaucoup de pauvres diables qui sont en vie à cette heure ne seront pas sur leurs jambes demain. Voyez , voyez , monsieur !

Je regardai , et malgré les ténèbres , je vis une espèce de muraille noire qui se mouvait sur l'eau et se dirigeait en droite ligne vers nous. Les gémissements faibles que nous avions d'abord entendus se changèrent peu à peu en des rugissements à nous assourdir ; puis, tout d'un coup, l'ouragan éclata avec un vacarme auquel le fracas de la foudre n'est pas comparable. La mer demeurait unie comme une glace , mais elle bouillait avec force et était couverte d'une écume si blanche , que nous semblions au milieu de la nuit flotter sur du lait. Le vent saisisait les rames avec une telle violence , que les rameurs étaient lancés sous leurs bancs et que beaucoup d'entre eux furent grièvement blessés. Par bonheur , nous ramions à toulets et à chevilles ; sinon , le platbord et les planches de la chaloupe se seraient arrachés , et nous eussions coulé bas. Levent prit bientôt la chaloupe en travers ; et, s'il y avait eu la moindre vague , il l'aurait infailliblement

fait chavirer ; mais Swinburne donna un coup de gouvernail qui la mit sous l'ouragan, et nous fendîmes alors l'eau bouillante à raison de dix milles par heure. Tous les hommes avaient l'air interdit ; après avoir plusieurs fois ressaisi leurs rames , ils s'étaient vus contraints de les abandonner, de s'asseoir au fond de la chaloupe, et de s'accrocher aux bancs. Les rugissements terribles de l'ouragan ne nous permettaient de communiquer que par signes ; les autres chaloupes avaient disparu. Plus légères que la nôtre, elles avaient été plus vite entraînées par le vent dont la fureur était au comble ; mais nous n'eûmes pas nous-mêmes couru sous le vent plus d'une minute que la mer s'éleva soudain d'une manière inexplicable, qui parut tenir de la magie.

De toutes les scènes d'horreur dont je fus jamais témoin, aucune ne peut se comparer à celle de cette nuit-là. Nous ne pouvions rien voir, et nous n'entendions que le vent, qui nous emportait avec la rapidité d'une flèche, nous ne savions où, si ce n'était à une mort certaine. Swinburne, qui gouvernait toujours la chaloupe, se retournait à chaque instant pour jeter un rapide regard sur la mer qui devenait de plus en plus houleuse. Bientôt nous voguâmes à travers d'effroyables vagues, qui, une minute, nous élevaient à une immense hauteur, et, la minute suivante, nous abritaient presque de l'ouragan; bientôt encore, l'atmosphère fut remplie

d'éclaboussures d'eau salée, car le vent coupait le faite des vagues comme avec un couteau, et l'emportait avec lui comme dans ses bras.

Cette pluie remplissait la chaloupe qui semblait enfoncer peu à peu. Les hommes la vidaient en silence avec leurs chapeaux, quand une vague énorme fondit sur la poupe, et la remplit jusqu'aux bancs des rameurs. Le moment d'après, nous reçûmes tous un choc assez violent pour être arrachés des places que nous occupions. Swinburne fut lancé par-dessus ma tête. En une seconde, toutes les poutres de la chaloupe se séparèrent, nous les sentimes qui s'affaissaient, et nous demeurâmes à la merci des flots irrités. Chacun de nous lutta pour conserver ses jours, quoique sans beaucoup d'espoir d'y parvenir; mais la vague suivante nous précipita sur les rocs contre lesquels la chaloupe avait été déjà jetée. Cette vague fut le salut des uns, et causa la mort des autres. Moi, le ciel me sauva dans sa miséricorde. Je fus lancé si haut, que je heurtai seulement contre une pointe de rochers qui m'enfonça deux côtes. Swinburne et huit matelots échappèrent avec moi, mais non sains et saufs; deux se cassèrent la jambe, trois se démirent le bras, les autres reçurent de plus ou moins fortes contusions. Un miracle préserva Swinburne de tout mal. De dix-huit que nous étions dans la chaloupe, il y en eut dix qui survécurent; le reste de nos compagnons se fracassèrent à nos pieds, et nous les re-

trouvâmes presque méconnaissables le matin suivant. Un ou deux eurent littéralement le crâne brisé contre les rocs. Lorsque je me sentis vivant, je remerciai Dieu; mais l'ouragan faisait toujours rage, et toujours les vagues s'élançaient jusqu'à nous. Je me traînai un peu plus haut sur la berge, et je trouvai Swinburne assis, les yeux tournés vers la pleine mer. Il me reconnut, me prit la main, et après me l'avoir serrée, la garda dans la sienne. Quelques instants nous restâmes dans cette position; mais les vagues, qui sans cesse augmentaient de volume, ne tardèrent pas à nous atteindre, et nous contraignirent à grimper encore plus haut. Je regardai alors autour de moi; l'ouragan continuait avec la même furie, mais l'atmosphère n'était plus si noire. Je pus, au moyen du banc d'écume qui bordait le rivage, suivre à quelque distance les contours de la baie, et, pour la première fois, je songai à O'Brien et au brick. Je mis ma bouche dans l'oreille de Swinburne et je criai: — O'Brien! Swinburne secoua la tête et reporta ses yeux au large. Je me mis à réfléchir s'il y avait quelque chance que le brick eût échappé. Il était au moins à six milles en mer, sinon à sept, quand nous l'avions quitté, et l'ouragan ne soufflait pas tout-à-fait vers la côte. Peut-être s'en était-il éloigné jusqu'à dix milles; mais quel chétif avantage pour lutter victorieusement contre une force terrible! Je priai pour les malheureux qui se trouvaient à bord du brick, et je rendis grâce au ciel de ma con-

servation. J'étais [ou serais bientôt prisonnier, sans doute; mais qu'importait ? Je pensai à Céleste, et me trouvai presque heureux.

Au bout d'environ trois heures, la violence de la tempête diminua un peu. Le vent souffla toujours avec impétuosité, mais le ciel commença à s'éclaircir, les étoiles brillèrent de nouveau, et nous pûmes voir à une vaste distance.

— Voilà l'ouragan qui s'apaise, monsieur, me dit enfin Swinburne ; il se contente du mal qu'il a fait, et ce mal n'est pas petit. C'est pire qu'en 94.

— Oh ! je donnerais en ce moment toute ma paie et toutes mes parts de prises pour qu'il fit jour et que nous pussions connaître le sort du pauvre Serpent à sonnettes. Pensez-vous qu'il ait échappé, Swinburne ?

— Tout dépend de savoir s'il était ou s'il n'était pas sur ses gardes, monsieur. Jamais un marin meilleur que le capitaine O'Brien, n'a mis le pied sur une planche de navire, mais il n'avait encore assisté à aucun ouragan, et il peut n'avoir pas tenu compte des signes et des indices par lesquels Dieu, dans sa miséricorde, nous a avertis. Ces navires élevés se remplissent aisément..... mais il nous faut espérer pour le mieux.

Ce fut avec la plus vive inquiétude que nous attendîmes le jour, qui nous semblait ne devoir plus reparaitre. L'aurore commença enfin à poindre, et nous portâmes les yeux dans toutes les directions à

mesure que la pleine mer s'éclaira ; mais nous ne pûmes apercevoir le brick. Le soleil se leva , tout devint radieux et pur ; mais nous ne regardâmes pas même autour de nous , nos yeux demeurèrent immobiles vers l'endroit où nous avions laissé le brick. La mer était encore très agitée, mais le vent tombait de plus en plus.

— Merci , mon Dieu , merci ! s'écria Swinburne qui avait dirigé ses regards le long de la côte ; dans tous les cas, il flotte encore ! Et regardant moi-même dans la direction qu'il m'indiqua, j'aperçus, à deux milles du rivage , le brick qui, tout désarmé, ballottait sur les vagues.

— Je le vois , m'écriai-je à mon tour, pouvant à peine respirer de joie ; mais, hélas ! je crois qu'il va infailliblement échouer.

— Tout dépend de savoir s'il pourra déployer quelques pouces de voiles pour doubler la pointe, répliqua Swinburne ; et , n'en doutez pas , le capitaine O'Brien le voit aussi bien que nous.

Les huit hommes qui s'étaient aussi sauvés nous rejoignirent alors. Nous échangeâmes tous des poignées de main. Ils me montrèrent les corps de nos camarades qui avaient péri. Je les leur fis remonter plus haut et mettre les uns près des autres ; pendant ce temps, je continuai, ainsi que Swinburne, à examiner le brick. Au bout d'environ une demi-heure, nous vîmes s'élever un triangle ; dix minutes après, un mât de fortune parut à l'arrière ; une voile de senau

fut ensuite hissée et déployée. A l'avant se montrèrent bientôt des bigues ; et enfin , une seconde voile de cape et un foc de tempête furent exposés au vent.

— C'est tout ce que le capitaine peut faire maintenant , M. Simple, observa Swinburne ; il lui faut se fier à ces deux haillons et à la Providence. Le brick n'est plus qu'à un mille de la côte, qu'il touche, et nous ne le reverrons jamais.

Nous épiâmes avec anxiété , pendant plus d'une demi-heure , le moindre de ses mouvements. Les autres hommes revinrent près de nous et partagèrent nos alarmes. Un moment , nous désespérions qu'il doublât la pointe ; le moment d'après, nous ne conservions aucun doute. Lorsqu'il approcha enfin des rochers, il dériva un peu de l'avant, et mon angoisse devint presque intolérable. Je me tenais alternativement sur une jambe , puis sur l'autre , et l'inquiétude m'ôtait la respiration. Il parut toucher la pointe, et frotta réellement les rochers. — Ciel ! m'écriai-je, il échoue !

— Non ! répliqua Swinburne. Et nous le vîmes alors passer derrière le roc le plus avancé, puis disparaître.

— Il est sauvé , M. Simple ! Il a doublé , de par tous les saints ! s'écria Swinburne en agitant son chapeau de joie.

— Dieu en soit loué ! répondis-je au comble du ravissement.

CHAPITRE XLVIII.

Désastres causés par l'ouragan. — Pierre se fait des amis. — Pour détruire, comme pour sauver, les marins anglais n'ont pas leurs pareils. — Pierre, à son extrême satisfaction, retrouve le colonel O'Brien. — Il s'estime encore plus heureux de retrouver une autre personne. — Nombreux serremments de mains, « et tout ce qui s'en suit, » comme dit Pope.

Une fois sûrs que le brick était hors de péril, nous pensâmes à nous-mêmes. Mes yeux se tournèrent d'abord sur les cadavres de nos camarades, et en les voyant tout mutilés, je remerciai encore le ciel du miracle auquel je devais la vie. Nous portâmes ensuite nos regards vers la côte pour chercher à découvrir quelque trace des autres chaloupes, mais ce fut en vain. Nous étions à trois milles environ de la ville, qui, nous le pouvions voir, avait beaucoup souffert de l'ouragan, et au bas de laquelle le rivage était jonché de débris et de fragments. Je représentai aux matelots que nous ferions aussi bien de nous y rendre et de nous constituer tout de suite prisonniers; ils en tombèrent d'accord avec moi, et après avoir promis aux deux ou trois pauvres diables qui étaient trop blessés pour nous suivre, que nous les enverrions chercher, nous partîmes.

Dès que nous eûmes franchi les rochers qui bordent l'île et pénétré à quelques pas dans l'intérieur, quel spectacle se présenta devant nous ! De toutes parts, des arbres déracinés, des bestiaux morts, çà et là les restes d'une habitation qui avait été, aux trois quarts, emportée à une distance de plusieurs milles.

Tout ce qui n'était pas grosse maçonnerie avait disparu. Nous passâmes près d'un endroit où la veille s'élevait une rangée de cases, mais elles avaient été toutes rasées. Les nègres travaillaient avec ardeur à retirer des ruines ce qu'ils possédaient de plus précieux; pendant ce temps-là, les femmes tenaient dans leurs bras leurs enfants les plus jeunes, et les autres à leurs côtés. Il y avait aussi plus d'une mère qui se lamentait sur le cadavre d'une petite créature que l'éboulement de sa hutte avait écrasée. Personne ne s'occupa de nous.

Environ un demi-mille plus loin, à notre extrême satisfaction, nous rencontrâmes les équipages des autres barques, qui étaient assis sur le bord de la route. Ils avaient tous échappé sans blessures, car leurs embarcations, beaucoup plus légères que les nôtres, avaient été plus haut jetées sur la côte. Ils se mirent à notre suite, et nous continuâmes notre marche.

Chemin faisant, nous trouvâmes un chariot renversé sous la roue duquel était la jambe du nègre qui le conduisait. Nous dégageâmes le pauvre diable, mais sa jambe était cassée. Après l'avoir porté à l'ombre au bord de la route, nous poursuivîmes. A chaque nouveau pas, ce fut une nouvelle scène de détresse et de désolation, mais qui ne pouvait donner aucune idée du spectacle qu'offrait la ville elle-même. Pas une maison sur trois n'était complètement intacte; et sur la berge, on ne voyait que débris hu-

maines , que fragments de navires dont les mâts , rompus en cinq ou six endroits , étaient enfoncés dans le sable à plusieurs pieds de profondeur. Des détachements de soldats s'occupaient à relever les cadavres et à recueillir le peu d'objets qu'il était possible de sauver. Nous tournâmes nos pas vers la ville , car personne ne nous accostait , personne ne nous regardait même ; et là c'était un tableau encore plus affreux. Dans plusieurs rues , on retirait de dessous les décombres les habitants qui vivaient encore et dont les cris se faisaient entendre ; dans d'autres , on emportait les morts dont elles étaient jonchées. Les lamentations des parents , les hurlements des nègres , les plaintes des blessés , les malédictions et les jurements des soldats français , les ordres continuellement donnés par des officiers à cheval , enfin la confusion produite par des groupes nombreux de spectateurs qui criaient en même temps , tout formait une scène aussi terrible qu'elle était nouvelle.

Après l'avoir contemplée quelques minutes , j'arrêtai un officier qui passait au galop , pour lui dire en français que je désirais me constituer prisonnier.

— Nous n'avons pas le temps de faire des prisonniers , répondit-il ; des centaines d'habitants sont ensevelis sous les ruines , et nous devons chercher à les sauver. Il nous faut avant tout remplir les devoirs que l'humanité réclame.

— Voulez-vous permettre à mes gens de vous

aider, monsieur ? ils ont tous autant de bonne volonté que de vigueur.

— Monsieur, dit-il en se découvrant, je vous remercie au nom de mes infortunés concitoyens.

— Montrez-nous donc de quel côté nous pouvons être utiles.

Il se détourna, et de la main me montra une maison située un peu plus haut dans la rue, dont une partie était écroulée : — Il y a des êtres vivants sous ces décombres, ajouta-t-il.

— Venez, camarades ! m'écriai-je ; et tout fatigués qu'ils étaient, mes gens s'empressèrent de se mettre à la besogne. Je ne pus les aider quant à moi, tant je souffrais du côté ; mais je ne les quittai pas et je les dirigeai.

En une demi-heure nous eûmes déblayé la maison de manière à parvenir jusqu'à une jeune négresse dont nous avions distinctement entendu les cris. Nous dégageâmes la pauvre fille, mais lorsque nous l'eûmes déposée dans la rue, elle perdit connaissance. Sa main gauche était fracturée. Je lui prodiguai tous les secours qu'il m'était possible, et mes hommes, qui continuaient le déblaiement, arrachaient avec ardeur les poutres et les solives, lorsqu'un autre officier passa à cheval. En les voyant, il fit halte, et me demanda qui nous étions. — Nous sommes Anglais, lui répondis-je, et nous appartenons à l'équipage d'un brick qui a naufragé. Pour le moment, nous tâchons de prêter à nos semblables

l'assistance dont ils ont si grand besoin , et nous attendons ainsi qu'on ait le loisir de nous mettre en prison.

— Eh bien ! tout Anglais que vous êtes, je vous déclare de braves gens, répliqua-t-il. Et il continua son chemin.

Mes marins venaient de retrouver une seconde victime. — C'était un vieux nègre à cheveux blancs, mais si fracturé qu'il ne devait pouvoir vivre. Nous l'emportâmes, et nous l'étendîmes à côté de la jeune négresse, quand plusieurs autres officiers à cheval descendirent la rue. Dans celui d'entre eux qui marchait le premier et qui portait alors l'uniforme de général, je reconnus sur-le-champ mon ancien ami le colonel O'Brien. Ils s'arrêtèrent tous et se mirent à nous regarder. Je leur dis qui nous étions. Le général O'Brien ôta son chapeau, et remercia les marins.

Il ne me reconnut pas, et allait passer outre. — Général, lui dis-je en anglais, vous ne vous rappelez plus de moi ; mais je me rappellerai toujours votre bonté.

— Dieu ! s'écria-t-il, est-ce vous, mon ami ? Et mettant pied à terre (1), il me serra tendrement la main. — Il n'est pas étonnant que je ne vous aie pas reconnu, vous ressemblez si peu à ce petit Pierre Simple qui était habillé en fille et qui dansait sur des échasses. Mais j'ai à vous remercier, et Céleste aussi,

(1) *He sprang from his horse.* C'était là une grande déférence. A. M.

du service que vous lui avez rendu dernièrement. Je ne vous demanderai pas d'abandonner un travail si charitable et si humain ; mais quand la tâche que vous avez entreprise sera finie, venez à mon hôtel. Tout le monde vous indiquera où je demeure , et si vous ne me trouvez pas chez moi , car vous sentez que je ne puis me soustraire aux tristes occupations que ce jour m'impose, du moins y trouverez-vous Céleste. Adieu. Il remonta alors à cheval , et s'éloigna suivi de son état-major.

— Courage, camarades, m'écriai-je, et soyez sûrs que nous ne serons pas traités bien cruellement ; travaillons fermes, faisons tout le bien que nous pouvons faire , et les Français nous en tiendront compte.

Comme nous avions fini de déblayer cette maison, nous retournâmes à l'endroit où les autres fouilles se poursuivaient sous les ordres de l'officier à cheval. J'allai à lui , et l'instruisant que nous avions déjà sauvé deux personnes, je lui demandai s'il voulait nous permettre d'aider ses gens. Il accepta ma proposition avec reconnaissance.

— Mes amis, s'écria Swinburne, oublions pour le moment toutes nos contusions , et montrons à ces Français comment on travaille.

Nos marins donnèrent en effet l'exemple ; ils jetèrent poutres et solives à droite et à gauche, avec une vitesse et une dextérité dont s'étonnèrent beaucoup l'officier et les autres habitants qui regardaient, et

en une demi-heure firent plus d'ouvrage qu'on ne l'aurait cru possible. Plusieurs vies furent sauvées par eux. Aussi, les Français témoignèrent leur admiration de la conduite de nos marins, et leur apportèrent à boire, ce dont ils avaient grand besoin, les pauvres diables ; après s'être rafraîchis, ils travaillèrent « à double marée, » comme disent les matelots, et retirèrent encore des ruines plusieurs personnes qui auraient péri sans leur secours.

Les désastres occasionnés par cet ouragan furent d'autant plus terribles qu'il avait éclaté la nuit, lorsque la plupart des habitants étaient couchés et endormis. On m'assura que presque toutes les maisons de bois avaient été abattues pendant les cinq premières minutes. Vers midi, il ne nous restait plus d'ouvrage, et je ne regrettai pas que nous eussions fini. Mon côté me faisait beaucoup souffrir, et la chaleur brûlante du soleil m'avait causé un horrible mal de tête, ainsi que d'estomac.

Je demandai à un vieux Français, d'un extérieur très respectable, où était la demeure du général O'Brien : il me l'indiqua, et j'y allai avec mes gens ; lorsque nous arrivâmes, je vis le soldat d'ordonnance emmener le cheval du général, car il venait de rentrer. Je priai un sergent, qui était de planton à la porte, d'informer le général que j'attendais ses ordres. Le sergent revint bientôt et m'invita à le suivre ; je fus introduit dans un vaste salon où je trouvai le général en compagnie de plusieurs officiers. Il m'ac-

cabla encore de marques d'amitié, et apprit aux personnes présentes que c'était moi qui avais rendu la liberté aux dames faites prisonnières à bord de la Victorine.

— J'ai donc à vous remercier au nom de ma femme, dit un officier en venant à moi et en me tendant la main.

Un autre s'approcha, et me dit pareillement que je lui avais rendu la sienne. Nous entrâmes alors en conversation, et je racontai non seulement tous les détails de mon naufrage, mais encore le motif pour lequel j'avais quitté le brick cette nuit-là; j'ajoutai que j'avais revu mon navire le matin, qu'il était démâté, mais qu'il avait cependant pu doubler la pointe et ne courait plus aucun danger.

— Je dois, dit le général O'Brien, vous faire le compliment d'avouer que votre Serpent à sonnettes nous a donné bien du mal, et mon homonyme a mieux appris aux batteries de l'île à se tenir sur leurs gardes, que mes recommandations ne l'eussent jamais pu faire. Je ne crois pas qu'il y ait à la Martinique un nègre âgé de cinq ans qui ne connaisse votre navire.

On parla ensuite de l'attaque tentée par nous contre certain corsaire qui nous avait si rudement repoussés. — Ah! ah! dit l'aide-de-camp, vous la dansâtes bonne! Mais vous n'êtes pas au bout : voici quatre mois qu'il est reparti, et le capitaine

Carnot qui le commande nous a juré de vous combattre s'il vous rencontre.

— Il a tenu parole, répliquai-je; alors, je racontai notre engagement avec les trois navires français et la prise du corsaire en question, ce qui étonna, et, je crois, dépita beaucoup mes auditeurs.....

— Eh bien ! mon ami, dit le général O'Brien, il vous faut rester chez moi tant que durera votre séjour dans l'île. Si vous avez besoin de quelque chose, ne vous gênez pas pour m'en instruire.

— J'ai peur d'avoir besoin d'un chirurgien, répondis-je, car le côté me fait tellement mal, que je puis à peine respirer.

— Êtes-vous blessé ? me demanda le général avec intérêt.

— Pas dangereusement, je pense ; mais j'éprouve une douleur assez vive.

— Permettez que j'examine votre blessure, me dit un officier qui s'avança. Je suis chirurgien de la garnison, et peut-être m'honorerez-vous de votre confiance. Otez votre habit, s'il vous plaît.

Je n'y parvins qu'avec peine. — Vous avez deux côtes cassées, continua-t-il en me palpant, et une forte contusion. Il vous faut garder le lit, ou rester étendu sur un sofa, pendant quelques jours. Je viendrai dans un quart d'heure vous panser, et je vous promets que sous une huitaine je vous aurai parfaitement guéri, en retour de la liberté que vous

avez rendue à ma fille qui se trouvait à bord de la Victorine avec les autres dames. Les officiers se retirèrent alors , et je demeurai seul avec le général O'Brien.

— Rappelez-vous , me dit-il , et je vous en préviens une fois pour toutes, que ma bourse, comme le reste, est à votre disposition. Si vous n'en usez pas librement avec nous, je croirai que vous ne nous aimez plus. Ce ne serait pas la première fois que je vous rendrais un service de ce genre, Pierre, et vous vous êtes honorablement acquitté de celui que je vous ai autrefois rendu ! Au reste , je n'étais pour rien dans l'affaire des cinquante louis ; Céleste, continua-t-il en souriant , vous avait seule fait ce don ; car pour moi je ne me serais pas imaginé que c'était vous qui étiez vêtu en femme et qui dansiez si impudemment sur des échasses au milieu de la France. Mais il faudra plus tard me conter toutes vos aventures. Céleste est fort impatiente de vous voir. Voulez-vous lui faire visite sur-le-champ , ou attendre que le chirurgien soit venu.

— Oh ! sur-le-champ , s'il vous plaît , général. Puis-je toutefois vous demander auparavant qu'on prenne soin de mes pauvres matelots ? Ils n'ont rien mangé depuis hier ; ils sont criblés de contusions, et ont travaillé dur toute la matinée. Puis-je vous prier aussi d'envoyer un chariot chercher ceux que leurs blessures plus graves nous ont contraints de laisser sur la côte ?

— J'aurais dû penser plus tôt et aux uns et aux autres , répliqua-t-il ; mais je veillerai en outre à ce que les malheureux qui ont péri reçoivent une sépulture décente. Venez maintenant , je vais vous conduire près de Céleste.

CHAPITRE XLIX.

Côtes brisées qui ne brisent guère deux cœurs. — O'Brien fait une quasi-déclaration de paix. — Pierre Simple fait une véritable déclaration d'amour. — Imprudences de tout le monde.

Je suivis le général dans un appartement meublé avec élégance, où je trouvai Céleste qui attendait ma visite. Dès que j'entrai, elle accourut à moi, et quel plaisir j'eus à lui prendre la main, à contempler sa belle et expressive figure ! Je ne pus prononcer un mot , Céleste non plus. Je gardai une minute sa main dans la mienne , en la dévorant des yeux ; le général, qui se tenait à deux pas, nous regardait alternativement. Il se détourna alors , et s'approcha de la fenêtre. Je portai la main de Céleste à mes lèvres, et l'abandonnai ensuite.

— Il me semble presque que c'est un rêve , dit-elle.

Je ne pus rien répondre , mais je continuai à la regarder avec ivresse. Elle était devenue si belle créature ! Sa taille était parfaite , et sa physionomie avait tant d'expression, il y brillait tant d'intelligence et de sensibilité , qu'elle semblait angélique. Ses yeux, humides de larmes, rayonnaient d'un éclat si

doux et si tendre en me regardant , que j'éprouvais l'envie de me jeter à ses genoux et de l'adorer.

— Allons, me dit le général O'Brien, allons, mon ami , maintenant que vous avez vu Céleste , il faut que le chirurgien vous voie.

— Le chirurgien ! s'écria Céleste avec effroi.

— Oui , chère petite ; mais le mal n'est pas bien grand, il ne s'agit que d'une couple de côtes cassées.

Je suivis le général qui se dirigeait vers la porte , et au moment de sortir, je me retournai pour regarder encore Céleste. Elle était allée s'asseoir sur le sofa et avait son mouchoir sur ses yeux. Le chirurgien m'attendait ; il me frictionna le côté avec une lotion calmante, me mit un bandage, et je me trouvais tout de suite soulagé.

— Il faut maintenant que je vous quitte , me dit le général ; vous ferez bien de vous coucher une heure ou deux , et alors , si je ne suis pas revenu , vous savez le chemin qui mène près de Céleste.

Je m'étendis tout habillé sur mon lit comme il m'en priait ; mais à peine le retentissement des pas d'un cheval m'eut-il annoncé qu'il était parti, que je quittai ma chambre et courus au salon. Céleste y était , et s'empressa de me demander si ma blessure était grave. — Non, lui répondis-je , et c'est pour vous en donner la preuve que je reviens si tôt.

Nous nous assimes alors l'un à côté de l'autre sur le sofa. — Céleste , continuai-je , j'ai le malheur de ne jamais paraître devant vous que dans un état peu

prévenant. La première fois que vous m'avez vu , j'étais blessé ; la suivante, j'étais déguisé en femme ; la dernière, j'étais noir de poudre et de fumée ; aujourd'hui enfin , c'est encore une blessure , c'est presque en haillons, que vous me revoyez. Je désespère vraiment de jamais m'offrir à vos regards sous un extérieur passable.

— Ce ne sont pas les habits , Pierre , qui font l'homme. Je suis trop heureuse de vous voir , pour m'occuper du plus ou moins d'élégance de votre toilette. Je ne vous ai pas remercié encore de votre bonté pour moi lors de notre dernière rencontre ; mon père ne l'oubliera jamais.

— Je ne vous ai pas non plus remerciée, Céleste, de la bourse que vous fûtes assez bonne pour jeter dans mon chapeau quand vous me retrouvâtes cherchant à m'échapper de France. Je m'étais toujours souvenu de vous , mais depuis notre dernière entrevue vous êtes à peine sortie de ma pensée. Vous ne savez pas combien j'ai de reconnaissance à l'ouragan d'hier de m'avoir jeté ici, près de vous. Quand nous croisions sur le brick j'ai souvent dirigé ma lunette vers la ville, souvent tâché de me figurer que je voyais votre maison ; et quand le brick se rapprochait de la côte , combien l'idée que j'étais ainsi moins éloigné de vous me rendait heureux !

— Et moi, Pierre, combien j'ai souvent épié votre brick, souvent éprouvé un invisible bonheur à le voir se rapprocher du rivage ; mais combien alors je

craignais que les batteries ne tirassent sur vous ! Quel dommage que mon père et vous, ne combattiez pas pour la même cause ! Nous pourrions être si heureux !...

— Nous pouvons toujours le devenir, Céleste.

Nous causâmes pendant deux heures, qui ne me parurent que dix minutes. Je sentais mon cœur inondé d'amour ; mais je doute que Céleste sût encore qu'elle aimait. Du reste, je laisse au lecteur le soin de décider, d'après le fragment de conversation qu'il vient de lire, si elle n'était pas éprise ou quelque chose qui en approchait bien.

Le matin suivant, je sortis de bonheur pour chercher à découvrir le brick, et j'eus l'extrême satisfaction de l'apercevoir à environ six milles de l'entrée de la baie, se dirigeant vers la terre. Il avait alors deux assez bons mâts de fortune, avec des voiles de perroquet en place de huniers, et semblait bien obéir au gouvernail. Quand il fut à trois milles de la baie, il mit en mer le petit canot, seule embarcation qui lui restait, et qui rama vers le rivage avec un pavillon de trêve arboré à sa proue. Je regagnai aussitôt ma chambre, j'écrivis une narration détaillée de tous les événements de la veille, pour l'envoyer à O'Brien lorsque le petit canot retournerait à bord, et comme je n'avais d'habits que ceux qui me couvraient le corps, je le priai même de m'expédier mes effets. Je finissais ma lettre lorsque le général entra.

— Mon ami, me dit-il, le capitaine O'Brien m'envoie un pavillon de trêve, pour que je lui fasse connaître le sort des équipages de ses chaloupes, et me demande la permission d'envoyer ensuite les vêtements et les effets de ceux qui ont survécu.

— Je viens, général, de rédiger à son intention un récit fort circonstancié de notre naufrage; quant à l'envoi pour lequel il sollicite votre autorisation, je l'en priais, comme vous l'allez voir. Et je lui présentai ma lettre; il la lut et me la rendit.

— C'est bien, dit-il; seulement il faut que vous ayez, mon cher enfant, une bien pauvre idée des Français, pour croire que nous comptons vous retenir ici prisonniers. D'abord, la liberté qu'après la prise de la Victorine, vous avez généreusement rendue à tant de sujets de la France, vous donnerait droit à autant de générosité de notre part; et, ensuite, vous n'êtes tombé en notre pouvoir, ce dont il serait déloyal à nous de profiter, que par une permission de la Providence, qui, après la dernière tempête, devrait détruire toute antipathie nationale, et inspirer à tous les hommes cette philanthropie universelle dont vos braves marins ont donné la preuve. Vous êtes donc libre de partir avec tous vos gens, et nous croirons encore être vos débiteurs. Comment va votre côté aujourd'hui?

— Oh! mal, bien mal, répondis-je; car, d'un côté, je ne me souciais pas de rejoindre si tôt le brick, et de l'autre, il m'avait fallu, la veille, quitter Cé-

leste presque à l'issue du dîner, pour me mettre au lit. Je n'avais encore ni beaucoup causé avec elle, ni raconté au général O'Brien comment nous nous étions échappés de France.— Je ne crois pas, monsieur, qu'il me soit possible de retourner aujourd'hui à bord, mais j'éprouve la plus vive reconnaissance de votre bonté.

— Bien, bien, répliqua le général qui parut deviner mes motifs ; je ne crois pas non plus qu'il soit nécessaire que vous rejoigniez aujourd'hui le brick. Je vais y renvoyer vos hommes avec votre lettre, et écrire moi-même au capitaine O'Brien, que vous gardez toujours le lit, et que vous ne serez qu'après-demain en état de vous bouger. Approuvez-vous ce plan ?

J'aurais désiré faire un plus long séjour dans l'île, mais je vis que le général paraissait compter que j'accepterais sa proposition, et je l'acceptai.

— La chaloupe du brick peut repartir sur-le-champ et vous rapporter ce dont vous avez besoin pour quarante-huit heures, continua le général. Quant à votre départ, j'informerai votre capitaine que s'il veut s'avancer après-demain jusqu'à l'entrée du havre, je vous enverrai à bord dans une de nos chaloupes.

Il prit alors ma lettre et me quitta. Dès qu'il fut sorti, je me trouvai assez bien pour me rendre auprès de Céleste, qui m'attendait, et je l'instruisis des arrangements que je venais de prendre avec son

père. Il ne tarda guère à nous rejoindre, et nous passâmes tous trois le reste de cette matinée-là. Je leur contai toutes mes aventures, qui amusèrent beaucoup le général, et je ne leur cachai ni la conduite de mon oncle, ni le peu d'espérance qui me restait de pouvoir un jour découvrir la fraude à laquelle il semblait avoir recouru, ni les chances défavorables que m'offrait l'avenir, au cas où j'échouerais. En cet endroit de mon récit, le général parut pensif et préoccupé. Quand j'eus fini, il était presque temps de dîner ; aussi, la chaloupe m'avait-elle rapporté du linge et des vêtements, plus une lettre d'O'Brien. Il me témoignait d'abord quelle douleur lui avait causé la supposition de ma perte, et quelle joie il ressentait de me savoir sain et sauf. Peu après m'avoir vu partir, me marquait-il ensuite, il était descendu dans la cabine, avait par hasard jeté les yeux sur le baromètre, et remarqué avec beaucoup de surprise que la colonne de mercure avait baissé de deux pouces ; phénomène dont il avait souvent ouï dire qu'un ouragan était toujours précédé. Cette remarque, jointe à l'étrange état de l'atmosphère l'avait porté à prendre ses précautions, et les gens de l'équipage finissaient à peine d'exécuter ses ordres, quand avait éclaté l'ouragan. Le brick avait été renversé sur ses baux, et était ainsi resté sur le flanc tout une demi-heure ; après quoi, ils s'étaient vus contraints de couper ses mâts pour le replacer sur sa quille. Le matin suivant, ils n'avaient doublé

la pointe qu'à la distance d'un demi-câble, et O'Brien terminait en me disant que l'idée de ma mort l'avait pénétré d'une si vive douleur, que, si ce n'eût été la considération de l'équipage, il lui aurait presque été indifférent de périr ou non. Dans un paragraphe de sa lettre, qu'il consacrait au général O'Brien, il le remerciait de sa bonté inépuisable, et lui promettait que quand même cinquante navires passeraient en vue du brick, il n'en capturerait pas un avant que je ne fusse revenu à bord, dût-il être cassé pour une telle négligence de son devoir. Il ajoutait que le brick marchait avec ses mâts de fortune presque aussi vite qu'auparavant, et que, dès mon retour, il regagnerait la Barbade. — Quant à vos côtes que vous dites si malades, Pierre, ce n'est qu'une histoire inventée à plaisir, continuait-il; je n'ignore pas que vous manœuvrez à terre pour mettre le plus tôt possible la main sur une autre espèce de côte; mais il vous faut attendre un peu, mon garçon. Vous n'êtes pas encore lord, comme je vous ai toujours promis que vous le seriez. C'est une longue route que celle qui ne fait aucun coude. Ainsi donc, adieu.

Quand je fus seul avec Céleste, je lui montrai la lettre d'O'Brien. J'en avais lu au général le passage où il s'engageait à ne s'emparer d'aucun navire tant que je resterais à terre, et le général avait répliqué qu'il croyait qu'en de telles circonstances, il ferait bien de me retenir un peu plus long-temps; mais

O'Brien est un homme rempli d'honneur, ajouta-t-il, et digne du nom qu'il porte.

Lorsque Céleste arriva à l'endroit où O'Brien parlait de mes mesures relativement à certaine côte d'une autre espèce, endroit que j'avais tout-à-fait oublié en lui remettant la lettre, elle me pria de lui en donner l'explication; car quoiqu'elle lût et parlât fort bien l'anglais, elle n'avait pas encore un assez grand usage de cette langue pour comprendre le jeu de mots. Je traduisis la phrase à haute voix, et j'ajoutai aussitôt : — Vraiment, Céleste, je ne m'étais plus rappelé cette plaisanterie d'O'Brien; sinon, je ne vous aurais pas montré sa lettre.., et cependant il n'a que dit vrai. Après toutes vos bontés pour moi, comment pourrais-je ne pas vous aimer? Et cet aveu qui m'échappe ne me dispense-t-il pas de vous dire que je recevrais du ciel la plus grande des faveurs, si je vous inspirais assez d'estime pour que vous consentissiez un jour à devenir ma femme?... Mais ne m'en veuillez pas de vous dire la vérité, continuai-je, car je m'aperçus que Céleste avait rougi pendant que je lui parlais.

— Oh ! non, je ne vous en veux pas, Pierre; loin de là ! Je me trouve honorée... très honorée de vos dernières paroles.

— Je sais, repris-je, qu'en ce moment j'ai peu de chose à vous offrir; ou plutôt, je n'ai rien. Je ne suis pas même pour vous un parti que votre père ne puisse désapprouver; mais vous savez toute mon

histoire et vous connaissez le plus ardent de mes vœux.

— Pierre, mon père me chérit, m'aime; il vous aime aussi, et beaucoup; il vous a aimé dès l'instant qu'il vous a vu pour la première fois. La franchise et la loyauté de votre caractère l'enchantent. Il me le dit souvent, car sans cesse il me parle de vous.

— Eh bien ! Céleste, dites-moi, pourrai-je, quand je serai loin d'ici, me permettre de penser à vous ? Pourrai-je nourrir l'espérance qu'à quelque jour nous nous réunirons pour ne plus nous séparer ? Et prenant la main de Céleste, je lui passai le bras autour de la taille.

— Je ne sais que vous répondre, mon ami; je parlerai à mon père, ou plutôt vous lui parlerez, n'est-ce pas ? mais, s'il m'est possible, je n'épouserai jamais que vous.

Je la pressai sur mon cœur et lui baisai le front. Céleste fondit en larmes, et appuya sa tête sur mon épaule. Quand le général entra, nous étions encore dans cette attitude; mais ni la jeune fille, ni moi, ne cherchâmes à en changer.

— Général, lui dis-je, peut-être me blâmez-vous, mais je n'ai pu cacher les sentiments que Céleste m'inspire. Peut-être trouverez-vous que je suis imprudent et que j'ai eu tort de divulguer un secret que j'aurais dû garder au fond de mon cœur jusqu'à ce que ma position me permit d'aspirer à la main de votre fille; mais le temps si court que j'ai à passer

en sa compagnie, la crainte de la perdre et la sincérité de mon attachement, pourront, je l'espère, me servir d'excuse.

Le général fit deux ou trois tours dans le salon, et s'arrêtant soudain : — Que dit Céleste ? demanda-t-il à sa fille.

— Céleste ne fera jamais rien qui doive mécontenter son père, répliqua-t-elle en se levant ; alors elle courut à lui, se cacha la figure contre sa poitrine et l'étreignit dans ses bras.

— M. Simple, je vais vous parler franchement, dit le général après avoir embrassé sa fille. Je ne connais aucun homme que je vous préférerais pour gendre ; mais il y a bien des considérations que des jeunes gens sont sujets à oublier. Je ne blâme pas votre affection ; elle paraît payée de retour ; mais je ne veux ni promesses ni serments. Vous pouvez ne jamais vous revoir. D'ailleurs, Céleste est bien jeune, et jamais je ne contraindrai son inclination. Vous-même, mon ami, vous restez parfaitement libre, si le temps et les circonstances changeaient vos sentiments actuels.

— Je ne puis demander davantage, mon cher monsieur, répondis-je au général en lui serrant la main ; c'est me traiter avec indulgence et m'accorder plus que je n'osais espérer. Je vous quitterai maintenant l'esprit tranquille ; et l'espérance d'obtenir un jour Céleste stimulera mes efforts.

— A présent, s'il vous plaît, quittons cet entre-

tien, dit le général. Céleste, ma chère, nous avons, comme vous ne l'ignorez pas, beaucoup de monde à dîner. Je vous engage donc à vous retirer dans votre appartement et à vous occuper de votre toilette. J'ai invité, Pierre, toutes les dames à qui vous avez rendu la liberté, avec leurs maris et leurs pères; vous aurez ainsi le plaisir de voir combien vous avez fait d'heureux par votre généreuse conduite. Maintenant que Céleste nous a quittés, Pierre, je dois vous prier en homme d'honneur que vous êtes, de ne plus exiger aucune promesse d'elle et de ne pas la presser de se lier à vous par des serments. L'affection qu'elle vous porte a grandi avec elle d'une manière inexplicable, et la pauvre fille ne vous aime déjà que trop pour la paix de son cœur, si un événement ou des circonstances devaient vous séparer jamais. Espérons pour le mieux, et soyez sûr qu'il faudra de bien grands obstacles pour m'empêcher de vous voir unis un jour.

Je remerciai le général les larmes aux yeux; il me serra cordialement la main quand je lui jurai ce qu'il exigeait de moi, et nous nous quittâmes.

Combien je me trouvai heureux lorsque je rentrai dans ma chambre, que je m'assis pour calmer mon émotion, et que je repassai dans ma mémoire tout ce qui était arrivé! Un instant, il est vrai, l'idée d'une situation aussi dépendante que la mienne, vint refroidir ma joie; mais, l'instant d'après, je bâtissais mille châteaux en Espagne, j'inventais un

moyen de découvrir la fraude de mon oncle, je me voyais en possession du titre et des biens de mon grand-père, et je les déposais aux pieds de Céleste. L'espérance soutenait mon courage, et il me suffisait pour le moment de savoir que Céleste répondait à mon amour. Je m'habillai avec soin et descendis au salon où je trouvai tous les convives réunis. Chacun parut gai, chacun parut heureux, et les dames supplièrent le général de me retenir prisonnier. C'était beaucoup d'amabilité de leur part, et peu s'en fallut que je n'appuyasse moi-même leur demande.

CHAPITRE L.

Pierre Simple prend d'abord un commandement, ensuite trois navires de la compagnie des Indes Occidentales, et enfin une vingtaine de prisonniers.

— Un bon tour en mérite un autre. — Les prisonniers cherchent à le prendre, mais sont pris eux-mêmes.

Le lendemain fut pour moi un jour de douleur; le brick était au large et attendait que je vinsse à bord. Je le montrai à Céleste de la fenêtre où j'étais avec elle, et ses yeux rencontrèrent les miens. Une heure de conversation n'en aurait pas dit davantage. Le général montra qu'il avait une parfaite confiance en moi; car il nous laissa tête à tête.

— Céleste, lui dis-je, j'ai promis à votre père...

— Je sais tout, interrompit-elle; il m'a tout compté.

— Combien il est bon! mais je ne me suis pas

engagé, chère Céleste, à ne prendre moi-même aucun engagement.

— Non ; mais mon père m'a fait promettre que vous n'en prendriez pas, et que , si vous en vouliez prendre, je vous en empêcherais aussitôt. Je suis décidée à tenir ma parole :

— Soit , tenez-la , Céleste ; mais imaginez tout ce que veut dire ceci..... Et je lui donnai un baiser.

— Ne me trouvez pas trop hardie, Pierre, mais je désire que vous partiez heureux, dit Céleste ; ainsi donc , en retour , imaginez tout ce que veut dire cela... Et pour ne pas demeurer en reste , elle me baisa sur la joue.

Nous eûmes ensuite une conversation de deux heures, mais le bavardage de deux amants n'a d'intérêt que pour eux, et il est inutile d'en importuner le lecteur. Le général survint, et m'annonça que la chaloupe était prête. Je me levai ; j'étais complètement satisfait des événements de ces trois jours, je dis d'une voix ferme adieu à Céleste, et je suivis son père qui avec plusieurs de ses officiers m'accompagna jusqu'au rivage. Là, je le remerciai encore, il m'embrassa, et après avoir serré la main des autres officiers, je m'élançai dans la chaloupe. Au bout d'une demi-heure je fus à bord du brick et dans les bras d'O'Brien. Nous levâmes l'ancre ; en peu de temps la ville de Saint-Pierre se déroba à mes yeux qui la cherchaient encore, et nous voguâmes vers la Barbade. Je restai tout le jour dans la cabine d'O'Brien

à qui je racontai en détail tout ce qui s'était passé.

Lorsque nous mouillâmes de nouveau dans la baie de Carlisle, nous reconnûmes que l'ouragan avait étendu ses ravages sur les îles sous le vent, beaucoup plus loin que nous ne l'avions pensé. Nous y vîmes un certain nombre de vaisseaux qui avaient perdu un ou plusieurs de leurs mâts, et il était fort difficile d'en remplacer autant. Comme nous arrivions les derniers, nous fûmes comme de raison les derniers servis; et comme il ne restait plus de chaloupes en magasin, il n'était pas probable que nous pussions reprendre la mer avant deux ou trois mois. Le schooner corsaire la Jeanne-d'Arc était encore dans le port, mais on ne l'avait pas équipé, faute d'hommes, et l'amiral proposa à O'Brien d'y faire passer une partie de son équipage, de le mettre sous les ordres d'un de ses lieutenants, et de l'envoyer en croisière. Cette proposition fut acceptée avec empressement par O'Brien, qui, de retour à bord, me demanda si je voulais prendre le commandement de ce navire. J'y consentis de tout mon cœur, car j'étais bien las de la Barbade et des poissons volans frits.

Je pris deux aspirants, Swinburne, et vingt hommes; je reçus des provisions et de l'eau pour trois mois; O'Brien me remit des instructions écrites et nous appareillâmes. Nous reconnûmes bientôt que les mâts, vendus par l'Américain au schooner, étaient beaucoup trop forts pour lui; il était considérablement surmâté, et nous fûmes obligés à de

grandes précautions. Je fis voile vers la Trinité, île devant laquelle je devais établir ma croisière, et en trois semaines j'eus repris trois navires de la compagnie des Indes Occidentales; je me trouvai alors tellement à court de bras, qu'il me fallut regagner la Barbade. J'avais mis sur le premier bâtiment quatre matelots, qui, avec les prisonniers anglais, suffisaient à la manœuvre, et trois sur chacun des deux autres; mais les prisonniers que j'avais m'embarrassaient beaucoup, car ils s'élevaient presque au double des hommes qui me restaient. Les deux aspirants étaient de ceux que j'avais placés sur les prises, et je délibérai avec Swinburne sur le plus sage parti à prendre.

— Ma foi, le fait est, M. Simple, que le capitaine O'Brien aurait dû nous donner plus de monde. Vingt hommes ne sont pas trop pour un navire qui porte un grand mât comme le nôtre, et maintenant nous voilà réduits à dix; mais je suppose qu'il ne prévoyait pas que nous aurions si bonne chance, et il est vrai que la partie de son équipage qu'il a conservée ne manque pas de besogne maintenant qu'il faut remettre tout à neuf sur le brick. Quant aux prisonniers, je crois que nous ferions bien de nous approcher de la côte, et de leur donner deux de nos chaloupes pour s'en aller à terre. Dans tous les cas, il faut nous débarrasser d'eux, et ne pas être obligé, comme nous le sommes à présent, d'avoir un œil aux agrès et l'autre à l'écoutille.

C'était aussi ce que je pensais ; je fis gouverner vers la terre , je leur donnai la chaloupe d'arrière et une autre des grandes , qui les continrent tous, et je les fis partir, ne gardant pour le schooner qu'une chaloupe qui était hissée aux chevilles d'amure tribord. Un moment après le départ des prisonniers, nous fûmes surpris par un calme plat ; nous les vîmes débarquer et disparaître derrière les rocs, et nous pensâmes que c'était un bon débarras, car ils étaient au nombre de vingt-deux, la plupart Espagnols , et de vigoureux gaillards à mine féroce. Le calme continua tout le jour, ce qui nous contraria beaucoup, car j'étais impatient d'opérer mon retour le plus vite possible; néanmoins, je ne pus m'empêcher d'admirer la beauté de la scène que j'avais sous les yeux ; de hautes montagnes s'élevaient à pic du sein de l'océan , cachaient leur tête dans les nues et se réfléchissaient sur la surface unie de la mer aussi nettement que dans un miroir, car chaque couleur, chaque teinte, les reproduisaient d'une manière charmante. Le schooner dériva peu à peu près du rivage, et nous pûmes distinguer les rocs qui se trouvaient sous l'eau à plusieurs brasses de profondeur; pas un souffle d'air ne ridait la surface de l'onde à plusieurs milles de distance , mais on voyait à l'horizon du côté du large qu'il régnait une assez forte brise.

La nuit vint, et nous mangions toujours le vent ; je donnai mes ordres à Swinburne qui avait le premier quart, et je descendis me coucher dans la

cabine. Je rêvai bientôt ; et j'ai à peine besoin de dire quel fut l'objet de mes rêves. Il me semblait que j'étais à Eagle-Parck , assis avec *elle* sous le vaste ombrage d'un des châtaigniers qui formait l'avenue, quand je me sentis rudement secoué par l'épaule. Je me levai en sursaut. — Qu'y a-t-il ? qui est-là ? Vous , Swinburne ? m'écriai-je.

— Oui , monsieur , habillez-vous vite , car je crois que nous allons avoir de la besogne.

Swinburne sortit aussitôt de la cabine , et je l'entendis appeler tous les hommes qui dormaient. Je savais que Swinburne n'était pas capable de donner une fausse alerte ; en une minute je fus sur le pont, où il venait lui-même de remonter et regardait à l'arrière du schooner.

— Qu'arrive-t-il , Swinburne ? lui dis-je.

— Silence , monsieur , prêtez l'oreille ! N'entendez-vous pas ?

— Si vraiment , répondis-je , un bruit de rames.

— Précisément monsieur ; soyez-en sûr , ce sont les Espagnols qui ont pris du renfort et qui reviennent pour s'emparer du navire. Ils savent que nous n'avons pas plus de dix hommes à bord. Pendant ce temps-là tous les marins étaient arrivés sur le pont. J'ordonnai à Swinburne de faire charger tous les mousquets et moi-même je descendis chercher mon sabre et mes pistolets. L'eau était si calme et le silence si profond , que Swinburne avait entendu le bruit des rames à une distance considérable. J'eus à me

féliciter d'avoir un si bon lieutenant ; un autre aurait pu s'endormir et le schooner aurait été surpris et capturé avant que personne s'en doutât. Lorsque je revins sur le pont, je haranguai mes gens, je les exhortai à faire leur devoir, et leur représentai que ces brigands sanguinaires nous égorgeraient tous sans aucun doute, si nous étions pris ; je croyais fermement qu'ils l'eussent fait. Les matelots jurèrent qu'ils vendraient leurs vies aussi cher que possible. Nous avions vingt mousquets, et autant de pistolets, qui tous étaient déjà chargés. Nos canons l'étaient aussi, mais ne devaient pas nous servir, alors que le schooner n'obéissait pas au gouvernail.

Bientôt, nous distinguâmes les barques à un quart de mille environ de notre poupe. — M. Simple, me dit Swinburne, on commence à apercevoir sur l'eau de petites ondulations qui ne ressemblent encore qu'à des égratignures de chat ; oh ! si le vent pouvait s'élever un peu, comme nous nous moquerions de ces bandits ! mais je crains que nous n'ayons pas tant de bonheur. Faut-il leur faire savoir que nous sommes préparés à leur visite ?

— Que chacun de nous prenne deux mousquets, répliquai-je ; quand la première des deux chaloupes arrivera sous l'écusson, visez avec soin et tirez tous ensemble ; saisissez alors l'autre mousquet, et tirez de même sur la seconde. Nous ne devons ensuite compter que sur nos coutelats et nos pistolets, car si les drôles nous abordent, nous n'aurons pas le

temps de recharger. Maintenant le plus profond silence !

Les chaloupes approchaient de plus en plus , et déjà on pouvait voir qu'elles étaient remplies de monde ; mais comme nous demeurions parfaitement tranquilles , elles ne ramaient qu'avec lenteur , dans l'espoir de nous surprendre. Heureusement , l'une avançait un peu l'autre ; cette circonstance me fit donner de nouvelles instructions à mes hommes , et je leur commandai de décharger aussi leur second mousquet sur la première chaloupe , attendu que si nous pouvions mettre hors de combat les gens qui la montaient , nous résisterions sans peine à ceux de la seconde. Lorsque la chaloupe arriva à six verges de l'écusson du schooner : — Feu ! m'écriai-je ; et tous les mousquets partirent à la fois , et mes gens poussèrent un hourra. Les rames échappèrent aux mains de plusieurs rameurs , et je ne doutai pas que nous n'eussions fait de grands ravages : mais elles furent saisies par d'autres individus qui auparavant ne ramaient pas , et la chaloupe s'avança de nouveau vers notre écusson.

— C'est maintenant , camarades , qu'il faut viser avec soin , s'écria Swinburne ; car l'autre chaloupe va être bord à bord dès que nous aurons tiré. M. Simple , le schooner se remet en marche , et voici une forte brise qui vient.

Nous déchargeâmes encore nos dix mousquets sur la même chaloupe , mais cette fois nous atten-

dimes que l'homme qui se tenait à l'avant eût accroché sa gaffe dans nos chaînes, et notre feu fut très meurtrier. Il me sembla étonnant que l'autre chaloupe ne nous eût pas abordés ; mais une légère brise s'était faite, et le schooner filait déjà avec une certaine rapidité. Toutefois, elle était presque sous notre écusson, et nous allait toucher en une minute.

Pendant ce temps, les Espagnols de la première chaloupe, que nos balles n'avaient pas atteints, cherchaient à escalader les flancs de notre navire, et étaient repoussés par nos hommes avec beaucoup de succès. La brise fraîchissant, Swinburne courut au gouvernail. Je vis alors le schooner fendre l'eau avec tant de vitesse, que la seconde chaloupe ne le suivait plus qu'à peine. Je m'élançai vers les chaînes, je décrochai la gaffe au moyen de laquelle la première chaloupe se retenait au schooner, et bientôt elle resta en arrière, après avoir laissé deux Espagnols suspendus au platbord. On leur administra quelques coups de sabre et ils tombèrent à l'eau.

— Hourra ! nous sommes sauvés ! s'écria Swinburne, et maintenant il faut les punir.

Le schooner filait alors à raison de cinq milles par heure, et la brise augmentait toujours. Nous continuâmes pendant deux minutes à marcher dans la même direction ; puis, soudain, nous virâmes de bord et nous courûmes sur les chaloupes. Tandis que Swinburne gouvernait, moi-même, entouré du

reste de l'équipage, je me tenais à la proue. — Tribord un peu la barre, Swinburne !

— Tribord un peu elle est.

— Maintenez, maintenez ! j'aperçois la première chaloupe, elle est presque sous notre proue. Maintenez toujours ! Babord la barre, maintenant ! Babord, encore un peu, encore ! Attention, camarades, et pourfendez tous ceux qui monteront.

Le schooner choqua la première barque dont l'équipage avait tenté inutilement de nous échapper. Pendant une seconde ou deux, elle parut garder l'équilibre ; puis, le côté de son platbord le plus éloigné de notre navire toucha l'eau ; elle chavira, nous passâmes par-dessus, et tous ceux qui la montaient allèrent régler leurs comptes dans l'autre monde. Il y en eut un qui s'accrocha à une corde, et qui fut toué quelques secondes ; mais un coup de sabre, assené sur le platbord, coupa la corde ; il poussa un faible cri, et disparut. L'autre chaloupe n'était pas éloignée, et s'aperçut de la manœuvre que nous avions faite. Les gens de son équipage se tenaient tous la rame en main, prêts à frapper l'eau de manière à nous esquiver. Nous gouvernâmes vers elle, et notre bâtiment courait à raison de sept milles par heure. Lorsque notre proue allait la toucher elle se détourna lestement ; grâce à une habile manœuvre des rameurs de tribord, nous ne fîmes qu'effleurer sa poupe, et, avant qu'elle ne coulât, beaucoup d'Espagnols qui la montaient eurent at-

teint notre pont ou se furent accrochés aux flancs du schooner. Ils combattirent avec désespoir, mais nous étions trop nombreux pour qu'ils pussent nous résister. Ce ne fut même qu'avec ceux qui étaient montés à bord que nous engageâmes une lutte un peu sérieuse. Les autres restèrent suspendus quelque temps, et après d'inutiles efforts pour escalader les préceintes, tombèrent un à un dans les flots. En une minute, ceux du pont furent étendus à nos pieds, et la minute d'après nous les envoyâmes par-dessus bord rejoindre leurs compagnons. Auparavant, toutefois, l'un d'eux, tandis que nous le balancions pour le jeter plus loin, m'enfonça son couteau dans le gras de la jambe. Je ne prétends pas dire que les Espagnols n'étaient pas en droit de chercher à s'emparer du schooner; mais encore, comme nous leur avions rendu la liberté quelques heures avant, nous trouvâmes qu'il y avait dans leur conduite autant de perfidie que de déloyauté; aussi ne leur fîmes-nous aucun quartier. Deux de mes hommes furent blessés outre moi, mais peu grièvement, ce qui fut heureux, car nous n'avions pas de chirurgien à bord, et nous n'y possédions en fait de médicaments qu'une demi-aune de diachylum.

— Eh bien ! monsieur, me dit Swinburne, lorsque je retournai à l'arrière, nous sommes sauvés; mais, par lord Harry ! nous pouvions la danser belle.

Après avoir ordonné qu'on gouvernât vers la

Barbade , je pensai ma jambe , et je descendis me recoucher. Je m'endormis bientôt , mais ne rêvai plus de Céleste ; il me sembla que je combattais encore les Espagnols , que je recevais une blessure , et la douleur que me causa ma jambe m'éveilla .

CHAPITRE LI.

Pierre Simple perd son commandement , parce que son navire perd l'équilibre.

— En attendant qu'il rejoigne le brick , il fait sur une grande vergue une croisière avec des requins. — Lui , les gens de son équipage et plusieurs poissons volans sont pêchés à bord d'une chaloupe montée par des nègres.

— Pierre se régénère en se dépouillant du vieil homme extérieur.

Nous arrivâmes en vue de la Barbade sans autre aventure. Bientôt nous ne fûmes plus qu'à dix milles de la baie ; et quoique le schooner marchât sous une brise très légère , je descendis dans la cabine avec la certitude que nous jetterions l'ancre le lendemain avant déjeuner ; mais combien il en fut autrement ! Le jour commençait à poindre , lorsque je me trouvai soudain arraché de mon lit , et lancé à l'autre bout de la cabine ; et il me sembla entendre que l'eau entraît de toutes parts. Je me relevai sur-le-champ , je crus reconnaître que le navire était couché sur ses baux , et je gagnai le pont. Je ne me trompais pas : il avait été renversé par ce qu'on appelle un grain blanc , et allait sombrer dans deux minutes. Tous les gens de l'équipage étaient sur le tillac , quelques-uns habillés , les autres , comme moi , en chemise. J'aperçus Swinburne à

l'arrière ; il tenait une hache et coupait au plus vite les agrès de la grande vergue. Je compris son dessein, et m'armant d'une hache moi-même, je dégageai à grands coups le câble de corne et les petits appareils qui se rattachaient au mât. Nous n'avions que cette chance de salut, car notre unique chaloupe, hissée qu'elle était du côté sous le vent, se trouvait déjà sous l'eau. L'opération, toutefois, ne dura que deux minutes, et je ne pus m'empêcher de réfléchir à combien peu tiennent notre vie et notre mort. Si je n'eusse par bonheur trouvé une hache sur le cabestan, je n'aurais pu couper le câble de corne, Swinburne n'aurait pas eu le temps de le faire, et la grande vergue aurait coulé bas avec tout le reste. Comme nous finissions de la dégager, le schooner acheva de s'emplier, reprit un instant l'équilibre, puis sombra, nous entraînant avec notre grande vergue dans le tourbillon qu'il avait formé autour de lui; mais au bout de quelques secondes nous remontâmes à la surface.

Le grain continuait encore, mais la mer était unie comme un miroir. Il s'apaisa bientôt et fut presque suivi d'un calme. Je comptai les hommes accrochés à la vergue, et je reconnus avec plaisir qu'ils y étaient tous. J'avais pour voisin le fidèle Swinburne ; il se tenait d'une main, tandis que de l'autre il fouillait dans sa poche pour en retirer sa chique. — M. Simple, me dit-il, après l'avoir trouvée et mise dans sa bouche, je n'étais pas sur le

pont dans le moment, sans quoi le malheur ne serait pas arrivé. Je venais d'être relevé de quart, et j'avais dit à Collin de se méfier des grains. Je ne vous en parle qu'afin que, si vous échappez et que je n'échappe pas, vous sachiez que je n'avais pas négligé mes devoirs. Nous ne sommes pas loin de la terre, mais je crois que nous rencontrerons plus vraisemblablement un requin qu'un ami.

La même pensée m'était venue; toutefois, je n'en avais rien dit à mes compagnons d'infortune. Mais, après que Swinburne m'eût parlé requins, souvent je regardai à la surface si je n'apercevais pas les nageoires de quelqu'un de ces monstres, souvent j'enfonçai la tête dans l'eau pour voir s'il n'y en avait pas qui vinssent nous dévorer. C'était une terrible perspective.

— Swinburne, vous êtes, j'en suis sûr, exempt de tout reproche. J'aurais dû vous relever moi-même, mais j'avais déjà fait le premier quart, et je tombais de fatigue. Il nous faut mettre notre confiance en Dieu; peut-être, grâce à lui, pourrions-nous encore être sauvés.

Un calme presque plat régnait alors, et le soleil montait de plus en plus dans les cieux; les brûlants rayons qu'il dardait sur nos têtes étaient intolérables, car nous n'avions pas de chapeaux pour nous en garantir. Je sentais mon crâne en feu, et j'avais envie, pour me soustraire à une chaleur que je ne pouvais plus supporter, de m'abandonner au gré des flots.

Plus le jour avançait, plus nos souffrances devinrent atroces ; le soleil perpendiculaire sur nous , grillait littéralement la partie de nos corps qui s'élevait hors de l'eau. Il me semblait qu'un requin même, venant mettre un terme à mes douleurs, aurait été le bienvenu , mais je pensais à Céleste , et cette pensée-là me faisait désirer de vivre. Vers midi, j'éprouvai un violent mal de cœur et des vertiges , mon courage faiblit , et ma vue se troubla ; mais je me ranimai , lorsque j'entendis Swinburne qui s'écriait : — Une chaloupe ! bonté divine , une chaloupe ! Tenez bon quelques minutes encore , camarades , et vous êtes sauvés.

La chaloupe en question était pleine de nègres qui avaient gagné le large pour pêcher des poissons volants. Ils avaient aperçu la vergue flotter sur l'eau, et se hâtaient de venir en faire leur proie. Ils nous recueillirent tous à bord , nous donnèrent de l'eau qui nous sembla du nectar, et nous reprîmes peu à peu l'usage complet de nos sens. Ils attachèrent alors une corde à la vergue , et la touèrent vers le rivage. Nous cheminions à peine depuis dix minutes, quand Swinburne me montra au-dessus de l'eau la queue d'un requin. — Voyez donc, M. Simple ! me dit-il. Je frissonnai et ne répondis rien ; mais je remerciai Dieu avec effusion.

En deux heures nous atteignîmes la terre , mais nous étions encore trop faibles pour marcher. On nous porta à l'hôpital, on nous saigna copieusement

et on nous coucha. J'eus une fièvre cérébrale qui dura six ou sept jours , et pendant laquelle O'Brien ne voulut pas quitter mon chevet. On me rasa la tête, et toute la peau de ma figure tomba comme un masque; mon dos et mes épaules se pelèrent de même. On nous fit prendre des bains d'eau-de-vie et d'eau, et en trois semaines nous fûmes tous rétablis.

— Ce schooner nous aura toujours été fatal , observa O'Brien après que je lui eus raconté les aventures de ma croisière; nos relations ensemble ont aussi mal commencé que mal fini. Il est maintenant au fond de l'eau ; que le diable l'y garde ! D'ailleurs , tout ce qui finit bien est bien , Pierre ; et pour moi votre salut vaut celui de dix autres personnes. Au total cependant , vous m'occasionnez beaucoup de peine , beaucoup d'inquiétude , et je doute de parvenir jamais à vous élever.

Je repris mon service sur le *Serpent à sonnettes* , qui était alors presque en état de remettre à la voile. Un matin , O'Brien vint à bord et me dit : — Pierre , je vous apporte une fameuse nouvelle. Notre canonnier s'en va sur l'*Araxe*, et l'amiral m'autorise à le remplacer par le vieux Swinburne. Envoyez-lui dire de monter sur le pont.

Swinburne fut averti et déboucha bientôt par l'écoutille.

— Swinburne , dit O'Brien , vous avez toujours fait votre devoir , et vous êtes maintenant canonnier du *Serpent à sonnettes*. Voici votre brevet ,

prenez-le , j'ai beaucoup de plaisir à vous le remettre.

— Capitaine O'Brien , répliqua Swinburne après avoir reculé sa chique dans un coin de sa bouche , puis-je me permettre de vous demander s'il faudra que je porte un de ces longs uniformes en queue d'hirondelle ? C'est que , s'il le fallait , voyez-vous , j'aimerais mieux rester quartier-maître.

— Un canonnier , Swinburne , peut porter une jaquette à bord , s'il l'aime mieux ; quand vous serez à terre , vous prendrez la queue d'hirondelle , si bon vous semble.

Oh ! alors , monsieur , puisqu'il en est ainsi , j'accepte le brevet , car je sais que ma nomination fera plaisir à la vieille.

Sur ce , Swinburne releva sa culotte , et descendit. J'apprendrai dès à présent au lecteur , qu'il tint à la jaquette ronde jusqu'à notre arrivée en Angleterre , où « la vieille » autrement dit sa femme , trouvant qu'il y allait de sa propre dignité , le força de prendre à terre la queue d'hirondelle , et une fois qu'il l'eut prise , Swinburne s'en amouracha au point de ne plus la quitter que lorsqu'il était sur mer.

Le même soir , comme je revenais avec O'Brien de l'hôtel du gouverneur , chez qui nous avions dîné , nous passâmes devant un long bâtiment dont toutes les croisées resplendissaient de lumière. — Que diable peut-on faire là ? dit O'Brien. Ce n'est pas un

bal de dignité , car on entendrait de la musique : La porte était ouverte , nous fûmes assez curieux pour entrer , et nous trouvâmes l'intérieur du bâtiment disposé en une chapelle temporaire. Elle était remplie de gens des deux sexes, les uns nègres, les autres de couleur , qui , rangés sur les bancs, attendaient que le prédicateur arrivât.

— C'est une réunion méthodiste , dis-je à O'Brien.

— Qu'importe ? répliqua-t-il ; restons pour écouter.

Un moment après , nous vîmes monter en chaire, non un blanc comme nous le présumions, mais un grand nègre. Il était vêtu de noir, et ses cheveux , qui , malgré tous les efforts du peigne, ne pouvaient rester plats, étaient tressés en une cinquantaine de petites queues au bout desquelles il y avait du plomb, comme vous voyez quelquefois la crinière d'un cheval. Cette invention lui donnait l'air un peu plus ecclésiastique. Sa chemise était ouverte et le col en était rejeté en arrière ; les poignets en étaient hauts et d'une blancheur éblouissante; enfin, il tenait à la main un mouchoir de batiste blanche.

— Quel dandy ! marmotta O'Brien.

— Je vais , dit le prédicateur, et ce début me sembla fort ridicule , je vais prendre la liberté , ô mon Dieu , de vous louer dans les termes de l'hymne dix-septième ; que toute l'assemblée la chante en chœur avec moi. Il entonna alors les stances indi-

quées, avec la prononciation la plus étrange. Quand l'hymne fut finie, — et je n'ai pas besoin de dire qu'elle fut chantée par tous les fidèles d'une manière délicieusement discordante, car tous choisirent le ton et l'air qui leur plurent, — il improvisa une prière, qui n'eut que le tort d'être incompréhensible, et commença son discours. Le sujet qu'il avait adopté était la Foi. Je passe sur l'exorde et sur les développements des trois points, qui, quoique assez grotesques, ennuyeraient peut-être le lecteur; j'omets encore le débit tel qu'on aurait dit un singe voulant imiter un homme, et j'arrive à ce qui m'amusa le plus — à la péroraison dans laquelle il entreprit de prouver à son auditoire qu'il ne pouvait y avoir de foi sans charité. Il commenta d'abord ce texte en termes généraux, mais peu à peu il devint personnel; et voici, moins la prononciation qui était incroyable, voici, autant que je puis me les rappeler, ses propres paroles.

— Je viens, mes chers frères, de vous démontrer catégoriquement combien il est impossible d'aller au ciel, même avec toute la foi du monde, sans la charité. Avoir la charité, peut se résumer en un seul mot : donner ! Supposons que vous ne donniez pas, vous n'avez pas la charité ; supposons que vous n'ayez pas la charité, vous n'avez pas la foi ; supposons enfin que vous n'ayez pas la foi, vous serez tous damnés, vous irez tous en enfer. Maintenant donc, voyons si vous avez la charité.

Oui , voyons-le , car je pense que vous n'en doutez pas ; je viens ici pour sauver toutes vos âmes du feu de l'enfer , et le feu de l'enfer est terriblement chaud , je vous le jure. Vous y brûlez , brûlez , brûlez comme du charbon , jusqu'à ce que vous deveniez comme du charbon , jusqu'à ce que vous deveniez poudre blanche ; alors vous brûlez , brûlez , brûlez , jusqu'à ce que vous redeveniez noirs ; et vous continuez ainsi à brûler , brûler , brûler , tantôt blancs et tantôt noirs , pendant les siècles des siècles. Jamais le diable ne vous donne du vin de palmier pour vous rafraîchir la langue , non ! ni du lait de coco , non ! ni même une petite goutte d'eau , non , non ! Le diable n'a aucune pitié des damnés. Qu'on lui demande à boire , il attise le feu de plus belle et pousse de rire. Eh bien ! donc , avez-vous la charité ? non , vous ne l'avez pas. Vous , par exemple , mulâtre , osez-vous bien me regarder en face ? Vous tenez boutique , vous vendez des œufs , vous vendez des gants , vous vendez du poivre rouge ; mais quand m'avez-vous donné quelque chose ? Hélas ! mon Dieu , jamais. Supposons que vous ne m'envoyiez rien , vous n'aurez pas la charité , et vous irez en enfer. Vous aussi , noir Sambo , continua-t-il , en montrant du doigt un homme qui se tenait dans un coin ; vous avez une belle chaloupe , vous êtes au large tout le jour , vous prenez des tas de poissons volans , vous les rapportez au logis , vous les faites frire , et vous les vendez pour de l'argent ;

mais m'envoyez-vous jamais un petit cadeau ? Non, jamais un seul de vos poissons ne prend le chemin de ma bouche. Que vous disais-je tout à l'heure de Pierre et des Apôtres ? qu'ils étaient tous pêcheurs, tous de braves gens, et qui donnaient, donnaient, donnaient aux pauvres. Sambo, vous n'avez pas de charité ; Sambo, supposons que vous ne vous repentiez pas dès cette semaine et que vous ne m'envoyiez pas un beau poisson dans une feuille de plantain, vous irez en enfer, et vous y brûlerez, brûlerez, brûlerez toujours. Eh ! quoi, messire Johnson, cria-t-il à un autre qui manœuvrait vers la porte, vous voudriez vous enfuir, vous ne vous enfuirez pas de l'enfer ; une bonne fois que le diable vous attrappe, il vous serre terriblement. Vous savez bien que tous les jours vous tuez des moutons et des chèvres, que tous les jours vous faites promener par la ville un homme avec une sonnette, pour qu'il carillonne et avertisse les acheteurs, mais quand m'avez-vous donné quelque chose ? jamais, jamais, qu'un méchant petit morceau de foie. Ce n'est pas assez, messire Johnson ; et supposons que vous ne m'envoyiez pas demain une tête de mouton, gare l'enfer ! je ne vous en dis pas davantage. J'aperçois encore beaucoup de coupables, mais ils baissent tous la tête, et c'est signe, je l'espère, qu'ils s'amenderont. Je leur fais grâce aujourd'hui, et je ne les interpelle pas nominativement, parce que je sais que quantité de plantains et de bananes, — il montra un indi-

vidu , quantité d'oranges et de shaddocks, — il en montra un second , quantité de poissons salés, — il en montra un troisième, quantité de bière au gingembre et autres épices , — il en montra un quatrième , un beau chapeau de paille, — il en montra un cinquième, enfin toute sorte de choses, ajouta-t-il , seront envoyées demain chez moi. Je ne vous en dirai donc pas davantage , car je vous vois tous chagrins , et j'aime à croire qu'il n'y avait qu'oubli de votre part. J'en suis même sûr , vous avez tous la foi , tous la charité. Aussi , tombons tous à genoux, et remercions-en Dieu ; remercions-le surtout de permettre que je sauve toutes vos âmes , mes chers frères , de la griffe du diable , qui parcourt la Barbade comme un lion rugissant , comme un lion qui cherche ce qu'il peut saisir , ce qu'il peut engouffrer dans sa gueule insatiable.

— En voilà assez , Pierre , me dit O'Brien , car nous avons eu, je crois, la crème des sermons.

Nous sortîmes, et nous tournâmes nos pas vers le rivage où une chaloupe nous attendait. — Certes, O'Brien, lui dis-je chemin faisant, on ne devrait pas tolérer un tel prédicateur.

— Il ne prêche pas plus mal que bien de ses confrères, répliqua O'Brien, et peut-être est-il moins dangereux. En tout cas, j'admire l'adresse du coquin. Comme il vous a , suivant l'expression reçue, « coulé la chose en douceur » à ses paroissiens.

— Oh ! d'accord ; ils n'ont pu se méprendre sur

la signification de ses paroles ; mais croyez-vous que ce prédicateur ait obtenu ses licences ?

— Non, quoiqu'il s'en permette de fameuses. Mais je crois qu'il s'est senti de la vocation.

— De la vocation ! Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'il a éprouvé le besoin de remplir son ventre. La faim, Pierre, est une vocation de nature.

— Il paraît avoir beaucoup d'autres besoins , à en juger par l'énumération qu'il a faite. En somme, quel dommage que ces pauvres gens ne soient pas mieux instruits !

— Ils ne le seront jamais, Pierre, tant qu'il y aura ce qu'on peut appeler la liberté du commerce en religion.

— Vous parlez comme un catholique, O'Brien.

— J'en suis un , répliqua-t-il. Et là en resta notre entretien , car nous n'étions plus qu'à deux pas de la chaloupe.

Le lendemain , arriva d'Angleterre un brick qui apportait des lettres pour l'escadre. J'en reçus deux de ma sœur Hélène, et leur contenu me causa beaucoup de chagrin. Elle me marquait que mon père avait vu mon oncle, lord Privilège, et s'était querellé avec lui ; que même, autant qu'elle avait pu s'assurer des faits, mon père avait frappé mon oncle, et avait été mis à la porte de la maison par les domestiques ; qu'il était revenu chez lui dans un état d'exaspération difficile à décrire, et que depuis lors il avait

toujours été très malade; qu'on jasait beaucoup de cette affaire dans le voisinage, qu'en général on blâmait hautement la conduite de mon père, et qu'on supposait sa raison dérangée, — supposition que mon oncle accréditait de tous ses efforts. Ma sœur m'exprimait encore combien elle désirait me revoir le plus tôt possible. Il y avait déjà près de trois ans que durait mon absence, et la pauvre fille avait été si malheureuse qu'elle était tentée de croire qu'il y en avait dix. O'Brien reçut aussi une lettre; la sienne était du révérend Mac Grath, et je la mets sous les yeux du lecteur.

Mon cher fils,

Qu'une longue vie et que toutes les bénédictions de tous les saints vous soient accordées *nunc et in omnia sæcula sæculorum, amen*. Puissiez-vous vivre assez long-temps pour vous marier; et puissé-je danser à votre noce; puissiez-vous ne pas manquer d'enfants, et puissent-ils, à mesure qu'ils grandiront, devenir aussi beaux que leur père et leur mère, quelque femme que vous épousiez; enfin puissiez-vous non seulement mourir à un bel âge et dans la vraie foi, mais être veillé entre de beaux cierges, comme votre père l'a été il y a eu vendredi huit jours, attendu qu'il s'est mis dans la tête de quitter ce pauvre monde pour un monde meilleur. Le cortège funèbre a été fort décent, mon cher TERENCE, et votre père aurait été ravi de se voir accompagné au cime-

tière par tant de monde. Jamais homme n'a fait un plus joli mort , quand on pense combien il était vieux , combien il avait maigri et changé dans les derniers temps, et combien ses cheveux étaient devenus gris. Couché sur son lit de parade, il tenait sur sa poitrine, d'un air si naturel , le bouquet d'usage qu'on avait placé entre ses mains, qu'on était tenté de le croire en vie , et qu'il nous rappelle à tous le souvenir du bienheureux saint , le pape Grégoire, qui est parti pour le ciel quelques centaines d'années avant que ni vous ni moi ne fussions nés.

Votre mère est inconsolable ; elle reste là , assise dans le vieux fauteuil , se dandinant à droite et à gauche du matin au soir, ne disant mot à personne, et pensant , j'ose le dire , à son créateur ; ce qu'elle a de mieux à faire, car elle court un fameux risque de retourner vers lui dans l'espace d'un mois ou deux. Du diable si elle a desserré les dents pour parler , depuis le départ de votre père ; mais elle a crié et beuglé ce jour-là au moins pour sept ans. Il faut même que ses cris aient paralysé l'usage de ses sens, car elle n'a plus fait que tousser, tousser, et marmotter des *pater noster* ; — façon très convenable de passer le reste de ses jours, car je m'attends toutes les minutes à la voir s'endormir et tomber comme une poire trop mûre. Ne pensez donc plus à elle, mon fils ; car avant votre retour, à moins que vous ne reveniez à cheval sur la baguette d'un magicien , son corps sera déposé en terre sainte , et son

âme bienheureuse , parvenue dans le purgatoire.

Pax vobiscum. Amen ! amen !

Maintenant que je ne vous ai , je crois , laissé rien à désirer sur le compte de votre père et de votre mère , je vais vous dire que la mère d'Ella est morte au couvent , à Dieppe ; mais a-t-elle ou n'a-t-elle pas gardé son secret ? je l'ignore. Ce que je sais seulement , c'est que si elle n'a point déchargé son âme par la confession , elle est damnée à perpétuité. Que Dieu soit loué de toutes ses miséricordes , *amen !* Ella Flanagan vit encore , et comme nonne est aussi heureuse qu'on pouvait s'y attendre. Je suis porté à croire qu'elle est dans la plus complète ignorance au sujet de la substitution d'un bambin mâle à un bambin femelle ; mais , à coup sûr , sa mère avait prêté un serment entre les mains du révérend O'Toole , qui devrait être pendu , roué , et écartelé , au lieu de ces pauvres diables que le gouvernement a accusés de rebellion , mais qui n'étaient pas plus rebelles que ne l'est le révérend Mac Grath lui-même , qui soutiendra le prétendant , comme on appelle notre vrai roi catholique , tant qu'il y aura un souffle de vie dans son corps et qu'il restera dans la vieille Irlande une goutte de whiskey pour boire tout haut à la royale santé. — A propos du révérend O'Toole , l'évêque ne s'est pas encore prononcé sur notre petit bout de querelle , et dit qu'il lui faut le temps de réfléchir. Or , comme il y a trois ans pleins que nous avons échangé les coups dont il s'agit , je trouve qu'il faut

que le vieux bonhomme ait l'esprit bien obtus pour n'avoir pas encore découvert que j'avais raison , et que cet animal d'O'Toole ne mérite pas qu'on se donne la peine de le pendre.

Vos deux sœurs mariées sont de jeunes femmes aussi vertueuses que diligentes , qui ont fait chacune trois enfants depuis la dernière fois que vous les avez vues. De beaux garçons , vrais fils de leurs mères, avec de grands traits pleins d'élégance et des bouches à avaler les pommes-de-terre d'une seule bouchée. Par les puissances célestes ! mais les rejetons de l'aurore des O'Brien commencent déjà à faire du bruit sur la terre, d'une façon ou d'une autre, diriez-vous, si vous les entendiez seulement beugler après leur bouillie.

A présent, mon cher Térance , venons au véritable but de cette lettre, qui est de vous demander si en bonne conscience un fils aussi respectueux que vous l'êtes ne devrait pas m'envoyer quelque peu d'argent pour tirer de peine et d'angoisse, au moyen de messes que je dirais, l'âme de votre pauvre père; car ce n'est pas une plaisanterie que d'être en purgatoire, je vous le jure. Et si vous saviez combien cette piété filiale vous faciliterait les moyens d'en sortir vous-même un jour ! Je voudrais seulement que vous y eussiez le petit doigt du pied ; comme vous brûleriez d'impatience de l'en tirer au plus vite ! Mais, encore une fois, vous êtes un fils respectueux , et je ne vous en dirai pas plus long sur

ce chapitre. Un signe de tête ne fait pas plus qu'un clignement d'yeux sur un cheval aveugle.

Quand votre mère partira, ce qui, avec la bénédiction de Dieu, ne tardera guère, car elle n'a plus qu'à suivre ses facultés qui sont déjà parties, je prendrai sur moi de vendre tout ce qui est dans la maison, vu que les choses de ce monde ne servent de rien aux morts ; et je ne doute pas qu'avec le mobilier, les deux vaches, les cochons, et les récoltes sur pied, il n'y ait de quoi sauver son âme des flammes, et, par-dessus le marché, enterrer décemment son corps. Cependant, comme vous êtes l'héritier légal, et que tout doit vous revenir comme à l'aîné de la famille, je tiendrai un compte exact des recettes et des dépenses ; et s'il y a un excédant des premières sur les secondes, je l'emploierai en messes, de manière à envoyer, pour ainsi dire, votre mère en poste au ciel. Si au contraire il y a insuffisance de fonds, elle restera en purgatoire jusqu'à ce qu'il vous plaise de revenir et d'y remédier. En attendant quoi, je suis avec amour votre père en Dieu,

Urtach Mac Grath.

CHAPITRE LII.

Bons sens de Swinburne. — Nul n'est un héros pour son valet de chambre, ni un prophète dans son pays. — O'Brien fait un nouveau pas, grâce à son habileté stratégique. — Il se sépare de son ami, et l'étoile de Pierre reste stationnaire.

O'Brien apprend avec douleur la mort de son père, mais il ne put y être aussi sensible qu'on l'est ordi-

nairement à une perte de ce genre, car certes, son père n'avait jamais été un père pour lui. On l'avait envoyé sur mer pour débarrasser la maison paternelle, et depuis qu'il était marin, il avait été le principal soutien de sa famille. Son père aimait beaucoup le whiskey et n'aimait pas beaucoup le travail. Il était trop fier du vrai sang milésien qui coulait dans ses veines, pour chercher à gagner sa vie d'une manière quelconque; mais sa fierté s'accommodait fort bien de vivre du prix des sueurs de son fils. Quant à sa mère, O'Brien fut affecté profondément; elle avait toujours été bonne et tendre pour lui, toujours elle l'avait idolâtré. Au reste, lorsque les marins ont exercé long-temps leur profession, ils sont devenus tellement étrangers à leur famille, et se sont tellement accoutumés aux vicissitudes de toute sorte, que jamais le chagrin que leur cause la mort d'un parent n'est de bien longue durée; et, au bout d'une semaine, O'Brien avait repris sa gaité ordinaire, quand un navire nous apporta la nouvelle qu'une escadre française avait été vue à la hauteur de St.-Domingue. Cela nous mit tous sur le qui-vive. O'Brien fut mandé par l'amiral, et reçut l'ordre de se préparer en toute hâte à lever l'ancre, car il devait partir pour l'Angleterre avec des dépêches. En trois jours nous fûmes prêts, nos dernières instructions nous furent transmises, et à huit heures du soir nous quittâmes la baie de Carlisle.

— Eh bien, M. Swinburne, lui demandai-je le

lendemain, votre nouvelle place vous plaît-elle ?

— Ma foi , M. Simple, elle ne me déplait pas. Il est assez agréable d'être officier, et d'avoir une cabine à soi ; mais encore, je crois qu'elle me plairait davantage si j'étais à bord d'un autre vaisseau. J'ai si long-temps été compère et compagnon avec les gens de l'équipage, que je ne puis leur parler aussi haut qu'un officier le doit , et alors la besogne ne se fait pas aussi bien que je le voudrais. Puis, la nuit , je me trouve trop solitaire, je suis enfermé dans ma cabine comme un séminariste, et je n'ai personne avec qui échanger un mot , car les autres officiers à brevet font les dédaigneux, ils disent que ma nomination est seulement provisoire et peut ne pas être confirmée, et ils se tiennent vis-à-vis de moi sur le pied d'une extrême réserve. Enfin je n'aime pas beaucoup à être responsable d'un si gros tas de poudre ; c'est une poêle dont il est difficile de tenir la queue.

— Sans doute, Swinburne ; mais , s'il n'y avait aucune responsabilité, à quoi les officiers serviraient-ils ? Songez d'ailleurs que vous êtes maintenant pourvu pour la vie, et que , quand vous prendrez votre retraite, vous aurez demi-solde.

— C'est ce qui m'a fait mordre, M. Simple ; j'ai pensé à la vieille , j'ai réfléchi que par ce moyen je lui donnerais une honnête aisance sur la fin de ses jours, et alors, voyez-vous, je me suis sacrifié.

— Y a-t-il long-temps que vous êtes en ménage, Swinburne ?

— Depuis Noël 94. Je ne me suis pas laissé prendre à l'hameçon du premier coup ; j'ai joliment rôdé autour de l'appât avant de l'avaler. Ce n'est qu'après avoir essayé la frégate pendant quatre ans , et reconnu qu'elle était bien lestée , que je me suis embarqué à son bord.

— Que voulez-vous dire par un bon leste ?

— Je n'entends désigner ni une large proue ni une quille carrée. Vous savez fort bien que quand un navire manque de leste, il chavire en une minute. Or, ce qui tient fermement une femme sous ses voiles, c'est la modestie.

— Vous avez bien raison , Swinburne ; mais , c'est là une marchandise bien rare à terre.

— Et pourquoi, M. Simple ? parce que les liqueurs sont plus recherchées. Elles ont causé la perte de plus d'un brave homme , et quant aux femmes , lorsqu'une fois elles se mettent à boire , elles ressemblent à des navires sans gouvernail , et elles s'en vont à pleines voiles au diable. Non que je pense qu'un homme ne doive pas prendre un verre ou deux de « nord-ouest, » quand il en trouve l'occasion. Le Tout Puissant n'a pas donné le rum seulement pour faire danser les nègres, mais encore pour nous réjouir à tous le cœur ; et je ne vois pas pourquoi les femmes ne pourraient en avoir leur part. Ce qui est bon pour Jacques ne peut être mauvais pour Jacquotte ; seulement il y a , comme on dit, un juste-milieu en toute chose , et quand le

rum est coupé de moitié d'eau, il a encore assez force.

— C'est ce que je pensais, répliquai-je en riant.

— Mais, que je ne vous empêche pas d'être bien à votre affaire, M. Simple. Ohé ! Hoskins, vous êtes d'un demi point hors du vent, et vous allez venir à l'of. Je crois, M. Simple, que le capitaine O'Brien n'a pas eu la main heureuse, quand il a nommé Tom Alsop quartier-maître à ma place.

— Pourtant, Swinburne, c'est un marin actif et un brave homme.

— D'accord ; mais il a des infirmités sur lesquelles il ne fallait pas fermer les yeux. Par exemple, je doute qu'il puisse voir au faite du grand mât.

— Je n'en savais rien.

— Non, mais je le savais. Alsop a besoin de finir son temps pour obtenir la pension, et quand il l'aura fini, vous verrez si les chirurgiens qui l'examineront ne lui accorderont pas les invalides pour être aussi aveugle qu'une chauve-souris. J'aimerais à l'avoir pour aide-canonnier, et c'est là le seul poste qui lui convienne. Mais, M. Simple, je crois que nous allons avoir du mauvais temps ; la lune s'embrouille, et les étoiles auraient besoin d'être mouchées. Il nous faudra prendre deux ris aux voiles de perroquet avant qu'il fasse jour. Voici cinq heures qui sonnent ; je vais maintenant descendre dans ma cabine ; si je ne faisais plus la moitié du premier quart et la moitié du quart de diane, je ne

dormirais pas de toute la nuit ; au contraire j'oublie souvent le quart que je dois faire à présent. L'habitude est tout, M. Simple, et je ne goûte pas beaucoup un lit qui touche à terre ; d'ailleurs , il est si large, et j'y ai si froid aux côtés ! rien de tel qu'un hamac. Bonne nuit, M. Simple.

— Bonne nuit, Swinburne.

On nous avait ordonné toute diligence possible. O'Brien faisait donc force de voile le jour et la nuit, et généralement ne se couchait lui-même qu'à une ou deux heures du matin. Nous eûmes le temps le plus favorable, et en un peu moins d'un mois nous doublâmes le cap Lizard. Toujours favorisés par le vent, nous dépassâmes Plymouth, nous remontâmes le canal, et nous jetâmes l'ancre à Spithead.

Après s'être rendu chez l'amiral , O'Brien partit pour Londres avec ses dépêches, et me laissa le commandement du brick. Au bout de trois jours , je reçus de lui une lettre dans laquelle il m'annonçait avoir vu le premier lord de l'Amirauté. Sa seigneurie l'avait beaucoup questionné au sujet de la station d'où il revenait , et beaucoup complimenté sur ses services.—Partant de là, continuait O'Brien, je me hasardai à insinuer au premier lord , que je croyais avoir mérité de l'avancement, et, comme il n'y a rien de tel que de prendre ses quartiers chez l'ennemi , j'observai que je n'avais pas recouru à lord Privilège, persuadé que mes services suffisaient sans aucune recommandation de sa part. Sa sei-

gneurie me fit la réponse la plus gracieuse ; elle me dit que lord Privilège était un de ses partisans les plus zélés, et un grand ami du gouvernement , et me demanda quand j'irais le voir. Je répliquai que le temps me manquait un peu , et que , selon toute vraisemblance, je n'irais lui présenter mes respects, à ce voyage, que si sa protection me devenait absolument nécessaire. J'espère donc que l'erreur du premier lord me sera très utile , et je me garderai bien de la détruire, car je sens que je mérite ma promotion, et vous savez, Pierre, que quand on ne peut arriver par la grand'route, il faut prendre le chemin de traverse. Il terminait alors sa lettre ; mais un post-scriptum ajouté plus tard contenait ce qui suit :

— Partagez ma joie, mon cher Pierre ; je viens de recevoir du secrétaire particulier de sa seigneurie , une lettre qui m'annonce que je suis nommé au commandement de la frégate la *Sémiramis*, laquelle doit bientôt appareiller pour les Indes Orientales. Elle est déjà prête à partir, et il faut maintenant que je tâche de vous emmener avec moi. J'y parviendrai sans peine, j'en espère, car quoique les officiers de la *Sémiramis* soient désignés depuis long-temps, on n'aura rien à me refuser quand on saura que vous êtes parent de lord Privilège, et tant qu'on restera dans l'erreur sur l'intérêt qu'il prend à moi.

La bonne fortune d'O'Brien me causa une sincère allégresse. Je n'avais pas douté un seul instant de sa

promotion , car ses services lui donnaient droit de monter en grade, mais le commandement d'une si belle frégate n'avait pu lui être accordé que dans la supposition qu'une si grande faveur serait agréable à lord Privilège, qui, non seulement était un ferme soutien du ministère tory, mais un des membres les plus influents de la chambre haute. Je ne pus m'empêcher de rire à l'idée d'O'Brien, parvenant au comble de ses vœux, grâce à l'influence d'un personnage, qui, sans doute , le détestait autant qu'un homme en peut détester un autre , et j'attendis impatiemment une seconde lettre de mon ami , dans l'espoir d'y trouver la nouvelle que je passais moi-même sur la *Sémiramis* , mais je fus tristement déçu.

O'Brien ne m'écrivit pas, mais deux jours après il vint à Spithead , courut à bord de la *Sémiramis* , y donna lecture de sa commission , et en prit le commandement , le tout avant même de m'avoir vu. Il envoya alors son canot vers le *Serpent à sonnettes* , pour m'inviter à me rendre près de lui sans délai. Je partis sur-le-champ, et nous descendîmes dans la cabine de la frégate. — Pierre , j'ai été , me dit-il , obligé de venir en toute hâte me faire reconnaître comme capitaine de ce vaisseau , car j'ai peur que mes affaires n'aillent pas le mieux du monde. J'avais voulu , avant que de rejoindre , présenter mes respects à l'amirauté , et je me battais les talons dans l'antichambre, lorsque , d'un pas aussi assuré qu'un

capitaine qui marche sur le pont de son bâtiment , arriva..... devinez qui ? Votre oncle, lord Privilège. Ses regards rencontrèrent les miens ; il me reconnut immédiatement , et si ses yeux ne lancèrent pas la foudre, j'en vis du moins jaillir un éclair. Il adressa quelques questions aux domestiques , et déjà il leur remettait sa carte , lorsqu'on appela mon nom. Je passai près de lui , j'entrai dans le cabinet du premier lord que je remerciai de ma nomination ; sa seigneurie me complimenta de nouveau sur l'énergie que j'avais déployée aux Indes Occidentales, je tirai ma révérence , et je décampai au plus vite. J'avais eu l'intention de solliciter pour vous le brevet de de lieutenant à bord de la *Sémiramis*, mais je craignis que votre nom n'amenât celui de lord Privilège ; d'ailleurs, la carte de votre oncle fut apportée et mise sur la table pendant mon audience même. Le premier lord pensa , je le présume , que sa seigneurie venait le remercier de sa bienveillance pour moi, et ne s'en montra que plus aimable. Je pris congé de lui, et je descendais l'escalier quatre à quatre , lorsque je rencontrai lord Privilège qui montait et qui me regarda d'un air furieux, car je dois vous dire qu'on le reçut immédiatement après moi. Au lieu d'attendre le résultat de l'explication, je me suis jeté dans une chaise de poste , j'ai gagné Spithead avec autant de célérité que quatre chevaux ont pu m'y conduire , et j'ai lu ma commission à l'équipage de la *Sémiramis*, car je suis sûr que si je n'étais pas venu à bord,

on m'aurait ôté le commandement de cette frégate. Au contraire, une fois à mon poste, je puis, dans le cas où l'on me révoquerait, demander une cour martiale pour disculper ma réputation. Je sais bien que tout est possible à l'amirauté, mais probablement on s'y gardera d'enfreindre les réglemens du service, même pour complaire à lord Privilège. Dès que je sortis de l'hôtel du premier lord, je regardai le ciel, et j'eus le plaisir de voir le temps assez brumeux pour que le télégraphe ne pût jouer, sans quoi je serais peut-être arrivé trop tard. Je vais maintenant aller à terre annoncer à l'amiral que j'ai pris le commandement de la *Sémiramis*.

O'Brien alla à terre s'annoncer, et fut reçu de l'amiral, qui l'informa que s'il avait des arrangements à prendre, il ne pouvait se hâter trop, attendu qu'il ne devait pas s'étonner de recevoir dès le matin suivant l'ordre de mettre à la voile. Ce prompt départ me contraria fort, car je doutais de pouvoir en si peu de temps parvenir à passer sur le vaisseau d'O'Brien, lors même qu'un de ses officiers consentirait à changer avec moi. Néanmoins, je me rendis à bord de la *Sémiramis* pour tenter la fortune, et je leur demandai si quelqu'un d'entre eux voulait, en échange de la sienne, accepter ma place sur le *Serpent à sonnettes*; mais quoiqu'ils ne fussent pas enchantés d'aller aux Indes Orientales, ils se souciaient encore moins de quitter une frégate pour un brick, et je revins le désespoir dans le cœur.

Le matin suivant, l'amiral manda O'Brien, et comme il l'aimait beaucoup, car c'était à lui que nous étions venus nous présenter après notre évasion de France, l'instruisit confidentiellement qu'il y avait quelque accroc à sa nomination comme capitaine de la *Sémiramis*, et qu'il était arrivé l'ordre de payer l'équipage, de le licencier sans délai, et de faire examiner la quille, au cas où le capitaine O'Brien se serait déjà rendu à bord.

— Comprenez-vous ce que cela signifie ? demanda l'amiral qui était curieux de connaître la raison d'un ordre si bizarre.

O'Brien répondit avec hardiesse que lord Privilège, par le crédit duquel il avait obtenu le commandement d'un brick, s'était brouillé avec lui, et que, comme il l'avait vu entrer dans le cabinet du premier lord au moment où il en sortait lui-même, il ne doutait pas que sa seigneurie n'eût parlé à son désavantage, car c'était un homme très vindicatif.

— Eh bien ! repartit l'amiral, il est heureux que votre installation soit faite, car on ne peut à présent ni vous révoquer sans une enquête, ni mettre votre frégate sur le chantier sans une demande de vous.

Aussi, dès que le premier lord sut qu'O'Brien avait été reconnu, il discontinua toute démarche, et laissa la *Sémiramis* partir pour sa destination. Mais toute chance de m'embarquer sur cette frégate m'échappait, et pour la première fois j'allais me

séparer d'O'Brien. Je passai avec lui tout le temps que je pus prendre sur mes devoirs. Il était aussi désolé que moi, mais la chose était sans remède. — Ne vous chagrinez pas, Pierre, medit-il, j'ai réfléchi que peut-être tout est pour le mieux. Vous verrez plus de monde, et ne marcherez plus avec des lisières. Vous voilà devenu un homme, et vous êtes, comme on dit en Irlande, assez gros et assez laid pour prendre soin de vous-même. Nous nous reverrons, je pense, mais si nous ne nous revoyons pas, eh bien ! que Dieu vous bénisse, mon enfant, et n'oubliez jamais O'Brien.

Trois jours après, il reçut ordre de partir. Je l'accompagnai à bord, et ce ne fut que quand la frégate, poussée par un bon vent, vogua à pleines voiles vers les Aiguilles, que je lui serrai la main et regagnai le rivage. Me séparer d'O'Brien fut pour moi un coup cruel; mais je ne savais guère combien j'aurais à souffrir avant de le revoir.

CHAPITRE LIII.

Mon nouveau capitaine me plaît. — J'obtiens la permission d'aller voir ma famille. — Je trouve mon père affligé d'une très étrange maladie, et, quoi que l'affection change constamment de place, le hasard veut que je sois un excellent médecin.

Le lendemain du jour où O'Brien avait appareillé pour les Indes Orientales, les ingénieurs de la marine vinrent à bord examiner le brick, et il leur parut en assez mauvais état pour ordonner qu'on le

mit sur le chantier. J'avais reçu des lettres de ma sœur, que la nouvelle de mon heureux retour et l'espérance de me voir bientôt enivraient de joie. Mais les détails relatifs à mon père étaient aussi peu satisfaisants que possible. Hélène m'écrivait que le désappointement et les soucis l'avaient à tel point rongé, qu'il en avait perdu la raison. Notre nouveau capitaine vint nous joindre. C'était un tout jeune homme, et jamais encore il n'avait commandé de vaisseau. Sa réputation comme lieutenant était bien connue et ne laissait pas que d'être assez mauvaise. Il passait pour un officier dur et désagréable; mais comme il n'avait pas même été premier lieutenant, on ne pouvait dire de quelle manière il remplirait le grade de capitaine. Néanmoins nous en étions un peu inquiets, et nous regrettâmes vivement d'avoir perdu O'Brien.

Il se rendit à bord de la coque du brick où nous avions été tous convoqués et provisoirement logés, nous lut sa commission, et se montra l'homme le plus affable, le plus commode et le plus bienveillant du monde. Surtout, il fut d'une exquise politesse à mon égard, et me déclara que comme je devais connaître à merveille les gens de l'équipage, il ne me gênerait en rien dans l'exercice de mes fonctions. Nous supposâmes que les personnes qui nous avaient parlé de lui étaient aveuglées par la prévention ou s'étaient méprises sur son caractère. Pendant la demi-heure qu'il resta à bord, je lui confiai que, s'il

voulait m'autoriser à solliciter du premier lord un congé d'une quinzaine de jours tandis que notre brick était sur le chantier, je serais bien aise d'aller voir ma famille.

Il s'empressa d'y consentir, et ajouta qu'il se chargeait de toutes les demandes nécessaires. Ma lettre à l'amirauté fut donc transmise par un intermédiaire, et obtint une réponse favorable. Le lendemain, je partis par la diligence et me retrouvai dans les bras de ma chère sœur.

Après la première effusion de notre tendresse, je la questionnai sur mon père. Elle me répondit qu'il était tellement ombrageux, que personne ne pouvait en venir à bout. Il était à la fois triste et irritable, et sa pauvre tête était évidemment dérangée, car il s'imaginait tantôt qu'il était composé de diverses substances, tantôt qu'il exerçait certains métiers, certaines professions. Généralement ces lubies-là lui duraient quatre ou cinq jours, il allait alors se coucher, dormait vingt-quatre heures ou plus, et se réveillait avec quelque autre idée non moins bizarre dans la tête. Son langage était violent, mais, du reste, il semblait plutôt avoir peur des autres que penser à leur faire du mal, et devenait chaque jour plus original et plus ridicule. Lors de mon arrivée, il venait de sortir d'un de ses longs sommeils, et était dans son cabinet; mais avant de s'endormir, il s'était cru charpentier, et avait scié, coupé, taillé tous les meubles de la maison.

Je quittai ma sœur pour me rendre auprès de mon père, que je trouvai assis dans son grand fauteuil. Je fus épouvanté de l'état dans lequel il était. La figure horriblement maigre, l'œil terne, l'air hagard, il restait la bouche sans cesse ouverte. Une garde-malade, qu'avait appelée ma sœur, se tenait près de lui.

— Bah ! bah ! bah ! bah ! s'écriait mon père, que pouvez-vous, vieille radoteuse, connaître à l'intérieur de mon corps ? Je vous dis que le gaz s'y engendre avec une vitesse inconcevable, et que déjà je puis à peine demeurer en place. Je sens que je m'enlève, m'enlève, m'enlève ; et si vous ne m'attachez pas avec des cordes, je vais partir comme un ballon.

— N'ayez pas peur, monsieur, répliqua la garde. Ce sont, tout simplement, des vents que vous avez dans l'estomac. Vous allez en être bientôt débarrassé.

— C'est du gaz inflammable, vieille Hécate !.... Je le sais, moi. Dites, voulez-vous aller quérir une corde, ou ne le voulez-vous pas ?.... Eh ! qui est là ? Vous, Pierre ! Ma foi, vous êtes tombé des nuages, juste à temps pour m'y voir monter.

— J'espère que vous vous sentez mieux, mon père, dis-je.

— Je me sens beaucoup plus léger de minute en minute. Allez quérir une corde, Pierre, et attachez-moi au pied de la table.

— Je voulus lui persuader qu'il était dans l'er-

reur, mais tous mes efforts furent inutiles. A la fin il entra dans une violente colère, et prétendit que je souhaitais qu'il fût déjà au ciel. Comme j'avais entendu dire que mieux valait se prêter aux caprices des hypocondriaques, car c'était évidemment la maladie dont mon père était attaqué, je recourus à cette méthode. — Il me semble, mon père, lui dis-je, que si vous pouviez extraire de dix en dix minutes le gaz que vous avez dans le corps, ce serait un excellent remède.

— Oui, mais le moyen d'y parvenir ! répliquait-il en secouant tristement la tête.

— Parbleu ! avec une seringue. On vous l'insérera vide dans la bouche, on la fera jouer, et on pompera ainsi le gaz.

— Mon cher Pierre, vous me sauvez la vie ; mais dépêchez-vous, sans quoi je vais passer à travers le plafond.

Par bonheur l'instrument indiqué se trouvait à la maison. J'introduisis la canule dans la bouche du malade, je tirai le piston, je rejetai l'air, et je recommençai plusieurs fois ce manège. Au bout de deux minutes, mon père se déclara mieux, et quand je laissai la vieille garde continuer cette rude besogne, il était tout tranquilisé. Je retournai près de ma sœur, et lui contai la chose ; mais nous ne songeâmes guère à en rire, quoique s'il se fût agi d'une personne indifférente nous aurions pu la trouver risible. L'idée de quitter Hélène, comme je serais

bientôt obligé de le faire, car je n'avais qu'un congé de quinze jours, et de la savoir en butte aux mille tracasseries que lui causerait mon père avec une maladie du genre de la sienne, m'affligeait profondément. Mais nous eûmes une bonne et longue conversation, je lui racontai toutes mes aventures depuis mon dernier départ, et nous oubliâmes pour le moment le motif de nos chagrins et de nos regrets. Pendant trois jours, mon père insista pour que la vieille garde lui pompât le gaz qu'il avait dans le corps, et retomba ensuite dans un de ses profonds assoupissements, qui dura près de trente heures.

Quand il se réveilla, j'allai de nouveau le voir. Il était huit heures du soir, et j'entrai dans sa chambre avec une lumière. — Emportez-la, vite, emportez-la, ou tâchez de l'éteindre soigneusement.

— Mais qu'avez-vous donc, mon père?

— Ne m'approchez pas, si vous m'aimez; ne m'approchez pas! Éteignez votre lumière, vous dis-je, éteignez-la.

J'exécutai cet ordre, et lui en demandai ensuite la raison. — La raison? dit-il, alors que nous étions dans une obscurité complète; ne la voyez-vous pas?

Non, mon père, je ne saurais rien voir dans de pareilles ténèbres.

— Eh bien! alors, sachez, Pierre, que je suis un magasin rempli de poudre. La plus petite étincelle du monde, et je saute! Jugez du péril. Vous ne

voulez sûrement pas causer la mort de votre père, mon ami ? Et le pauvre vieillard, fondant en larmes, pleura comme un enfant.

Je savais qu'il était inutile de raisonner avec lui. — Mon cher père, dis-je, à bord d'un vaisseau, quand un danger de ce genre nous paraît à craindre, nous inondons toujours le magasin. Or, si vous buviez beaucoup, beaucoup d'eau, la poudre deviendrait humide, et vous n'auriez plus de risques à courir.

Mon père fut enchanté de mon expédient, et avala de demi-heure en demi-heure un énorme verre d'eau que la vieille garde était obligée de lui donner à l'instant où il le demandait. Il continua ce remède pendant trois ou quatre jours, qui, passés dans la compagnie de ma chère Hélène, me parurent délicieux, et retomba dans son insensibilité. Un soir que ma sœur et moi nous nous demandions quelle serait sa prochaine lubie, la garde vint me chercher en grande hâte, et je trouvai mon pauvre père, qui, étendu sur son lit, respirait d'une manière fort étrange.

— Qu'avez-vous ? lui demandai-je.

— Parbleu ! ne voyez-vous pas ce que j'ai ? Est-ce qu'un pauvre petit enfant, nouveau-né, peut vivre sans que sa mère reste là pour l'allaiter et prendre soin de lui.

— Quoi ! mon père, prétendez-vous dire que vous venez de naître ?

— Oui, sans doute, et je meurs du besoin de téter.

Quoique cette idée outre-passât les bornes de l'absurde, je répondis gravement qu'il n'y avait rien de plus vrai, mais que par malheur sa mère était morte en couches, et qu'on allait être forcé de l'élever à boire.

Il en tomba d'accord avec moi. Je priai la garde de faire un peu de gruau avec de l'eau-de-vie, et de lui en donner. Elle en fit, et il s'en laissa mettre dans la bouche, comme s'il eût été réellement un poupon. J'allais lui souhaiter le bonsoir, quand il me fit signe d'approcher et me dit : — Pierre, elle a oublié de me changer de langes.

C'en était trop, et je ne pus m'empêcher de rire, mais j'instruisis la garde de ce dont il se plaignait. — Pardi ! monsieur, qu'importe ! répliqua-t-elle ; si le bonhomme s'est mis cette idée-là dans la tête, pourquoi ne pas le satisfaire ? Je vais aller quérir la nappe de la cuisine.

Cet accès dura six jours, car il dormit, parce qu'ordinairement un poupon dort beaucoup, et j'espérais la voir durer bien plus long-temps, mais il retomba dans sa léthargie, et après un long assoupissement s'éveilla avec un autre caprice. Mon temps allait expirer et j'avais écrit à mon nouveau capitaine pour lui demander une prolongation de congé ; mais je reçus de lui une réponse où il me disait que la chose n'était pas possible, et m'enjoignait de revenir immédiatement à bord.

J'en fus assez surpris, mais il me fallut obéir ; j'embrassai ma chère sœur et je partis pour Portsmouth. Je lui avais recommandé de se prêter aux fantaisies de mon père : elle suivit ma recommandation , mais il avait parfois des lubies telles , que le génie le plus inventif aurait été mis en défaut , et n'aurait su ni les combattre ni trouver un remède de nature à tranquilliser le malade. Évidemment , la santé de mon père déclinait de jour en jour, et sa constitution était minée par l'action lente, mais continue , de souffrances à la fois physiques et morales. La position de la pauvre Hélène était affreuse , et ce fut , je l'avoue, avec de tristes prévisions que je la quittai.

Je dois mentionner ici que j'avais reçu toutes mes parts de prises , et qu'elles se montaient à 4,500 livres sterling, somme assez ronde pour un lieutenant. Je la plaçai dans les fonds publics, et je laissai ma procuration à Hélène , en la suppliant d'user de la somme comme si elle lui appartenait. Nous délibérâmes sur ce qu'elle aurait à faire si notre père venait à mourir , et nous convinmes qu'après avoir payé toutes ses dettes qui s'élevaient, nous le savions, à trois ou quatre mille guinées, elle vivrait de son mieux avec le reste des biens de la succession paternelle et l'intérêt de mes fonds.

CHAPITRE LIV.

Nous recevons l'ordre de mettre à la voile, et beaucoup d'autres espèces d'ordres. — Conversation sur le gaillard d'arrière. — Ceux qui écoutent aux portes n'entendent jamais du bien d'eux.

Dès mon arrivée à Portsmouth, je voulus en instruire le capitaine, et je me rendis à l'hôtel où il logeait. On m'introduisit dans une pièce où j'eus à l'attendre, car il dînait le soir chez l'amiral et faisait sa toilette. Par le seul désir qu'on a toujours de passer le temps, plutôt que par curiosité, mes yeux se portèrent naturellement sur les objets dont la table était couverte, et je fus fort surpris de voir une pile de lettres dont la première portait l'affranchissement de lord Privilège. Ce pouvait, toutefois, n'être qu'un hasard ; mais, curieux de m'en assurer autant que possible, je levai la tête, et je m'aperçus que la seconde, la troisième, une dizaine enfin, avaient été affranchies par mon oncle. Je ne pouvais m'imaginer comment il existait aucune liaison entre mon oncle et lui, et je cherchais encore à me l'expliquer, lorsque le capitaine Hawkins, car il s'appelait ainsi, entra dans la chambre. Il fut aussi aimable que poli, et m'assura que s'il n'avait obtenu à ma demande au sujet d'une prolongation de congé, c'était uniquement parce qu'il en avait référé à l'amiral, lequel n'avait pas voulu sanctionner une plus longue absence du premier lieutenant, et

lui avait enjoint de me rappeler sans délai. J'acceptai cette excuse ; il me serra la main , et nous nous quittâmes. Quand j'arrivai à bord de la coque , car le brick était toujours sur le chantier, je fus chaudement accueilli par mes camarades. Ils me dirent que le capitaine s'était en général montré bon enfant, mais que l'empreinte de son pied fourchu paraissait de temps à autre.

— Webster, demandai-je au second lieutenant, ne savez-vous rien sur sa famille, rien sur ses noms?

— C'est une question que j'ai faite à tous ceux qui ont navigué avec lui, et tous disent que jamais il ne parle de ses parents , mais que sans cesse il se vante de ses intimes relations avec la noblesse. Quelques-uns prétendent qu'il est bâtard d'un grand seigneur.

Cette réponse de Webster me donna beaucoup à réfléchir, et, jointe aux nombreux affranchissements de lord Privilège, que j'avais vus sur la table, excita d'abord quelques craintes dans mon esprit ; mais ensuite, je sentis que j'étais capable de bien remplir mon devoir, et que je n'avais personne à craindre. Je formai la résolution intérieure de mener la conduite la plus irréprochable, de ne donner par conséquent aucune prise sur moi , et je n'y pensai plus. Le radoub du brick s'acheva , il sortit du chantier, et pendant quelques jours, je m'occupai très activement à le mettre en état de tenir la mer. Je ne quittai pas une seule fois le bord ; et d'ailleurs, rien

ne m'en inspirait le désir. Jamais je n'avais aimé la mauvaise compagnie ni les orgies nocturnes, et je n'avais aucune connaissance dans la portion respective des habitants de Portsmouth. Enfin, tous les gens de l'équipage vinrent prendre leur poste sur le brick, nous sortîmes du port et nous allâmes jeter l'ancre à Spithead.

Le capitaine Hawkins vint à bord et me donna un livre d'ordres en me disant : — M. Simple, j'ai en horreur les ordres écrits, car les réglemens maritimes me semblent tout-à-fait suffire au maintien de la discipline d'un vaisseau. Néanmoins, un capitaine est dans une position très épineuse, et s'il arrive un accident, toute la responsabilité pèse sur lui. J'ai donc pris de mon chef, pour la discipline intérieure du brick, certaines mesures, qui, dans le cas où je viendrais à chavirer, me mettraient à l'abri de tout reproche. Mais je ne désire aucunement qu'elles gênent le bien-être des officiers ; mon seul désir est de prévenir tout malheur dont le poids retomberait sur ma tête.

Je reçus le registre où les mesures en question étaient consignées, et le capitaine retourna à terre. Quand je descendis dans la chambre aux armes pour la parcourir, je m'aperçus au premier coup d'œil que si on les suivait exactement, la position de chaque officier ne serait plus tenable, et que si on ne les suivait pas, toute la responsabilité pèserait sur moi. Je le montrai à Webster qui pensa de même,

et m'avoua que, suivant lui, la politesse et l'amabilité du capitaine n'étaient qu'un piège au moyen duquel il comptait mettre le grappin sur nous aussitôt que l'occasion s'en offrirait. Je rassemblai alors tous les officiers, et leur dit ma façon de voir. Webster m'appuya, et il fut décidé unanimement qu'on obéirait aux instructions, mais qu'on ne se ferait pas faute de remontrances.

Toutefois, la majeure partie de ces mesures ne se rapportaient qu'au temps où le brick se trouvait en rade, et, comme nous allions mettre à la voile, il était à peine besoin de rien dire pour le moment. L'ordre de lever l'ancre arriva, et par la même poste, je reçus de ma sœur Hélène une lettre où elle me marquait avoir reçu des nouvelles du capitaine Fiel-
ding; il avait immédiatement écrit à Bombay où le régiment était en garnison, mais on lui avait répondu qu'il ne s'y trouvait aucun soldat du nom de Sullivan, et qu'aucune femme ainsi nommée n'avait suivi le 33^e. Cet avis coupait court à toutes nos tentatives pour retrouver la nourrice qui avait mystérieusement élevé dans la maison de mon oncle un prétendu fils. Où l'avait-on envoyée depuis? impossible de le savoir. J'abandonnai donc tout espoir de découvrir jamais cette ténébreuse intrigue, et, pensant à Céleste, je soupirai du peu de chance qui me restait de m'unir jamais à elle. J'écrivis une lettre à O'Brien, et le jour suivant nous partîmes pour notre station dans la mer du Nord.

Le capitaine, au premier livre d'ordre, en ajouta un second pour la nuit. Il l'envoyait chaque soir, et voulait qu'on lui rapportât chaque matin, avec la signature de tous les officiers qui avaient été de quart dans l'intervalle. Il exigea aussi que nous signassions tous son livre d'ordres général, afin que nous ne pussions pas dire ne l'avoir pas lu. Je fis le premier quart, et Swinburne vint me trouver.

— Eh bien ! M. Simple, je ne crois pas que nous ayons beaucoup gagné à notre échange de capitaines, et je suis chatouillé du soupçon qu'avant qu'il soit long-temps nous aurons des bourrasques.

— Il ne faut pas juger avec trop de précipitation, Swinburne.

— Non, non, je ne dis pas le contraire ; mais encore, il faut dans le monde s'en rapporter un peu à la mine, et la sienne, à coup sûr, ne parle guère en sa faveur. Il est absolument comme un jour d'hiver, — aussi court que laid, et il marche sur le pont comme si les planches n'en étaient pas assez bonnes pour lui. M. William dit qu'il a l'air de se croire chargé du destin de Rome et de Caton ; que veut-il dire par là ? je l'ignore. C'est quelque plaisanterie, je m'imagine, car les jeunes gens plaisantent toujours. Avez-vous jamais navigué sur la Baltique, M. Simple ? A présent que j'y pense, je me rappelle que non. C'est là que j'ai vu les chaloupes canonnières avoir de la besogne ; et nous ne resterions pas les bras croisés avec le capitaine O'Brien ;

mais avec ce bout d'homme qui nous commande aujourd'hui, j'ai idée qu'il y aura plus de paroles que d'actions.

— Vous paraissez, Swinburne, avoir une grande aversion pour le capitaine, et je ne sais si, comme premier lieutenant, je devrais vous écouter.

— C'est parce que vous êtes premier lieutenant que je vous tiens ce langage, M. Simple. Je ne me suis jamais trompé, en définitive, sur le caractère d'un officier, lorsque j'ai pu le regarder en face et l'entendre causer pendant une demi-heure; et je suis monté ici tout exprès pour vous mettre sur vos gardes, car j'ai la conviction qu'il ne vous veut que du mal. A quel propos passe-t-il chaque matin une demi-heure dans sa cabine, enfermé avec le sergent crasseux des soldats de marine? Les rapports comme maître d'armes ne devraient-ils pas n'arriver au capitaine que par votre intermédiaire, puisque vous êtes premier lieutenant? Mais le capitaine en fait un espion contre tout l'équipage, et contre vous particulièrement. Le drôle commence déjà à se donner des airs, et parle aux jeunes gens de famille comme s'ils étaient au-dessous de lui. J'ai craint que vous ne vous en fussiez pas aperçu, M. Simple, et j'ai jugé convenable de vous en avertir.

— Je vous suis fort obligé de vos bonnes intentions, Swinburne; mais, lorsque je fais mon devoir, de quoi puis-je avoir peur?

— On a beau faire son devoir, M. Simple, quand

on a résolu la ruine d'un homme , il faut que l'homme y passe. Je suis au service depuis plus long-temps que vous, et je n'ai jamais été aveugle ; gardez-vous seulement d'une chose , — si je puis me permettre tant de liberté avec vous , ne perdez jamais votre sang-froid.

— N'ayez pas peur, Swinburne.

— Cela vous est bien aisé à dire , M. Simple ; mais réfléchissez que votre sang-froid n'a pas encore été mis à d'aussi rudes épreuves que celui de certains officiers. On vous a toujours traité en gentil-homme ; mais si l'on vous traitait autrement, vous avez un trop bon sang dans les veines pour demeurer bouche close, j'en suis sûr. Combien d'officiers n'ai-je pas vu que leur capitaine vexait et injurait à tel point, qu'un ange même n'y aurait pas tenu ! Puis, pour un mot qui leur échappait, pour un mot qu'ils auraient été stupides de ne pas prononcer, on vous les cassait , on vous les envoyait au diable.

— Mais vous oubliez , Swinburne, que les réglemens de la marine sont aussi sévères pour un capitaine que pour le reste de l'équipage.

— Je le sais ; mais encore, dans les cours martiales, les juges font une énorme distinction entre ce qu'un supérieur dit à un inférieur et ce qu'un inférieur dit à un supérieur.

— En effet , répliquai-je , et je citai ces vers de Shakespeare :

Tel mot que se permet bouche de général,
Et qui n'est réputé qu'un mouvement sans mal,
Un accès passager qu'on excuse de même,
Dans celle d'un soldat peut devenir blasphème.

— C'est précisément ce que je voulais dire, M. Simple, repartit Swinburne, car je crois que si un capitaine vous appelait coquin, vous ne pouvez lui en répondre autant.

— Assurément non, mais je puis demander une cour martiale.

— Oui, on vous l'accordera, mais qu'y gagnerez-vous ? C'est comme lutter contre une forte bourrasque à laquelle se joint le reflux ; mille à parier contre un que vous ne parviendrez pas au port, et si vous y arrivez, votre bâtiment est criblé d'avaries, vos voiles sont usées à ne pas être plus épaisses qu'un journal, et vos agrès, brisés et rompus, sont hors de service ; pas d'ordre de radoub, et on vous laisse en disponibilité le reste de votre vie. Non, certes, M. Simple, mieux vaut encore faire la grimace, se taire et veiller sur soi ; car, n'en doutez pas, M. Simple, dans le meilleur équipage du monde, un capitaine espion trouvera toujours des espions à ses ordres.

— Est-ce à moi que vous appliquez cette observation, M. Swinburne ? demanda une voix de dessous les préceintes ; je tressaillis, et me retournant, j'aperçus le capitaine, qui, pendant notre entretien, s'était, à notre insu, glissé par le gaillard d'arrière.

Swinburne ne répondit rien, mais porta la main

à son chapeau , et s'éloigna du côté sous le vent.

— Je présume , M. Simple , continua M. Hawkins en se rejetant sur moi , que vous croyez avoir le droit de critiquer votre capitaine , et de faire contre lui assaut d'insultes avec un officier inférieur, le tout sur le gaillard d'arrière d'un navire de Sa Majesté.

— Si vous avez entendu notre conversation d'un bout à l'autre, monsieur , répliquai-je, vous devez savoir que nous ne parlions des cours martiales que généralement. Je ne pense pas m'être rendu coupable d'aucun délit pour avoir causé avec M. Swinburne des choses relatives au service.

— Osez-vous donc prétendre , monsieur , que le canonnier ne me désignait pas lorsqu'il parlait d'un capitaine espion ?

— Je reconnais , monsieur , que comme vous écoutiez à notre insu , le mot peut vous paraître s'appliquer à vous ; mais le canonnier , en le prononçant , ne se doutait pas que vous l'entendissiez. Son observation était qu'un capitaine espion trouve toujours des espions à ses ordres. Ce n'est, je crois, qu'une remarque générale , et je suis désolé qu'il vous en semble autrement.

— Fort bien, M. Simple , dit le capitaine Hawkins ; et il redescendit dans sa cabine.

— Corbleu ! n'est-il pas étonnant, M. Simple , que je vienne avec l'intention de vous rendre service, et que je vous mette dans de pareils draps ?

Au reste, peut-être tout est-il pour le mieux; la guerre ouverte est préférable à un guet-à-pens dans l'ombre et à un coup de poignard dans le dos. Le capitaine comptait ne jamais arborer un pavillon, mais je l'ai tellement piqué au vif, qu'il s'est oublié.

— Je crois que vous avez raison, Swinburne; mais il me semble que nous ferons bien de ne pas causer davantage cette nuit.

— Plût à Dieu que nous n'eussions pas même causé autant, à la tournure qu'ont prises les choses! répliqua Swinburne. Bonsoir, monsieur.

En réfléchissant à ce qui s'était passé, je me convainquis que Swinburne n'avait pas tort de dire qu'un éclat valait mieux qu'un plus long silence. Je savais dès lors à quoi m'en tenir, et prévenu de l'attaque, je pouvais songer à ma défense.

CHAPITRE LV.

Nous rencontrons un brick de guerre hollandais. — Le capitaine Hawkins reste fort tranquille près du cabestan. — Nous donnons et recevons de bons coups dont nous ne sommes pas remerciés. — Qui a peur? — On aime toujours à babiller. — Le brick ne marche pas comme il devrait marcher.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions à la hauteur du Texel, et nous pouvions apercevoir les dunes; mais à peine les eûmes-nous aperçues, que le brouillard qui régnait au large se dissipa, et que nous distinguâmes un navire étranger. Aussitôt tout le monde se mit à la manœuvre, et nous lui donnâmes la chasse à force de voiles. Nous re-

connûmes au bout de quelque temps que c'était un brick de guerre, et comme il changea tout-à-coup la direction de sa marche, nous présumâmes que c'était un bâtiment ennemi. Nous lui fîmes un signal pour savoir s'il était anglais, il n'y répondit pas, et nous nous préparâmes à l'action. Le brick étranger faisait force de voiles à tribord et était à environ deux milles de distance, mais nous le poursuivîmes. La brise était variable ; tantôt le brick marchait en se balançant sous ses voiles de perroquet, tandis que nos grandes voiles étaient déployées ; tantôt, au contraire, nous aurions voulu avoir du monde aux écoutes et aux drisses de nos voiles de perroquet, tandis qu'il déployait jusqu'à son dernier pouce de toile. En somme, cependant, nous eûmes en une demi-heure gagné un demi-mille. Nos gens étaient tous à leurs postes, tous heureux de devoir remettre bientôt la main à leur ancienne besogne. Ils avaient quitté jaquettes et chapeaux, s'étaient noué un madras autour de la tête, et s'étaient attaché un autre madras ou une cravate de soie noire autour de la ceinture. Tous les canons étaient prêts, toute chose était prête, et tout le monde brûlait du désir d'engager le combat ; mais je crois plutôt que je dois excepter le capitaine, qui, dès le commencement, ne montra ni joie ni surtout de présence d'esprit. Au moment où nous nous étions mis à la poursuite du brick, on avait dit que c'était un navire marchand, et ce ne fut qu'au grand jour que nous

le reconnûmes pour un navire de guerre. Il y avait une chose à alléguer en faveur de notre capitaine : il n'avait jamais vu le feu de sa vie.

La brise vint alors à faiblir, et les deux bâtiments avaient toutes leurs voiles déployées, quand un épais brouillard déroba l'ennemi à notre vue. Ce brouillard dura jusqu'au moment où nous arrivâmes dans ses eaux, et alors nous ne pouvions voir à dix verges du brick. C'était un grand sujet de dépit pour nous, car nous courions risque de le perdre ; heureusement, le vent tombait de plus en plus, et vers midi les voiles battirent les mâts. J'allai dire au capitaine que midi sonnait, et je lui demandai si nous donnerions le signal du dîner.

— Pas encore, répliqua-t-il ; il faut auparavant virer de bord.

— Virer de bord, monsieur ? m'écriai-je avec surprise.

— Oui, dit-il ; je suis convaincu que nous devons maintenant poursuivre la chasse dans la direction contraire ; et si nous ne virons pas, nous laisserons l'ennemi nous échapper.

— S'il a lui-même viré, monsieur, repartis-je, il s'engagera dans les sables, et nous ne le manquerons pas.

— Monsieur, répliqua-t-il, vous aurez la complaisance de me donner votre avis, quand je vous le demanderai. C'est moi qui commande à bord.

Je portai la main à mon chapeau, et me mis en

devoir de faire exécuter la manœuvre prescrite par le capitaine ; mais je ne doutai pas qu'il ne voulût éviter l'action , car la seule chance d'évasion qui restât au brick, était de garder le vent dans la direction où il marchait.

— Virer de bord ! virer de bord ! s'écrièrent les matelots. Que diable irons-nous faire de l'autre côté ? se demandaient-ils les uns aux autres en montant sur le pont.

— De l'avant à l'arrière, silence ! m'écriai-je. Capitaine Hawkins, je ne crois pas que nous puissions virer de bord sans porter ; le vent est si léger !

— Alors, que le bâtiment porte, M. Simple.

Il est des circonstances où la mauvaise humeur et le mécontentement qui règnent parmi les gens de l'équipage, sont partagés si bien par les officiers, qu'ils ne relèvent pas les expressions dont on se sert autour d'eux : c'est ce qui arriva en cette occasion. Les officiers se regardèrent l'un l'autre, sans souffler mot ; mais les matelots ne se gênèrent pas dans leurs propos. Le brick vira lentement ; et tandis que les matelots brassaient les vergues, après les avoir tournées dans la direction contraire, ils ne firent entendre ni leur « houra » ni leur « en avant marche, » mais ils ne cessèrent de grommeler.

— Brassez donc ces vergues en silence ! criai-je aux hommes. C'était tout ce que je pouvais leur dire.

Les cordes furent mises en glènes, et nous donnâmes le signal du dîner. Le capitaine, qui était

resté sur le pont, ne put manquer d'entendre les murmures qui s'élevèrent de temps en temps sur le franc-tillac. Il ne fit aucune observation, mais il regardait d'instant en instant si le brick obéissait à la manœuvre. Il lui fallut dix minutes pour y obéir, et il y eut alors un calme plat tel, que, pour nous servir d'une expression triviale, il ne gagna presque rien à se bouger. Vers une heure et demie, une légère brise s'éleva du côté opposé; nous la pinçâmes, elle augmenta, le brouillard se dissipa, et au bout d'un quart d'heure nous aperçûmes de nouveau le brick ennemi qui était à notre vent. Les gens de l'équipage poussèrent trois houras.

— De l'avant à l'arrière silence! s'écria le capitaine avec colère. Est-ce là, M. Simple, continuait-il, la discipline que ces hommes ont apprise sous l'ancien commandant? consiste-t-elle à exprimer par des cris leur approbation ou leur mécontentement, toutes les fois que bon leur semble?

Je fus irrité d'une observation si désobligeante pour O'Brien. — Oui, monsieur, répondis-je; ils ont été toujours accoutumés à manifester leur joie à la perspective d'en venir aux mains avec l'ennemi.

— Fort bien, M. Simple, répliqua-t-il.

— Dans quelle direction dois-je gouverner? demanda le maître d'équipage en mettant la main à son chapeau. Faut-il donner la chasse?

— Soit, repartit le capitaine, qui alors descendit dans la cabine.

— Allons , mes enfants , dit Swinburne , lorsque le capitaine fut descendu , je viens de faire ma ronde , et je me suis assuré que vos boule-dogues ont tout ce qui leur est nécessaire pour bien se battre. Je vous réponds que vous ne manquerez pas de poudre. L'ennemi verra que le Serpent à sonnettes peut toujours mordre diablement fort , je m'en flatte.

— Oui , et sans sa tête encore , observa un des matelots qui était le loustic de l'équipage.

Notre adversaire , voyant qu'il ne pouvait nous échapper , car nous arrivions sur lui avec une extrême vitesse , cargua ses voiles pour le combat , et arbora le pavillon Hollandais.

Le capitaine Hawkins reparut sur le gaillard d'arrière , quand nous ne fûmes plus qu'à un demi-mille.

— Faut-il nous placer bord à bord , ou autrement ? demandai-je.

— M. Simple , c'est moi qui commande , répondit-il , et je n'ai pas besoin qu'on se mêle de mes affaires.

— Fort bien , monsieur , répliquai-je , et je me rendis sur le passavant.

— M. Thompson , s'écria le capitaine qui paraissait avoir pris son courage à deux mains et s'était posté pour le moment sur une des caronades , vous placerez le brick de manière que...

Bang ! bang ! poh ! poh ! bang ! poh !

C'étaient trois boulets ennemis qui vinrent fendre l'air entre nos mâts. Le capitaine sauta à bas de la caronade, et se retira précipitamment vers le cabestan, sans achever sa phrase. — Ferons-nous feu quand nous serons prêts à le faire ? lui demandai-je, car je vis qu'il n'était pas capable de donner les ordres nécessités par la circonstance.

— Oui, oui, sans doute, répliqua-t-il en restant où il était.

— Thompson, dis-je au maître d'équipage, nous pouvons, je crois, profiter de la position avantageuse où nous sommes pour lui jouer un mauvais tour, en lui abattant son mât de foc et son perroquet d'avant, car alors il ne pourra nous échapper. Nous marchons beaucoup mieux que lui.

— J'en profiterai, M. Simple, ou je ne m'appelle pas Thompson, répliqua le maître d'équipage, en s'élançant dans la chaloupe de l'arrière et en manœuvrant la barre dans un poste si périlleux, car nous recevions le feu de l'ennemi.

— Attention, camarades, et tirez maintenant orsqu'il vous plaira.

Mais nos hommes étaient trop bien disciplinés pour user précipitamment de la permission ; ils attendirent que nous eussions dépassé le brick, et à l'instant même où le maître d'équipage appuya sur la barre de manière à engager le mât de foc de l'ennemi entre nos mâts, toute notre bordée se logea dans son avant et dans ses faquets d'amure. Son

mât de foc et son perroquet d'avant tombèrent , et il coula avec tant de force que nous nous trouvâmes éloignés de lui, et que, tournant au vent, nous tirâmes de nos batteries de poupe. L'ennemi , malgré les dégâts qu'avait produits notre bordée, gouverna de façon à nous prendre de flanc ; nous nous aperçûmes de sa manœuvre , nous l'imitâmes, et carrant alors nos voiles , nous courûmes avec lui sous le vent , sans cesser de toute une demi-heure d'échanger bordée contre bordée.

Toutefois , nous reconnûmes bientôt que nous n'avions aucun avantage à continuer ce jeu. Le brick ennemi était admirablement défendu , et tous ses canons étaient parfaitement pointés. Plusieurs de nos hommes se trouvaient hors de combat , et je crus qu'il valait mieux attaquer notre adversaire de plus près encore. Nous courions sous le vent à raison de dix milles par heure, en ne sentant qu'un léger roulis , et il n'y avait entre les deux bâtimens que la longueur d'un câble.

— Thompson , m'écriai-je , voyons s'il ne nous est pas possible d'imposer silence à leurs aboyeurs. Babord la barre , et approchez-les le plus possible, quand nous devrions craindre qu'ils ne nous lancent un obus.

— Je partage tout-à-fait votre avis , M. Simple , et nous allons voir si nous ne parvenons pas à les forcer d'interrompre leur feu roulant.

Au bout de quelques minutes , nous fûmes telle-

ment bord à bord , que les hommes qui chargeaient les canons pouvaient se toucher les uns les autres avec leurs refouloirs et leurs éponges. Nos marins poussèrent un houra , auquel il fut bravement répondu par l'ennemi , et alors la mousqueterie commença de part et d'autre les plus affreux ravages. Le capitaine français dont le courage semblait ne pas connaître de bornes , resta quelques instants debout sur les hamacs , je me tenais aussi aux rubans de la grande vergue , lorsqu'il ôta son chapeau et me salua poliment. Je répondis à son salut , mais le feu devenait si chaud , que j'aurais désiré me mettre à l'abri sous les bastingues. Cependant je ne voulais pas descendre le premier , et le capitaine français paraissait également résolu à ne pas quitter avant moi le poste d'honneur. Enfin , un de nos soldats de marine l'atteignit au bras droit : il y porta la main comme pour me le montrer , inclina la tête , et appela pour qu'on vint l'aider à redescendre des hamacs. J'abandonnai moi-même ma position , sur-le-champ , car je trouvais absurde de servir de but à trente ou quarante soldats. J'avais déjà reçu une balle dans le bas de la jambe. Mais les effets d'un feu si rapproché commençaient à devenir visibles ; nos canons n'étaient plus servis que par moitié du nombre ordinaire d'hommes , nos flancs étaient presque à jour , et nos voiles , nos cordages pendaient en lambeaux. L'ennemi avait souffert plus encore que nous , et deux nouvelles bordées que nous lui

envoyâmes abattirent son grand mât sur le platbord. Nos gens poussèrent des cris de joie, et lui en lâchèrent une troisième. Il resta alors en arrière; nous virâmes pour l'enfiler de nouveau, il essaya de virer aussi, mais ne put y parvenir qu'après s'être débarrassé de son grand mât, avoir serré la misaine, et baissé les voiles de perroquet. Il continua alors l'action avec la même ardeur.

— De par Dieu! voilà un fier capitaine, s'écria Thompson. Je n'ai jamais vu mieux défendre un vaisseau; mais il cédera tôt ou tard; Webster est tombé, le pauvre diable!

— Malheureusement oui, répliquai-je, et j'ai peur que beaucoup d'autres de nos camarades n'aient eu le même sort. Mais je crois qu'il est inutile de perdre l'avantage que nous avons en ce moment. L'ennemi ne peut nous échapper; toutefois, il continuerait encore long-temps à se battre de cette manière. Nous ferions mieux de le devancer pour un moment, et de réparer nos avaries; mutilé comme il est, il sera obligé de se rendre lorsque nous reviendrons au combat.

— D'accord, dit Thompson; le seul dommage c'est que la nuit va venir.

— Je ne le perdrai pas de vue, et il ne peut guère prendre la fuite, mais s'il tentait de courir devant le vent, nous l'aurions bientôt rejoint.

Nous lui lâchâmes, en le dépassant, celles de nos pièces qui étaient chargées, et quand nous

fûmes à un demi-mille de distance, nous mîmes en panne pour réparer nos dommages.

Le lecteur peut demander : — Mais où était le capitaine tout ce temps-là ? Je lui répondrai qu'il était au cabestan, qu'il y resta silencieux, et ne se mêla de rien pendant toute l'action qui fut dirigée par Thompson, le maître d'équipage et moi. Quelle mine eut-il du reste, et de quoi s'occupait-il durant le combat ? Je ne saurais le dire, car je n'avais pas le loisir de le regarder. Alors même, je m'occupais à faire rattaacher les cordages, hisser des voiles de cape, et remettre tout en ordre, et je n'aurais pas songé qu'il existât s'il ne se fût rapproché de moi, car aussitôt que nous avions cessé le feu il avait paru revenir à la vie. Cependant il n'osa me parler tout de suite, et commença par s'adresser aux matelots.

— Allons, mes enfants ! de la vivacité, du monde ici pour laver le sang ! vous, jeune homme, courez au chirurgien, et dites-lui que j'attends son rapport sur les tués et les blessés.

Peu à peu il parla davantage et m'aborda enfin. — Savez-vous, M. Simple, que l'affaire a été assez vive ?

— Très vive, même, monsieur, répliquai-je, et je me détournai aussitôt pour commander diverses manœuvres.

— Du monde à la grande hune ! faites descendre à tribord le câble de hissage.

— Bien , monsieur , bien ! répondirent les matelots.

— Maintenant, mes amis , repris-je , amarez-le et faites-le remonter, vite !

— Du monde à la grande hune ! cria le capitaine ; un peu plus de vivacité , donc ! ou , de par Dieu ! vous aurez à faire à moi quand vous redescendrez.

Ce langage, adressé à des gens qui avaient déployé tant d'énergie , n'avait pas bonne grâce de la part d'un homme qui n'avait rien fait.

— M. Simple, ajouta le capitaine , ne pourriez-vous faire le service avec moins de bruit ?

— En tout cas , c'est un exemple qu'il nous a donné pendant l'action, murmura le loustic de l'équipage ; et les matelots qui l'entouraient rirent à gorge déployée d'une répartie si pleine d'à-propos.

Au bout de deux heures, pendant lesquelles nous avions soigneusement épié l'ennemi, qui était toujours à l'endroit où nous l'avions laissé, nous fûmes prêts à recommencer l'action.

— Ferai-je distribuer aux hommes leur grog à présent , monsieur ? demandai-je au capitaine. Ils doivent en avoir besoin.

— Non, non, répondit-il ; non, non, M. Simple, je n'aime pas ce qu'on appelle le courage hollandais.

— Je le crois volontiers , et il l'a bien montré tout à l'heure , repartit encore le loustic à demi-voix ; et les marins qui se trouvaient autour de lui éclatèrent de rire.

Je pense, monsieur, fis-je observer, que c'est faire injure au brave équipage de ce vaisseau, que de donner à entendre qu'il a besoin de courage hollandais. — On entend, lecteur, par courage hollandais un courage qui résulte de copieuses libations. — Et je vous demande la permission de vous représenter respectueusement que les hommes n'ont pas reçu leur ration de l'après-midi. Or, après les fatigues qu'ils ont endurées, ils en ont réellement besoin.

— C'est moi, monsieur, qui commande à bord, répliqua-t-il.

— Assurément, monsieur, je le sais, repartis-je. Le brick est maintenant prêt à retourner au combat, et j'attends vos ordres. L'ennemi est à deux milles au vent.

En ce moment le chirurgien arriva avec son rapport.

— Bon Dieu ! s'écria le capitaine, quarante-sept hommes tués ou blessés ; M. Webster dangereusement. Ma foi, le brick est criblé. Nous ne pouvons faire davantage ;... c'est bien certain, nous ne le pouvons.

— Nous pouvons néanmoins prendre le brick ennemi, cria une voix du milieu d'un groupe d'une douzaine de matelots qui se tenaient au vent et attendaient l'ordre de renouveler l'attaque.

— Qui a parlé ? demanda le capitaine.

Personne ne répondit.

— De par Dieu ! ce vaisseau est en état de mutinerie, M. Simple ?

— Il y sera bientôt, je crois, s'écria du même groupe une autre voix que je reconnus fort bien ; mais le capitaine qui n'était à bord que depuis peu de temps ne la connaissait pas.

— Avez-vous entendu, M. Simple ? me demanda-t-il.

— Malheureusement oui, monsieur ; et je ne me doutais guère qu'un pareil propos serait jamais proféré à bord du *Serpent à sonnettes*. Alors, de peur qu'il ne me demandât le nom du coupable, et pour ne pas paraître l'avoir reconnu : — Qui a osé parler ainsi ? demandai-je. Personne ne répondit, et il faisait trop noir pour qu'on pût distinguer les figures.

— Après de si séditionnaires discours, observa le capitaine, je n'irai certainement pas, en renouvelant l'attaque, risquer, comme j'aurais désiré le faire malgré toutes nos avaries, le brick dont Sa Majesté m'a confié le commandement. Je regrette seulement que les officiers paraissent aussi mutins que les matelots.

— Peut-être, capitaine Hawkins, me direz-vous quand et en quoi je me suis montré mutin. Ma conscience ne me reproche rien.

— J'espère de mon côté que le reproche ne s'adresse pas à moi, monsieur, dit Thompson, le maître d'équipage, en portant la main à son chapeau.

— Silence, messieurs, s'il vous plaît. M. Simple, faites virer le vaisseau.

Le capitaine avait-il, oui ou non , le projet d'attaquer l'ennemi ? nul de nous ne pouvait le dire, mais nous fûmes bientôt tirés d'incertitude ; car quand nous eûmes viré, il ordonna de gouverner de manière que nous eussions le brick hollandais au vent. Il enjoignit alors au maître d'équipage de se diriger vers Yarmouth, descendit dans la cabine , et m'envoya dire que je pouvais donner le signal du souper et distribuer le grog.

La rage et l'indignation des gens de l'équipage étaient au comble. Lorsqu'ils furent descendus pour souper, ils firent entendre de concert trois profonds soupirs , et même , pendant toute cette nuit-là , les officiers qui furent de quart eurent beaucoup de peine à empêcher que la manifestation de leur mécontentement ne se transformât en une mutinerie qu'on aurait peut-être pu trouver excusable. Quant à moi , je pouvais à peine contenir mon dépit. Le brick hollandais était certainement à nous ; et la preuve , c'est que le lendemain il amena pavillon à la première sommation d'un bâtiment de guerre beaucoup plus petit que le nôtre , qui le rencontra avant qu'il eût réparé aucune de ses avaries. Le capitaine et le premier lieutenant avaient péri ; et presque les deux tiers de l'équipage étaient tués ou blessés. Si nous l'eussions attaqué de nouveau, il se serait rendu sur-le-champ, car notre dernière bordée avait donné la mort au capitaine , qui avait montré tant de courage. En ma qualité de premier

lieutenant, j'aurais sans doute obtenu le grade supérieur, et maintenant, il n'y fallait plus penser. Lorsque je fus couché, cette réflexion me fit pleurer de dépit. Si la conduite de notre capitaine fut amèrement censurée dans la salle d'armes par tous les officiers, autant que par tous les matelots, j'ai à peine besoin de le dire. Thompson voulait qu'on le traduisît devant une cour martiale, ce que j'eusse volontiers fait, n'eût-ce été que pour me débarrasser de lui; mais j'eus à ce sujet une longue conversation avec le vieux Swinburne, et il me démontra que mieux valait ne pas tenter une telle démarche. — Car, voyez-vous, M. Simple, vous n'avez pas de preuves. Il ne s'est pas réfugié dans la cabine; il est resté sur le pont, quoique pour n'y rien faire. Vous ne pourrez donc prouver qu'il soit un lâche, quoiqu'on n'en puisse guère douter. D'ailleurs, quant à n'avoir pas renouvelé l'attaque, eh bien! n'est-ce pas au capitaine de décider ce qui convient le mieux pour le service de Sa Majesté? Et s'il a pensé que, vu le déplorable état du brick et le voisinage de la côte ennemie, la chose n'était pas faisable, eh bien! on ne verrait là qu'une erreur de jugement. Enfin, il est une autre considération qu'il faut ne pas perdre de vue, c'est que jamais des capitaines réunis en cour martiale, n'admettraient qu'à la dernière extrémité une accusation de lâcheté contre un de leurs confrères, de peur que la honte ne rejaillit sur tout le corps. L'avis de Swinburne

était bon , et je renonçai à tout projet de porter plainte ; cependant il me sembla que le capitaine appréhendait beaucoup que je ne prisse ce parti, tant il fut aimable et poli jusqu'à notre retour en Angleterre. Il me dit qu'il avait remarqué ma belle conduite pendant l'action , et qu'il ne manquerait pas de la faire connaître. C'était bien quelque chose , mais il ne tint pas parole, car ses dépêches devinrent publiques avant que nous ne reprissions la mer, et le nom d'aucun officier ne s'y trouvait. Il se contentait de dire en termes généraux qu'ils s'étaient tous comportés de manière à mériter des éloges. Il qualifiait le vaisseau ennemi de corvette , sans spécifier si c'était un brick ou un brick-corvette ; et son rapport était rédigé dans un style si emphatique, qu'on se fût imaginé qu'il avait combattu un navire de force supérieure. Il déclarait en finissant que dès qu'il avait eu réparé ses avaries, il avait viré de bord , mais que l'ennemi n'avait pas voulu accepter de nouveau le combat. C'était la vérité, assurément, et par la meilleure de toutes les raisons possibles , car il était en trop mauvais état pour revenir vers nous. Toutes ces allégations pouvaient être contestées , mais le grand nombre des hommes tués et blessés prouvait que l'action avait été chaude , et la capture immédiate du brick , que nous l'avions réellement laissé hors de combat. Aussi, en somme, le capitaine Hawkins retira de cette affaire beaucoup d'honneur aux yeux de certaines gens ; mais il

courut sur son compte des bruits sourds qui parvinrent aux oreilles de l'amirauté, et qui empêchèrent qu'on ne lui confiât un commandement supérieur, d'autant plus qu'il eut la modestie de ne pas le demander.

CHAPITRE LVI.

Conséquences du combat. — Un vaisseau sans un capitaine qui sache se battre, ressemble à un animal sans tête. — Ainsi pensent les marins. — Mutinerie à bord, et dispersion du fameux équipage de notre brick.

Pendant notre séjour dans le port d'Yarmouth, il ne nous fut pas permis de mettre le pied à terre, sous prétexte que nous devions réparer nos avaries, et retourner immédiatement à notre station; mais le fait est que le capitaine Hawkins désirait beaucoup que nous ne pussions parler du combat. Voyant qu'aucune plainte n'était portée contre lui, il en revint à son système de tracasseries. Ses appartements avaient vue sur l'endroit où le brick était à l'ancre, et il épiait tous nos mouvements avec sa lorgnette. Si je n'avais pas fait hisser les chaloupes précisément à l'heure indiquée dans son livre d'ordres, ou si je commettais quelque autre inexactitude du même genre, il en prenait note, de manière à réunir, s'il lui était possible, une masse de griefs contre moi. Nous ne connûmes cet espionnage que plus tard.

J'ai dit plus haut que quand Swinburne avait consenti à s'embarquer sur le *Serpent à sonnettes*,

il avait recommandé de placer une figure sous le couronnement du brick. O'Brien en avait supporté la dépense, car au lieu de suivre le conseil économique de Swinburne, il avait grandement fait les choses. C'était un énorme serpent replié sur lui-même, qui dressait une tête menaçante, et dont la queue armée d'une sonnette ressortait par en bas. Le tout était doré et offrait une très belle apparence; mais lorsque les ouvriers du chantier eurent fini les réparations et que le brick eut été repeint, une nuit la tête du Serpent à sonnettes disparut. Elle avait été sciée par des gens aussi malins que mal disposés, et on n'en avait nulle part retrouvé la trace.

Je fus obligé d'en faire mon rapport au capitaine, qui se mit dans une violente colère, et promit vingt livres sterling pour la découverte du coupable; mais, en eût-il offert vingt mille, on ne l'aurait pas encore dénoncé. Cependant il n'oublia jamais ce tour, car il comprenait le but de pareilles manœuvres. Il fit sculpter une nouvelle tête, mais elle disparut la nuit du jour où elle avait été remplacée.

La rage du capitaine ne connut plus de bornes; il appela les gens de l'équipage sur le pont, et leur déclara que si le coupable ne lui était pas dénoncé, il les ferait passer par les verges. Il donna dix minutes de réflexion, et se mit en mesure d'exécuter sa menace. — M. Paul, faites monter tous les hommes sur le pont pour subir le châtiment, s'écria le capitaine avec fureur; et il descendit dans sa cabine

chercher les réglemens maritimes. Dès qu'il fut descendu, les officiers se mirent à causer entre eux de l'affaire. Faire passer par les verges tous les gens de l'équipage pour le crime d'un seul était le comble de l'injustice ; mais il ne nous appartenait pas de nous y opposer. Toutefois les matelots pouvaient lire sur nos figures que nous partagions leurs sentiments. Ils s'étaient réunis en groupes, et s'entretenaient jusqu'à ce qu'ils parussent s'être communiqué tout ce qu'ils avaient sur le cœur. Les charpentiers qui avaient lentement apporté les claies à l'arrière, n'achevèrent pas leur besogne ; les aides du quartier-maître, qui s'étaient aussi dirigés vers la poupe, roulèrent les queues de leurs chats autour de leurs manches rouges, et tous les matelots descendirent sous le pont. Il ne resta sur le gaillard d'arrière que les soldats de marine sous les armes et les officiers.

A cette vue, j'ordonnai à M. Paul, le quartier-maître, de faire remonter les hommes chargés de mettre en place les claies, et ses aides avec leurs fouets. Il revint me dire qu'il les avait appelés, mais sans recevoir de réponse. M'apercevant qu'une rébellion ouverte allait éclater au sein de l'équipage, si le capitaine persistait dans son intention, je me rendis à la cabine et lui exposai l'état des choses, en le priant de me donner ses ordres ou de monter lui-même sur le pont.

Le capitaine, que la colère semblait rendre inca-

pable de réflexion, monta aussitôt, et ordonna aux soldats de marine de charger à balles. Ils obéirent, ou plutôt firent semblant; car, comme je l'appris ensuite de Thompson, qui se trouvait à l'arrière, ils ne chargèrent qu'à poudre et glissèrent les balles dans leur poche. Ils désiraient conserver intacte leur réputation de fidélité, et en même temps ne pas tirer sur des gens qu'ils aimaient comme des frères et dont ils partageaient les opinions. Nous découvrîmes même, postérieurement, que c'était un soldat de marine qui avait la seconde fois enlevé la tête du Serpent à sonnettes.

Le capitaine ordonna alors au quartier-maître de faire monter l'équipage. Le quartier-maître descendit, et revint le bras droit en écharpe. — Qu'avez-vous au bras, M. Paul? lui demandai-je quand il passa devant moi.

— Je viens de tomber dans l'écouille, et je ne puis plus remuer le bras. Il faudra que j'aie trouver le chirurgien dès qu'on n'aura pas besoin de moi ici.

Les matelots furent appelés par un nouveau coup de sifflet, mais personne ne répondit à l'appel. Le brick était donc en rébellion ouverte. — M. Simple, cria le capitaine, rendez-vous à la grande écouille avec les soldats de marine, et faites feu dans le deuxième pont.

— Monsieur, répliquai-je, il y a deux frégates à un câble de distance. Ne vaudrait-il pas mieux en-

voyer y demander du renfort , que verser du sang ? D'ailleurs, monsieur, vous n'avez pas encore tenté de votre dernière ressource , qui est d'appeler par leurs noms les aides du charpentier et du quartier-maître. Voulez-vous me permettre de descendre d'abord et d'essayer de les ramener au sentiment de leur devoir.

— Soit, monsieur ; je présume que vous connaissez l'étendue de votre influence ; mais j'aurai deux mots à vous dire sur ce sujet.

Je descendis donc, et j'appelai les récalcitrants par leurs noms.

— Monsieur, dit un des aides du quartier-maître, les gens de l'équipage déclarent qu'ils ne se laisseront pas battre de verges.

— Collins, lui répondis-je, ce n'est pas à tous les gens de l'équipage collectivement que je m'adresse ; mais on vous a donné l'ordre de mettre en place les claies et de monter sur le pont ; vous ne pouvez refuser d'obéir. Montez tout de suite et obéissez. Aides du quartier-maître , montez aussi avec vos fouets ; quand vous aurez obéi , les représentations vous seront permises.

Ils exécutèrent mes ordres, se rendirent lentement sur le pont , disposèrent les claies , et se croisèrent les bras.

— Tout est prêt , monsieur , dis-je au capitaine en portant la main à mon chapeau.

— Faites monter les gens de l'équipage, M. Paul, et envoyez-les à l'arrière.

— A l'arrière donc, tout le monde, pour passer par les verges ! s'écria le quartier-maître.

— Oui, pour passer par les verges, riposta une voix, c'est-à-dire que nous allons nous fouetter les uns les autres ; après quoi, il nous faudra remercier les soldats de marine.

Cette fois les gens de l'équipage obéirent, et se rendirent tous sur le gaillard d'arrière.

— Tous les hommes sont là, monsieur, dit le quartier-maître.

— Maintenant, mes amis, dit le capitaine, je vais apprendre ce qu'on gagne à se mutiner. Vous voyez ces deux frégates presque bord à bord ; vous les aviez, je crois, oubliées ; mais je ne les oubliais pas. Ici, M. Jones, mauvais drôle ! — C'était le loustic de l'équipage. — Déshabillez-vous, monsieur. S'il se fait quelque chose de mal sur le vaisseau, vous êtes toujours à la tête.

— A la tête, monsieur ? répliqua l'homme, prenant un air hébété. Quelle tête, monsieur ? Voulez-vous parler de la tête du Serpent ? Je ne sais rien à ce sujet, monsieur.

— Déshabillez-vous, monsieur ! s'écria le capitaine avec fureur. Je vous ferai bientôt retrouver la mémoire.

— S'il plaît à votre honneur, qu'ai-je donc fait pour être fouetté ? demanda l'homme.

— Déshabillez-vous, drôle.

— Soit, monsieur, mais il est dur d'être fouetté pour rien.

Jones ôta ses habits, et s'approcha de la claie. Les aides du quartier-maître le saisirent.

— Il est saisi, monsieur, dit au capitaine le misérable sergent des soldats de marine qui était un espion.

Le capitaine voulut lire les articles du code maritime, formalité nécessaire avant de punir un matelot, mais il fut un peu déconcerté de s'apercevoir qu'il était tombé sur un paragraphe contre lequel aucune infraction positive n'avait été commise. A la fin, il en découvrit un qui était relatif aux complots, conspirations, et provocations à la révolte. Nous ôtâmes tous notre chapeau pendant qu'il en donna lecture, et appelant ensuite M. Paul le quartier-maître, il lui commanda d'appliquer douze coups au coupable.

— Excusez, monsieur, répondit le quartier-maître, en montrant son bras qui était en écharpe; je ne puis frapper, car à peine suis-je en état de lever le bras.

— Vous n'aviez pourtant pas mal au bras lorsque je suis venu à bord, monsieur, s'écria le capitaine.

— Non, monsieur, mais en me hâtant de faire monter les gens de l'équipage, j'ai glissé du haut en bas de l'échelle, et j'ai peur de m'être démis l'épaule.

Le capitaine se mordit les lèvres; il était bien convaincu , et ne se trompait pas, que c'était de la part du quartier-maître un prétexte pour ne pas fouetter les gens de l'équipage. — Eh bien , alors, demanda-t-il , où est Miller , le premier aide du quartier-maître ?

— Me voici, monsieur, répondit Miller en s'avançant. C'était un robuste et vigoureux gaillard , presque haut de six pieds, avec une queue longue d'environ quatre pieds, et dont la poitrine nue était couverte de longs poils noirs.

— Donnez douze coups à cet homme, monsieur, dit le capitaine.

Miller regarda successivement le capitaine , les gens de l'équipage, et le patient, mais ne commença pas la punition.

— M'entendez-vous , monsieur ? hurla le capitaine.

— Ma foi, votre honneur, j'aurais envie de donner ma démission ; je ne me soucie pas de rester premier aide du quartier-maître dans une circonstance comme celle-ci.

— Obéissez à l'instant aux ordres qu'on vous donne, monsieur, s'écria le capitaine, ou je vous accuserai de mutinerie.

— Excusez-moi, monsieur , mais à l'impossible nul n'est tenu. Je ne voudrais pas vous désobéir, capitaine Hawkins ; cependant je ne puis fouetter cet homme ; ma conscience ne me le permet pas.

— Votre conscience, monsieur ?

— Pardon , capitaine , pardon. J'ai toujours fait mon devoir par le beau comme par le mauvais temps, et voici dix-huit ans que je sers Sa Majesté sans avoir jamais été puni; mais s'il faut aujourd'hui que je sois pendu , sous votre bon plaisir et sauf votre respect, je ne puis l'empêcher.

— Je ne vous donne plus qu'une minute , monsieur, s'écria le capitaine , pour faire votre devoir.

Miller regarda tour à tour le capitaine et la grande vergue. — Capitaine Hawkins, dit-il ensuite, je vais faire mon devoir , au risque d'être pendu pour la peine. A ces mots , il jeta sa queue de chat sur le gaillard d'arrière et se mêla au groupe des matelots.

Le capitaine était confondu et ne savait trop que faire. Persister semblait inutile; reculer était presque impossible. Il y eut un morne silence d'une minute; chacun, impatient de connaître ce qui allait arriver, respirait à peine. Au reste, ce fut Jones, le loustic, Jones la victime désignée , qui le premier rompit le silence.

— Pardon , votre honneur, dit-il en retournant la tête vers le capitaine; mais si je dois être fouetté, ne pourriez-vous être assez bon pour qu'on m'expédie tout de suite ? à rester ici nu toute la journée, j'attrapperai un rhume mortel. C'était une moquerie évidente de la part du matelot , et le capitaine fut tiré de sa rêverie.

— Sergent des soldats de marine, mettez à Miller

et à Collins les fers aux jambes pour cause de mutinerie; messieurs, je m'aperçois qu'il y a une conspiration à bord, mais j'y mettrai bon ordre. Je connais les chefs, et, de par Dieu, ils s'en repentiront; M. Paul, faites descendre les gens de l'équipage. Vous, M. Simple, faites équiper mon canot, et rappelez-vous que je défends expressément qu'aucune chaloupe n'aille à terre.

Le capitaine se disposa à quitter le brick, et me lança un regard terrible au moment de descendre dans son canot; mais j'avais fait mon devoir, et je m'inquiétai peu du reste. Au surplus, j'épiais alors sa conduite aussi soigneusement qu'il observait la mienne.

— Le capitaine veut être le premier à conter l'histoire, dit Thompson en venant à moi. Or, si j'étais à votre place, M. Simple, je m'arrangerais de manière que la vérité des faits fût connue.

— Et comment y parvenir? répliquai-je; il a défendu toute communication avec la terre.

— Tout simplement en envoyant un officier à bord de chacune des deux frégates dire que le brick est en rébellion ouverte, et prier qu'on le surveille. Ce n'est que faire votre devoir comme officier commandant; vous, envoyez seulement le message, mais laissez-moi le soin de raconter les faits à ma façon. Soyez sûr que les capitaines de ces deux frégates, s'il y a une cour d'enquête, ce dont je ne doute pas, y seront appelés.

Après un instant de réflexion, je trouvai le conseil utile. Je dépêchai Thompson d'abord vers une frégate, et ensuite vers l'autre. Le lendemain le capitaine vint à bord. Aussitôt qu'il eut mis le pied sur le gaillard d'arrière, il me demanda comment j'avais osé contrevenir à ses ordres en mettant les chaloupes à la mer. Je répondis qu'il avait seulement défendu de communiquer avec la terre, mais que, en ma qualité d'officier commandant, j'avais cru que mon devoir me prescrivait d'instruire les autres vaisseaux que notre équipage s'était mis en insurrection, afin qu'ils tinssent les yeux sur nous. Il me regarda fixement quelques secondes et me tourna le dos sans répliquer. Selon notre attente, une cour d'enquête fut envoyée par suite de ses plaintes. Une vingtaine de nos marins furent interrogés et donnèrent si clairement à entendre pourquoi la tête du serpent avait disparu, car les marins ont le parler franc, que l'amiral et les officiers qui composaient la cour recommandèrent fortement au capitaine de ne pas pousser l'affaire plus loin, mais de faire seulement constater qu'il y avait un certain nombre de mécontents à bord, et de demander à l'amiral qu'ils fussent disséminés sur différents navires. Ce conseil fut suivi, et les capitaines des frégates, qui ne délibérèrent pas long-temps, se partagèrent tous nos meilleurs marins. Ils s'en expliquèrent très franchement avec moi et me prièrent de les leur indiquer. Je le fis avec sincérité, car j'étais heureux de

pouvoir les soustraire à la tyrannie du capitaine Hawkins. Ils les reçurent comme mutins et donnèrent en échange tout ce qu'il y avait de pire dans leur propre équipage. Ceux qu'on laissa à bord désertèrent ; et ainsi , après avoir eu l'équipage le plus beau et le mieux discipliné de la marine britannique , nous en eûmes alors un des plus détestables. Miller fut envoyé à bord d'une des frégates, et mis sous surveillance ; il prouva bientôt que sa réputation était aussi bonne que je l'avais annoncée, et fut deux ans après promu au grade de quartier-maître. Webster, le second lieutenant , ne voulut pas rester avec nous, et fut remplacé. Je dois remarquer ici qu'il n'est pour ainsi dire aucune espèce de sévérité qu'un capitaine ne puisse se permettre envers ses marins, pourvu qu'ils aient confiance en son courage ou qu'il le leur ait prouvé ; mais s'il y a doute ou preuve du contraire, toute discipline est détruite par le mépris , et l'insubordination éclate ou couve sourdement parmi l'équipage. Un vieux proverbe dit que tous les tyrans sont des lâches. Que la tyrannie soit en elle-même une sorte de bassesse, je l'accorde ; mais encore, le proverbe aurait besoin de restriction. Si l'on veut dire que tous les tyrans de bas étage sont des lâches , j'en conviens ; mais j'ai connu au service une espèce particulière de tyrans qu'on ne pouvait accuser de lâcheté ; leur tyrannie était excessive, mais il n'y avait aucune bassesse dans leur caractère. Au contraire,

ils étaient généreux , pleins de loyauté , et parfois, quand la colère ne les aveuglait pas, prouvaient que leur cœur, pour ne pas être exempt de défauts, n'en possédait pas moins de nobles qualités. Pourtant, c'étaient des tyrans; mais quoique tyrans, les matelots leur pardonnaient, et un seul acte de bonté, quand ils n'étaient pas égarés par l'impétuosité de leurs passions, effaçait mille actes de tyrannie. Mais il n'en est pas de même dans la marine à l'égard des capitaines qui joignent à la tyrannie la lâcheté; les matelots ne leur font pas grâce, et bravent tous les châtimens dont la sévérité du Code maritime les menace, plutôt que de ne pas exprimer leur opinion sur un homme qu'ils méprisent. Je ne veux pas citer des noms propres, mais je pourrais nommer à l'appui de mon assertion, des tyrans braves et de lâches tyrans qui ont existé dans la marine et qui existent encore. Les réglemens actuels ont restreint la tyrannie dans de certaines limites, mais ils ne peuvent atteindre la tyrannie jointe à la bassesse, car ce n'est pas sur des points assez importants pour motiver des plaintes à l'autorité supérieure, qu'elle s'exerce. Elle recourt à de misérables tracasseries; elle sourit afin de pouvoir trahir, elle se renferme dans des bornes où l'on ne peut l'attaquer; elle n'a rien à craindre, à moins que son courage ne soit mis en question, ce qui n'arrive que rarement; et dans ce cas, il est aussi difficile que dangereux de chercher à établir sa lâcheté. On pourr

demander pourquoi je ne quittai pas le brick après avoir reconnu le caractère du capitaine et l'inimitié qu'il me portait. Tout ce que je puis répondre, c'est que j'y pensai souvent, que souvent j'en parlai avec mes camarades, mais qu'ils me persuadèrent de demeurer à bord; et, comme j'étais premier lieutenant, comme je savais qu'une action glorieuse suffirait, suivant toute vraisemblance, pour assurer mon avancement, je résolus, pour me servir d'un terme de marin, à braver la bourrasque et à ne pas perdre la seule chance que j'eus alors d'obtenir le grade de capitaine.

CHAPITRE LVII.

Nouvelles de ma famille; quoique peu agréables pour moi, peut-être feront-elles rire le lecteur. — Nous arrivons à Portsmouth, et j'y retrouve ma vieille connaissance, madame Trotter. — Nous appareillons pour la mer Baltique avec un convoi de navires.

Dans une lettre que j'avais écrite à ma sœur Hélène, je lui racontais tout ce qui s'était passé, et lui parlais du caractère de notre capitaine, ainsi que de son intimité apparente avec mon oncle. Je reçus d'elle une réponse où elle me disait avoir appris d'une vieille demoiselle fort communicative que le capitaine Hawkins était le fils naturel de mon oncle et d'une dame qu'il avait connue quand il était à l'armée. Dès lors, je ne doutai plus un seul instant que mon oncle ne m'eût désigné à lui comme l'objet de sa vengeance, et que le capitaine Hawkins ne

fût un fils trop respectueux et trop soumis pour ne pas lui obéir. L'état de mon père devenait de plus en plus alarmant, mais il y avait quelque chose de burlesque dans ses lubies. Il s'était imaginé un jour d'être un âne et n'avait cessé de braire toute une semaine, détachant à la vieille garde, dans l'estomac, des ruades qui l'obligeaient à se replier sur lui-même comme un hérisson. Un autre jour, il s'était mis dans la tête qu'il était une pompe, et un bras étendu pour figurer le conduit par lequel l'eau sort, il avait forcé la pauvre vieille à lui lever et baisser successivement l'autre pendant des heures de suite. Une autre fois, il s'était figuré être une femme en mal d'enfant, et non seulement il avait fallu lui administrer une forte dose de calomel, mais encore emprunter à une voisine un petit garçon de six ans pour lui faire croire qu'il venait d'accoucher. Il n'en conserva aucun doute, quoique le gamin lui eût été amené en culottes, et avec une veste à trois rangs de gros boutons. — Parbleu ! s'écria-t-il, ce sont ces boutons qui me faisaient tant de mal au côté. Bref, c'était une suite d'étranges imaginations de ce genre, qui se succédaient de manière à rendre folle ma pauvre sœur, et parfois les idées du malade entraînaient à d'énormes dépenses, car il envoyait chercher des architectes, concluait des achats de matériaux, passait des marchés pour bâtir, dans la supposition qu'il avait hérité du titre et des biens de son frère. Comme c'était la base de sa mala-

die , ce caprice revenait souvent. J'écrivis à la pauvre Hélène pour lui donner les meilleurs conseils que je pus. Sur ces entrefaites , le brick se trouva prêt à reprendre la mer , et nous nous attendîmes à lever bientôt l'ancre. Je n'oubliai pas d'écrire à O'Brien ; mais la distance qui nous séparait alors était si grande , que je ne me dissimulais pas qu'il faudrait sans doute que j'attendisse un an sa réponse, et j'avais de tristes pressentiments que sous peu j'aurais grand besoin de ses avis.

Nos ordres furent de nous rendre à Portsmouth, et de joindre un convoi qui se réunissait dans ce port, pour l'escorter à travers la Baltique avec la frégate l'Acaste et deux autres bâtimens. Nous mîmes à la voile sans aucune allégresse , sans aucun espoir de garnir notre gousset au moyen de belles prises. Notre capitaine suffisait pour qu'un navire devînt un enfer , et l'équipage du nôtre n'était composé , à quelques exceptions près sans doute , que d'une bande de coquins insubordonnés et incorrigibles. Combien les officiers trouvèrent le brick différent, après avoir perdu un capitaine tel qu'O'Brien, et un ensemble de si bons matelots ! Mais le mal était sans remède , et tout ce que nous pûmes faire , fut d'en prendre notre parti et d'espérer des temps meilleurs. Le chat avait de la besogne presque tous les jours , et je dois avouer que, si quelquefois il est vrai, un rapport du sergent des soldats de marine contre un brave marin favorisé par moi , lui attirait

le châtiment des verges, ordinairement du moins les punitions qui s'infligeaient à bord n'étaient que trop méritées. Ce système de recevoir directement d'un officier subalterne des rapports, qui, en ma qualité de premier lieutenant, n'auraient dû être transmis que par moi, devint si vexatoire, que je résolus, à tout risque, de faire des représentations au capitaine. Je n'en attendis pas l'occasion long-temps. — M. Simple, me dit-il un matin, j'ai appris que vous aviez hier soir, après l'heure, fait allumer du feu dans la cuisine.

— Je ne nierai pas, monsieur, avoir ordonné qu'on y allumât un fourneau ; mais puis-je vous demander si le premier lieutenant n'est pas investi à cet égard d'un pouvoir discrétionnaire, et en outre, comment il se fait que vous écoutiez des rapports sur mon compte ? C'est moi qui, sous vos ordres, suis chargé du maintien de la discipline sur ce vaisseau ; toutes espèces de rapports devraient ne vous parvenir que par moi, et je ne conçois pas pour quelle raison vous permettez qu'ils vous arrivent par d'autres bouches que la mienne.

— Je commande à bord, monsieur, et j'agirai toujours sur ce point comme il me plaira. D'ailleurs, quand j'aurai des officiers en qui je puisse mettre ma confiance, probablement je n'écouterai que leurs rapports.

— Si jamais ma conduite vous a donné lieu de croire que j'étais incapable de remplir mes fonctions

ou indigne de votre confiance, je vous serais obligé, monsieur, d'abord de me l'indiquer, et ensuite de me traduire devant une cour martiale si je ne parvenais à me disculper.

— Je n'aime pas les cours martiales, monsieur, répliqua-t-il, et je ne suis guère d'humeur à recevoir les avis d'un de mes subalternes; ayez donc la complaisance de vous taire. Le sergent des soldats de marine est tenu, en sa qualité de maître-d'armes, à m'instruire de toute infraction aux règlements que j'ai établis pour la discipline du vaisseau.

— Accordé, monsieur; mais les rapports du maître-d'armes devraient, suivant les usages du service, ne vous être transmis que par la voix du premier lieutenant.

— Je préfère qu'ils m'arrivent par la voix directe, monsieur; ainsi, j'ai moins à craindre qu'ils soient inexacts.

— Merci, capitaine Hawkins, grand merci du compliment.

Le capitaine s'éloigna sans rien répliquer, et, peu après, redescendit dans sa cabine. Dès qu'il disparut, Swinburne m'accosta.

— Eh bien, M. Simple, j'entends dire que notre destination est la Baltique; soit, mais ne pouvait-on nous ordonner de rejoindre le convoi à la hauteur d'Yarmouth, sans nous faire venir jusqu'à Plymouth? Avec le mauvais vent que nous avons là, nous n'y arriverons que demain.

— C'est que probablement le convoi n'est pas encore réuni, Swinburne. Au reste, vous savez qu'il ne manque pas de corsaires français dans le détroit.

— En effet, monsieur.

— Mais, dites-moi, Swinburne, à bord de quel vaisseau avez-vous fait connaissance avec la Baltique ?

— A bord du Saint-George, un bon vieux vaisseau de quatre-vingt-dix-huit. Il naviguait absolument comme une meule de foin, un mille en avant et trois milles à la dérive. Si vous aviez vu, M. Simple ! Le Catégat avait trop peu de largeur pour lui ; mais, après tout, c'était un excellent vaisseau, à moins que la brise ne soufflât vers la côte ; aussi, nous tenions-nous toujours à distance respectueuse de la terre, je me le rappelle bien, soit dit en passant. M. Simple, vous rappelez-vous votre colère, ce jour que nous étions arrivés à la Barbade, et que je ne vous avais pas averti quand les matelots tétèrent la guenon ?

— Sans doute.

— Eh bien ! je croyais, dans ce temps-là, qu'il eût été mal de vous avertir, parce que j'étais un des leurs. Mais, à présent que je suis quelque peu officier, je vais vous apprendre, pour l'époque où nous arriverons à Carlskrone, qu'il y a dans ce port une méthode de téter la guenon qu'en votre qualité de premier lieutenant, et avec un capitaine aussi original, il est utile que vous n'ignoriez pas. Sur le vieux

Saint-George, nous eûmes une après-midi soixante matelots complètement ivres, et le premier lieutenant ne put découvrir comment ils s'étaient enivrés.

— Parbleu ! Swinburne, il faut que vous me dévidiez ce secret.

— Volontiers, M. Simple. Connaissez-vous la fameuse drogue pour les coupures et les balafres, qu'on appelle du baume ?

— Est-ce le baume de Riga dont vous voulez parler ?

— Précisément. Eh bien, toutes les chaloupes du port viendront nous en offrir à acheter, comme elles l'ont fait pour le vieux Saint-George. C'est une diablement bonne drogue pour les blessures, je crois ; mais elle n'est pas mauvaise à boire, non plus, et elle vous a une force !... Nous avons coutume de la prendre intérieurement, M. Simple ; et le premier lieutenant ne devina jamais le tour.

— Quoi ! vous vous grisiez tous avec du baume de Riga ?

— Tous ceux qui le pouvaient. Aussi, vous en ai-je prévenu.

— Grand merci, Swinburne ; car je ne m'en fusse jamais douté ; mais je commence à croire que des matelots se griseraient avec n'importe quoi.

Le matin suivant, nous jetâmes l'ancre à Spithead, et trouvâmes le convoi prêt à partir. Le capitaine alla à terre instruire l'amiral de notre arrivée, et,

comme de coutume, autour du brick affluèrent bientôt une foule de barques montées par des vivandières et des pourvoyeuses qui désiraient nous débiter leurs marchandises. Comme il était rare que nous mouillassions à Portsmouth, et que nous n'avions pas de connaissances parmi les gens de la ville, c'était à qui de ces femmes approvisionnerait le vaisseau; et comme en pareil cas le choix appartient au premier lieutenant, il est toujours fort persécuté jusqu'à ce qu'il prenne une décision. Toutes, elles me passèrent par-dessus le platbord des certificats de bonne conduite qu'elles avaient obtenus d'autres officiers, et je les allai lire près du cabestan. Au second que je lus, le nom me frappa. C'était celui de madame Trotter, et la curiosité m'entraîna vers le passavant pour voir s'il s'agissait de la même personne qui, lorsque je n'étais qu'aspirant, avait si bien pris soin de mes chemises. Tandis que je parcourais des yeux les chaloupes, les différentes barques : — Ohé! M. Simple, me cria une voix, avez-vous oublié votre ancienne amie? ne reconnaissez-vous pas madame Trotter? Certes, je ne l'aurais pas reconnue; elle avait beaucoup engraisé, et, quoiqu'elle eût vieilli, avait beaucoup meilleure mine qu'à l'époque où je l'avais vue pour la première fois, car elle était pleine de fraîcheur et de santé.

— Ma foi! madame Trotter, j'avais peine à vous reconnaître.

— Combien j'ai de choses à vous dire, M. Simple! répliqua-t-elle, en donnant à son domestique l'ordre de placer sa barque bord à bord avec le brick, et tandis qu'elle y montait, elle l'invita à le suivre avec toutes ses denrées, comme si toute permission était inutile. Je ne m'y opposai pas, vu que je ne connaissais aucune des pourvoyeuses, et qu'il me semblait que, sous le rapport de l'honnêteté, elles pouvaient toutes aller de pair. Ce fut donc à titre d'ancienne connaissance que madame Trotter fut admise.

— Bonté divine! M. Simple, s'écria-t-elle, toute essoufflée d'avoir gravi jusque sur le pont, comme vous avez grandi et comme vous êtes devenu bel homme par-dessus le marché! Hélas! hélas! quand je vous regarde, et que je me rappelle le petit garçon dont je prenais soin à fond de cale, je sens que j'ai bien vieilli. Ne me trouvez-vous pas maintenant bien vieille et bien laide, M. Simple? Et elle se mit à sourire, à minauder.

— Non, madame Trotter; je vous trouve une excellente mine. Mais, dites-moi, comment se porte votre mari?

— Hélas, M. Simple, le pauvre cher homme a fait voile pour l'autre monde. Que diable, ce n'est pas étonnant; M. Trotter, avec sa passion pour le rum, son amour pour moi, et sa jalousie, — ne vous rappelez-vous pas combien il était jaloux, M. Simple? — a fini par s'user; mais on s'en étonne

encore moins quand on songe que le malheureux , après avoir roulé carrosse, après avoir eu une meute, a été réduit à voir sa femme devenir vivandière. Cette vue lui a brisé le cœur, pauvre homme ! et je vous l'avoue, M. Simple, je suis beaucoup plus heureuse depuis sa mort ; car son chagrin me tuait. D'ailleurs, il était si jaloux, et toujours si injustement ! A propos, avez-vous besoin de viande fraîche pour la salle d'armes ? j'ai dans ma barque un délicieux gigot de mouton, et du lait pour le thé.

— Rappelez-vous, madame Trotter, que je vous défends d'apporter des liqueurs à bord.

— Seigneur Dieu ! M. Simple, comment pouvez-vous avoir de pareilles idées ? Je sais bien que toutes ces femmes-là sont assez communes pour en être capables ; mais songez donc à l'élégante société où j'ai vécu, aux nobles compagnies que j'ai toujours fréquentées ! en outre, M. Simple, vous devriez vous souvenir que je ne bois jamais que de l'eau.

Je n'étais pas tout-à-fait d'accord avec elle, mais je jugeai inutile de lui donner un démenti.

— M. Simple, continua-t-elle en tirant un papier de sa poche, désirez-vous le journal de Portsmouth ? je sais que les messieurs sont friands de nouvelles. Ce pauvre Trotter lisait toujours la Gazette à son déjeuner, et ne sortait pas de table avant de l'avoir finie ; mais je vous parle d'un temps où nous étions autrement cossus ! Avez-vous du linge à laver, M. Simple ? ou quelqu'un de ces messieurs en a-t-il ?

— Je crois que vous n'auriez pas le temps de nous le rendre, car nous mettons bientôt à la voile, répondis-je. Nous partons avec le convoi.

— En vérité! s'écria madame Trotter; et courant aussitôt à la grande écouteille, elle appela Bill, son domestique. Je l'entendis alors lui recommander de ne rien vendre à crédit, par suite de la nouvelle de notre prochain départ.

— Pardon, M. Simple, me dit-elle à son retour, mais je suis allé dire à mon premier commis qu'il avertisse votre intendant, qu'il lui propose ce que nous avons de meilleur, et qu'il vous garde de la crème.

— Je vous demande aussi pardon, madame Trotter, répliquai-je; il faut que j'aille à mes affaires. Elle me tira une révérence, se dirigea vers la grande écouteille où les siennes l'appelaient, et je ne la revis plus. J'appris qu'elle avait beaucoup de pratiques, car elle savait s'y prendre avec le monde et se rendait généralement utile aux officiers. On prétendait même qu'il y avait déjà six ans qu'elle était vivandière, et avait déjà gagné beaucoup d'argent; que quand un premier lieutenant avait besoin de quarante ou cinquante livres sterling, madame Trotter les lui prêtait toujours sans exiger de reconnaissance.

Dans la soirée, le capitaine, après avoir dîné chez l'amiral, vint à bord et laissa l'ordre qu'on se tint prêt à lever l'ancre dès la pointe du jour. Le lende-

main, dès l'aurore, la frégate donna le signal du départ, bientôt nous voguâmes tous à pleines voiles, et poussés par un vent favorable, nous eûmes avant midi dépassé la pointe de Ste-Hélène. Notre escadre se composait de la frégate l'Acaste, du sloop l'Iris de vingt canons, du Renne de dix-huit, et de notre brick. Le convoi comptait environ deux cents navires. Quoique le vent fût bon et la mer calme, nous n'aperçûmes qu'au bout de plus d'une semaine le phare d'Anholt, tant la plupart des bâtimens qui formaient le convoi étaient mauvais voiliers ou marchaient avec inattention. Il nous fallait sans cesse répéter les signaux, tirer des coups de canon, et souvent revenir sur nos pas pour touer les navires qui restaient le plus en arrière. Enfin nous dépassâmes le phare avec une légère brise, et le matin suivant nous pûmes distinguer la terre à la poupe et à la proue du Serpent à sonnettes.

CHAPITRE LVIII.

Comment nous passâmes le Sund, et ce qui se passa dans le Sund. — Le capitaine entend de nouveau une conversation entre Swinburne et moi.

J'étais monté sur la caisse aux signaux à l'arrière, et je comptais les bâtimens du convoi, quand Swinburne vint me trouver.

— Il y a une petite différence entre cette partie du monde et les Indes Occidentales, M. Simple, me dit-il. Des rocs noirs et des forêts de sapins ne nous

rappellent ni les montagnes bleues de la Jamaïque, ni les cocotiers s'agitant au souffle de la brise de mer.

— Non certainement, Swinburne.

— Nous aurons ici quantité de calmes, sans étouffer de chaleur; mais il se pourra bien que nous trouvions les chaloupes canonnières un peu trop chaudes; car, soyez-en sûr, dès que le vent tombera, elles sortiront de tous les coins et recoins, et nous donneront diantrement de mal.

— Avez-vous donc, Swinburne, escorté déjà un convoi dans ces parages?

— Oui, sans doute, et j'y ai vu faire de rude besogne, M. Simple; une besogne dont, je crois, notre capitaine ne se soucierait guère.

— Swinburne, je vous prie de garder pour vous vos réflexions relativement au capitaine; rappelez-vous la dernière fois. Mon devoir m'ordonne de ne pas les écouter.

— Et même, à ce qu'il me semble, d'en faire votre rapport, M. Simple, dit le capitaine Hawkins qui s'était glissé près de nous et avait encore écouté notre entretien.

— Vous m'avez cette fois évité la peine, monsieur, répondis-je; car vous avez entendu tout ce que nous avons dit.

— En effet, monsieur, répliqua-t-il, et je me rappellerai votre conversation.

Je retournai à mon poste. Quant à Swinburne,

il avait battu en retraite dès qu'il avait reconnu la voix de sa bête noire. — Combien aperçoit-on de voiles, monsieur? vint me demander le capitaine.

— Cent soixante-trois, monsieur, répondis-je.

— Signal pour que le convoi se rapproche de l'Acaste ! cria l'aspirant de quart.

Nous le répétâmes, et le capitaine descendit dans sa cabine. Nous marchions alors à raison de quatre milles par heure, la mer était parfaitement calme, et à peine pouvait-on, du tillac, distinguer à environ vingt milles au nord nord-ouest, le phare d'Anholt. Dans le fait, nous étions presque à l'entrée du Sund, qui, le lecteur peut le savoir, est un détroit communiquant avec la mer Baltique. Nous avançâmes, suivis par le convoi, dont quelques navires étaient à huit ou dix milles derrière nous, et nous avions déjà pénétré dans le Sund, lorsque le vent tomba peu à peu, et fut enfin remplacé par un calme plat. Aussi, les proues de nos divers bâtiments furent-elles bientôt tournées vers tous les points de l'horizon.

Mon quart allait finir, lorsque l'aspirant, qui promenait sa lunette du côté de Copenhague, signala trois chaloupes qui sortaient de derrière une pointe. Je les examinai, et je descendis faire mon rapport au capitaine. Quand je remontai sur le pont, il s'en montra d'autres, et nous ne tardâmes guère à en compter dix, dont deux étaient de ces grands navires appelés prames. Le capitaine arriva sur ces

entrefaites, et je l'en instruisis. Nous fîmes le signal « Ennemi en vue » à l'Acaste qui nous répondit sur-le-champ. Les chaloupes se divisèrent alors ; il y en eut dix ; six qui ramèrent, vers la côte sur le convoi demeuré en arrière, et quatre qui vinrent en droite ligne vers le brick. Aussitôt l'Acaste fit le signal « Préparez, armes, et montez les embarcations. » Nous mîmes en mer notre pinasse, ainsi que nos deux cutters ; et les autres vaisseaux de guerre suivirent notre exemple. Environ un quart d'heure après, les chaloupes ennemies ouvrirent leur feu avec leurs longues pièces de trente-deux, et leur premier boulet s'enfonça dans le corps du brick, juste en arrière des bottes d'avant ; par bonheur, personne ne fut blessé. Je tournai la tête pour regarder le capitaine ; il était aussi blanc qu'un linceul. Ses yeux rencontrèrent les miens ; il se retourna, mais trouva ceux de Swinburne attentivement fixés sur lui. Il passa alors de l'autre côté du pont. Un deuxième boulet sillonna l'eau près de nous, se releva, et, traversant le filet aux hamacs, en déchira deux qu'il jeta sur le gaillard d'arrière. Au même instant, l'Acaste arbora pavillon, et nous fit signal d'envoyer notre pinasse et un cutter au secours des bâtiments qui se trouvaient en arrière. Ce signal fut aussi fait à l'Isis et au Renne. J'en avertis le capitaine, et lui demandai qui prendrait le commandement de nos deux embarcations.

—Vous prendrez vous-même la pinasse, M. Sim-

ple, et vous direz à M. Swinburne de prendre le cutter.

—A M. Swinburne, monsieur ! m'écriai-je ; mais le brick va très probablement en venir tout à l'heure aux mains avec l'ennemi , et ses services comme canonnier seront indispensables à bord.

— Eh bien ! chargez-en M. Wilton. Qu'on batte aux champs. Où est M. Webster ? Le second lieutenant était à côté de nous , et reçut ordre de remplir mes fonctions pendant mon absence.

Je sautai dans la pinasse , et m'éloignai à force de rames. Dix autres embarcations, parties de l'Acaste et des autres vaisseaux de guerre , ramaient dans la même direction ; je les rejoignis. Les chaloupes canonnières , s'étaient formées en deux divisions , étaient alors dirigées vers différents points du convoi , et tiraient déjà sur les bâtiments qui en faisaient partie en manœuvrant pour les capturer. En une demi-heure nous fûmes à portée de canon de celle qui fermait la marche, et qui tourna son feu contre nous ; mais le lieutenant de l'Acaste, qui commandait l'expédition, nous ordonna de faire halte une minute, nous forma en trois divisions chacune de quatre barques, et enjoignit à ces détachements de tenir tête chacun à deux barques canonnières , d'aller en conséquence nous placer près d'un des bâtiments les plus avancés du convoi, de nous abriter autant que possible du feu en restant à son vent, et de nous tenir prêts à prendre les chaloupes à l'abordage, si elles s'avan-

çaient pour capturer quelqu'un de nos bâtiments.

Ce plan était bien combiné ; j'eus le commandement d'une division , car les premiers lieutenants de l'Isis et du Renne étaient restés à leur bord , et après avoir demandé quelles étaient les deux chaloupes canonnières que j'avais à combattre , je me dirigeai vers elles. Sur ces entrefaites , nous remarquâmes que les deux prâmes et deux chaloupes canonnières qui étaient restés derrière nous et qui avaient canonné le cheval-de-course , s'étaient aussi séparées. Une prâme attaqua l'Acaste, les deux chaloupes canonnières firent feu sur l'Isis , et l'autre prâme engagea l'action avec le Serpent à sonnettes et le Renne. Ce dernier navire toutefois était en ligne avec nous , et à environ un demi-mille de distance , de sorte qu'il ne pouvait ni répondre efficacement au feu , ni recevoir lui-même beaucoup de dommage. Le Serpent à sonnettes n'en souffrit que plus ; car le feu de la prâme fut principalement dirigé sur lui. A la distance où l'ennemi avait eu soin de se placer , les canons de la frégate portaient ; mais les autres vaisseaux de guerre , qui n'avaient que deux longs canons , ne pouvaient répondre au feu qu'avec ces deux pièces , car les caronades étaient inutiles.

L'une des prâmes était montée de dix canons , et l'autre de huit. La dernière était opposée au Serpent à sonnettes , et le feu continuait très vivement , surtout entre l'Acaste et l'ennemi. Au bout d'un quart d'heure environ , j'arrivai avec ma division près de

celui des bâtimens du convoi qui était le plus voisin de l'ennemi ; c'était un grand vaisseau de Sunderland. Les chaloupes canonnières qui ne s'en trouvaient plus qu'à un quart de mille et ramaient vers lui de toute leur force, ne nous eurent pas plus tôt aperçus, qu'elles tournèrent leur feu sur nous, mais sans résultat, si ce n'est à la dernière volée qu'ils chargèrent à mitraille parce que nous étions assez près. Leurs pièces portèrent un peu court ; seulement un éclat de mitraille atteignit un des bosmans de la pinasse et lui emporta trois doigts de la main droite pendant qu'il ramait ; avant qu'ils pussent tirer de nouveau, nous fûmes abrités par le bâtiment en nous glissant le long de ses flancs de manière à nous dérober à l'ennemi ; ma barque était la seule de la division qui portait un canon ; je chargeai alors, j'attendis que les chaloupes canonnières eussent tiré , et alors m'avançant un peu au-delà du vaisseau, je leur lâchai mon coup, puis je revins me mettre à l'abri pour charger de nouveau.

Cette manœuvre dura quelque temps, l'ennemi ne s'approcha pas davantage , mais se mit à tirer sur le Sunderlandais dont nous étions protégés. Enfin, le patron du bâtiment alongea la tête par-dessus le plat-bord, et me dit :—Ohé ! farceur, appelez-vous cela me prêter secours ? je crois que j'étais plus à mon aise avant que vous ne vinssiez , je n'avais alors que ma part du feu de l'ennemi , mais depuis que vous êtes venu , je reçois tout, je suis troué comme un criblé ,

j'ai déjà perdu quatre hommes. Si vous vouliez me faire un petit plaisir, ce serait d'aller vous mettre derrière mon voisin, je me défendrai tout seul. Je trouvais cette requête fort raisonnable, et comme d'ailleurs, je devais être plus près de l'ennemi en me plaçant derrière l'autre vaisseau, sans compter que je pourrais secourir le premier si on l'attaquait, je me rendis au vœu du patron. J'avais défense expresse de monter à l'abordage avec si peu de monde, car mes quatre barques ne contenaient que quarante hommes et chacune des chaloupes canonnières en avait au moins soixante-et-dix ; ou du moins je ne pouvais le faire que si elles cherchaient à capturer un de nos bâtiments. Je devais alors courir tous les risques.

Je me plaçai donc derrière l'autre vaisseau. C'était un gros brick, dont le capitaine, en nous voyant approcher, me cria : — Je vois quelle est votre intention, et je vais vous abandonner le soin de mon navire. Il ne me servirait à rien de perdre mes matelots ou de me faire moi-même casser la tête.

— Vous avez raison, lui répondis-je, ni vous ni moi ne pouvons faire mieux.

Il fit mettre sa chaloupe à la mer, y descendit avec son équipage, et alla se placer derrière le vaisseau suivant, prêt à regagner son bord si une brise s'élevait.

Comme on devait s'y attendre, les chaloupes

canonnières dirigèrent leur feu sur le vaisseau abandonné derrière lequel s'abritaient les chaloupes, et c'est ainsi que l'action continua sur ce point jusqu'à la nuit. L'ennemi ne se souciait pas d'avancer, et nous-mêmes nous n'avions pas davantage l'envie de quitter notre retraite pour les attaquer. Il n'y avait pas de lune, et lorsque le jour disparut, nous eûmes sous les yeux un magnifique spectacle. Dans le lointain, la canonnade de la frégate et des autres bâtiments de guerre à laquelle répondaient les prâmes et les chaloupes canonnières, qui avaient reçu un renfort de six autres chaloupes, comme nous l'apprîmes plus tard ; les éclairs que vomissaient les canons, et que réfléchissait l'eau aussi unie qu'un miroir ; les obscurs contours des nombreux bâtiments de convoi, avec leurs voiles pendant le long des mâts, et dont une partie devenait visible un instant, lorsque les canons tiraient de ce côté, puis disparaissaient tandis que d'autres se montraient momentanément ; le rugissement des pièces de gros calibre qui grondaient en face de nous ; le craquement de la charpente du brick, qui était frappée à chaque décharge, et fort souvent percée ; enfin, le sifflement des boulets qui passaient à nos oreilles ; tout cela dans une nuit sombre, mais pure, et sous un ciel scintillant d'étoiles qui, pour ainsi dire, nous regardaient, composaient un ensemble aussi pittoresque qu'imposant.

Mais je m'aperçus bientôt que les chaloupes

canonnières se rapprochaient de nous chaque fois qu'elles tiraient, et dès lors ne chargeant plus qu'à mitraille, j'attendis, pour faire feu, que la lueur de leurs pièces m'indiquât leur direction. A la fin je distinguai leurs carcasses basses et allongées à deux câbles, à peine de nous, et leurs rames qui soulevaient l'eau. Il était évident qu'elles avançaient pour tenter l'abordage, et je résolus de les prévenir s'il était possible. J'avais tiré de la proue du brick, je fis volte-face avec toutes mes barques vers la poupe, je donnai mes instructions aux officiers, et nous nous tinmes immobiles et prêts. Les chaloupes canonnières étaient à environ un demi-cable les unes des autres, ramaient de front, et passaient devant nous à environ la même distance, quand j'ordonnai à mes hommes de se précipiter en avant. Mon intention était de tomber avec toutes mes forces sur la chaloupe la plus rapprochée, et en moins d'une demi-minute nos proues s'engagèrent entre leurs rames que nous leur arrachâmes pour nous placer de force bord à bord.

La résistance des Danois fut terrible; trois fois je pris pied sur le pont, et trois fois je fus rejeté dans nos barques. Enfin, cependant, nous avons obtenu l'avantage sur eux, et nous les entraînaient peu à peu, quand, au moment où je courais sur le plat-bord pour aller me mettre tout-à-fait en tête de mes hommes, je reçus, dans l'épaule, je crois, un coup de crosse de mousquet qui me fit perdre l'équilibre;

je tombai entre les rames et j'enfonçai sous la chaloupe. Je remontai sous sa poupe; mais j'avais été tellement étourdi de la violence du coup, que je restai quelque temps sans connaissance. Toutefois j'eus la force de me tenir à la surface de l'eau, et je nageai, à ce qu'il paraît, en m'éloignant de la chaloupe jusqu'à ce que je heurtasse une rame qui était tombée à la mer. Elle m'aida à me soutenir, et peu à peu je repris mes sens.

Le soudain retentissement d'un coup de canon tiré près de moi me fit tressaillir, et je m'aperçus qu'il était parti de celle des deux chaloupes canonnières dont j'avais tenté l'abordage. Comme la proue de celle-ci était tournée dans la direction de l'autre, et que j'entendais un bruit de rames, j'en conclus que mes gens avaient réussi à la capturer. Je hélai, mais ils ne m'entendirent pas, et je la perdis bientôt de vue. Un nouveau coup de canon résonna alors; il partait de la seconde chaloupe canonnière qui faisait retraite, et je distinguai parfaitement qu'elle ramait vers la terre; car elle passa tout au plus à vingt verges de moi. J'empoignai sur-le-champ ma rame, et m'en servis pour nager vers la côte, dans la direction du convoi.

Une légère brise ridait l'eau, et je comprenais n'avoir pas de temps à perdre. Au bout d'environ cinq minutes, j'entendis encore un bruit de rames, et je remarquai une barque qui passait devant moi. Je hélai de toutes mes forces; mes cris parvinrent

aux oreilles des gens qui la montaient, et ils cessèrent de ramer. Je hélai de plus belle ; ils ramèrent vers moi, et me recueillirent à bord. J'y trouvai le patron du brick, qui, sachant que l'une des deux chaloupes canonnières avait été prise et l'autre forcée de battre en retraite, cherchait son bâtiment, ou, comme il me dit, ce qui en restait. En peu de temps nous le retrouvâmes, et quoique fort endommagé, il n'avait reçu aucun boulet dans ses œuvres vives. Dans l'espace d'une heure la brise devint très forte, la canonnade avait cessé dans toutes les directions, et nous eûmes bientôt réparé les principales avaries du brick, de manière à ce qu'il pût faire voile et continuer sa route à travers le Sund.

Autant vaut rapporter ici les résultats de l'action que je viens de raconter. Une autre division des chaloupes canonnières avait battu en retraite quand nos barques l'avaient attaquée. La troisième avait repoussé nos camarades en leur tuant beaucoup de monde, mais elle avait elle-même beaucoup souffert, et elle s'était retirée sans faire aucune prise. L'Acaste eut quatre morts et sept blessés ; l'Isis, trois blessés ; le Renne ne perdit personne ; le Serpent à sonnettes compta six morts et deux blessés, dont le capitaine, mais je reparlerai de sa blessure. La mienne se trouva n'être nullement sérieuse. Mon épaule, par suite du coup que j'avais reçu, resta douloureuse et fort noire pendant une semaine, mais voilà tout. D'un autre côté, cependant, lorsque

j'étais tombé à la mer, j'avais heurté contre une rame qui m'avait fendu la moitié d'une oreille. Le patron du brick me donna des vêtements secs, et, au bout d'une couple d'heures, je m'endormis d'un profond sommeil, en me flattant de pouvoir le lendemain rejoindre mon bord; mais mon espérance fut trompée. La brise était favorable et fraîchissait de plus en plus; nous eûmes bientôt passé le Sund, mais nous étions tout à fait en arrière du convoi, et l'on ne distinguait plus aucun des bâtimens de guerre qui le précédaient. Je m'habillai, je montai sur le pont, et je m'aperçus aussitôt que j'avais peu de chance de rejoindre le Serpent à sonnettes avant que nous n'atteignissions Carlskrone, crainte qui se réalisa. Vers dix heures, en effet, le vent tomba, et dès lors nous eûmes des brises si légères et si inconstantes que six jours s'écoulèrent avant que nous ne jetassions l'ancre, et que tous les autres bâtimens du convoi arrivèrent avant nous.

CHAPITRE LIX.

Le mort revient pendant la vente aux enchères de ses effets, et empêche qu'elle ne continue. — Un de plus est quelquefois un de trop. — Pierre remet ses propres souliers. Le capitaine Hawkins prend un vif intérêt aux papiers de Pierre. — Toute introduction du baume de Riga, même pour panser les blessures des gens de l'équipage, est sévèrement interdite à bord.

Dès que les voiles furent serlées, je remerciai le patron du navire de ses mille bontés pour moi, et je lui demandai sa chaloupe. — Combien votre capitaine va être enchanté de vous revoir ! me dit-il en

donnant ordre qu'on la mît à la mer. J'en doutais ; nous nous serrâmes la main , et je me fis conduire vers le Serpent à sonnettes qui était mouillé à environ deux câbles de distance derrière le brick marchand. Lorsque j'avais quitté mon bord la veille, je n'étais vêtu que d'une simple jaquette , et comme j'y revenais dans le même costume, sur la chaloupe d'un navire de commerce, je n'attirai aucune attention. Bien plus, par suite de certaines circonstances qu'on saura tout à l'heure, personne n'était de garde, et je montai sur le pont sans avoir été aperçu.

Matelots et officiers étaient réunis sur le gaillard d'arrière, où se faisait au pied du mât la vente des effets de ceux qui avaient péri dans la dernière action, et tous les regards étaient fixés sur six pantalons de nankin que l'intendant du munitionnaire agitait au bout de son bras , pantalons que je reconnus pour m'appartenir. — A neuf schellings les six pantalons de nankins ! criait-il , à neuf schellings ! mais nul n'enchérissait.

— Voyons, mes amis, mettez donc quelque chose, observa le capitaine qui paraissait d'une humeur très facétieuse. Mieux vaut être dans ses pantalons que dans ses souliers. Cette brutale remarque produisit un moment de silence. — Alors, intendant, passez à une autre pièce ; on croirait que ces gaillards-là ont peur ; s'ils mettaient ses pantalons , de devenir aussi poltrons que lui, continua le capitaine en riant.

Fi ! fi ! s'écrièrent deux ou trois officiers parmi lesquels je reconnus la voix de Swinburne.

— Ce serait plus vraisemblable s'ils mettaient les vôtres ! m'écriai-je avec force et indignation.

Tout le monde tressaillit et se retourna ; le capitaine Hawkins chancela jusque sur une caronade. Je vous annonce que je suis revenu à bord , monsieur, ajoutai-je.

— Bravo ! mes amis , bravo ! trois houras pour M. Simple ! s'écria Swinburne.

Les gens de l'équipage les poussèrent avec transport. Le capitaine me lança un coup-d'œil, et , sans dire un mot, se retira en toute hâte dans sa cabine. Pendant qu'il descendait , je m'aperçus qu'il portait un bras en écharpe. Je remerciai les matelots de l'affection qu'ils venaient de me témoigner, je serrai la main de Thompson et de Webster, qui me félicitèrent chaudement de mon retour, puis du vieux Swinburne, qui m'arracha presque le bras et me fit tant de mal à l'épaule que j'en jetai un cri, enfin de tous ceux qui me la présentèrent , et je priai qu'on interrompît la vente de mes effets. Heureusement pour moi elle ne faisait que commencer, et les objets déjà vendus me furent tous restitués. Thompson avait averti le capitaine qu'il connaissait l'adresse de mon père, et se chargerait de renvoyer mes hardes à ma famille ; mais le capitaine n'avait rien voulu écouter.

Au bout de quelques minutes , je reçus un billet

du capitaine qui m'invitait à l'informer par écrit, de la manière dont je m'étais échappé , pour qu'il pût en instruire l'officier de l'escadre à qui l'ancienneté du service donnait le commandement supérieur. Je descendis donc dans ma cabine, où, soit dit en passant, je trouvai la plus piteuse figure du monde , — celle d'un ex-aspirant de l'Acaste qui était déjà venu me remplacer. Quand j'ouvris mon pupitre, je m'aperçus qu'on y avait enlevé deux objets importants, l'un était un registre où je copiais mes lettres , et l'autre, le journal que je tenais de tous les événements, journal sur lequel je compile mon récit. Je questionnai mes camarades, et ils m'apprirent que personne, hormis le capitaine , n'avait fouillé dans mon pupitre; c'était donc en sa possession que devaient être ces pièces capitales.

Je rédigeai d'abord une narration exacte de ce qui m'était arrivé , après quoi j'écrivis une lettre particulière au capitaine pour le sommer de me rendre ce qu'il m'avait pris. — Mon journal et ma copie de lettres. Dès que mes missives lui furent parvenues, le capitaine m'envoya l'ordre de faire préparer sa chaloupe. Aussitôt qu'elle fut prête , j'allai l'en prévenir, et je lui demandai même temps s'il avait l'intention d'acquiescer à ma requête. Il me répondit par un refus , monta sur le pont , et quittant le brick , se fit conduire vers le vaisseau de l'officier supérieur. Je me déterminai aussitôt à écrire au capitaine de l'Acaste, car c'était à lui qu'appartenait le

commandement en chef de l'escadre, pour l'instruire des procédés du capitaine Hawkins et réclamer son intervention. J'exécutai ce projet sans retard, et comme la chaloupe qui m'avait ramené à bord n'était pas encore repartie, j'envoyai ma lettre par elle, en priant les hommes de l'équipage de la remettre à l'un des officiers de l'Acaste. Elle parvint à son adresse pendant la visite même du capitaine Hawkins, et le capitaine de l'Acaste, en la lui remettant entre les mains après l'avoir lue, lui demanda si les faits avancés par moi étaient exacts. Le capitaine Hawkins répondit qu'il avait gardé effectivement les papiers, tant chaque ligne y respirait la mutinerie et l'insubordination, et qu'il ne me les rendrait pas.

— Je ne puis vous y autoriser, répliqua le capitaine de l'Acaste qui connaissait de réputation le capitaine Hawkins; et si vous êtes, par suite d'une méprise, devenu possesseur d'aucun des secrets de M. Simple, l'honneur vous défend d'en abuser jamais. Vous ne pouvez non plus retenir des objets qui ne vous appartiennent pas.

Mais le capitaine Hawkins était bien décidé à ne pas les rendre, et il refusa une seconde fois.

— Eh bien ! alors, capitaine Hawkins, répartit le capitaine de l'Acaste, vous aurez la complaisance de rester sur mon gaillard d'arrière jusqu'à ce que je remonte.

Il descendit alors dans sa cabine, y rédigea un

ordre par lequel il enjoignait au capitaine Hawkins de lui remettre les papiers à moi appartenant , qui se trouvaient en sa possession , remonta alors , et le lui présentant : — Voici , monsieur , lui dit-il , un ordre écrit de votre officier supérieur. Osez-y désobéir. Si vous y désobéissez , je vous arrête et vous traduis devant une cour martiale. Ce que je regrette seulement , c'est qu'il me faille recourir à de tels moyens pour forcer un capitaine de la marine britannique à faire son devoir comme un loyal marin et un homme d'honneur.

Le capitaine Hawkins se mordit les lèvres à un pareil ordre et aux dures remarques qui l'accompagnaient.

— Votre chaloupe est prête , monsieur , ajouta d'un ton sévère le capitaine de l'Acaste.

Le capitaine Hawkins retourna sur son bord , fit un paquet de mes deux registres , et les envoya au capitaine de l'Acaste , qui remplaça son adresse par la mienne en y ajoutant ces mots « pour le service de Sa Majesté , » et me les fit repasser par la même chaloupe. Le public peut donc remercier le capitaine de l'Acaste des mémoires que j'ai mis sous ses yeux.

Mes camarades m'apprirent sur ce qui s'était passé après mon départ du brick , les détails suivants. La prame avait vivement continué son feu contre le Serpent à sonnettes , et le capitaine Hawkins , au moment où je m'éloignais dans la pinasse , avait été atteint au bras par un morceau de bois qu'un boulet

avait détaché de la lisse aux hamacs. Quoiqu'il eût seulement la peau écorchée, il avait jugé à propos de considérer cette écorchure légère comme une grave blessure, et, abandonnant le commandement à M. Webster, le lieutenant en second, s'était retiré dans sa cabine où il avait demeuré jusqu'à la fin de l'action. Lorsque M. Webster alla lui annoncer le retour des barques, la prise de la chaloupe canonnière, et ma mort supposée, il fut si transporté de joie qu'il oublia tout-à-fait sa blessure, monta quatre à quatre sur le pont, et se frotta les mains en s'y promenant de long en large. A la fin, il se ravisa, redescendit dans sa cabine, et reparut avec le bras en écharpe.

Le matin suivant, il se rendit à bord de l'*Acaste*, fit son rapport à l'officier supérieur, et ramena avec lui l'ex-aspirant à mine piteuse qui, je l'ai dit, m'avait déjà succédé. Il avait en outre déclaré sur le gaillard d'arrière que si je n'eusse pas péri, son intention était de me traduire devant une cour martiale et de me faire rayer des cadres de la marine; qu'il avait assez de charges contre moi pour me perdre, car il n'avait cessé de les recueillir depuis que je servais sous ses ordres, et que, dans tous les cas, il forcerait ce vieux gredin de canonnier à se repentir de son intimité avec moi. Toutes ces confidences avaient été faites au chirurgien, qui, comme je l'ai déjà observé, était une espèce de courtisan; mais le chirurgien les avait répétées à Thompson, le

quartier-maitre , qui , à son tour, me les communiqua. J'y gagnai du moins de savoir exactement à quoi m'en tenir sur les intentions du capitaine.

Pendant le peu de temps que nous restâmes au port, je ne laissai introduire aucun baume de Riga sur le Serpent à sonnettes, et les hommes de l'équipage ne purent s'enivrer. Nous reçûmes bientôt du capitaine de l'Acaste l'ordre d'aller joindre l'amiral qui était à la hauteur du Texel; les instructions de l'amirauté lui enjoignaient simplement d'expédier un des navires de l'escadre; mais nous fûmes choisis à cause de l'aversion qu'il avait prise pour le capitaine Hawkins.

CHAPITRE LX.

Un vieil ami dans une position nouvelle.— Un homme est partout un homme, mais plus encore dans certaines parties du monde.— Pierre est réprimandé pour avoir trop prolongé une visite, mais parvient à s'excuser. — Un seul mot , dans ses excuses, produit plus d'effet que tout le reste.

Quand nous fûmes à environ vingt milles du port, une frégate se montra en vue. Nous fîmes le signal privé : elle arbora le pavillon suédois, et se détourna d'une couple de points pour s'approcher de nous.

Arrivée à deux milles, elle laissa au-vent ses basses voiles , mais ferla ses voiles de perroquet. Lorsque la distance se trouva réduite à deux longueurs de câble, elle mit en panne. Nous imitâmes son exemple, et le capitaine m'ordonna de mettre une chaloupe en mer, de me rendre à bord de la frégate, de m'in-

former du nom qu'elle portait, ainsi que de celui du commandant, et d'offrir à cet officier tous les secours dont il pouvait avoir besoin. Ce sont des formalités d'usage, et je partis pour remplir mes ordres. Quand j'arrivai sur le gaillard d'arrière, je demandai en français si par hasard quelqu'un parlait cette langue. Le premier lieutenant s'avança vers moi, et m'ôta son chapeau ; je lui exposai que je venais savoir le nom du vaisseau, ainsi que celui de l'officier qui le commandait, pour les consigner sur notre loch, et offrir tous les secours qui seraient en notre pouvoir. Il me répondit que le capitaine était sur le pont, mais quand il se retourna pour me l'indiquer, le capitaine était redescendu. — Je ne me doutais pas qu'il eût quitté le pont, mais je vais l'informer de votre message ; et le premier lieutenant me laissa. Pendant que j'échangeais quelques compliments et quelques nouvelles avec les autres officiers, qui tous me parurent être des gens comme il faut, le premier lieutenant revint et me pria de le suivre dans la cabine. Je descendis, la porte fut ouverte, il m'amena au capitaine et se retira. Je regardai le capitaine qui était assis devant la table ; c'était un homme aussi beau que vigoureux, avec deux ou trois rubans à sa boutonnière et une grosse paire de moustaches. Il me sembla l'avoir déjà vu, mais je ne pouvais ni rappeler quand ; sa figure m'était assurément familière ; mais comme j'avais appris des officiers que le capitaine était un comte Glouskson, personnage

dont je n'avais jamais ouï parler, je crus qu'il devait y avoir méprise de ma part. Je lui adressai donc la parole en français, et lui débitai un long compliment que j'accompagnai de tous les *et cetera* nécessaires.

Le capitaine se tourna vers moi, baissa la main dont il s'était jusqu'alors caché le front, et, se plaçant de manière que je pusse le bien regarder en face : — M. Simple, répliqua-t-il, je ne comprends guère le français. Filez-moi votre câble en anglais, tout simplement.

Je tressaillis. — Il me semble connaître vos traits, m'écriai-je ; est-ce une erreur ? non ; vous devez être... vous êtes... M. Glousse !

— En effet, mon cher M. Simple. C'est votre vieil ami, c'est Glousse, le contre-maître que vous voyez maintenant. Je vous ai reconnu dès que vous avez mis le pied sur le pont, mais j'ai eu peur que vous-même ne me reconnussiez tout de suite, et j'ai filé dans ma cabine, — malhonnêteté de ma part dont je dois vous demander pardon, afin que nous n'eussions pas devant tous mes officiers les explications qui ne pouvaient manquer d'avoir lieu entre nous.

Après m'avoir cordialement serré la main, il me pria de m'asseoir. — Mais, lui demandai-je, pour-quoi vos officiers m'ont-ils donc dit tout à l'heure que la frégate était commandée par le comte Glouksou ?

— C'est que maintenant je m'appelle ainsi, mon cher Pierre, répondit-il ; mais comme vous n'avez

pas de temps à perdre , je vais vous expliquer tout. Je sais que je puis m'en remettre à votre discrétion. Vous n'avez pas oublié que vous me laissâtes sur le corsaire avec la jaquette du capitaine Kearney sur le dos et ses épaulettes sur mes épaules , prêt , vous semblait-il , et je le croyais aussi , à rendre le dernier soupir. Quand vous eûtes quitté le bâtiment et que vos chaloupes se furent éloignées , les Danois revinrent à bord et me trouvèrent. Je respirais encore ; ils jugèrent de mon rang par mon habit , me descendirent dans la barque , et m'emmenèrent à terre. Fort peu de temps après , le corsaire coula. Ils avaient d'abord cru que je ne pourrais vivre ; mais , au bout de quelques jours , j'éprouvai un mieux notable , et ma santé s'améliora de plus en plus. Ils me demandèrent mon nom , je répondis que je m'appelais Glousse , mais ils alongèrent le mot , et , je ne sais comment , en firent Glouksou. Mon rétablissement fut un miracle , et je me porte à présent aussi bien que jamais. Ils n'étaient pas peu fiers d'avoir capturé un capitaine de la marine britannique , et , comme s'ils avaient craint que cette gloire ne leur échappât , ils ne m'interrogèrent jamais sur mon rang véritable. Au bout de quelques semaines , je fus embarqué pour le Danemark sur un navire de course ; mais il arriva que nous essuyâmes une tempête , et que nous fîmes naufrage sur les côtes de la Suède , près de Carlskrone. Le Danemark , par suite d'une coalition avec la Russie , était alors en guerre avec la

Suède ; les gens de l'équipage furent donc faits prisonniers , tandis que je redevins libre et qu'on me traita avec beaucoup de distinction ; mais comme je ne pouvais parler ni français ni suédois, ma position ne laissait pas que d'être assez embarrassante. Cependant, je ne manquais de rien, et on m'avait même accordé la permission de retourner en Angleterre aussitôt que bon me semblerait. Les Suédois, comme je vous l'ai dit, étaient en guerre avec les Russes, et équipaient alors une flotte, mais, que Dieu les bénisse ! ils n'y entendaient presque rien. Souvent je m'amusais à me promener dans le chantier et à suivre des yeux les travailleurs, mais il n'y avait pas dans toute la flotte trente hommes qui sussent comment s'y prendre, et surtout , il n'y en avait pas un qui fût capable de montrer aux autres. Or, Pierre, vous savez que je ne puis rester oisif. Peu à peu donc , je donnais un conseil à celui-ci, un conseil à celui-là ; car beaucoup de marins entendaient l'anglais, et je continuais jusqu'à ce qu'ils fussent à leur affaire. Capitaines, officiers matelots, tous m'étaient fort reconnaissants. A la fin, ils venaient d'eux-mêmes me trouver, et quand ils ne comprenaient pas bien mes explications orales, je ne me faisais pas prier pour mettre la main à l'œuvre. Aussi, la flotte commença-t-elle bientôt à prendre tournure. L'amiral qui la commandait ne se sentait pas d'aise , car bientôt j'allai aussi régulièrement au travail que si l'on m'avait payé de mes peines. Enfin, un beau

jour, il vint me trouver avec un interprète anglais, et me demanda si au lieu de retourner en Angleterre, je ne voudrais pas accepter du service en Suède. Je vis qu'on avait besoin de moi ; mon amour-propre en fut flatté ; je répondis que je n'avais en Angleterre ni femme ni enfant, et que j'aimais la Suède, mais qu'il me fallait prendre le temps de réfléchir, et savoir d'ailleurs ce qu'on avait à me proposer. Sur ce, je m'en revins chez moi, et pour les inquiéter davantage, je ne me montrai pas au chantier de deux ou trois jours. Au bout de ce temps, m'arriva une lettre de l'amiral qui m'offrait le commandement d'une frégate si je consentais à entrer dans leur marine. Je répondis, car je savais combien ils avaient besoin de moi, que je préférerais toujours une frégate anglaise à une frégate suédoise, et que je n'accéderaïs à leurs désirs qu'au cas où ils m'offriraient quelque chose de mieux, et encore sous la condition expresse de ne jamais porter les armes contre mon propre pays. Ils laissèrent une semaine s'écouler, puis m'offrirent le titre de comte et le commandement d'une frégate. Cette offre m'allait, comme vous pouvez croire, Pierre ; c'était là le vœu le plus ardent de mon cœur ; j'allais devenir gentilhomme ! Je consentis, je fus fais comte Glouksou, et j'eus une belle grande frégate sous mes ordres. Je pris alors cœur à la besogne, je surveillai l'équipement de toute la flotte, et je leur montrai ce dont était capable un Anglais. Nous

mimes à la voile , et vous avez , je pense , entendu parler du combat que nous livrâmes aux Russes. Nous nous en tirâmes , je dois le dire , à notre honneur. Moi-même , je fus assez heureux pour me distinguer d'une manière spéciale ; car , m'attaquant à un deux-ponts , je gardai l'avantage. De retour au port , j'obtins ce ruban-ci. Je me remis en campagne , je rencontrai une frégate russe ; je la capturai , et je reçus en récompense cet autre ruban-là. Depuis que les faveurs pleuvent sur moi , et à présent que je parle la langue du pays , j'en aime beaucoup les habitants. Quand je suis à terre , je vais souvent à la cour , et que vous dirai-je encore , Pierre ? je suis marié.

— Recevez-en , comte , mes sincères félicitations.

— Oui , et bien marié encore , marié à une comtesse suédoise de très illustre famille ; et je compte avoir sous peu un petit garçon ou une petite fille. Vous voyez donc , Pierre , que je suis enfin devenu gentilhomme , et que mes enfants seront nobles dans dans les deux lignes. Qui aurait pensé que tel devait être le résultat de la méprise par laquelle j'ai jeté dans ma barque la jaquette du capitaine au lieu de la mienne ? Et maintenant , mon cher monsieur Simple , que je vous ai mis dans ma confidence , je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'en faut souffler mot à personne. Ce sont des choses qui sans pouvoir me faire beaucoup de mal , ne me feraient cependant pas beaucoup de bien ; et quoiqu'il ne soit pas pro-

bable qu'on doive jamais me reconnaître sous cet uniforme et avec mes moustaches, mieux vaut garder un secret que je n'eusse confié qu'à O'Brien et à vous.

— Cher comte, répliquai-je, votre secret ne court aucun risque avec Pierre, et la haute position que vous occupez aujourd'hui me comble de plaisir. Vous voilà titré, quoi qu'il arrive, titré avant moi, et je vous en félicite de tout mon cœur; car vous avez honorablement obtenu votre titre; mais malgré la joie que j'aurais à causer avec vous des journées entières, il faut que je retourne à bord, car je sers à présent sous un capitaine fort désagréable.

Je lui racontai alors le plus brièvement possible où en était O'Brien, et, quand il fallut nous séparer, le comte Glouksou, montant avec moi sur le pont, et me prenant le bras, me présenta comme un ancien camarade à ses officiers. — Je souhaite que nous nous revoyons, lui dis-je, mais j'en ai peu l'espoir.

— Qui sait, répliqua-t-il; voyez ce que le hasard a fait pour moi. Mon cher Pierre, que Dieu vous garde! Vous êtes du très petit nombre de ceux que j'ai toujours aimés. Que Dieu vous garde, mon garçon! et n'oubliez jamais que tout ce que je possède est à votre disposition, si je me retrouve sur votre chemin.

Je le remerciai de ses offres; et saluant les officiers, je descendis dans ma chaloupe. Comme je m'y attendais, le capitaine, lorsque je fus de retour à

bord, me demanda pourquoi mon absence s'était tant prolongée. Je répondis qu'on m'avait mené dans la cabine du comte Glouksou, et qu'il avait causé si long-temps avec moi que je n'avais pu me retirer plus tôt ; car il n'aurait pas été poli de le quitter avant qu'il n'eût fini ses questions. J'offris alors au capitaine Hawkins les compliments du comte Glouksou, et il ne souffla plus mot. La simple mention d'un titre le réduisait toujours au silence.

CHAPITRE LXI.

Il se passe de tristes choses dans ma famille, et de plus tristes à bord. — Malgré ses précédentes épreuves, Pierre est obligé de se préparer à en subir une autre. — Encore madame Trotter ; elle s'améliore à mesure qu'elle vieillit. — Le capitaine Hawkins et ses douze chefs d'accusation.

Nul autre événement digne d'être rapporté ne se passa jusqu'au moment où nous rejoignîmes l'amiral, qui ne nous garda que trois jours avec sa flotte, et nous envoya alors en Angleterre avec des dépêches. Nous arrivâmes à Portsmouth après une heureuse traversée, et j'écrivis sur-le-champ à ma sœur Hélène, pour lui demander des nouvelles de la santé de mon père. J'attendis impatiemment sa réponse, et, par le retour du courrier, je reçus d'elle une lettre avec un cachet noir. Mon père était mort la veille d'une fièvre cérébrale, et Hélène me conjurait de demander un congé pour venir près d'elle dans de si douloureuses circonstances. Le capitaine se rendit à bord le matin suivant, et, comme selon les

règles du service, j'avais préparé pour l'amiral une lettre où je lui exposais les circonstances, et le priaïis de m'accorder un congé, je la présentai à M. Hawkins en lui demandant de la faire passer. En toute autre occasion, je n'aurais pas voulu lui devoir ce service ; mais l'idée de ma pauvre sœur, seule et sans protection avec mon père étendu sur son lit de mort près d'elle, me rendit humble et soumis. Le capitaine lut la lettre, et me répondit très froidement qu'il était fort aisé de dire que j'avais perdu mon père, mais qu'il lui en fallait des preuves. Cette insulte même me trouva insensible ; je mis la lettre de ma sœur entre ses mains ; il la lut, et, en me la rendant, il se prit à sourire d'un air méchant. — Il m'est impossible d'envoyer votre lettre, M. Simple, car j'en ai une à vous remettre.

Il me présenta alors un gros paquet de papiers in-folio, et descendit dans la cabine. Je brisai l'enveloppe : c'était la copie d'une lettre où il demandait une cour martiale contre moi, avec une longue liste des chefs d'accusation qu'il avait avancés. Je demeurai stupéfait, moins de ce qu'il eût demandé une cour martiale, que de la conviction qu'il m'était maintenant impossible de voler au secours de ma pauvre sœur. Je me rendis dans la salle des officiers, et, en me jetant sur un fauteuil, je lançai la lettre à Thompson, le maître d'équipage. Il la lut soigneusement, et la remit sous l'enveloppe.

— Sur ma parole, M. Simple, je ne vois pas que

vous ayez beaucoup à craindre, toutes ces accusations sont bien frivoles.

— Oh ! ce n'est pas d'elles que je m'inquiète, mais de ma pauvre sœur ; j'avais écrit pour solliciter un congé, et maintenant la voilà abandonnée à elle-même, Dieu sait pour combien de temps, au milieu de si tristes circonstances.

Thompson prit un air grave. — J'avais oublié la mort de votre père, M. Simple ; c'est réellement cruel. Je vous offrirais de partir à votre place, mais vous aurez besoin de mon témoignage devant la cour martiale. Le malheur est sans remède. Écrivez à votre sœur, et engagez-la à reprendre courage ; dites-lui pourquoi vous ne pouvez vous rendre près d'elle, et que tout finira bien.

Je suivis ce conseil, et j'allai de bonne heure me coucher ; car j'étais réellement malade. Le matin suivant, je reçus de l'amiral du port une lettre qui m'informait officiellement que j'étais traduit devant une cour martiale, et qu'elle se réunirait de ce jour-là en huit. Je remis sur-le-champ le commandement du brik au second lieutenant, et je me mis à examiner les chefs d'accusation avancés contre moi. Ils étaient fort nombreux, et remontaient presque au jour où le capitaine était venu à bord. Il n'y en avait pas moins de douze. Je n'ennuierai pas le lecteur en les lui rapportant tous, car il y en avait plusieurs de très frivoles. Voici les principaux :

1° Pour avoir manqué au respect et à la subordi-

nation envers le capitaine Hawkins, en disant, le..., dans une conversation avec un officier subalterne sur le gaillard d'arrière, que le capitaine Hawkins était un espion et avait des espions sur le navire.

2° Pour avoir manqué à son devoir, en désobéissant aux ordres du capitaine Hawkins, dans la nuit du....

3° Pour avoir, le..., mis deux chaloupes à la mer, contrairement à la défense formelle du capitaine Hawkins.

4° Pour avoir de nouveau, dans la matinée du..., manqué au respect et à la subordination envers le capitaine Hawkins, dans une conversation tenue avec le canonnier du navire, et laissé celui-ci accuser le capitaine Hawkins de lâcheté, sans en avoir fait son rapport.

5° Pour, à son arrivée sur le brick, dans la matinée du..., s'être permis, sur le gaillard d'arrière, des expressions injurieuses à l'égard du capitaine Hawkins.

6° Pour n'avoir pas fait exécuter, dans plusieurs occasions, les ordres dudit capitaine.

En outre, comme le témoignage du capitaine Hawkins était nécessaire sur deux de ces griefs, la plainte devait se poursuivre au nom du roi.

Quoique la plupart de ces chefs d'accusation fussent sans gravité, néanmoins je ne me dissimulai pas le danger que je courais. Il y en avait quelques-uns qui remontaient à plusieurs mois, par conséquent

à une époque antérieure au renouvellement de l'équipage, et je ne pouvais retrouver les témoins qui m'étaient nécessaires. Bien plus, pour tous ceux qui ne se rapportaient pas à une date récente, comme je ne m'étais pas attendu à être traduit devant une cour martiale, il m'était très difficile de les combattre. Mais le plus sérieux de tous était le premier, et je ne savais comment y répondre. Swinburne avait évidemment fait allusion au capitaine Hawkins, quand il avait parlé de capitaines espions, et l'appeler en témoignage serait le compromettre. Toutefois, avec l'aide de Thompson, je préparai la meilleure défense qu'il me fut possible pour le jour de mon jugement.

L'avant veille de ma comparution devant la cour martiale, je reçus une lettre d'Hélène que le poids de tant de chagrins réunis paraissait avoir rendue folle. Elle me disait que mon père devait être enterré le lendemain, et que le nouveau ministre lui avait demandé quand il pourrait venir prendre possession du presbytère; que les créanciers de mon père avaient envoyé leurs mémoires qui se montaient déjà à douze cents livres sterling, et qu'elle ne savait pas à quelle somme s'élèverait la totalité des réclamations. La succession semblait se réduire au mobilier de la maison, et ma sœur désirait savoir si elle devait payer les dettes avec l'argent placé sur les fonds publics, dont je lui avais laissé la disposition. Je lui écrivis sur-le-champ d'appliquer, s'il le

fallait, tous mes capitaux au paiement des créances, et j'envoyai à mon homme-d'affaires une procuration pour faire vendre mes rentes sur l'état, ainsi qu'un ordre pour en toucher le montant.

Je venais de cacheter la lettre quand madame Trotter, qui avait fréquenté le brick depuis notre retour à Portsmouth, demanda à me parler, et, sans attendre de réponse, entra derrière le porteur de son message. — Mon cher M. Simple, dit-elle, je sais tout ce qui se passe, et j'apprends que vous n'avez pas d'homme de loi pour vous assister. Or, je crois qu'il est très nécessaire d'en avoir un, et que son secours vous sera probablement très utile dans l'intérêt de votre défense; car quand on est dans la détresse et l'inquiétude, on n'a pas toujours la tête à soi. Je vous ai donc amené de Portsmouth un mien ami, un fort habile homme, qui par attachement pour moi, se chargera de cette cause, et j'espère que vous ne le refuserez point. Vous rappelez-vous les douze paires de bas que vous m'avez autrefois données? Je les acceptai de vous! Pourquoi donc n'accepteriez aujourd'hui rien de moi? Je disais toujours à M. Trotter : — Consultez un homme de loi; et s'il avait suivi mon conseil, il s'en serait bien trouvé. Je me rappelle un jour où un cocher de fiacre raya le panneau de notre voiture; — Trotter, lui dis-je, consultez un homme de loi. — Et vous, consultez le diable! me répondit-il fort poliment. Mais qu'en est-il résulté? Il est mort, et je suis

vivandière. Maintenant, M. Simple, ne me ferez-vous pas le petit plaisir que je vous demande ? Il ne vous en coûtera pas une obole ; tout sera gratuit, pour rien ; ... peut-être cependant ne devrais-je pas dire pour rien, car ce sera pour l'amour de moi. Vous voyez, M. Simple, que j'ai encore des admirateurs, termina-t-elle en souriant.

L'avis de madame Trotter était bon. Je ne voulus pas entendre parler de recevoir gratuitement les services de son ami, mais je consentis à y recourir, et je les opposai avec succès non seulement aux chefs d'accusation avancés contre moi, mais encore à un tel homme que le capitaine Hawkins. Le protégé de la vivandière vint à bord dans l'après-midi, examina soigneusement toutes les pièces, questionna les témoins que j'avais à produire, me montra le côté faible de ma défense, et emporta avec lui mon dossier à terre. Toute la semaine, il revint pour tâcher de recueillir sur mon affaire des éclaircissements nouveaux.

Enfin le jour arriva. Je mis mon grand uniforme. Des coups de canon, tirés du vaisseau-amiral, annoncèrent que la cour martiale s'y réunirait à neuf heures, et je me rendis à bord, dans une chaloupe, avec tous mes témoins. Dès mon arrivée, je fus mis sous la garde du prévôt martial. Les capitaines, désignés pour être mes juges, arrivèrent l'un après l'autre, et furent reçus par un détachement de soldats de marine qui leur présentèrent les armes.

A neuf heures et demie, la cour était assemblée, et je fus introduit. Les cours martiales sont publiques, quoiqu'il ne soit permis d'imprimer la déposition de personne. A un des bouts de la longue table était assis l'amiral, comme président; à la droite, debout, se tenait le capitaine Hawkins, comme poursuivant au nom du roi. De chaque côté de la table étaient trois capitaines, assis plus ou moins près de l'amiral, selon que leur ancienneté leur y donnait droit. A l'autre bout, en face du président, était le juge-avocat, à gauche duquel je me tins debout comme accusé. Les témoins à charge et à décharge furent placés à sa droite; et derrière lui, par une tolérance de la cour, se trouvait une petite table devant laquelle était assis mon conseil, assez près pour que nous pussions communiquer ensemble.

Les membres de la cour prêtèrent tous serment, et prirent place. Des cordes attachées à des estances, et tout du long garnies de serge verte, formaient une espèce de balustrade derrière les sièges des capitaines, de manière à contenir la foule venue pour assister aux débats.

On lut d'abord la lettre par laquelle une cour martiale avait été demandée contre moi, la réponse de l'amiral qui l'accordait, et les chefs d'accusation; le capitaine Hawkins eut ensuite la parole pour entamer la poursuite. Il commença par dire qu'il ne s'était pas vu sans beaucoup de regret obligé d'em-

ployer une mesure qui répugnait tant à son caractère , avança qu'il m'avait donné de nombreux avertissements que j'avais toujours reçus avec indifférence , enfin , après un préambule composé de tous les mensonges imaginables, il développa le premier chef d'accusation , déclara avoir été lui-même témoin des faits , et déposa. Quand il eut fini , le président me demanda si j'avais quelque interpellation à lui adresser. D'après l'avis de mon conseil , je répondis négativement. L'amiral fit alors la même demande, par ordre d'ancienneté, aux six capitaines qui composaient la cour.

— Je désirerais , répondit le capitaine , qui fut interrogé le second , savoir du capitaine Hawkins si en cette circonstance, il était monté sur son gaillard-d'arrière comme le capitaine d'un vaisseau de guerre y monte ordinairement , ou s'il s'y était glissé sans bruit.

Le capitaine Hawkins répliqua qu'il s'y était rendu comme il s'y rendait d'ordinaire.

— En outre , capitaine Hawkins , comme vous avez tout-à-l'heure rapporté une grande partie de la conversation qui a eu lieu entre le premier lieutenant et le canonnier, puis-je savoir de vous combien de temps vous êtes resté près d'eux, sans qu'ils vous aient aperçu ?

— Quelques minutes , répondit-il.

— Mais , capitaine , ne croyez-vous pas , en vous accordant que vous êtes monté sur le pont à votre

manière ordinaire, comme vous dites, que vous auriez mieux fait de tousser ou de marcher avec bruit, de manière à ce que vos officiers fussent avertis de votre présence? Pour moi, je serais très fâché d'entendre tout ce qu'on pourrait dire lorsqu'on me supposerait absent.

A cette observation, le capitaine Hawkins répondit avoir été tellement étonné de mon entretien avec Swinburne, qu'il en avait presque perdu la respiration, car il avait en jusqu'alors la plus haute idée de moi.

On ne poussa pas plus loin les questions, et l'on passa au deuxième chef. C'en était un très frivole, car il ne s'agissait que d'avoir allumé un fourneau contrairement à l'ordre du capitaine. Le témoin qui déposa sur ce fait fut le sergent des soldats de marine. Quand il eut déposé contre moi, le président me demanda si j'avais quelque interpellation à faire au témoin. Je lui adressai la suivante :

— Avez-vous rapporté au capitaine Hawkins que j'eusse fait allumer le fourneau?

— Oui.

— N'avez-vous pas coutume de rapporter directement au capitaine tout acte de négligence et de désobéissance que vous pouvez apercevoir à bord?

— Oui.

— M'avez-vous jamais, en ma qualité de premier lieutenant, fait des rapports de ce genre; ou les faites-vous toujours directement au capitaine?

— Toujours directement au capitaine.

— Par ses ordres ?

— Oui.

Les questions suivantes lui furent alors adressées par divers membres de la cour.

— Avez-vous servi à bord d'autres vaisseaux ?

— Oui.

— Avez-vous jamais, quand vous faisiez voile avec d'autres capitaines, reçu d'eux l'ordre de leur faire directement vos rapports, au lieu d'employer l'intermédiaire du premier lieutenant ?

Le témoin chercha des subterfuges.

— Répondez oui ou non.

— Non, répondit-il.

Sur ce, on passa au troisième chef, qui consistait à avoir mis deux chaloupes en mer contrairement à une défense formelle. Ce fut le capitaine Hawkins lui-même qui déposa du fait, car la défense n'avait été que verbale. D'après l'avis de mon conseil, je ne lui adressai aucune interpellation, et il en fut de même des membres de la cour.

Le quatrième chef, qui m'accusait d'avoir tenu avec le canonnier une conversation coupable, et d'avoir souffert qu'il accusât le capitaine de ne pas se soucier d'en venir aux mains avec l'ennemi, ne fut aussi soutenu que par la seule déposition du capitaine Hawkins. Je m'abstins encore de l'interpeller dans l'intérêt de ma défense. Une seule question lui fut adressée par un membre de la cour, c'était,

car il paraissait jouer de malheur pour entendre ce qu'on disait sur son compte, s'il s'était rendu au couronnement de la poupe comme on s'y rend d'ordinaire, ou s'il s'y était glissé à pas furtifs.

Le capitaine Hawkins fit la même réponse que la première fois.

Vint alors le tour du cinquième chef, qui avait rapport aux expressions injurieuses dont je m'étais servi envers le capitaine Hawkins, quand j'avais rejoint le brick à Carlskrone. Les témoins qu'on entendit à ma charge, furent le sergent de marine et un homme de l'équipage. Ce chef excita beaucoup d'hilarité dans l'auditoire. Entre autres interpellations adressées au capitaine Hawkins par les membres de la cour, on lui demanda quel sens il avait attaché à ses paroles, lorsque, pendant la vente des hardes d'un officier qu'on croyait mort dans l'action, il avait dit : que les matelots semblaient avoir peur que ces pantalons ne les infectassent de poltronnerie.

— Sur mon honneur, Monsieur, répondit le capitaine Hawkins, je voulais uniquement leur donner à entendre qu'ils craignaient que son esprit ne vint les tourmenter.

— En ce cas, M. Simple n'attachait que le même sens à sa réplique, observa ironiquement le capitaine qui avait posé la question.

Les autres chefs furent successivement examinés, mais ils n'offraient que peu d'importance. Les principaux témoins furent le sergent de marine et la

lorgnette du capitaine Hawkins, qui m'avait sans cesse épié du rivage.

Ce ne fut qu'à une heure avancée de l'après-midi qu'on en termina l'examen; le président ajourna alors la séance, pour que j'eusse à produire le lendemain mes témoins à décharge, et je retournai à bord du Serpent à sonnettes.

CHAPITRE LXII.

Une bonne défense ne triomphe pas toujours d'une mauvaise accusation. —

Pierre gagne le cœur de ses juges, perd cependant sa cause, et est destitué de son poste.

Le jour suivant, je commençai ma défense; je préfèrai produire d'abord mes témoins; et Swinburne, autant d'après l'avis de mon conseil qu'à sa propre requête, fut au nombre de ceux que je fis entendre. Mon conseil lui adressa, relativement au premier chef, les questions qui suivent :

— Lorsque vous causâtes avec M. Simple sur le gaillard d'arrière, faisait-il beau temps?

— Un temps superbe.

— Vous semble-t-il que, si quelqu'un était monté sur le pont d'un pas ordinaire par l'échelle de poupe, vous auriez pu l'entendre?

— Bien certainement.

— Prétendez-vous donc dire que le capitaine Hawkins s'y est hissé d'une manière furtive?

— Je pense qu'il est tombé sur nous comme un chat tombe sur une souris.

— Quelles expressions avez-vous employées ?

— J'ai dit qu'un capitaine espion trouvait toujours dans un équipage des espions à ses ordres.

— Dans cette remarque, vous et M. Simple, faisiez-vous particulièrement allusion à votre capitaine ?

La remarque a été faite par moi. Ce que pensait M. Simple, je ne saurais le dire ; mais pour mon compte, c'était bien au capitaine que je faisais allusion, et il a prouvé que je n'avais pas tort.

Cette réponse franche de Swinburne étonna beaucoup les membres de la cour, qui se mirent à l'interroger contradictoirement ; mais il maintint son premier dire, qui était que, pour moi, je n'avais parlé qu'en termes généraux.

Je ne produisis pas de témoins pour réfuter le second chef ; mais, sur le suivant, j'en fis entendre trois, qui tous déclarèrent que la défense à moi faite par le capitaine Hawkins était de n'envoyer aucune chaloupe à terre, et non de ne pas en envoyer à bord des vaisseaux de guerre mouillés près de nous.

Pour répondre au quatrième chef, je rappelai Swinburne, qui d'abord déclara que si je ne l'eusse pas fait comparaître, il se fût présenté volontairement. Il déposa ensuite qu'il avait accusé le capitaine de poltronnerie, et que je l'en avais réprimandé.

— M. Simple vous a-t-il dit qu'il en ferait son rapport ? demanda un des capitaines.

— Non, Monsieur, répondit Swinburne, car la pensée n'a pas même dû lui en venir.

Ce fut une malencontreuse réponse.

Sur le cinquième chef, je fis entendre divers témoignages, dont le but était de reproduire la phrase dont s'était servi le capitaine Hawkins, le sens dans lequel les hommes de l'équipage l'avaient comprise, et les cris d'improbation qu'elle leur avait arrachée.

Je fis entendre deux ou trois témoins, pour me justifier des autres chefs d'accusation, et la cour, avant de s'ajourner, me demanda quand je voulais commencer ma défense. Je répondis pouvoir la préparer en moins d'un jour, délai qu'on m'accorda sans difficulté, et il n'y eut pas de séance le lendemain. Inutile de dire que j'y travaillai du matin au soir avec mon défenseur. Enfin nous la terminâmes, et, quand je me couchai, j'étais aussi las que mécontent; mais je dormis d'un profond sommeil. Je n'en saurais dire autant de mon conseil, car il ne retourna à terre que sur les onze heures, et veilla toute la nuit pour revoir et mettre au net mes moyens de défense.

Tout bien considéré, la plus équitable des cours de justice est une cour martiale maritime. Jamais de captation ni d'intimidation de témoins; toujours, au contraire, les meilleures dispositions envers l'accusé, toujours indulgence et faveur à son égard, et pas l'ombre des subtilités de la chicane! C'est une cour d'équité, à peu d'exceptions près; et plus est humble le rang de l'individu qui comparaît devant elle, plus il y a de chances pour lui.

Je fus réveillé le matin suivant par mon conseil , qui ne s'était pas couché de la nuit précédente, et qui était revenu , dès sept heures, pour relire avec moi ma défense. A neuf heures, je retournai à bord du vaisseau-amiral, et peu de temps après, la cour prit séance. On m'introduisit devant elle, et je remis mon plaidoyer au juge-avocat qui en fit lecture à haute voix. Comme j'en ai conservé une copie, je vais le mettre textuellement sous les yeux du lecteur.

Monsieur le président et messieurs les juges,

Je compte environ quatorze ans de service dans la marine de Sa Majesté ; pendant ces quatorze ans, j'ai été deux fois prisonnier, j'ai deux fois été blessé, j'ai fait une fois naufrage, et toujours, comme j'espère vous le prouver par des certificats et des extraits de dépêches, j'ai rempli mon devoir avec autant de zèle que d'honneur; aujourd'hui, néanmoins, je me trouve dans une situation où je ne m'attendais guère à être jamais placé, aujourd'hui je comparais devant une cour martiale sous le poids d'une triple accusation de mutinerie, de désobéissance et de manque de respect envers mon officier supérieur. Si l'honorable cour veut prendre la peine d'examiner les certificats que je vais produire, elle verra que jusqu'à l'époque où j'ai fait voile avec le capitaine Hawkins, ma conduite a toujours passé pour être diamétralement contraire à celle qu'on m'impute maintenant. J'ai toujours exécuté avec promptitude et déférence

les ordres de mes chefs, et je regrette seulement que les capitaines, sous lesquels j'ai eu l'honneur de servir, ne soient point là pour corroborer par leurs témoignages la vérité de ces documents écrits. Qu'il me soit permis, en premier lieu, de faire observer à la cour que les accusations portées contre moi sont disséminées à travers un long espace de temps qui embrasse près d'un an et demi, que pendant la totalité de cette période, le capitaine Hawkins ne m'a jamais donné à entendre qu'il eût l'intention de me traduire devant une cour martiale, et que, quoiqu'il se soit souvent trouvé en présence d'un officier supérieur, il n'a jamais élevé la moindre plainte contre moi. Les réglemens maritimes portent expressément que tout individu, officier, soldat ou matelot, qui croit avoir à se plaindre, doit le faire lorsqu'il arrive dans un port ou qu'il rejoint une flotte, c'est-à-dire lorsqu'il peut trouver un officier supérieur. J'admets que cet article a principalement trait aux plaintes d'un subalterne contre un supérieur; mais, en même temps, j'ose demander à l'honorable cour si un supérieur n'est pas également tenu de porter une accusation le plus tôt possible ou d'avertir qu'elle sera portée à la première occasion qui s'en présentera, au lieu d'endormir le coupable dans la sécurité et de le mettre hors d'état de défense, en laissant s'écouler un temps assez long pour qu'il ne puisse plus produire de témoin. Je prends la liberté, messieurs, d'appeler votre attention sur

ce point , et je vais à présent répondre aux charges qui pèsent sur ma tête.

Je suis accusé d'avoir tenu avec un officier subalterne , sur le gaillard d'arrière du vaisseau de Sa Majesté, le Serpent à sonnettes, une conversation dans laquelle mon capitaine a été injurieusement traité. Pour qu'on ne puisse supposer que M. Swinburne fût nouvelle connaissance , faite à l'époque seulement où j'avais pris du service sur le brick, je dois faire observer que c'était un vieux camarade , avec qui j'avais navigué pendant des années, et dont j'appréciais le mérite. Il a été mon maître en tout dès ma plus tendre jeunesse , et a obtenu pour récompense de sa bonne conduite le grade de canonier qu'il occupe maintenant à bord du brick de sa Majesté, le Serpent à sonnettes. D'abord, ce n'est pas moi qui ai fait la remarque dont le capitaine Hawkins s'est offensé ; ensuite, elle était conçue en termes généraux. Malgré cette circonstance, M. Swinburne , je l'avoue , a positivement déclaré ici qu'il faisait allusion au capitaine, mais cette déclaration ne prouverien contre moi ; au contraire, elle ajoute du poids au témoignage par lequel M. Swinburne dépose que je suis innocent sur ce point. Que le capitaine Hawkins ait joué le rôle d'espion , sa propre déposition sur ce chef, aussi bien que celle d'autres témoins , le prouve d'une manière éclatante ; mais , comme la preuve de l'espionnage du capitaine ne démontre pas que j'aie prononcé la

phrase en question, je suis heureux de pouvoir dire qu'elle n'est pas sortie de mes lèvres.

Je ne m'arrêterai qu'un instant sur le second chef. Il existe, je ne l'ignore pas, un règlement général qui défend qu'aucun fourneau soit allumé après certaine heure ; mais, j'en appelle à l'honorable cour, un premier lieutenant ne passe-t-il pas pour jouir d'un certain degré de latitude dans tout ce qui concerne la discipline intérieure du vaisseau. Le chirurgien m'envoya dire qu'il avait besoin d'allumer un fourneau pour un malade. J'étais au lit, et sur-le-champ j'accordai l'autorisation nécessaire. Le capitaine Hawkins osera-t-il prétendre devant l'honorable cour qu'il aurait opposé un refus à la demande du chirurgien, très certainement non. La seule faute que j'aie commise, s'il y a faute, est de n'avoir pas rempli une vaine formalité, — celle de réveiller le capitaine Hawkins, pour lui demander une permission qu'en ma qualité de premier lieutenant je me croyais en droit d'accorder.

Quant à l'accusation d'avoir mis deux chaloupes en mer malgré la défense expresse du capitaine, je l'ai déjà réfutée par des témoins. La défense était seulement de communiquer avec la terre. Or, mes raisons pour faire partir les chaloupes... Ici le capitaine Hawkins interrompit la lecture de ma défense pour dire au président qu'il n'était pas nécessaire d'entendre mes raisons. La cour fit retirer tout le monde pour en délibérer ; et, quand nous revînmes,

déclara que mes raisons devaient être entendues , et je continuai :—Mes raisons pour faire partir des chaloupes, ou plutôt si ma mémoire ne me trompe pas , une seule chaloupe qui fut successivement envoyée aux deux frégates , étaient qu'un esprit d'insubordination régnait à bord du brick. Le capitaine Hawkins avait condamné aux verges tous les gens de l'équipage; un homme était déjà lié, mais ses camarades, qu'attendait le même sort, refusaient de mettre à exécution la sentence. Le capitaine alla alors à terre annoncer à l'amiral la situation des choses , et je crus qu'il était de mon devoir d'en instruire les vaisseaux de guerre mouillés près de nous. Je n'entrerai pas dans de plus longs détails , car ce serait abuser des instants de l'honorable cour , et je sais d'ailleurs, messieurs, que c'est ma conduite, non celle du capitaine Hawkins , qui vous est déférée. Relativement à l'accusation d'avoir une seconde fois tenu des propos injurieux sur le gaillard d'arrière, propos que le capitaine Hawkins a entendus par surprise , je ne puis que renvoyer l'honorable cour au témoignage par lequel il a été clairement démontré que la remarque dont il s'agit n'avait pas été faite par moi, mais par M. Swinburne, et que je l'avais réprimandé d'avoir tenu un pareil langage. Toute difficulté est de savoir si je n'aurais pas dû en faire mon rapport. Je réponds qu'il n'existe aucune preuve que tel ne fût pas mon dessein, et que d'ailleurs, la présence du capitaine Hawkins , qui avait entendu la conver-

sation d'un bout à l'autre , rendait cette formalité à peu près inutile.

A l'égard du cinquième chef , je dois prier la cour de prendre en considération s'il ne faut pas tenir compte d'un moment de colère. Le capitaine Hawkins qui me supposait mort , calomniait à tel point ma réputation, que les gens même de l'équipage venaient de crier fi. Je sais que jamais l'outrage fait par un officier supérieur à un officier subalterne ne peut autoriser celui-ci à rendre la pareille ; mais comme le sens que j'attachais à mes paroles demeure inconnu , quoique le capitaine Hawkins nous en ait donné l'explication , je dirai seulement que mon langage n'avait pas pour but d'insinuer autre chose , que n'insinuait celui dont le capitaine Hawkins venait de se servir contre moi.

Quant au surplus des frivoles chefs d'accusation qui vous ont été soumis , je ne prendrai point la peine de les combattre , car je les regarde comme tout-à-fait réfutés par les témoins que j'ai déjà fait entendre , et j'observerai seulement , que pour des motifs qui sont mieux connus de lui que de personne , j'ai été en butte à une évidente inimitié de la part du capitaine Hawkins dès le jour où il est venu prendre le commandement du brick ; que dans toutes les occasions possibles il a employé tous ses efforts pour me causer des vexations , que non content d'épier ma conduite à bord , il a tenu à terre sa lorgnette continuellement braquée sur moi , et qu'au lieu de m'ai-

der à remplir des devoirs souvent difficiles , il a suscité mille obstacles sur mes pas , chargé des officiers subalternes d'espionner ma conduite, et fait que j'ai eu tant d'humiliation à subir en présence de l'équipage placé sous mes ordres, et chez qui je ne pouvais maintenir la discipline sans le concours de mon supérieur, que, si ce n'était la défaveur qui s'attacherait nécessairement à ma condamnation, je regarderais comme un des plus heureux événements de ma vie d'être destitué du poste que j'occupe sous ses ordres. Je prie maintenant l'honorable cour de permettre que, pour établir ma réputation, on lui donne lecture des pièces que je dépose sur la table.

Après qu'elles eurent été lues , la cour fit retirer le public afin de délibérer sur la sentence. J'attendis une demi-heure en proie à la plus vive inquiétude, et je fus alors rappelé. Après l'accomplissement des formalités ordinaires pour la lecture des pièces , le jugement fut enfin prononcé par le président, qui, de même que tous les membres de la cour, se tint debout, le chapeau sur la tête. Après les considérants , il portait que dans l'opinion de la cour , les chefs d'accusation avaient été en partie prouvés , et qu'en conséquence le lieutenant, Pierre Simple , cessait d'appartenir au Serpent à sonnettes, mais qu'en considération de sa bonne renommée et de ses honorables services il serait vivement recommandé à la bienveillance des lords commissaires de l'Amirauté.

CHAPITRE LXIII.

Pierre regarde avoir perdu sa cause à peu près comme l'avoir gagnée. —

Il se rend à bord du *Serpent* à sonnettes pour faire ses paquets, et reçoit ordre de plier bagage. — Adieux polis entre parents. — Madame Trotter s'amende de plus en plus. — Pierre va à Londres, et tombant ensuite des mains d'une bande de voleurs dans celles de son oncle, éprouve toute sorte d'infortunes.

Je sus à peine si ce jugement me causait de la joie ou de l'affliction. D'une part, c'était presque un coup de mort à mon avancement futur, sinon à ma carrière elle-même; de l'autre, la recommandation qui accompagnait la sentence en adoucissait beaucoup la rigueur, et je me trouvai fort heureux non seulement d'être débarrassé du capitaine Hawkins, mais encore de pouvoir voler auprès de ma pauvre sœur. Je saluai respectueusement la cour, qui leva aussitôt la séance. Le capitaine Hawkins suivit les capitaines sur le gaillard d'arrière, mais aucun d'eux ne voulut échanger un mot avec lui, tant le cours des débats avait dévoilé de choses à son préjudice.

Environ dix minutes après, un des plus anciens capitaines qui avaient composé la cour m'appela dans la cabine. — M. Simple, me dit-il, nous sommes profondément peînés de l'arrêt que nous avons rendu contre vous. Mais il ne pouvait être plus indulgent, vu les circonstances; c'est cette conversation que vous avez eue avec le canonnier sur le couronnement de la poupe, qui vous a perdu. Ce doit être pour vous un avertissement d'être à l'avenir

plus circonspect et de ne laisser personne parler avec liberté de la conduite de vos supérieurs sur le gail-lard d'arrière. Le président m'a chargé de vous ap-prendre que notre intention est de vous recomman-der à l'amirauté dans les termes les plus chauds, de manière que si un autre capitaine vient à vous pro-poser de l'emploi, votre nom puisse être inscrit sans difficulté sur le rôle de son équipage. Quant à quitter votre bâtiment actuel, en toute autre circonstance ce serait, à mon avis, un sujet de félicitations.

Je répondis par des remerciements sincères, et quittant bientôt après le vaisseau amiral, je retournai à bord du brick pour y faire mes paquets et prendre congé de mes camarades. En y arrivant, j'appris que le capitaine Hawkins m'avait précédé, et il se promenait sur le pont lorsque je passai par-dessus le platbord. Je descendis en toute hâte dans la cham-bre des officiers, où ils vinrent me faire leurs con-doléances.

— Simple, je vous félicite! s'écria Thompson assez haut pour que le capitaine l'entendît du pont. Je voudrais avoir autant de bonheur que vous; oui, je voudrais qu'on me traduisît devant une cour martiale.

— D'après la tournure que les choses prennent, répliquai-je à haute voix, et la communication que les membres de la cour m'ont faite relativement à ce qu'ils se proposent d'écrire aux lords de l'amirauté, je conviens avec vous, Thompson, que je dois beau-

coup d'obligation au capitaine Hawkins, et j'ai infiniment de reconnaissance envers mes juges.

— Allons, mousse, des verres ! s'écria Thompson, et buvons à la prospérité de M. Simple.

Toute cette conversation était fort mortifiante pour le capitaine Hawkins qui n'en perdait pas un mot. Quand nos verres furent remplis : — A votre santé, Simple, ajouta Thompson, et puissé-je me retrouver avec un aussi bon camarade !

En ce moment, le sergent des soldats de marine mit la tête à la porte de la chambre des officiers, et me dit d'un ton très violent que j'eusse à quitter le vaisseau sans délai. Je fus si outré de colère, que je lui jetai mon verre de grog au visage, et il remonta quatre à quatre porter plainte au capitaine ; mais je n'appartenais plus au brick, et quand même, je n'aurais pu endurer une telle impertinence.

Grande fut la rage du capitaine Hawkins, et peut-être m'aurait-il traduit une seconde fois devant une cour martiale, s'il n'en avait eu assez de la première. Il eut soin de s'informer du sergent s'il m'avait simplement dit que j'eusse à quitter le brick sans délai, ou bien que le capitaine Hawkins me priait de le faire ; et apprenant que l'ordre de déguerpir ne m'avait pas été signifié en ces termes, — chose que j'avais remarquée, car, sinon, je n'aurais pas osé agir comme j'avais agi — il m'envoya de nouveau prier par un aspirant de ne pas rester à bord une minute de plus. Je répondis que c'était une

prière à laquelle je me rendrais bien volontiers. Je me hâtai donc d'emballer mes effets, et quand mes malles furent prêtes j'en donnai avis au second lieutenant qui alla demander au capitaine Hawkins la permission de mettre une chaloupe en mer ; mais le capitaine refusa, et dit que je pouvais me rendre à terre dans une chaloupe du rivage. J'en appelai une, je serrai la main à tous mes camarades , et quand j'arrivai sur le gaillard d'arrière avec Swinburne et la plupart des meilleurs officiers, le capitaine Hawkins, qui se tenait debout près de l'habitacle, écuma de rage. En montant sur la lisse , je lui ôtai mon chapeau, et après lui avoir respectueusement souhaité le bonjour : — Capitaine, ajoutai-je, si vous avez des commissions pour mon oncle, je m'en chargerai avec plaisir.

Cette observation , qui ne lui permettait pas de douter que je connaissais leur parenté et leur correspondance , poussa sa fureur au comble. — Quittez sur le champ ce navire , monsieur , s'écria-t-il, ou, de par Dieu ! je vous fais mettre aux fers pour mutinerie. J'ôtai encore mon chapeau, je descendis dans la chaloupe , et je m'éloignai.

Dès que je fus à quelques verges de distance , les hommes de l'équipage montèrent sur les caronades et me saluèrent de leurs acclamations, mais j'entendis le capitaine Hawkins leur ordonner de descendre, et, avant que je fusse à une longueur de câble , tout le monde fut appelé sur le pont pour assister à un

châtiment ; ainsi , je présumai que quelques-uns des pauvres diables furent punis comme d'un acte d'insubordination, de la preuve d'attachement qu'ils m'avaient donnée. J'avoue que j'aurais pu quitter le brick avec plus de dignité, et que ma conduite n'était pas tout-à-fait irrépréhensible, mais je rapporte les choses absolument comme elles se sont passées, et il faut avoir quelque égard aux circonstances. Sans aucun doute, la manière dont je me conduisis après avoir comparu devant la cour martiale, méritait une plus sévère punition que les peccadilles pour lesquelles j'avais été traduit ; mais j'étais dans un état d'agitation fébrile, au point de savoir à peine ce que je faisais.

Lorsque j'arrivai à Pally-Port, je fis transporter mes effets à l'auberge des Poteaux-Bleus, et remplissant une petite valise de ce qui m'était indispensable, car je comptais partir le soir pour Londres, je quittai mon uniforme pour reprendre l'habit bourgeois. J'allai alors retenir ma place à la diligence, et rentrant chez moi, je me mis à écrire deux lettres, l'une à mon conseil pour le remercier de ses soins et lui envoyer quelques billets de banque ; l'autre qui fut d'une longueur démesurée, à O Brien, pour l'instruire de tous les événements qui avaient eu lieu.

Je venais de la finir, et je la cachetais, lorsque madame Trotter arriva. — O mon cher M. Simple, je suis très-fâchée de votre malheur, et je vous apporte des consolations. Il n'est rien de tel qu'une

femme lorsqu'un homme est dans le malheur , disait le pauvre Trotter en se cachant la tête dans mon sein. Quand partez-vous pour la capitale ?

— Ce soir même , madame Trotter.

— J'espère que je continuerai à fournir le brick ?

— Je l'espère aussi , madame Trotter, et je n'ai aucun motif d'en douter.

— Maintenant, M. Simple , en quel état sont les finances ? voulez-vous un peu d'argent ? vous me le rendrez quand il vous plaira. N'ayez pas peur ; je ne suis plus tout-à-fait aussi pauvre que quand vous étiez notre pensionnaire , et que vous me donniez douze paires de bas. Je sais ce que c'est que d'avoir besoin d'argent , ce que c'est que d'avoir besoin d'amis.

— Bien des remerciements, madame Trotter, répondis-je ; mais j'ai dans ma bourse de quoi faire mon voyage , et ensuite je ne manquerai pas d'argent.

— Certes , j'en suis enchantée , mais mon offre était sérieuse. Adieu donc , puisque vous n'en avez pas besoin , et que le ciel vous protège ! mais avant de nous quitter , embrassez-moi , M. Simple ; ce ne sera pas la première fois.

Je l'embrassai , car j'étais sensible à son obligeance , et après avoir un peu minaudé , un peu fait la coquette , elle se retira. Je ne pus m'empêcher de réfléchir , quand elle fut partie , combien nous connaissons mal le cœur des autres. M'aurait-on de-

mandé la veille si madame Trotter était capable d'une action généreuse, que la croyant toujours telle que je l'avais vue dans l'adversité, j'eusse hardiment répondu, non. Cependant elle était bien désintéressée dans l'offre qu'elle venait de me faire, car elle connaissait assez les règlements de la marine pour savoir que j'avais peu de chance de redevenir premier lieutenant et de me retrouver à même de lui rendre service. Et combien, au contraire, n'arrive-t-il pas souvent que des personnes qui devaient, par reconnaissance ou par suite d'une longue amitié, faire tout leur possible pour vous secourir, vous tournent le dos dans la détresse, et se montrent aussi fausses que perfides. Il n'y a que Dieu qui connaisse nos cœurs ! J'envoyai ma lettre pour O'Brien dans les bureaux de l'amiral du port, je me mis à table pour diner, mais ne pus toucher à rien, et à sept heures je montai en diligence. J'étais tout malade, j'avais une fièvre brûlante et un horrible mal de tête, mais je ne pensais qu'à ma sœur.

Quand j'arrivai à Londres, je me sentis beaucoup plus mal, mais je ne m'y arrêtai pas plus d'une heure. Je pris une place dans une voiture qui ne devait pas me conduire à la ville près de laquelle nous résidions, car celle qui ordinairement m'y conduisait et que j'eusse encore voulu prendre était pleine, mais je ne voulais pas perdre un jour. L'autre où je montai passait à environ quarante milles du presbytère, et je comptais prendre la poste pour couper

à travers le pays. J'arrivai le lendemain soir à la ville où il me fallait descendre, je pris mon porte-manteau, je louai une remise, et je partis pour l'endroit qui avait été le berceau de mon enfance. Je souffrais tant qu'à peine pouvais-je soutenir ma tête, je m'enfonçai dans un coin, et sans pouvoir dormir à cause des atroces douleurs que je ressentais au front et aux tempes, je fus en proie à une sorte de cauchemar....

Il était environ neuf heures du soir, et nous étions dans un abominable chemin dont les cahots et les ornières avaient cruellement augmenté mes souffrances, lorsque la chaise fut arrêtée par deux individus qui m'en arrachèrent et m'étendirent sur l'herbe. L'un me mit un genou sur la poitrine, tandis que l'autre fouilla mon porte-manteau. Le postillon, qui paraissait complice du coup, resta tranquillement sur son cheval jusqu'à ce que les deux brigands m'eussent dévalisé de tous mes effets, et tournant alors bride, s'éloigna. Ils me dépouillèrent alors, me prirent tout ce que j'avais sur moi, et ne me laissèrent que mon pantalon et ma chemise. Après s'être ensuite consultés un instant, ils m'ordonnèrent de continuer à suivre la direction dans laquelle j'allais avec ma chaise de poste, et de faire toute la diligence possible, sans quoi ils me brûleraient la cervelle. Je me conformai à leurs ordres, car je m'estimais heureux d'en être quitte à si bon marché. Je n'ignorais pas que j'étais encore à trente milles au moins du presbytère; mais, si malade que

je fusse, je ne désespérai pas d'y arriver à pied. Je marchai pendant le reste de la nuit, mais je n'avancai guère. Comme un voyageur fatigué, je passai sans cesse d'un côté à l'autre de la route, et je m'arrêtai souvent pour me reposer. Le jour parut, et je distinguai des habitations à peu de distance. J'y portai mes pas chancelants.

J'étais alors dévoré par une fièvre horrible, ma tête me semblait prête à se fendre de douleur, et je ne me traînai qu'avec beaucoup de peine jusqu'à un banc placé près d'une petite cabane proprette qui s'élevait au bord de la route. J'ai un faible souvenir que quelqu'un s'approcha de moi et me prit la main, mais rien de plus; et je n'appris que plusieurs mois après les circonstances qui vont suivre. Il paraît que le propriétaire de la chaumière était un lieutenant à demi-solde, qui avait reçu son congé par suite de blessures. Il m'emporta charitablement dans sa maison, me plaça sur un lit, et envoya prier un chirurgien de venir sans délai. J'avais alors perdu toute connaissance, et on ne put savoir qui j'étais. Mes poches étaient vides, et ce ne fut que par la marque de ma chemise qu'on apprit que je me nommais Simple. Pendant trois semaines, je demurai alternativement dans un état de stupeur et dans un état de délire. Quand le délire me prenait, je rabachais de lord Privilège, d'O'Brien et de Céleste. M. Selwin, l'officier qui m'avait secouru si obligeamment, savait que Simple était le nom de famille de lord Privilège,

et il écrivit sur-le-champ à sa seigneurie pour l'instruire qu'un jeune homme du nom de Simple, qui, dans les transports de la fièvre, parlait sans cesse de lui et d'un capitaine O'Brien, était gisant sous son toit dans l'état le plus dangereux, et que, comme il me présumait parent de sa seigneurie, il avait jugé convenable de l'en informer.

Mon oncle, qui savait que ce devait être moi, trouva l'occasion trop favorable pour, au cas où je me rétablirais, ne pas m'avoir en sa puissance. Il répondit qu'il se rendrait près de moi sous un ou deux jours, remercia en même temps M. Selwin des tendres soins qu'il avait prodigués à son pauvre neveu, et le pria de n'épargner aucune dépense. Quand mon oncle arriva, ce fut dans son équipage qu'il vint, l'accès de fièvre qui me prenait de temps en temps était fini, mais j'étais encore dans état de stupeur qui provenait d'une extrême faiblesse. Il remercia de nouveau M. Selwin de ses attentions, mais ajouta qu'il avait peur qu'elles n'eussent été inutiles, car ma tête se dérangeait d'année en année, et avoua qu'il craignait que je ne devinsse définitivement fou. — Son pauvre père est mort dans le même état, continua-t-il en passant la main sur ses yeux comme s'il eût été vivement affligé. J'amène mon médecin avec moi pour voir s'il est transportable. Je ne pourrai être satisfait à moins de passer les nuits et les jours près de lui.

Le médecin, qui n'était que le valet de chambre

de mon oncle , me prit la main , me tâta le pouls , m'examina les yeux et déclara que je 'pouvais être transporté sans péril. Je devais , prétendit-il , me rétablir plus promptement dans une chambre plus aérée. Bien entendu , M. Selwin ne fit aucune objection , et attribua tout à l'intérêt que mon oncle paraissait me porter. On m'habilla sans que je sentisse rien , et je fus porté dans la voiture. Il est étonnant que je ne sois pas mort après avoir été ainsi arraché de mon lit ; mais le ciel décréta qu'il en fût autrement. Si j'avais succombé , mon oncle en aurait été probablement beaucoup plus joyeux que de ma guérison. Lorsque je fus dans la voiture , soutenu par le soi-disant médecin , mon oncle remercia encore une fois M. Selwin , l'engagea à user librement de son crédit , laissa de bons honoraires au chirurgien qui m'avait soigné , monta avec nous , et donna ordre de partir. J'étais toujours dans un état d'immobilité , ou du moins , si je n'étais pas assez insensible pour ne pas m'apercevoir qu'on m'emportait et pour ne pas entendre le bruit des roues , tels étaient le trouble de mon esprit et ma faiblesse de corps , que je ne pouvais conserver notion de rien pendant une minute entière.

Après les quelques jours qui suivirent , car je ne me rappelle en rien le voyage , je me trouvai au lit dans une chambre obscure et sans l'usage de mes bras. Je repris mes sens , et peu à peu je parvins à me souvenir de tout ce qui était arrivé , jusqu'au

moment où j'étais tombé au bord de la route. Maintenant, où étais-je ? De profondes ténèbres régnaient autour de moi, et je ne pouvais rien distinguer. Que j'eusse voulu me faire du mal, je n'en doutai pas, sans quoi on m'eût laissé les bras libres. J'avais eu la fièvre et le délire, supposai-je ; mais fièvre et délire étaient passés.

— Il y avait plus d'une heure que j'étais plongé dans une triste rêverie et que je me demandais pourquoi on me laissait seul, lorsque la porte de l'appartement s'ouvrit. — Qui est là ? m'écriai-je.

— Tiens ! vous êtes revenu à vous, dit une voix bourrue ; alors je vais vous donner un peu de jour.

L'homme qui m'avait répondu baissa une espèce de volet dont la fenêtre entière était couverte, et les flots de clarté qui m'inondèrent soudain m'aveuglèrent. Je fermai les yeux, et ce ne fut qu'en les rouvrant par degrés que je parvins à supporter la lumière. Je regardai l'appartement où j'étais enfermé ; les murs en étaient nus et badigeonnés de blanc. J'avais pour lit un grabat. Je tournai mes regards vers la croisée ; elle était garnie d'énormes barreaux de fer. — Bon Dieu ! mais où suis-je ? demandai-je à l'homme avec effroi.

— Où vous êtes ? répliqua-t-il ; parbleu ! à Bedlam.

CHAPITRE LXIV.

Comme disait O'Brien , c'est une longue route que celle qui ne fait pas de coudes. — On me délivre enfin, et les bonheurs fondent sur moi en aussi grand nombre que les infortunes qui auparavant m'ont accablé.

Le coup fut trop fort ; je retombai sans connaissance sur mon oreiller. Combien de temps restai-je en cet état, je l'ignore; mais lorsque je recouvrai l'usage de mes sens, le gardien était parti, et je trouvai une cruche d'eau et du pain à côté de mon grabat. Je bus un peu d'eau , et l'effet qu'elle produisit sur moi fut surprenant. Je sentis que je pourrais me lever, et je me levai ; on m'avait détaché les bras pendant que j'étais évanoui. Je descendis de mon lit, et je me traînai jusqu'à la fenêtre. Je regardai en dehors, et vis le brillant soleil, les passants , les maisons en face ; tout avait un air de joie et de gaité , mais j'étais captif dans une maison de fous. Avais-je donc été fou ? Après avoir réfléchi , je conclus qu'il le fallait , et que des gens qui ne me connaissaient pas m'avaient enfermé. Il ne me vint pas un seul instant à l'esprit que mon oncle y eût donné la main. Je me jetai sur le grabat , et me soulageai par des larmes.

Ce fut vers midi que le médecin de l'établissement, accompagné des gardiens et d'autres personnes , entra dans ma chambre.

— Est-il tout-à-fait calme ?

— O Seigneur ! oui, monsieur; aussi calme qu'un

mouton , répliqua l'homme dont j'avais déjà reçu la visite.

Je m'adressai alors au médecin , et le priai de me dire pourquoi et comment on m'avait amené dans une semblable maison. Il me répondit d'un ton doux et patelin que c'était à la requête de mes amis , et que tous les soins possibles me seraient prodigués ; qu'il savait parfaitement que mes accès ne revenaient qu'à de certains intervalles ; que pendant mes moments de raison je jouirais de toute la liberté que permettait la prudence , et qu'il espérait que bientôt je serais guéri de manière à ce qu'on me laissât sortir de l'hôpital. Je répliquai en lui apprenant qui j'étais et quelle avait été l'origine de ma maladie. Le docteur secoua la tête , me conseilla de rester au lit le plus possible , et me quitta pour aller voir d'autres malheureux.

Comme je le découvris par la suite , mon oncle m'avait fait enfermer sous prétexte que j'étais un jeune homme qui n'avait plus sa tête , et dont la folie consistait à croire qu'il se nommait Pierre Simple , qu'il était l'héritier des titres et des domaines de lord Privilège ; que j'étais parfois très-importun , m'introduisant de force dans son hôtel , en insultant ses domestiques , mais que sous toute autre espèce de rapport j'étais inoffensif ; que mes accès , d'ordinaire , se terminaient par une fièvre violente ; enfin , que c'était plutôt dans la crainte que je ne me fisse moi-même du mal , que par aucune mal-

veillance envers un pauvre jeune homme , qu'il désirait que je restasse à l'hôpital et qu'on m'y soignât.

On peut du premier coup-d'œil apercevoir l'artifice de cette fable : moi , qui ne soupçonnais pas pourquoi on m'avait enfermé, naturellement je continuai à me donner mon véritable nom , et , tant que je me le donnai , on crut au dérangement de mon cerveau. Le lecteur ne devra donc pas être surpris quand je lui dirai que mon séjour à Bedlam fut d'un an et demi. Le docteur me visita les deux ou trois premiers jours, et me voyant calme, ordonna que pour m'amuser on m'apportât , si j'en désirais, des livres, du papier, de l'encre et des plumes; mais la moindre tentative d'explication le faisait inévitablement sortir de ma chambre. Il me fut donc démontré, non-seulement par sa conduite, mais encore par celle du gardien , qui ne tenait aucun compte de tout ce que je disais , que je n'avais aucune chance d'être écouté ni d'obtenir mon élargissement.

Le premier mois passé , le docteur ne me visita plus ; j'étais un malade tranquille , et il se contentait de recevoir le rapport du gardien. On m'avait envoyé dans la maison avec tous les documents propres à prouver que j'étais fou; et, quoiqu'il faille peu de chose pour établir un cas de folie , il est besoin des preuves les plus fortes pour démontrer qu'on jouit de toute sa raison. A Bedlam, je ne pus y parvenir. Cependant, on ne me traitait pas mal, on m'accordait tout ce qui est nécessaire au bien-être de la vie

physique , en me permettant même certaines distractions d'esprit , comme la lecture. Je n'avais nullement à me plaindre de mon gardien , sinon qu'il passait trop de temps à m'écouter pour ne jamais croire une seule de mes paroles. Dans le courant des trois ou quatre premiers mois, j'écrivis plusieurs lettres à ma sœur et à O'Brien, et je priai cet homme de les mettre à la poste. Il me promit chaque fois de le faire , ne refusa jamais de prendre mes lettres , mais , à ce que j'appris plus tard, elles furent toutes impitoyablement détruites. Néanmoins, je conservai encore quelque temps l'espoir de ma délivrance ; mais l'inquiétude que m'inspirait ma sœur , quand je songeais à son sort , et l'idée de en revoir ni Céleste ni O'Brien , me bouleversait parfois la cervelle. Alors , il est vrai , une sorte de frénésie s'emparait de moi , et le gardien allait dire que j'avais eu un accès. Au bout de six mois , je tombai dans la mélancolie, et je commençai à dépérir. Je n'essayai plus à me distraire , mais restai assis tout le jour les yeux fixes et hagards. Je ne pris plus aucun soin de ma personne, je laissai croître ma barbe , je ne me lavai même la figure que machinalement , lorsque mon gardien me l'ordonnait ; bref , si je n'étais pas fou , il y avait à présunier que je le deviendrais bientôt. La vie ne m'offrait plus ni joie ni douleur ; j'étais devenu indifférent à tout , j'avais perdu toute notion du temps , je ne remarquais plus le changement des saisons ; enfin

le jour et la nuit se succédaient sans que je m'en aperçusse.

J'étais dans cette affreuse situation, quand un jour la porte s'ouvrit, et, comme il était souvent arrivé depuis que j'habitais Bedlam, entrèrent des personnes qui étaient venues visiter l'établissement pour satisfaire leur curiosité au spectacle de la dégradation de leurs semblables, et pour leur offrir leur pitié. Je ne fis aucune attention aux visiteurs, et ne levai pas même les yeux. — Ce jeune homme, leur dit le médecin qui les accompagnait, s'est fourré dans la tête l'étrange idée qu'il s'appelle Simple, et qu'il est le légitime héritier du titre et des biens de lord Privilège.

Un des étrangers s'approcha de moi et me regarda en face. — Rien n'est plus vrai ! s'écria-t-il en se tournant vers le docteur qui demeura frappé de surprise. Pierre ne me reconnaissez-vous pas ? Je tressaillis. C'était le général O'Brien. Je me précipitai dans ses bras, et je fondis en larmes.

— Monsieur, continua le général en me conduisant vers mon unique chaise, et en m'y faisant asseoir, je vous déclare que ce jeune homme est M. Simple, neveu de lord Privilège, et, je crois, l'héritier du titre. Si donc l'unique preuve de sa folie consiste en ce qu'il avance de tels faits, on l'a illégalement retenu dans cette maison. Je ne suis point Anglais et ne me trouve en Angleterre que comme prisonnier sur parole, mais je n'y manque pas

d'amis. Mylord Belmore, ajouta-t-il, en se tournant vers une des personnes qui l'accompagnaient, je vous proteste sur l'honneur, que j'ai dit l'exacte vérité, et je vous conjure de demander à l'instant même la mise en liberté de ce pauvre jeune homme.

— Je vous assure, monsieur, fit observer le docteur, que j'ai une lettre de lord Privilège.

— Lord Privilège est un infâme, répliqua le général O'Brien, mais on peut obtenir justice dans ce pays, et il paierasa lettre de cachet. Mon cher Pierre, quel bonheur que j'aie par hasard visité cet horrible lieu ! J'avais entendu tant parler de l'excellente discipline de cet établissement, que je consentis à le parcourir avec lord Belmore ; mais je m'aperçois qu'on le vante sans raison.

— Je dois cependant dire, général, que j'ai été humainement traité, répliquai-je, et surtout par monsieur ; il n'est nullement coupable.

Le général O'Brien et lord Belmore demandèrent alors au docteur s'il n'avait aucune objection à opposer à mon^eélargissement.

— Aucune, monsieur, quand même ce jeune homme serait fou, et je reconnais maintenant que j'ai été dupe d'un honteux artifice. Nous permettons toujours aux amis d'un malade de le retirer, s'ils croient pouvoir lui prodiguer plus de soin. M. Simple est libre de vous suivre sur-le-champ.

Je faillis m'évanouir par suite d'un si prompt

passage du désespoir à l'espérance, et je retombai sur ma chaise. Le docteur, s'apercevant de mon état, me saigna abondamment, et me coucha sur le lit, où je restai plus d'une heure, veillé par le général O'Brien. Je me levai alors, calme et plein d'une joie reconnaissante. Le barbier de l'établissement me rasa, je me lavai la figure et m'habillai moi-même, et m'appuyant sur le général, je sortis de l'hospice. A droite et à gauche de la porte, sont deux célèbres statues de pierre qui représentent, l'une la Mélancolie, l'autre la Démence furieuse. Je les considérai involontairement, et ne pus passer devant elles sans trembler ni serrer plus fort le bras du général. Il m'aida à monter en voiture, et je dis adieu au séjour de la folie et de la misère.

Le général O'Brien ne m'adressa la parole que quand nous approchâmes de l'hôtel où il demeurerait, dans Dover-Street. Ce fut pour me demander à voix basse si je me sentais capable de supporter une nouvelle émotion.

— Est-ce à Céleste que vous pensez, général?

— Oui, mon cher enfant, à elle. Et il me pressa la main.

— Hélas, m'écriai-je, quelle espérance dois-je avoir maintenant d'obtenir Célesté!

— Plus que vous n'en avez jamais eu, répliqua le général. Céleste ne respire que pour vous, Pierre; et fussiez-vous aussi pauvre qu'un mendiant, je suis assez riche pour vous donner une existence agréable.

Je pressai à mon tour la main du général , mais sans pouvoir parler. Nous descendîmes bientôt de voiture, et en une minute je fus conduit par le père dans les bras de la fille étonnée et ravie.

Je ne m'arrêterai pas sur quelques jours, pendant lesquels je recouvrai presque la santé et l'énergie, et racontai mes aventures au général O'Brien et à Céleste. Mon premier soin fut alors de découvrir ma sœur. Qu'était devenue la pauvre Hélène, dans l'état d'abandon où elle s'était trouvée? Je l'ignorais absolument. Je résolus d'aller au presbytère et de prendre des informations. Je ne partis cependant qu'après avoir, suivant le conseil du général, mandé un homme de loi, et lancé une assignation à lord Privilege pour qu'il eût à s'expliquer sans délai sur l'illégal emprisonnement dont il m'avait rendu victime.

Je pris une place dans la malle, et j'arrivai le lendemain au soir à la ville de — . Je courus au presbytère, et les larmes me vinrent aux yeux quand je pensai à ma mère, à mon pauvre père, surtout à la situation bizarre et incertaine de ma chère sœur. La porte me fut ouverte par un domestique en livrée, qui m'apprit que son maître était à la maison. Le ministre me reçut poliment, écouta mon histoire, et me répondit que ma sœur était partie pour Londres le jour même de mon arrivée, sans avoir fait part de ses projets à personne. Là donc se perdait toute trace de ses pas, et je fus désespéré. Je regagnai la

ville à temps et me jetai dans la malle ; le soir suivant, je rejoignis Céleste et son père , et après leur avoir communiqué le triste résultat de mon voyage, je leur demandai leur avis sur la ligne de conduite à suivre.

Lord Belmore vint le lendemain matin, et le général le consulta. Sa seigneurie embrassa chaudement mes intérêts, et me conseilla, avant de tenter aucune autre démarche, de monter avec lui dans sa voiture, et de l'autoriser à conter toute mon affaire au premier lord de l'amirauté. Nous exécutâmes aussitôt ce projet ; et comme je me trouvais à même de parler librement au premier lord , je lui expliquai tout au long les procédés du capitaine Hawkins à mon égard , la nature de sa parenté avec lord Privilège, et le motif de la haine que me portait mon oncle. Me voyant sous une protection aussi puissante que celle de lord Belmore, et ne perdant pas de vue certains droits que je pourrais faire valoir un jour, droits que la perfidie de mon oncle lui donnait lieu de croire fondés , le premier lord fut extrêmement gracieux et m'assura que j'entendrais bientôt parler de lui. Il tint parole , et deux jours après mon audience je reçus un billet qui m'annonçait ma nomination au grade de capitaine. Je fus enchanté de cette bonne fortune, enchantement que partagèrent le général et sa fille.

Pendant que j'étais à l'amirauté , je m'informai d'O'Brien , et j'appris qu'on attendait son retour

d'un instant à l'autre. Il avait acquis beaucoup de réputation dans les Indes Orientales, avait commandé en chef à la prise de plusieurs îles, et, disait-on, devait être nommé baronnet pour ses brillants services. Tout se présentait donc sous un aspect favorable, excepté la disparition de ma sœur. C'était un poids dont je ne pouvais alléger mon esprit.

Mais j'ai oublié d'apprendre au lecteur par suite de quelles circonstances le général O'Brien et Céleste étaient arrivés si à propos en Angleterre. La Martinique était tombée au pouvoir de nos armées environ six mois auparavant, et toute la garnison s'était rendue prisonnière de guerre. Le général O'Brien avait été envoyé à Londres et y jouissait sur parole d'une entière liberté. Quoique né en France, il était allié à de très nobles familles irlandaises, et entr'autres à celle de lord Belmore. A leur arrivée en Angleterre, le père et la fille firent inutilement toute espèce de démarches pour me retrouver; ils découvrirent bien que j'avais été traduit devant une cour martiale et renvoyé de mon vaisseau, mais depuis ils n'avaient plus trouvé aucun fil propre à les mettre sur mes traces.

Céleste avait craint qu'il ne fût arrivé quelque affreux accident, sa santé s'en était beaucoup altérée, et le général O'Brien, forcé de reconnaître combien le bonheur de sa fille dépendait de notre mariage avait résolu de nous unir dès qu'il m'aurait découvert. Je n'ai pas besoin de dire quelle fut sa

joie lorsqu'il me découvrit enfin , même dans l'affreuse situation où j'étais.

Cependant , l'histoire de mon incarcération , du procès que mon oncle allait avoir à soutenir , et de ses odieuses menées relativement à l'héritage de mon aïeul , avaient fait beaucoup de bruit dans les cercles de la noblesse. On me témoignait toute sorte d'égards, et , soit intérêt , soit curiosité , soit même spéculation , j'étais invité en tout lieu. La perte de ma sœur excitait également de vives sympathies , et nombre de personnes, par pure bienveillance, entreprenaient les plus actives recherches pour la retrouver. Un jour que je revenais de chez mon homme de loi , qui l'avait inutilement réclamée par la voie des journaux, je trouvai sur ma table un pli portant ma suscription et le timbre de l'amirauté. Je déchirai l'enveloppe ; elle contenait une lettre d'O'Brien qui venait de jeter l'ancre à Spithead et qui avait prié qu'on me l'envoyât si l'on connaissait mon adresse. J'en brisai le cachet et je lus :

Mon cher Pierre ,

Où êtes-vous et qu'êtes-vous devenu ? je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis deux ans , et mes angoisses ont été mortelles. J'ai reçu la lettre où vous me parliez de cette maudite cour-martiale , mais peut-être ignorez-vous que votre lâche persécuteur est mort , oui, Pierre ; c'est par son vaisseau même que votre lettre m'est parvenue , et elle a été son arrêt de mort. Je l'ai rencontré en société. Il s'avisa

de parler de vous. Je le laissai s'escrimer sur votre compte et quand il eut fini je le traitai de menteur et de coquin ; sur ce , il me provoqua , quoique bien à contre-cœur ; mais l'insulte avait été si publique qu'il ne pouvait s'en dispenser. Je lui envoyai donc une balle dans la tête avec le plus grand plaisir du monde ; et , se fût-il tenu vingt fois sur ses jambes comme le singe dans sa cage , je lui en aurais envoyé vingt. Le plat coquin ! mais son affaire est faite. Personne ne l'a plaint , car il était généralement détesté ; seulement l'amiral prit d'abord un air sérieux , mais ensuite il me fut fort obligé d'avoir fait une place pour son neveu. Soit dit en passant , une main inconnue , mais que je présume être celle d'un des officiers de son vaisseau , m'a mis en possession d'une volumineuse correspondance entre lui et votre digne oncle ; c'est le plus joli recueil d'infamies qu'aient jamais échangées deux gredins. Mais ce n'est pas tout , Pierre , j'ai mis pour vous la main sur une jeune femme qui vous comblera de joie ;... il ne s'agit pas de mademoiselle Céleste , car j'ignore où elle est , mais de la nourrice qui était partie pour les Indes. Son mari a été renvoyé en Angleterre comme invalide , et on l'a laissée revenir avec lui sur ma frégate. Apprenant qu'il appartenait au 33^me , je lui parlai d'un certain O'Sullivan , marié en Irlande , et je nommai la fille qu'il avait épousée. Parole d'honneur quand il sut que j'étais son compatriote , il me confia que son

véritable nom était O'Sullivan, mais qu'il avait servi toujours sous celui d'O'Connell, et que sa femme, qu'il avait à bord, était la nourrice en question. Sur ce, je la fis venir, je causai avec elle, je lui déclarai que je savais toute l'histoire, je ne lui cachai pas que je tenais tout d'Ella Flanagan et de sa mère, et chacune de mes paroles lui causa une nouvelle surprise. Quand je lui demandai ce qu'était devenu l'enfant qu'on lui avait donné en place du sien, elle me répondit qu'il avait été noyé à Plymouth et que son mari avait été peu d'instants après sauvé par un jeune officier de marine dont j'ai là le nom, ajouta-t-elle, et alors elle tira de son sein une carte où je lus « Pierre Simple. » — Eh bien ! brave femme, répliquai-je, savez-vous qu'en vous prêtant à ce coupable échange d'enfants, vous avez précisément ruiné le jeune homme qui a sauvé votre mari, en le privant de son titre et de ses biens ? A ces mots elle ouvrit des yeux grands comme une porte-cochère, puis, après s'être bien maudite, bien accablée de reproches, elle déclara qu'elle vous ferait rendre justice dès que nous serions arrivés en Angleterre ; et maintenant elle en grille d'envie, car elle adore jusqu'à votre nom. Vous voyez par là, Pierre, qu'une bonne action est quelquefois récompensée dans ce monde, et qu'une action mauvaise y trouve aussi de temps à autre son châtiment, puisque j'ai brûlé la cervelle au damné gredin qui vous a tant fait de mal. J'ai

encore quantité de choses à vous dire, Pierre, mais je n'aime pas écrire sans être sûr qu'on me lise ; j'attendrai donc que j'aie reçu de vos nouvelles, et alors dès que j'aurai fini mes affaires, nous attaquerons de belle sorte votre scélérat d'oncle. Je possède un honnête capital de vingt mille livres sterling dans les fonds publics, et je suis, en outre, propriétaire des îles Splices, qui valent une jolie somme; je suis riche enfin, eh bien! quand je devrais dépenser tout, à vous réintégrer dans vos droits, Pierre, et à faire de vous un lord, comme je vous l'ai souvent promis vous le serez. Si vous êtes vainqueur, vous me rembourserez ; sinon, au diable la chance et l'argent ! Je vous prie d'offrir mes tendres respects à miss Hélène, et de lui dire avec quelle joie j'apprendrais qu'elle est heureuse ; mais j'ai toujours eu dans l'idée, Pierre, que votre père n'avait pas laissé grand'chose après lui, et je voudrais savoir comment vous vivez tous les deux. Je vous ai dans le temps donné carte blanche pour mon banquier, et j'espère que si vous avez eu besoin de fonds vous ne vous serez pas gêné ; s'il en était autrement, je ne reconnaitrais plus mon Pierre d'autrefois. Adieu, mais n'oubliez pas de me répondre, et croyez à la sincère amitié que vous portera toujours

Térence O'BRIEN.

Certes, c'étaient là de précieuses nouvelles. Je portai la lettre au général, qui la lut, et Céleste trouva

moyen de la lire aussitôt que lui, en la lisant derrière son épaule.

— Allons, bravo ! dit le général. Pierre, je vous félicite ; et je ne dois pas vous moins féliciter, Céleste, du brillant avenir qui vous est réservé. J'éprouverai vraiment beaucoup de plaisir à vous saluer du titre de lady Privilège.

— Céleste, dis-je, vous ne m'avez pas dédaigné quand j'étais pauvre et malheureux. Ah ! si je pouvais seulement trouver ma pauvre sœur Hélène, combien je serais heureux !

Me hâtant alors de répondre à O'Brien, je l'instruisit de tout ce qui s'était passé, et de la disparition de ma chère sœur. Le lendemain du jour où il reçut ma lettre, il se précipita dans ma chambre. Après le premier épanchement de notre mutuelle tendresse : — Pierre, me dit-il, l'aventure de votre sœur Hélène m'a brisé le cœur ; je veux la retrouver. S'il est besoin, j'abandonnerai ma frégate, car je ne cesserai pas mes recherches tant que je vivrai. Oui, il faut que je la retrouve !

— Tâchez, mon cher O'Brien, tâchez ; tout ce que je désire....

— Que désirez-vous, Pierre ? vous dis-je, ce que je désire, moi ?... Que si je la retrouve, vous me donniez sa main pour la peine.

— Pour mon compte, O'Brien, je vous verrai avec beaucoup de joie devenir son mari ; mais Dieu sait à quoi la misère et le besoin peuvent l'avoir poussée !

— Honte à vous, Pierre, d'avoir pareille opinion de votre sœur ! je jurerais, moi, que vos craintes sont dénuées de fondement. Pauvre, misérable, malheureuse, elle peut l'être ; mais.... non, non, Pierre, vous ne la connaissez pas comme je la connais, et ne l'aimez pas comme je l'aime, sans quoi de tels soupçons ne vous fussent jamais venus à l'esprit.

C'était à la fenêtre que nous causions ainsi, et en nous retournant nous vîmes le général et sa fille.

— Capitaine O'Brien, dit le général !...

— Sir TERENCE O'Brien, général, s'il vous plaît, Sa Majesté a mis un manche à mon nom.

— Je vous en félicite, sir TERENCE, reprit le général en lui serrant la main. Ce que j'allais vous dire, c'était que j'espère que vous élirez domicile dans cet hôtel, et nous resterons tous ensemble. Je me flatte que nous retrouverons bientôt Hélène ; d'ici-là nous n'avons pas de temps à perdre pour démasquer lord Privilège ; la femme de ce soldat est-elle à Londres ?

— Oui, et, qui plus est, enfermée à clé et à verroux ; mais du diable s'il faut se méfier d'elle. On lui donnerait des millions, qu'elle refuserait de faire du tort à l'homme qui, au péril de ses jours, a sauvé son mari. Elle est Irlandaise, général, jusque dans la moelle des os. Néanmoins, Pierre, il faut nous rendre chez votre homme de loi pour lui annoncer qu'il peut prendre les mesures nécessaires.

Trois semaines durant , O'Brien déploya la plus grande activité à la recherche de ma sœur , et mit en campagne toutes sortes d'émissaires , mais sans succès. Le général et moi , pendant ce temps-là , nous poursuivîmes notre procès contre lord Privilège. Un matin , lord Belmore vint nous voir , et demanda au général si nous voulions l'accompagner le soir au spectacle où l'on donnait deux pièces en vogue. Dans la dernière , qui était un opéra-bouffon , devait débiter une nouvelle actrice dont on disait beaucoup de bien. Céleste accepta , nous dinâmes de bonne heure , et nous rejoignîmes sa seigneurie dans sa loge qui était située à l'avant-scène du premier rang. La première pièce se joua , et Céleste qui n'avait jamais vu le célèbre Young , fut transportée de plaisir. La toile se releva ensuite pour la seconde pièce. Au deuxième acte , la débutante , une miss Henderson , fut amenée par le régisseur sur la scène ; elle paraissait fort émue et fort tremblante ; mais une triple salve d'applaudissements lui donna du courage , et elle chanta. Dès les premières notes qui sortirent de son gosier , je tressaillis , et O'Brien , qui était derrière , se jeta en avant pour la voir ; mais comme nous étions presque au-dessus d'elle , et que dans ce moment elle tournait la tête de l'autre côté , nous ne pûmes distinguer ses traits. A mesure qu'elle chanta elle s'enhardit. Bientôt elle se tourna vers nous , leva par hasard les yeux , et me vit... La reconnaissance fut mutuelle , j'étendis les bras , mais

je ne pus parler ; elle-même chancela et tomba évanouie.

— C'est Hélène ! s'écria O'Brien. Alors du même bond il sauta par-dessus moi et sur la scène , et , avant que personne ne pût venir au secours de ma sœur , il l'emporta. Je le suivis , et le trouvai avec Hélène encore dans ses bras , au milieu des autres actrices qui tâchaient de la rappeler à elle. Le régisseur vint avec force excuses annoncer que la débutante était indisposée trop gravement pour continuer ; et le public , qui avait été témoin de la conduite d'O'Brien et de la mienne , se contenta du drame de la vie réelle qui s'était passé sous ses yeux. Son rôle fut rempli par une de ses camarades, mais on écouta peu la pièce , car chacun chercha plutôt à s'expliquer l'événement extraordinaire qui venait d'avoir lieu. Pendant ce temps-là , Hélène fut portée dans une voiture de place par O'Brien et moi , et nous retournâmes à l'hôtel où nous ne tardâmes guère à être rejoints par le général et par Céleste.

CHAPITRE LXV ET DERNIER.

Ce n'est jamais par ondée , mais à verse , que pleuvent les nouvelles , bonnes ou mauvaises. — Je réussis en tout et à tout , femme , titre : domaine , — et « tout ce qui finit bien est bien. »

Je passe les scènes qui suivirent , et je laisse ma sœur conter elle-même son histoire.

— Je vous ai écrit , mon cher Pierre , pour vous

dire que j'avais regardé comme de mon devoir de payer toutes les dettes de notre père avec votre argent, et qu'il ne me restait plus que soixante livres sterling après avoir satisfait à chaque réclamation; je vous priais en même temps de venir me trouver le plus tôt possible, afin que vous m'aidassiez de vos conseils relativement au parti que j'aurais à prendre pour l'avenir.

— Votre lettre m'est parvenue, chère Hélène, et j'allais voler auprès de vous, lorsque... mais, n'importe! je vous filerai ensuite mon câble.

— Jour sur jour, j'attendis avec anxiété une réponse de vous; n'en recevant pas, j'écrivis alors aux officiers du brick pour savoir s'il vous était arrivé quelque accident. Le chirurgien, qui seul me répondit, m'informa que vous étiez partie de Portsmouth pour vous rendre près de moi, et que depuis on n'avait pas entendu parler de vous. Imaginez mon désespoir à cette nouvelle, car je ne doutai pas qu'il ne vous fallût avoir été victime de quelque affreux malheur pour demeurer loin de moi dans de semblables circonstances. Le nouveau ministre était venu voir la maison, et se mettre en mesure d'y installer sa famille. Estimation avait été précédemment faite du mobilier, qu'il avait consenti à prendre, et j'en avais appliqué le prix à la liquidation des dettes de notre père. On m'avait déjà permis de rester au presbytère plus long-temps qu'il n'était d'usage, et je ne pouvais me dispenser d'en sortir; mais je n'en

sortis qu'au dernier moment. Je ne pus y laisser mon adresse, car je ne savais pas où je devais aller. Je pris une place dans la diligence, et j'arrivai à Londres. Mon premier objet fut de m'assurer les moyens de vivre, et je cherchai une place de gouvernante; mais j'eus beaucoup de peine à en trouver une, faute de pouvoir donner un bon répondant et parce que je n'avais pas encore rempli de telles fonctions. Je fus enfin admise dans une famille pour y élever trois jeunes demoiselles; mais je ne tardai pas à reconnaître combien j'avais peu de chance d'y être heureuse. La mère m'avait d'abord refusée comme trop jolie, mais, par cette raison-là même, le père avait insisté pour qu'on m'agréât. Je fus donc une cause de discorde dans le ménage. La femme me traita avec une grande dureté; le mari, avec beaucoup trop de bienveillance. Bientôt, les mauvais traitements de l'une et les tendres poursuites de l'autre devinrent si insupportables, que je les priai de chercher une institutrice pour leurs filles.

— Pardon de vous interrompre, miss Hélène, dit O'Brien, mais vous m'obligerez fort en me donnant le nom et l'adresse du monsieur.

— Gardez-vous bien de le faire, Hélène, répliquai-je, et continuez votre histoire.

— Je ne pus me replacer en qualité de gouvernante, car comme je déclarais toujours de quelle maison je sortais, mais que je ne me souciais guère de préciser quel motif m'en faisait sortir, et disais simplement que je ne m'y trouvais pas bien, la dame

qui m'avait eue chez elle ne manquait pas, chaque fois qu'on venait prendre des informations sur mon compte, de parler de moi en termes qui m'empêchaient d'obtenir la place.

A la fin, j'entrai comme sous-maîtresse dans un pensionnat. Mieux aurait valu me mettre femme de chambre. Il fallait que je fusse partout, que je fisse tout ; je me levais avant le jour, et ne me couchais jamais qu'à minuit passé ; j'étais mal nourrie et non moins mal payée... Toutefois c'était un moyen honnête de gagner ma vie, et je me résignai pendant plus d'un an ; mais malgré toute l'économie possible, mon salaire ne suffisait pas à mon entretien et à mon blanchissage, ce qui était tout ce que j'eusse demandé. Il y avait un professeur de déclamation qui venait toutes les semaines, et dont la femme enseignait la musique. Ils prirent de l'affection pour moi, et me représentèrent combien j'améliorerais mon sort, si j'embrassais la carrière théâtrale où ils ne doutaient pas que je ne réussisse. Je refusai pendant des mois, espérant toujours que j'entendrais parler de vous ; mais, à la fin, ma position fut si peu tenable, et ma misère si grande, que malgré moi je consentis.

Plus d'un an et demi s'étaient écoulés sans que je reçusse de vos nouvelles, et je vous pleurai comme mort. Je n'avais d'autre parent que mon oncle, et même je n'étais pas connu de lui. Je quittai ma place de sous-maîtresse, et j'allai demeurer avec le professeur de déclamation et sa femme, qui me traitèrent avec une bonté véritable et me préparèrent à ma

nouvelle profession. Jamais, soit au pensionnat, qui était situé à trois milles de Londres, soit chez mes protecteurs qui demeuraient au delà du pont de Westminster, je ne voyais de journaux ; il n'est donc pas surprenant que je n'aie rien su des avis que vous y faisiez insérer. Après trois mois de préparation, mes généreux amis me recommandèrent à un directeur, je lui fus présentée, et il m'agréa. Vous savez le reste.

— Eh bien ! miss Hélène, si jamais quelqu'un vous disait que vous êtes montée sur les planches, en tout cas vous pourriez lui répondre que vous n'y êtes pas restée long-temps.

— Pas assez long-temps, je l'espère, pour être reconnue. Mon Dieu ! je me rappelle combien de fois j'avais exprimé mon dégoût des femmes qui se donnaient ainsi en spectacle ; mais les circonstances modifient étrangement nos manières de voir. Je me flatte d'ailleurs, que, même actrice, je serais restée vertueuse.

— Assurément, miss Hélène ! s'écria O'Brien. Et se tournant vers moi : — Pierre, ajouta-t-il, que vous ai-je dit ?

— Vous avez, je me le rappelle, engagé votre honneur que rien ne déciderait Hélène à déshonorer sa famille.

— Oh ! merci de votre opinion, sir TERENCE, répliqua Hélène.

Ma sœur était depuis trois jours avec nous, et je lui avais raconté tout ce qui avait eu lieu, lorsqu'un soir, me trouvant seul avec elle, je lui déclarai avec

franchise quels étaient les sentiments d'O'Brien à son égard, et je déployai en faveur de mon ami toutes les ressources de mon éloquence.

— Mon cher frère, répliqua-t-elle, j'ai toujours admiré le caractère du capitaine O'Brien, et toujours je lui ai été vivement reconnaissante de sa tendresse et de son attention pour vous ; mais je ne saurais dire que je l'aime ; je ne l'ai jamais regardé que comme un ami auquel vous et moi devons beaucoup.

— Voulez-vous donc donner à entendre que vous ne pourrez jamais l'aimer ?

— Non, certes ! et même j'essaierai, Pierre ; je tâcherai d'y parvenir, je ferai tous mes efforts pour ne pas rendre malheureux un homme qui vous a témoigné tant de bonté.

— Soyez sûre, Hélène, que, connaissant O'Brien comme vous le connaissez, et lui portant une si vive reconnaissance, vous l'aimerez bientôt, une fois que vous lui aurez permis de vous faire la cour. Puis-je lui dire...

— Dites-lui que je l'autorise à plaider lui-même sa cause, mon cher Pierre ; et dans tous les cas, je n'écouterai aucun autre soupirant, avant de lui avoir donné beau jeu. Mais, ne l'oubliez pas, je n'ai encore que de l'amitié pour lui ; c'est une bien vive amitié, sans doute, mais toujours n'est-ce que de l'amitié.

Je fus ravi du succès de ma démarche, et O'Brien, que je m'empressai d'avertir, partagea mon ravissement.

— Par le ciel ! Pierre, c'est un ange et je ne puis

me flatter qu'elle devienne amoureuse d'un être aussi inférieur que moi ; mais si elle m'aime seulement assez pour me permettre de devenir son mari , je m'enremettrai du reste aux effets du mariage. L'amour vient avec les enfants, Pierre. Toutefois il n'est pas besoin de le lui dire, et ne vous en avisez pas ; ils lui arriveront comme la vieillesse arrive, — sans qu'elle s'en aperçoive.

Dès qu'O'Brien eut été ainsi agréé, il en profita certes sans perdre de temps. Céleste et moi , nous devenions chaque jour plus passionnés. L'homme de loi déclara bientôt ma cause si bonne dans mon procès contre lord Privilège , qu'il pourrait emprunter cinquante mille livres sterling sur les propriétés dont je réclamaïs la restitution. Bref, l'horizon s'éclaircissait pour nous lorsqu'arriva un événement dont les détails , bien entendu , ne parvinrent à ma connaissance qu'un peu plus tard , mais que je vais raconter ici.

Mon oncle s'alarma beaucoup lorsqu'il apprit que la porte de Bedlam m'avait été ouverte, et ses alarmes furent portées au comble quand il sut que j'allais le traduire devant les tribunaux relativement à l'héritage de mon aïeul. Ses agents l'avaient instruit que la nourrice était revenue en Angleterre , sur la frégate d'O'Brien , et qu'on la gardait assez étroitement pour qu'ils ne pussent communiquer avec elle. Il sentit alors que toutes ses combinaisons pourraient bien échouer. Un jour qu'il était à Eagle-Park avec un jurisconsulte auquel il avait remis le

soin de ses intérêts , le hasard voulut qu'après s'être long-temps promenés dans les jardins , long-temps entretenus des éventualités du procès , ils se rapprochèrent du château et s'arrêtèrent sous les croisées du salon.

— Mais , monsieur , remarqua l'homme de loi , si vous ne m'accordez pas votre entière confiance , je ne vous défendrai qu'avec une faible chance de réussite. Voyons, m'assurez-vous toujours que rien de ce dont vous êtes accusé n'a eu lieu?

— Je vous assure , répliqua Sa Seigneurie , que c'est un tissu d'infâmes faussetés.

Alors, monsieur, puis-je vous demander pourquoi vous avez cru bon de faire emprisonner M. Simple à Bedlam?

— Parce que je le hais , parce que je le déteste.

— Et les motifs de votre haine , monsieur ? sa réputation est intacte , et il vous est proche parent.

— Je vous répète que je l'abhorre , et je voudrais le voir étendu là , sans vie.

A peine mon oncle achevait-il ces mots , qu'un sifflement d'une seconde se fit entendre , et que quelque chose , qui de la force du coup sembla s'aplatir , tomba à un pied de l'endroit où se tenaient les deux interlocuteurs. Ils tressaillirent , et se retournèrent : l'héritier putatif gisait inanimé devant eux , et leurs jambes étaient couvertes des éclaboussures de son sang et de sa cervelle. Le pauvre petit garçon apercevant Sa Seigneurie d'en haut , s'était penché à une fenêtre pour l'appeler , mais avait perdu l'équilibre ,

et était tombé la tête la première sur le pavé de larges dalles qui entouraient la maison. Pendant quelques secondes, l'homme de loi et mon oncle se regardèrent avec horreur.

—C'est le jugement de Dieu! s'écria enfin l'homme de loi, les yeux fixés sur son client. Mon oncle se couvrit la figure de ses mains, et tomba. On accourut à son secours, mais tout secours était inutile. La violence de son émotion avait déterminé une attaque d'apoplexie, il respira encore quelque temps, et rendit le dernier soupir.

Ce fut par suite de ce tragique événement, dont nous n'apprîmes les détails que plus tard, que le matin suivant mon homme de loi vint me voir, et, me remettant une lettre : — Permettez-moi, me dit-il, de complimenter Votre Seigneurie. Quand je fus salué de ce titre que je ne m'attendais pas à porter de sitôt, nous étions tous à déjeuner; la surprise nous fit faire un tel bond, au général et à moi, que nous eûmes un fort mémoire à payer pour bris de vaisselle, et que si Hélène n'eût enlevé la théière qui pirouettait déjà et qui menaçait de nous asperger d'eau bouillante, nous eussions eu, par-dessus le marché, un compte à régler avec le médecin. Je lus avidement la lettre qui venait de m'être remise, et qui m'était écrite par l'avocat de mon oncle, qui avait été témoin de la catastrophe; il m'annonçait que toute contestation relative à l'héritage de mon aïeul était terminée par l'événement tragique qui avait eu lieu, qu'il avait eu soin de faire apposer les scellés partout, et qu'il at-

tendait mon arrivée ou mes instructions. En me remettant la lettre, mon homme de loi m'avait dit qu'il allait se retirer et qu'il reviendrait dans une heure ou deux, quand je serais plus calme. Mon premier mouvement, après avoir lu la lettre à haute voix, fut d'entourer Céleste de mes bras et de lui donner un baiser. O'Brien, prenant exemple de moi, en fit autant d'Hélène, et fut excusé en considération de la circonstance; mais aussitôt que ma sœur put se soustraire aux caresses de son amant, elle se jeta à mon cou, tandis que Céleste se jetait à celui de son père. Nos dames une fois satisfaites, nous nous serrâmes la main entre hommes, et nous n'eûmes plus assez d'appétit pour finir notre déjeuner; jamais cinq convives aussi heureux ne furent réunis autour d'une même table.

Au bout d'environ une heure, mon homme de loi revint, me félicita, et se mit en devoir de prendre toutes les mesures nécessaires. Je le priai de partir sur-le-champ pour Eagle-Park, de présider aux funérailles de mon oncle, ainsi qu'à celles du pauvre enfant qui avait payé si cher le titre qu'on voulait lui donner un jour, et de se mettre en les lieu et place de l'agent de mon oncle qui était resté au château. Le terrible accident arrivé dans le grand monde, fut raconté par toutes les gazettes du jour, et avant le soir la table du salon fut encombrée d'une multitude de cartes. Le lendemain, arrive une lettre du premier lord de l'amirauté. Il m'annonçait que mon brevet de capitaine en second était signé,

et se flattait, ajoutait-il, de me le remettre lui-même, si je voulais accepter une invitation à dîner pour sept heures et demie. — Bien obligé, milord ! m'écriai-je ; car sans vous le nigaud de la famille eût long-temps attendu sa nomination.

Pendant que je lisais cette lettre , le garçon de l'hôtel vint dire qu'il y avait en bas une jeune femme qui demandait à me parler. — Qu'elle monte, répondis-je. Dès qu'on l'eut introduite, elle fondit en larmes , s'agenouilla devant moi , et me baisa les mains.

— C'est donc vous, oh ! oui, c'est vous, monsieur, qui, pendant que je travaillais à votre ruine, sauvâtes mon pauvre homme. Mais ne suis-je pas bien punie de mes fautes ? mon pauvre petit n'est-il pas mort ?

Elle n'en dit pas davantage, mais resta à genoux, et sanglota amèrement. Je présume que le lecteur aura reconnu la nourrice qui avait échangé son enfant contre celui de mon oncle. Je la relevai en la priant de s'adresser à mon homme de loi pour qu'il la défrayât de toutes dépenses et de lui laisser son adresse.

— Mais me pardonneriez-vous, M. Simple ? Non, hélas ! que je me sois pardonnée !

— Je vous pardonne de tout mon cœur, bonne femme, votre punition est déjà assez grande.

— Ah ! oui , je suis bien punie , répliqua-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots ; mais ne méritais-je pas de l'être autant, et plus encore ?

C'est égal, que la bénédiction de Dieu et de tous les saints vous accompagne en retour de votre généreux pardon, car je me sens le cœur plus léger ! Et elle sortit de l'appartement.

Elle avait à peine quitté l'hôtel, que le garçon revint. — Une autre dame, milord, désire vous parler; mais elle ne veut pas dire son nom.

— En vérité, milord, il paraîtrait que vous avez de nombreuses connaissances parmi le beau sexe, dit le général.

— En tout cas, je doute en avoir aucune dont j'aie besoin de rougir. Faites monter cette dame, garçon.

Un moment après, entra une petite femme démesurément grasse, qui suait à grosses gouttes d'avoir marché vite. Elle s'assit sur une chaise, et, entr'ouvrant sa palatine pour se donner de l'air : — Mon Dieu Seigneur ! comme il est grandi ! s'écria-t-elle. J'en puis à peine croire mes yeux, et je gage qu'il ne me reconnaît pas.

— Effectivement, je ne saurais trop dire où j'ai déjà eu le plaisir de vous voir, madame.

— Parbleu ! c'est ce que j'ai dit à Jemima lorsque je suis descendu tantôt à la cuisine. Jemima, lui ai-je dit, je serais étonnée que le petit Pierre Simple me reconnût. Je pense, a répondu Jemima, qu'il reconnaîtrait au moins le perroquet, madame.

— C'est, je crois, à madame Handycock que j'ai l'honneur de parler, dis-je en me rappelant Jemima et le perroquet, quoique, de maigre et de chétive

qu'elle était, elle eût pris un embonpoint qui la rendait méconnaissable.

— Ah ! M. Simple... milord, voulais-je dire, vous me reconnaissez donc ! Eh bien ! il n'est plus nécessaire de vous demander des nouvelles de votre grand-papa, car je sais qu'il est mort ; mais, comme je venais de ce côté prendre des ordres , j'ai pensé qu'il n'y aurait aucune indiscretion à monter un instant pour savoir comment vous alliez vous-même.

— Fort bien. La santé de M. Handycock est bonne aussi, je le présume. Et dites-moi, est-il ours ou taureau pour le moment ?

— Hélas ! hélas ! M. Simple... milord, voulais-je dire, voici trois ans qu'il n'est plus ni ours ni taureau. Il a été obligé de descendre d'un cran ; et j'ignore où en sont les taureaux et les ours ; je sais fort bien, je sais à mes dépens ce que c'est qu'un canard boiteux. Nous avons quitté la Bourse, et M. Handycock est devenu marchand de charbon.

— En vérité !

— Oui ; du moins, nous ne vendons pas de charbon à notre compte ; mais nous cherchons des acheteurs, et pour notre peine, nous recevons une demi-couronne par voiture de trente-six boisseaux. Ce serait une fort bonne affaire , dit M. Handycock , si nous trouvions plus de pratiques. Peut-être Votre Seigneurie nous fera-t-elle une commande. Ce qui ne serait rien pour votre bourse , sera beaucoup pour la nôtre.

— Soyez sûre que dès mon retour à Londres, je ne

vous oublierai pas, madame. Et le perroquet, comment va-t-il ?

— Oh ! milord , c'est une triste histoire. Figurez-vous qu'un jour, quand nous eûmes quitté la Bourse, M. Handycock empoigna mon perroquet et le vendit pour cinq guinées , en me disant que cinq guinées valaient mieux qu'un damné braillard d'oiseau. A coup sûr, nous n'avions pas de quoi dîner ce jour-là ; mais , comme Jemima en convint avec moi, nous aurions mieux aimé ne pas dîner de tout un mois , que de perdre ce pauvre Poll. Depuis que nous sommes revenus sur l'eau, j'ai, à coup de bec et à coup d'ongles, économisé cinq guinées, et voulu racheter Poll ; mais sa maîtresse actuelle m'a fait réponse qu'elle ne le donnerait pas pour cinquante guinées.

Sur ce , madame Handycock se leva brusquement de son siège. — Adieu, milord, s'écria-t-elle ; je vais vous laisser notre adresse , vous permettez ! Jemima serait-elle contente de vous voir !

Elle sortit alors. Dès qu'elle eut les talons tournés, Céleste me demanda en riant si j'avais encore beaucoup de semblables connaissances.

Je répondis que non , mais je dois avouer que madame Trotter se présenta à mon souvenir, et je ne fus pas sans craindre qu'elle ne vint aussi me présenter ses respects.

J'eus le lendemain une autre visite à laquelle je ne m'attendais guère. Nous venions de nous mettre à table pour dîner, quand nous entendîmes du vacarme dans la cour. Bientôt, le domestique français du

général arriva tout essoufflé , nous dire qu'il y avait en bas un étranger qui demandait à me voir, et qui administrait des coups de canne à un des garçons de l'hôtel en l'accusant de lui avoir manqué de respect.

— Qui se peut-il être ? pensai-je ; et comme le bruit continuait toujours, je sortis de l'appartement et je regardai par-dessus la rampe.

— Vous ne devez pas venir ici pour battre des Anglais ! entendez-vous , hurlait un des garçons. Qu'avons-nous besoin de comtes étrangers ?

— Sacrée canaille ! répliqua avec mépris une voix que je connaissais bien.

— Canaille vous-même ! et si vous ne baissez pas votre canne, nous allons vous jeter à l'eau.

— Ah ! on-i-dà , répond en anglais l'étranger qui jusqu'alors n'avait parlé que français ; eh bien ! l'ami, permets-moi de te faire observer de la manière la plus délicate du monde , ou même de te donner simplement à entendre que tu n'es qu'un maudit décrotteur d'assiettes, qu'un maudit porte-serviette, qu'un maudit solliciteur de pour-boire , qu'un maudit fils de catin qui monte et descend les escaliers quand on l'appelle ; et tiens , tiens , tiens , voilà pour ton impudence !

Comme les coups de canne allaient toujours leur train , je me hâtai de descendre , et je trouvai le comte Glouksou qui rouait sans pitié deux ou trois garçons. En me voyant , les garçons , qui déjà s'apprêtaient à boxer , se retirèrent à quelques pas, hors de la portée de la canne.

— Cher comte , m'écriai-je, est-ce vous ? et je lui serrai la main.

— Cher lord Privilège , m'excuserez-vous ? mais voilà d'insolents drôles !

— Je les ferai mettre à la porte , répliquai-je. Oh ! si un de mes meilleurs amis , un officier de votre rang et de votre distinction , ne peut venir me voir sans qu'on l'insulte , je chercherai un autre appartement.

Cette menace et l'accueil que je fis au comte donnèrent à réfléchir. Les garçons eurent l'oreille basse, et le maître de l'hôtel vint nous présenter ses excuses. On l'avait prié, à ce qu'il paraît, d'attendre dans la salle du café qu'on allât me prévenir, et sa dignité s'était crue compromise.

Nous venons de nous mettre à table , comte , voulez-vous dîner avec nous ?

Permettez-moi , cher lord , de réparer un peu le négligé de ma toilette ; car vous voyez que j'arrive de voyage ; ensuite je serai des vôtres. Une chambre!...

Le maître d'hôtel s'inclina , et conduisit le comte dans son appartement.

— Qu'y avait-il donc ? me demanda O'Brien , quand je remontai.

— Oh ! rien ; un peu de tapage à propos d'un étranger qui ne comprend pas l'anglais.

Au bout d'environ cinq minutes, le garçon ouvrit la porte , et annonça le comte Glouskson.

— O'Brien , vous allez être joliment intrigué ! m'écriai-je , et le comte entra.

— Cher lord Privilège, dit-il en s'avancant et en me prenant la main, que je ne sois pas le dernier à vous offrir mes félicitations. Je remontais hier le détroit sur ma frégate, quand une chaloupe de pirate m'a donné un journal où j'ai vu que vous aviez inopinément hérité du titre et des biens de votre grand-père. J'ai donc trouvé un prétexte pour jeter l'ancre à Spithead, et je suis venu en poste vous exprimer la part bien sincère que je prends à votre bonheur. Le comte Glouskson salua alors poliment les dames et le général, puis se tourna vers O'Brien, qui le contemplait avec une muette surprise.

— Comte Glouskson, permettez-moi de vous présenter ici Tércence O'Brien, mon meilleur ami.

— Par les flûtes qui jouèrent devant Moïse, on en perdrait la tête, s'écria O'Brien, qui continuait à regarder le comte en face. Du diable, si ce n'est pas Glousse ! mais dites-moi, mon vieux camarade, depuis quand êtes-vous ressuscité ?

— Heureusement, je ne suis jamais mort, sir Tércence, répliqua le comte, tandis qu'ils échangeaient de cordiales poignées de mains. Mais pour le moment, avec votre permission, milord, je mangerai un morceau ; car je meurs de faim. Après dîner, capitaine O'Brien, je vous conterai mon histoire.

Il confia son secret à toute la société ; mais ne s'y décida qu'après que je lui eus juré sur parole que chacun le garderait religieusement. C'était un peu téméraire de ma part, vu que je m'engageais pour deux dames.

Le comte passa quelque temps avec nous et je le présentai dans une multitude de cercles. Il était impossible , tant il avait de bonnes manières , de s'apercevoir qu'il n'eût pas été élevé dans une cour. Il devint promptement le favori du beau sexe ; et ses moustaches, son mauvais français , sa grâce à walsen, talent qu'il avait acquis en Suède, firent fureur. Ce fut une désolation parmi les dames quand le comte suédois annonça son départ par des cartes portant les trois lettres d'usage. P. P. C.

Avant de quitter Londres, je me rendis auprès du premier lord de l'amirauté , et j'obtins pour Swinburne le commandement d'un vaisseau de ligne en construction, ou même qu'on devait construire. Il nous avait souvent dit que tel était son désir ; car, après avoir servi quarante-cinq ans sur mer, il commençait à en avoir assez. Plus tard j'obtins, pour lui renouveler tous les ans, un congé que je fis, et il en profitait pour couler d'heureux jours à Eagle-Park. Il y passait la plus grande partie de la journée sur le lac, pêchant, ramant, et contant de longues histoires à tous ceux qui s'avaient de l'accompagner dans ses excursions sur l'eau.

Une quinzaine après que je fus entré en possession du titre de mes pères , nous partîmes pour Eagle-Park; et Céleste, se rendant à mes instances, consentit que notre mariage eut lieu de ce jour et un mois. Ce consentement fit parler O'Brien ; et Hélène , pour m'être agréable , disait-elle , voulut bien que les deux noces se fissent ensemble.

O'Brien écrivit au révérend Mac Grath ; mais sa lettre lui fut renvoyée courrier par courrier , et portait sur l'enveloppe que le destinataire était mort. Il écrivit alors à une de ses sœurs , et apprit par elle que le révérend Mac Grath avait voulu traverser le marais un soir qu'il avait pris une copieuse dose de whiskey, qu'on l'avait vu s'écarter du chemin, et qu'on n'avait plus jamais entendu parler de lui.

Au jour marqué nos deux mariages se célébrèrent, et furent tous deux suivis d'autant de bonheur qu'on en peut goûter dans ce monde. O'Brien et moi, nous devons l'un et l'autre au ciel des enfants, qui, selon la remarque d'O'Brien, nous sont arrivés comme la vieillesse , sans nous en apercevoir , et en assez grand nombre pour que maintenant nos deux familles forment une nombreuse réunion aux fêtes de Noël. La tête du général est blanche , et assis dans un fauteuil il est heureux, du bonheur de sa fille et sourit aux gambades de ses petits enfants.

Voilà , lecteur , l'histoire de Pierre Simple , vicomte Privilège , qui n'est plus le brigand , mais le chef de sa famille , et qui a l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

CHAP. XXXI. Le capitaine Kearney. — Le bal de dignité.	1
CHAP. XXXII. Je suis réclamé comme parent par le capitaine Kearney. — Le premier lieutenant et le capitaine luttent d'adresse à l'arc long. — Le requin, le bichon, et le testament. — Tableau d'un gail-lard d'arrière.	19
CHAP. XXXIII. Nouvelle prise entre le capitaine et le premier lieu-tenant. — Rencontre d'un corsaire. — M. Glousse pris pour un au-tre. — Il meurt en vrai gentilhomme. — Swinburne commence un récit de la bataille du cap Saint Vincent.	38
CHAP. XXXIV. Bons avis d'O'Brien. — Le capitaine Kearney taille en-core dans le merveilleux.	62
CHAP. XXXV. Swinburne continue son récit de la bataille du cap Saint-Vincent.	73
CHAP. XXXVI. Lettre du révérend Mac Grath, qui diplomatise. — Quand un prêtre s'attaque à un autre prêtre, c'est alors que s'en-gage une terrible lutte. — Le révérend O'Toole n'est pas un outil qu'on puisse manier à volonté.	86
CHAP. XXXVII. Maladie du capitaine Kearney. — Il fait son testa-ment, et gratifie ses héritiers de plusieurs châteaux en Espagne. — Les droits de succession, en pareil cas, ne sont pas ruineux. — Il signe, appose son sceau, et meurt.	97
CHAP. XXXVIII. Le capitaine Horton. — Triste état dans lequel je retrouve ma famille. — Je me jette à l'eau tout habillé ; puis, après avoir regagné la rive, je m'aperçois que j'ai beaucoup grandi, ou plutôt que mes habits ont beaucoup rapetissé. — Sans avoir les riches-ses d'un Juif ni la grosseur d'un chameau, je passe avec succès mon examen, ce qui semble à mes co-candidats passer les bornes du croyable.	111
CHAP. XXXIX. Ce chapitre xxxix ^e est un chapitre d'intrigues. — Un casuiste catholique en soutane neuve. — Rien ne facilite l'a-vancement comme d'intriguer. — Amour d'une paysanne, et moro-sité d'un pair d'Angleterre. — Brillantes perspectives.	132
CHAP. XL. O'Brien et moi, nous faisons un pas chacun, et nous le faisons <i>pari passu</i> . — Réunion de famille d'où il ne résulte que peu d'harmonie. — Mon oncle n'est pas toujours un ami bien tendre.	143
CHAP. XLI. Magnifiques obsèques. — Lecture du testament ; elle ne ressemble pas trait pour trait à celle de Wilkie. — Lord Privilège me laisse une assez jolie somme. — Ce qu'il advient de mon legs. — Mon père, dans la chaleur de l'emportement, écrit un sermon pour se refroidir. — Je me rends à bord du brick d'O'Brien, et je rencontre Swinburne.	157
CHAP. XLII. Nous appareillons pour les Indes Occidentales. Un vo-lontaire vient à bord de notre brick, mais on le refuse et on le ren-voie à terre pour des raisons que ce chapitre expliquera au lecteur d'une manière satisfaisante.	173
CHAP. XLIII. Côte de la Martinique. — Cinq coups de canons pour un coup d'œil. — Il n'y a aucun héroïsme à servir de but aux bou-lets. — Miniature de l'arche de Noë à bord d'un navire sous pa-	

villon yanké. — Prise d'un négrier français. — Soupe au perroquet en place de potage à la tortue.	183
CHAP. XLIV. Avec de l'argent on achète tout dans les pays nouveaux. — Il ne faut pas toujours se fier aux renseignements d'un Américain. — Attaque nocturne ; nous sommes repoussés. — Mieux vaut quelquefois , pour éviter l'ennemi , passer près que de passer loin. En somme , nous tirons notre épingle du jeu.	194
CHAP. XLV. D'assez singulières choses se passent à bord de notre prise. — De vieux amis , qui , avec le temps , ont beaucoup gagné. — Vainqueur qui se reconnaît vaincu par sa prisonnière , et qui , néanmoins , lui rend la liberté , au lieu de la recevoir d'elle. — En somme , chapitre où il n'est question que d'amour , de guerre et de marchandises.	205
CHAP. XLVI. O'Brien dit aux gens de son équipage que sur l'eau salée un Anglais vaut trois Français. — Ils le prouvent. — Nous retrouvons une vieille connaissance , mais qui ne peut être regardée comme un ami.	213
CHAP. XLVII. En me dirigeant vers deux navires pour les capturer , j'essuie un terrible ouragan. — Je suis jeté sur la côte et perds plus de la moitié de mes hommes. — Qu'est devenu le Serpent à sonnettes ?	223
CHAP. XLVIII. Désastres causés par l'ouragan. — Pierre se fait des amis. — Pour détruire , comme pour sauver , les marins anglais n'ont pas leurs pareils. — Pierre , à son extrême satisfaction , retrouve le colonel O'Brien. — Il s'estime encore plus heureux de retrouver une autre personne. — Nombreux serremments de mains , « et tout ce qui s'en suit , » comme dit Pope.	234
CHAP. XLVIX. Côtes brisées qui ne brisent guère deux cœurs. — O'Brien fait une quasi-déclaration de paix. — Pierre Simple fait une véritable déclaration d'amour. — Imprudences de tout le monde.	244
CHAP. L. Pierre Simple prend d'abord un commandement , ensuite trois navires de la compagnie des Indes Occidentales , et enfin une vingtaine de prisonniers. — Un bon tour en mérite un autre. — Les prisonniers cherchent à le prendre , mais sont pris eux-mêmes.	256
CHAP. LI. Pierre Simple perd son commandement , parce que son navire perd l'équilibre. — En attendant qu'il rejoigne le brick , il fait sur une grande vergue une croisière avec des requins. — Lui , les gens de son équipage et plusieurs poissons volans sont pêchés à bord d'une chaloupe montée par des nègres. — Pierre se régénère en se dépouillant du vieil homme extérieur.	267
CHAP. LII. Bon sens de Swinburne. — Nul n'est un héros pour son valet de chambre , ni un prophète dans son pays. — O'Brien fait un nouveau pas , grâce à son habileté stratégique. — Il se sépare de son ami , et l'étoile de Pierre reste stationnaire.	283
CHAP. LIII. Mon nouveau capitaine me plaît. — J'obtiens la permission d'aller voir ma famille. — Je trouve mon père affligé d'une très étrange maladie , et , quoique l'affection change constamment de place , le hasard veut que je sois un excellent médecin.	294
CHAP. LIV. Nous recevons l'ordre de mettre à la voile , et beaucoup d'autres espèces d'ordres. — Conversation sur le gaillard d'arrière. — Ceux qui écoutent aux portes n'entendent jamais du bien d'eux.	303
CHAP. LV. Nous rencontrons un brick de guerre hollandais. — Le capitaine Hawkins reste fort tranquille près du cabestan. — Nous donnons et recevons de bons coups dont nous ne sommes pas re-	

merciés. — Qui a peur ? — On aime toujours à habiller. — Le brick ne marche pas comme il devrait marcher.	312
CHAP. LVI. Conséquences du combat. — Un vaisseau sans un capitaine qui sache se battre, ressemble à un animal sans tête. — Ainsi pensent les marins. — Mutinerie à bord, et dispersion du fameux équipage de notre brick.	329
CHAP. LVII. Nouvelles de ma famille ; quoique peu agréables pour moi , peut-être feront-elles rire le lecteur. — Nous arrivons à Portsmouth, et j'y retrouve ma vieille connaissance, madame Trotter. — Nous appareillons pour la mer Baltique avec un convoi de navires.	342
CHAP. LVIII. Comment nous passâmes le Sund , et ce qui se passa dans le Sund. — Le capitaine entend de nouveau une conversation entre Swinburne et moi.	353
CHAP. LIX. Le mort revient pendant la vente aux enchères de ses effets et empêche qu'elle ne continue. — Un de plus est quelquefois un de trop. — Pierre remet ses propres souliers. Le capitaine Hawkins prend un vif intérêt aux papiers de Pierre. — Toute introduction du baume de Riga, même pour panser les blessures de l'équipage, est sévèrement interdite à bord.	365
CHAP. LX. Un vieil ami dans une position nouvelle. — Un homme est partout un homme, mais plus encore dans certaines parties du monde. — Pierre est réprimandé pour avoir trop prolongé une visite, mais parvient à s'excuser. — Un seul mot, dans ses excuses, produit plus d'effet que tout le reste.	372
CHAP. LXI. Il se passe de tristes choses dans ma famille, et de plus tristes à bord. — Malgré ses précédentes épreuves, Pierre est obligé de se préparer à en subir une autre. — Encore madame Trotter ; elle s'améliore à mesure qu'elle vieillit. — Le capitaine Hawkins et ses douze chefs d'accusation.	380
CHAP. LXII. Une bonne défense ne triomphe pas toujours d'une mauvaise accusation. — Pierre gagne le cœur de ses juges, perd cependant sa cause et est destitué de son poste.	392
CHAP. LXIII. Pierre regarde avoir perdu sa cause à peu près comme l'avoir gagnée. — Il se rend à bord du Serpent à sonnettes pour faire ses paquets, et reçoit ordre de plier bagage. — Adieux polis entre parents. — Madame Trotter s'attarde de plus en plus. — Pierre va à Londres, et tombant ensuite des mains d'une bande de voleurs dans celles de son oncle, éprouve toute sorte d'infortunes.	402
CHAP. LXIV. Comme disait O'Brien, c'est une longue route que celle qui ne fait pas de coudes. — On me délivre enfin, et les honneurs fondent sur moi en aussi grand nombre que les infortunes qui auparavant m'ont accablé.	414
CHAP. LXV et DERN. Ce n'est jamais par ondée, mais à verse, que pleuvent les nouvelles, bonnes ou mauvaises. — Je succède en tout et à tout, femme, titre, domaine, et « tout ce qui finit bien est bien. »	431

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP.

Rue de la Harpe, 90.

